

Rubinstein, Arthur. 1973. "Seul." In *Les Jours de Ma Jeunesse*, 145–504. Paris: Robert Laffont.

Notas prévias:

Produzido pelo Serviço de Apoio ao Utilizador com Necessidades Especiais das bibliotecas da Universidade de Aveiro.

[145]

III – Seul

[147]

15

Après beaucoup d'adieux baignés de larmes de la part de Henny et d'autres amis, et après de fallacieuses promesses de revenir peut-être l'hiver prochain, je me retrouvai finalement prêt à partir pour Varsovie, en compagnie de Frederic et de son père.

Cette fois, j'arrivai comme quelqu'un qui rentre au bercail. Tout le monde, domestiques compris, me réserva un accueil cordial. Le petit salon de Frederic fut transformé en chambre à coucher confortable à mon intention. En un rien de temps, j'étais de nouveau ensorcelé par l'atmosphère exaltante de cette maison. A l'époque, j'aurais été incapable de mettre précisément le doigt sur la raison de cet envoûtement ; mais l'étrange mélange de ce père mal-aimé et détestable, qui savait également être parfois très gentil, et de cette mère possédée par le chant et douée d'une sociabilité et d'une hospitalité infatigables, sans compter les deux ravissantes filles de la maison - celle qui était mariée était maintenant là quotidiennement -, sans parler non plus de Frederic, qui avait fait pencher la balance de tout le poids de sa personnalité irrésistible - oui, tout cela m'attirait au-delà de toute expression. Il est indubitable que le luxueux mode de vie, l'exquise cuisine, les soirées au théâtre, suivies de gais soupers en bonne compagnie, avaient beaucoup à y voir, je dois l'admettre franchement ; il suffit en tout cas de quelques jours de cette existence pour m'intoxiquer à tel point que j'en oubliai Berlin, Barth et mes récents problèmes. Je ne tardais pas à jouir pleinement de ma liberté toute neuve.

Frederic et moi, nous nous plongeâmes avec enthousiasme dans la préparation de notre concert. Je lui jouais le *Concerto en Ré mineur* de Brahms, en soulignant le caractère symphonique de l'ensemble piano-orchestre, lui indiquant le tempo exact et lui donnant quelques avis discrets sur la façon de diriger cette œuvre magnifique.

[148]

Sa *Fantaisie* ne présentait aucune difficulté pour moi, tant je la connaissais maintenant parfaitement bien. En dehors de ces deux œuvres, Frederic devait diriger l'ouverture de *Roméo et Juliette* de Tchaïkovski, composition qu'il adorait.

J'attendais le concert avec impatience. Il y eut trois répétitions ; nous en avions terriblement besoin, Car mon ami avait beaucoup à apprendre ; son rythme était encore incertain, et sa mémoire, défaillante. Lors d'une des répétitions, je vis Emil Mlynarski se tordre les mains de consternation.

- Cela va être un désastre, murmura-t-il. Il ne sait même pas tenir sa baguette correctement !

Et pourtant, de façon ou d'autre, le concert se passa bien et fut un succès pour nous deux. Le public était venu en bon nombre. Je touchai un gros cachet et reçus un engagement pour un concert en soliste à la salle du Conservatoire.

Mes sœurs Jadzia et Hela étaient présentes aux deux événements. Elles m'attaquèrent d'abord furieusement sur mon comportement répréhensible envers ma famille, que j'avais une fois de plus laissée dans l'ignorance complète de mes plans. Elles eurent tôt fait de changer d'avis, pourtant, quand elles découvrirent que j'habitais dans une famille si riche et si importante. Et ce changement d'attitude m'offensa : je préférais leur indignation - ce qui fit que je les vis aussi peu que possible.

Varsovie était une cité enchanteresse en cette année 1904. Les Polonais l'appelaient fièrement « le Paris de l'Est », et ils avaient raison, ainsi que je le découvris. On n'aurait pu dire que la ville était belle ; architecturalement, elle était inintéressante ; mais il y avait quelque chose de particulier dans l'air, un charme indéfinissable qui émanait des rues et des parcs, des maisons et des palais, des théâtres, restaurants et cafés. Les gens de Varsovie forment une branche spéciale du peuple polonais. Dotés d'un courage indomptable, d'une vitalité infatigable et d'une passion pour le plaisir, ils créent une atmosphère de gaieté et d'excitation qui vous enveloppe immédiatement. Bien sûr, ils ont aussi leurs défauts - comme leur sens de l'humour, très aigu, mais souvent trop méchant, et leur curiosité, insatiable, liée à un manque de discrétion total. Ils sont individualistes, assez proches en cela des Parisiens, et toujours prêts à critiquer tout et tout le monde.

[149]

Mais les femmes - oui, les femmes de Varsovie, mériteraient à elles seules un chapitre spécial ! On me permettra de dire ici, tout net, que, à mon humble opinion, elles constituent l'espèce la plus séduisante du sexe faible, et ce, du monde entier. Ajoutez à la grâce féminine et au chic de la Parisienne le fameux « charme slave, » pimentez la beauté nordique d'exubérance et de flamme italiennes, et vous aurez une idée de la Varsoviennne type.

Frederic adorait sa ville et ses habitants. Il savait que les souvenirs que je conservais de mon enfance dans la capitale polonaise n'étaient pas des meilleurs, à cause de mon jeune âge, bien sûr, et de la façon dont je vivais alors. Il était donc désormais décidé à me rendre sensible au charme véritable de Varsovie. Le printemps, cette année-là, fut enchanteur ; il éclata tout d'un coup après un hiver très sévère. Des feuilles du vert le plus délicat paraient les arbres ; le ravissant parc Lazienki exhalait des parfums de lilas et de jasmin, les Jardins Saxons étaient pleins d'enfants criant de joie et de jeunes couples tendrement enlacés. Les cafés et les restaurants installaient leurs terrasses sur les trottoirs, où des foules de gens sirotaient une boisson et se lançaient dans de passionnantes discussions. Dans la Aleja Ujazdowska, l'avenue la plus select de Varsovie, des files de voitures légères et ouvertes, avec cocher et

valet de pied en livrée, et tirées par des chevaux racés, exhibaient au mieux de son avantage l'élite de la cité.

Grâce à Frederic, je ne tardai pas à prendre part à l'ivresse de cette vie. Chaque jour apportait sa nouveauté : déjeuners intéressants à la maison ou chez quelqu'un d'autre, ou bien dans un bon restaurant, toujours en l'honneur de quelque haute personnalité des arts, des sciences ou de la politique. Les après-midi étaient consacrés à la musique ; nous jouions, des heures durant, des symphonies sur deux pianos, ou alors j'accompagnais la maîtresse de maison. Parfois, Basia se joignait à sa mère pour un duo, et Frederic, qui avait une jolie voix, interprétait ses propres chants. Les soirées se passaient au théâtre. Comme nous vivions encore avant l'ère de la radio, de la télévision et du cinéma, le théâtre et le cirque étaient les seuls moyens de distraction. J'adorais purement et simplement les théâtres de Varsovie. Le Wielki, le grand opéra, était de tout premier ordre. Les plus grands chanteurs de l'époque, Battistini, la Bellincioni, Anselmi, Caruso, les frères de Beszké, la Sembrich, les sopranos polonaises Korolewicz, Kruszcynicka, y donnaient d'inoubliables représentations.

[150]

Le Teatr Rozmaitosci était consacré aux comédies et drames classiques. Malheureusement, les autorités russes avaient interdit les grandes pièces de Mickiewicz et de Stowacki, comme celles des auteurs de la nouvelle génération: Wyspianski et Zeromski, parce qu'elles contenaient trop de ferments révolutionnaires et patriotiques. C'était néanmoins une joie de voir les comédies de Fredro, « le Molière polonais », jouées à la perfection par des acteurs inégalés partout ailleurs.

Les opérettes viennoises à grand succès étaient montées avec plus de verve, et avec de meilleurs chanteurs, qu'à Vienne même. Les farces françaises n'étaient certes pas du niveau intellectuel le plus élevé, mais le brio, l'ensemble parfait des acteurs, la beauté, le tempérament purement polonais, et le zeste de « risqué » qu'y ajoutaient, sans vulgarité, les actrices, transformaient ces pièces légères et irrévérencieuses en petits chefs-d'œuvre.

Lucyna Messal était la diva idéale de l'opérette - c'était une femme ravissante et une grande voix. Elle arrachait des larmes quand elle chantait la célèbre valse d'amour du *Chocolate Soldier* d'Oscar Strauss ; mais, en même temps, je ne parvenais pas à distraire mes yeux de sa fascinante beauté. Elle avait un sex-appeal infiniment présent et parfaitement naturel ; elle n'avait pas besoin de le mettre en avant comme une Brigitte Bardot ou une Marilyn Monroe. Et elle n'était pas la seule dans ce cas ; je me souviens des soubrettes Bogorska et Kawecka, deux créatures également ravissantes, qui chantaient et dansaient à merveille. Et il ne faut pas que j'oublie de parler des hommes. Dans le seul domaine de l'opérette il y avait Redo, excellent ténor, et beau par-dessus le marché, et mon favori, Morozowicz, comédien de génie. Trapszo, Winkler, Gasinski étaient les vedettes de la farce.

Je présume que mes lecteurs non polonais s'étonneront de cet étalage de tant de théâtres et d'acteurs du passé, mais je ressens le besoin de leur exprimer ma gratitude pour des interprétations uniques, qui ont enrichi ma jeunesse et demeurent gravées dans ma mémoire et dans mon cœur.

[151]

16

Après le spectacle, nous organisions de charmants petits soupers auxquels assistaient quelques-unes des vedettes de l'opéra ou du théâtre. Du *sigà* fumé (spécialité russe), servi avec de la sauce tartare et accompagné d'excellente vodka polonaise, stimulait d'ordinaire ces réunions. Parfois, nous terminions la soirée en faisant de la musique. Certains des invités chantaient le *Don Juan* de Mozart ou la *Halka* de Moniuszko, avec Frederic ou moi au piano. Notre hôtesse, pani [Nota 1](#) Magdalena insistait toujours pour m'avoir comme partenaire, sous le prétexte qu'il y avait « compréhension musicale parfaite entre nous ». Le maître de maison était invariablement absent de ces réceptions tardives ; il soupaît avec sa maîtresse dans quelque cabinet particulier de restaurant. Chaque fois, cependant, où il lui arrivait, par extraordinaire, de rentrer et de se retirer de bonne heure, cela ne ratait pas : il y avait un incident choquant. Fort avant dans la nuit, au plus fort de nos divertissements intellectuels ou musicaux, la porte du salon s'ouvrait et le vieil homme, en chemise de nuit, son horrible visage tordu de rage, hurlait de toute sa voix rauque :

- Fichez le camp, fichez le camp, fichez le camp !

Puis il claquait la porte avec tant de violence que les cristaux du lustre en tintaient pendant cinq bonnes minutes. Lorsque cette scène se produisit pour la première fois, j'en demeurai muet de terreur ; mais, à mon grand étonnement, je vis les autres invités présents prendre l'affaire avec un parfait sang-froid, presque avec indifférence. Je ne tardai pas à découvrir qu'ils étaient tous si habitués à ces explosions qu'ils les considéraient presque comme faisant partie du programme. *Pani* Magdalena avait coutume, en fait, de clore l'incident d'un éclat de rire.

- Mon mari est affreusement nerveux, disait-elle. Le pauvre ! Il travaille tant!...

[152]

Et nous continuions à nous amuser.

Un après-midi, Frederic fit irruption dans ma chambre en s'écriant :

- Arthur, devine la chance qui nous arrive ! Je viens de découvrir que Paul Kochanski est en ville, et qu'il est descendu chez les Styczynski, qui nous invitent tous deux à souper, ce soir !

J'étais enthousiasmé. Frederic m'avait détaillé maintes histoires sur un fabuleux jeune violoniste, Paul Kochanski, jeune juif de mon âge, originaire d'Odessa, et dont le talent avait été découvert par Emil Mlynarski, qui était alors professeur de violon dans cette ville. Mlynarski avait amené le petit prodige à Varsovie, l'avait pris totalement en charge et traité comme un fils, en lui faisant donner une solide éducation polonaise. Ce garçon jouait si bien que, à l'âge de treize ans, Mlynarski l'avait nommé premier violon de l'Orchestre Philharmonique nouvellement créé, mais pour une durée d'un an seulement, au bout de quoi il l'avait envoyé au conservatoire renommé de Bruxelles, où Kochanski avait étudié pendant quelques années. Mlynarski lui-même et quelques bienfaiteurs polonais fournissaient les fonds pour ses études en

Belgique. Et Kochanski était maintenant de retour à Varsovie, après avoir passé les examens du conservatoire avec mention.

Ce court résumé de sa vie me rappelle la mienne, de bien des façons. Nous avons tous deux été déracinés, en quelque sorte, du sein de nos familles, pour être lancés dans le monde artistique un peu trop tôt pour notre bien.

Naturellement, je brûlais d'impatience de le rencontrer enfin. Frederic et moi, nous arrivâmes chez les Styczynski (famille polonaise qui a aidé Paul dans sa carrière) à onze heures du soir, et nous fûmes accueillis par les jeunes fils de la famille, tous trois étudiants à l'université. Nous dûmes attendre Kochanski. A peine là, il nous dit, avant de saluer personne, que Mme Styczynska avait la migraine, s'excusait de ne pas se joindre à nous et lui avait demandé de la représenter et de jouer les maîtres de maison pendant le souper.

Kochanski était mince et petit, avec des jambes maigres et légèrement arquées ; mais je perçus immédiatement en lui un fonds de vitalité formidable. Il avait l'une des têtes les plus fascinantes et les plus séduisantes que j'avais jamais vues. Le visage était carré et vigoureux, avec un menton pointu et un nez finement découpé et légèrement busqué. Ses yeux étaient ce qu'il avait de plus extraordinaire.

[153]

D'un noir minéral, en forme d'amande oblique, ils avaient une expression d'une profondeur veloutée, qui pouvait être très émouvante, surtout quand il jouait. Une masse de cheveux noirs, ondulés et indisciplinés lui recouvrait le crâne.

- Attendez que je vous regarde! J'ai tant entendu parler de vous ! me dit-il enfin en guise de bonjour.

Il s'exprimait en polonais, avec un accent russe très net, mais charmant.

Nous nous étudiâmes l'un l'autre pendant quelques secondes. Puis, sans perdre un instant, il me dit :

- Venez, allons jouer la Sonate en *ut* mineur de Beethoven.

Je m'assis au piano et disposai la musique sur le pupitre ; il accorda son violon et nous y allâmes. On eût dit que nous avions toujours joué ensemble. Quand il suggérait une expression, je le suivais dans l'instant ; quand je formais un phrasé, il le reprenait dans la même veine. Bref, sur le plan musical, nous étions faits l'un pour l'autre.

Quand nous nous arrê tâmes, personne ne dit mot. Paul quitta la pièce et cria :

- Le souper est servi !

Et le repas gai, bruyant et délicieux dura deux heures.

Soudain, Paul déclara, comme un enfant :

- Je suis fatigué, je vais me coucher, mais ne partez pas tout de suite.

Venez dans ma chambre, nous pourrons continuer à bavarder pendant que je serai étendu dans mon lit.

Avant de se déshabiller, il prit une photo de lui dans un tiroir et me la donna. Il y avait écrit cette dédicace : « *A mon meilleur ami, Arthur Rubinstein, en mémoire du* (suivait la date) - *Paul Kochanski.* »

Je restai stupéfait à la lecture de ces lignes. Nous sommes effectivement devenus les meilleurs et les plus proches des amis. Notre amitié s'est fortifiée, et a embelli et ennobli notre vie à tous deux.

Basia avait pour habitude de disparaître des après-midi entiers, et son « ami » était souvent invité à souper. Cependant, mon amour malheureux commençait à s'apaiser. Frederic m'avait été d'une grande aide, en me présentant à de ravissantes actrices et en m'emmenant à des réceptions où je rencontrais de jolies femmes de la meilleure société - elles m'impressionnaient par leurs manières royales; extérieurement, elles étaient peut-être réservées et froides, mais leurs yeux trahissaient de brûlantes passions. Il était difficile de leur résister.

[154]

A ce stade de mon existence, je dois le confesser, j'étais prêt à me laisser aller; je n'avais qu'une chose en tête : rencontrer telle ou telle dame - et je les voulais toutes ; mes exercices au piano étaient totalement relégués. Pour couronner cette désagrégation morale, je commençais à me poser de sérieuses questions sur l'étrange comportement de Frederic ; je ne le voyais jamais attiré ni intéressé par aucune femme. A Berlin, autrefois, il m'avait raconté en long et en large l'histoire romantique de ses amours avec une servante, une fille de la campagne, qu'il avait eu l'intention d'épouser, tout en redoutant l'opposition de son père à une alliance de cette sorte. Sa photo trônait sur son bureau ; je me rappelle même son nom - Helenka Bartosinska. Pourtant, à Varsovie, il ne parlait plus jamais d'elle et je ne l'avais jamais rencontrée.

Tard, une nuit où nous nous étions retirés après une agréable soirée agrémentée de vodka et de musique, il m'avoua la vérité. C'était une douloureuse histoire, mais qui résolvait le mystère. Le pauvre garçon était affligé d'une déficience physique chronique, qui le rendait incapable de faire l'amour à une femme. Je commençais tout à coup à comprendre son étrange habitude, à diverses reprises, d'éveiller mon intérêt pour des dames qui étaient manifestement attirées par lui. La technique qu'il employait était subtile :

- Arthur, as-tu remarqué la façon dont la ravissante Mme X te regardait pendant que tu jouais, l'autre soir ?

- Non, répondais-je. J'étais trop occupé par mon piano.

- Eh bien, insistait-il, elle paraît terriblement attirée par toi.

- Bêtises! disais-je. C'est de toi qu'elle est amoureuse, n'importe qui le devinerait !

- Ne sois pas idiot. Elle fait seulement semblant; c'est uniquement pour attirer ton attention. Fais un geste, si petit soit-il, et tu verras bien !

Ce genre de discours ne ratait jamais. Je faisais immédiatement le siège de la dite dame et l'inondais de déclarations amoureuses ; et il fut des cas où, tombant sur un tempérament passionné, je remportai la bataille. Pourtant, je n'ai jamais tiré de satisfaction complète de ces victoires passagères; un garçon à dix-sept ans finit souvent par jouer le rôle ingrat de « Chérubin ».

[155]

Tout au moins était-ce mon impression. Mais j'allais bientôt découvrir que j'avais tort. Le premier indice me vint une fois de plus de Frederic :

- Arthur... ce soir, quand tu as accompagné ma mère, elle a chanté comme si elle avait été en transe. J'ai l'impression qu'elle est amoureuse de toi.

Je me mis à rire.

- Tu es ridicule, Frederic. Je parie qu'un de ces jours tu me diras que ton père aussi est amoureux de moi !

Mais il gardait son sérieux.

- Je connais bien ma mère et je puis t'assurer que je ne l'ai jamais vue dans un tel état, depuis cette aventure dont je t'ai parlé, à Berlin.

Je tentai encore d'en rire, mais je manquais de conviction. Ses insinuations m'impresionnaient trop. Cela faisait quelque temps déjà que j'avais remarqué un changement chez Mme Magdalena. Son humeur naturellement joyeuse était devenue nerveuse et instable, provoquant des scènes fréquentes avec son despote de mari. L'une de ces crises, spécialement pénible, survint un jour où, pendant le déjeuner, M. Harman fit venir le cuisinier, brave vieil homme, dans la salle à manger, et l'insulta, en les termes les plus bas, pour une vague faute imaginaire dans la préparation du repas. Des scènes similaires avaient déjà eu lieu auparavant ; mais cette fois, Mme Magdalena qui, d'ordinaire, ne perdait pas son sang-froid, ne put y tenir; elle éclata en larmes, accusant son mari de cruauté et d'injustice. Furieux, il entreprit de lui répondre en hurlant, mais fut pris d'une quinte de toux violente. Ce fut alors que se produisit le comble de l'horreur : son dentier lui jaillit de la bouche et atterrit sur le sol! Nous étions tous pétrifiés ; personne n'osait ramasser ce désagréable objet, si bien que le malheureux vieil homme dut le faire lui-même. L'état de Madame avoisinait l'hystérie et il nous fallut longtemps pour la calmer.

A l'heure du thé, il arrivait aussi à Madame de faire de méchantes querelles à ses filles, sans aucune raison plausible le plus souvent. En même temps elle me consacrait exclusivement toute son attention, faisant preuve d'un souci exagéré de mon bien-être, s'enquérant quotidiennement de mon linge ou des vêtements que j'avais à faire repasser. Son plus grand bonheur était de chanter avec moi au piano et elle semblait ne s'en fatiguer jamais.

C'était le destin, cela devait arriver... Un soir, après un lied émouvant de Schumann, Ich grolle nicht, submergée d'émotion elle me prit dans ses bras et nous nous sommes embrassés avec passion, sans un mot. Je me contentai de quitter la pièce.

[156]

J'étais si troublé que je ne pus fermer l'œil de la nuit. Un flot de pensées contradictoires me tourmentait. J'essayais d'analyser la nouvelle situation : pour commencer, inutile de nier que c'était une femme fort séduisante, ni* que j'étais moi-même très vulnérable au charme féminin. Mais à cela se mêlaient d'autres facteurs. Je découvrais, par exemple, que j'avais encore besoin d'une sorte de protection maternelle, ainsi que mon expérience avec Henny me l'avait démontré. Ensuite, une pensée, assez laide, me vint à l'esprit. En assumant, grâce aux circonstances, une position dominante dans la maison, je tenais un genre de vengeance morale que je pouvais exercer contre Basia : elle s'était sentie tellement supérieure, du seul et simple fait de ses trois années de plus que moi, que, maintenant, je pouvais lui prouver que l'énorme fossé de notre différence d'âge n'avait pas empêché sa mère de tomber amoureuse de moi.

Mais il était trop tard pour arriver à une décision quelconque. J'étais irrévocablement pris; impossible de reculer pour me dégager ; je n'avais nulle part où aller et, qui plus était, j'étais trop faible pour résister à la tentation.

Ainsi commença donc une longue période de mon existence, qui fut fascinante et passionnante, mais qui, pour ces mêmes raisons, renfermait de graves dangers, tant pour mon avenir artistique que pour mon intégrité morale. Le moment eût certainement été favorable pour une intervention de mes parents, me forçant à rentrer à la maison, puis, à condition de s'en donner vraiment la peine, trouvant le moyen de m'envoyer chez un Leschetitzky, à Vienne, par exemple, ou même chez un Busoni.

Mais il n'arriva rien de la sorte ; tout comme mes sœurs semblaient l'avoir fait, ma famille entière paraissait accepter la situation présente, alors que c'était vraiment l'époque où j'aurais eu désespérément besoin de poursuivre des études disciplinées.

[157]

17

Frederic semblait enchanté du tour nouveau que les choses prenaient ; il paraissait s'être attendu aux derniers événements. J'avais l'impression que, en secret, il nous donnait sa bénédiction. Désormais familiarisé avec ses méthodes subtiles, je le soupçonnais d'avoir tiré les ficelles de main de maître. Sa mère semblait heureuse d'avoir trouvé en lui un confident complaisant. Quant à moi, j'étais choqué et honteux, surtout lorsque, après un souper tardif, alors que le dernier invité avait pris congé et que nous n'étions plus que tous les trois dans le salon, il disait :

- Arthur, pourquoi ne restes-tu pas avec ma mère ? Elle a envie de faire encore de la musique. Je vais regagner ma chambre et essayer de finir la chanson que je suis en train de composer ; mais je reviendrai te chercher dans une heure.

Pour atteindre nos chambres, Frederic et moi, nous devions descendre, traverser la cour et remonter par un autre escalier. Il possédait l'unique clé de son appartement. Cette offre de venir me chercher n'était évidemment qu'un simple prétexte, destiné à sauver les apparences.

Voilà comment se passèrent nos derniers jours à Varsovie, en plus d'une vie mondaine intensive. C'était tuant ! Parmi les nouveaux amis que je m'étais faits, je devrais mentionner un M. Konstany Skarzynski, qui était marié avec une ancienne soprano de l'opéra et me témoignait beaucoup d'intérêt. Je n'avais pas fait très attention à lui, mais il devait se révéler d'une importance capitale pour moi dans un avenir très proche.

Nous étions prêts pour Zakopane. Frederic et moi, nous partîmes avant les autres, parce qu'il avait décidé de me montrer Cracovie, l'antique capitale de la Pologne, à mi-chemin de notre station de montagne.

Nous y arrivâmes tôt, un matin, et tout de suite après le petit déjeuner, nous allâmes visiter la ville. Et quelle expérience ce fut !

[158]

Le temps avait laissé la cité intacte ; elle avait un air médiéval, avec ses vieilles fortifications et ses murs. Wawel, le château royal, construit sur une colline qui dominait la ville et la Vistule, est une bâtisse majestueuse, de vastes proportions, dans le plus pur style Renaissance. La cathédrale, qui y est

adjointe, renferme les tombes de beaucoup de rois polonais. Plus récemment, les Polonais ont enterré leurs fils illustres dans une chapelle adjacente, réservant les mêmes honneurs aux héros de guerre, aux artistes, aux musiciens et aux hommes de science.

Frederic m'arracha à Wawel; il brûlait de me montrer le reste de la ville. Je fus très impressionné par l'université Jagellon, l'une des plus vieilles d'Europe, où l'astronome Nicolas Copernic fit ses études ; sa mémoire est perpétuée par une belle statue érigée dans la cour de ce vénérable monument. L'église Sainte-Marie avec son magnifique retable en bois peint par Wit Stwosz, camarade d'études d'Albert Durer, et le Sukiennice, le marché du xve siècle, parfaitement préservé, étaient des trésors inoubliables. Mais, ce qui rendit surtout mémorable cette visite de Cracovie, c'était la glorieuse sensation de liberté qui émanait de chaque coin de cette antique cité. Après le cauchemar de la botte russe qui pesait sur ma ville natale, je me sentais moralement réconforté de voir les gens vivre ici en paix, à leur manière bien polonaise, et sans presque aucune immixtion étrangère.

Le lendemain soir, nous étions à Zakopane.

Zakopane! Pour moi ce nom a une sonorité magique. Que de riches émotions il me rappelle, avec des moments d'extase artistique et de dépression morale, de rêves devenus réalité - et de décisions prises en un clin d'œil! Oui, cet endroit a été le théâtre d'un tournant nouveau et inattendu de mon existence, d'une plongée dans l'inconnu.

Zakopane est un village dans une vallée cernée par les monts Tatra, qui deviennent hongrois au sud et tchécoslovaques à l'ouest (ces deux pays, tout comme la Galicie, faisaient partie, à l'époque, de l'Autriche). Zakopane commença par être un lieu de vacances pour l'été ; mais, par la suite, grâce à l'énergie d'un certain docteur Chatlubinski, qui découvrit que son air pur était bienfaisant pour les tuberculeux et autres malades des poumons, le village devint un important séjour de cure pendant l'hiver. Un autre médecin, le docteur Dluski, dont la femme était la sœur de Marie Sklodowska Curie (qui découvrit le radium), fit construire un beau sanatorium sur une colline surplombant le village.

[159]

Le village en lui-même n'avait rien de particulier... aucune des fameuses attractions des stations françaises ou suisses ; pas de casino, pas de Kursaal, pas d'hôtels de luxe. Les villas étaient de structure typiquement montagnarde. Construites pour la plupart en pin naturel, avec des toits surplombants pour les protéger de la pluie et de la neige, et de spacieuses vérandas sur deux côtés, elles ne possédaient qu'un seul trait caractéristique - des sculptures d'un dessin original et artistique, à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de la maison. Les mêmes sculptures étaient souvent répétées sur le mobilier même.

La famille de Frederic avait loué une grande villa, en lisière de l'agglomération, dans un endroit assez isolé, sur la route qui menait au sommet le plus élevé, le majestueux Giewont, géant du paysage environnant. Quand, finalement, nous arrivâmes, nous trouvâmes Mme Magdalena, Basia et les domestiques tout installés et en pleine possession de la maison ; tout était déballé et à sa place. Le rez-de-chaussée offrait un living-room avec un piano à queue, une salle à manger, une véranda couverte, la cuisine et les chambres

des domestiques et, de l'autre côté du hall d'entrée, deux chambres plus petites pour Basia et sa sœur, qui devait débarquer le lendemain matin. L'appartement de Frederic, sur le côté gauche du premier étage, était composé de deux pièces charmantes ; il y avait également un bon piano Bechstein, expédié de Cracovie à son usage personnel. Ma chambre était à droite de l'escalier, seulement séparée par un petit couloir et une salle de bains du grand appartement de Mme Magdalena. J'étais plus qu'ennuyé par la disposition des chambres, surtout lorsque je me rendis compte que j'occupais la chambre de M. Harman. Il faisait une cure à Badgastein, en compagnie de sa ravissante ballerine, mais il devait nous rejoindre à la fin de la saison.

Toute l'affaire tourna pour moi au cauchemar. Basia, parfaitement au courant de la situation, faisait montre d'une indifférence polie, et les domestiques, surtout la femme de chambre personnelle de Mme Magdalena, Pauline, se comportaient comme s'il s'était agi de la chose la plus naturelle du monde.

Le lendemain matin, la sœur de Basia arriva avec son bébé d'un an et une nurse, mais sans son mari. Pola était une ravissante créature. Il y avait une certaine ressemblance entre les deux sœurs, mais aussi une grande différence, entre la chaleureuse douceur de Pola, comparée à ce rien de dureté masculine qui habitait Basia.

[160]

Dès le début, l'existence devint compliquée, dans cette villa retirée. Une tension constante régnait dans l'air ; sans amis ni relations alentour, nous étions entièrement abandonnés à nous-mêmes, ce qui fit que nous étions beaucoup trop conscients les uns des autres. Nous avions perpétuellement les nerfs à vif. Au bout de quelques jours, je remarquai que Pola commençait à me mettre au ban ; elle parlait à peine en ma présence et n'apparaissait qu'aux repas. Les deux sœurs étaient inséparables ; elles restaient surtout enfermées dans leurs chambres ou faisaient de longues promenades. L'attitude de Basia envers moi ne changeait pas, mais on eût dit qu'elle se forçait à être superficiellement aimable. Les sentiments entre mère et filles ne tardèrent pas à s'envenimer, à cause des querelles fréquentes, qui dégénéraient souvent en scènes accompagnées de cris, de pleurs et de portes claquées.

Mme Magdalena, quant à elle, prenait allègrement la situation. Elle mettait la conduite de Pola sur le compte de sa nouvelle grossesse.

- Elle s'est conduite de la même manière quand elle attendait son premier enfant, disait-elle. N'allez pas croire qu'elle vous en veuille de quoi que ce soit !

Pourtant, je n'étais pas convaincu. Je commençais à me sentir terriblement mal à mon aise, à cause des attentions constantes que me prodiguait Mme Harman et de l'indifférence complète dont elle faisait preuve envers le reste de la maisonnée. Frederic se donnait beaucoup de mal pour être naturel, mais n'y réussissait pas tout à fait ; il était si occupé à composer un cycle de chansons, qu'il venait souvent me chercher tard dans la nuit pour me demander mon avis. Parfois, ne me trouvant pas dans ma chambre, il allait tout simplement frapper à la porte des appartements de sa mère.

J'en avais assez. J'étais de plus en plus en proie à une dépression morbide. Je résolus donc de me mettre à travailler mon piano. Le matin, toutefois, j'aimais à faire de longues promenades.

La campagne était enchanteresse - grâce à la rivière Dunajec, qui rugissait en dévalant des hauteurs, et dont les eaux pures et transparentes sautaient de roc en pierre, révélant au soleil les formes argentées des truites et d'autres poissons. De sombres et hautes forêts de pins entouraient le village de leurs vallonnements harmonieux. Les silhouettes des montagnes évoquaient des contes de fées ; mystérieuses et lointaines, elles paraissaient menaçantes aux étrangers, mais restaient familières pour leurs fils, les montagnards des Tatra, qui vivaient en contact étroit avec elles.

[161]

Ces natifs forment une race singulière et originale, tout à fait différente des autres Polonais. Maigres et grands, avec leur faciès d'aigle, pommettes hautes et nez busqué, visage rasé de près pour la plupart, ils eussent fait de parfaits modèles pour les peintres et les sculpteurs. Leur costume, lui aussi, est inusité. Ils portaient d'étroits pantalons de laine blanche avec des broderies colorées, en forme de cœur, au-dessus du genou. Leur chemise de fine toile et leur courte cape blanche, rebrodée des mêmes motifs que le pantalon, négligemment jetée sur les épaules et retenue par un ruban de couleur, étaient très attrayantes. J'étais particulièrement enchanté par leurs chapeaux ronds en feutre noir, ceints d'une chaîne de petits coquillages au lieu du ruban habituel, et par leur hache montagnarde qu'ils utilisaient en guise de canne de marche. Ces gens des Tatra parlaient un dialecte étrange, mais mélodieux, et les centaines d'histoires et de légendes de leurs héros, recueillies par de grands poètes, étaient devenues la lecture favorite de tous les jeunes Polonais.

La Pologne était fière de ce peuple qui, à travers toute son histoire, s'est toujours montré brave et fidèle à son pays. Il formait une sorte d'aristocratie en soi. Ces gens et la noble atmosphère de l'endroit eurent sur moi un effet merveilleux, qui m'incitait à travailler. J'appris à considérer avec plus de calme et un sens plus juste des proportions la vie compliquée de la villa. Je retrouvais ma bonne humeur naturelle - ce qui, en retour, rejaillit sur la maisonnée tout entière. Bientôt aux repas, conversations animées et visages souriants réapparurent et notre coexistence devint plus tolérable.

J'étais obligé de commencer mon travail au piano la nuit ; tout effort de concentration musicale était hors de question pendant le jour. Les petits déjeuners tardifs, mes excursions, les longs déjeuners, les thés et les dîners absorbaient presque tout notre temps. De ce fait, comme le salon, avec son piano, était complètement isolé du reste de la maison, je me mettais au travail quand tout le monde s'était retiré, presque à minuit, et continuais d'ordinaire jusqu'à trois ou quatre heures du matin.

Sans nul doute, ces nuits au piano ont été les plus profitables de toute ma vie. Comme je prenais de plus en plus conscience de mon répertoire restreint et démodé, je me jetais avec une passion dévorante dans l'apprentissage de toute la musique dont le professeur Barth m'avait tenu éloigné pendant tant d'années à Berlin.

[162]

Le *Concerto en si bémol* de Brahms ; les concertos en *ut* mineur, et en *sol* majeur de Beethoven et son *Appassionata*; les deux grandes sonates de

Chopin, deux ballades, trois scherzos, plusieurs préludes, six études, la *Fantaisie en fa mineur*, la *Barcarolle* et les grandes polonaises en *fa dièse* et en *la bémol*; le *Carnaval* et les *Etudes Symphoniques* de Schumann ; la *Méphisto Valse* de Liszt... j'ai appris tous ces morceaux de fond en deux mois, tard la nuit, à Zakopane. Et j'ai pu y parvenir grâce à ce don spécial qui me permet de saisir rapidement le sens et la structure d'un morceau de musique, grâce aussi à ma remarquable mémoire ; j'étais capable de jouer n'importe quoi au bout de quelques déchiffrages, tout en négligeant évidemment bien des détails, surtout s'ils étaient liés à des problèmes techniques. Tout sonnait parfaitement à l'oreille de l'auditeur innocent ; seuls, les initiés, mes collègues pianistes, auraient pu découvrir ce qui manquait. Quant à moi, j'étais beaucoup trop acharné à accumuler autant de répertoire que possible pour me préoccuper de mes failles ; avec l'aide des pédales, généreusement dispensées, et de ma virtuosité innée, j'en sortai avec les honneurs du massacre, tant au figuré que musicalement parlant.

18

Une nuit, je sursautai en entendant un bruit bizarre dans le jardin. J'allai regarder précautionneusement, par la petite fente entre les rideaux de la fenêtre ; je vis une étrange et haute silhouette d'homme, enveloppée d'une longue cape noire dont le capuchon était rabattu sur la tête, et plantée juste en face de la villa. Je dois admettre avec honte que je fus mortellement effrayé. Les légendes poétiques sur les héros des Tatra se changeaient soudain en réalité prosaïque, menaçant de bouleverser la paix de mon travail nocturne. Je gagnai vivement ma chambre et guettaï de ma fenêtre l'homme, qui disparut dans l'obscurité. La relation que je fis de l'incident, le lendemain matin, ne rencontra que des visages incrédules.

- Ce doit être votre imagination, dit Basia. Il n'y a pas eu le moindre voleur ici depuis Tetmajer.

[163]

C'était le célèbre poète et romancier polonais qui avait rendu populaires les légendes des Tatra.

Tous les autres habitants de la villa ne crurent pas non plus à mon histoire. Mais, la nuit suivante, je revis la même forme humaine, qui attendait, debout, juste à l'extérieur du salon ; et, cette fois, elle s'attarda plus longtemps encore. Elle était toujours là quand j'allai me coucher. C'en était trop pour mon goût. Le lendemain soir, dès que je vis l'homme s'approcher avec précaution de la fenêtre de la salle de musique (Frédéric et les domestiques se tenaient à proximité en cas de danger), j'ouvris la porte qui donnait sur le jardin et, le cœur battant de terreur, je criai :

- Qu'est-ce que vous faites là dehors? Que voulez-vous ? Qui êtes-vous?

Une voix apeurée répondit poliment :

- J'adore la musique et je viens vous écouter jouer du piano. Mais si cela vous dérange, je m'en irai et ne vous ennuierez plus.

Nous nous mîmes tous à rire joyeusement - l'homme également - et Frédéric lui demanda d'entrer pour prendre une tasse de thé et faire la connaissance de la famille. La menaçante silhouette fantomatique était finalement celle d'un jeune étudiant en médecine, Bronislaw Gromadzki,

violoniste amateur, qui avait fait ses classes à Elisavetgrad, en Ukraine, à ce qu'il nous raconta, où il avait eu pour compagnon d'études un jeune compositeur polonais qu'il qualifiait de génie, et dont le nom était Karol Szymanowski.

- J'ai recopié quelques-uns de ses préludes et études, me dit-il, et une sonate pour violon qu'il a écrite pour moi. Puis-je vous les montrer ?

Ayant déjà essuyé bon nombre de déceptions du côté de « génies » supposés, je hochai la tête d'un air condescendant et dis :

- Je travaille, pour le moment, ainsi que vous avez pu l'entendre vous-même, des œuvres très sérieuses. Mais venez demain ; nous jetterons un coup d'œil sur quelques petits morceaux de votre ami.

Gromadzki revint le lendemain après-midi, avec une pile de manuscrits que, Frederic et moi, nous posâmes sur le piano sans même les regarder. Nous étions convaincus que nous allions tomber sur des gribouillages naïfs d'écolier. Il serait difficile de décrire notre stupéfaction, après quelques mesures, seulement, d'un prélude. Cette musique était écrite par un maître! Nous parcourûmes fébrilement tous les manuscrits, avec un enthousiasme et une passion croissants.

[164]

Nous découvriions un grand compositeur polonais! Son style devait beaucoup à Chopin ; sa forme avait quelque chose de Scriabine ; mais il y avait déjà le sceau d'une personnalité puissante et originale, qui émanait de la ligne mélodique et des modulations audacieuses et originales.

Nous submergeâmes Gromadzki de questions sur Karol Szymanowski.

- Où est-il né? Où a-t-il étudié la musique ? Où vit-il ? Où est-il maintenant ?

Le pauvre garçon eut grand mal à satisfaire notre curiosité, mais il était heureux d'avoir si brillamment prouvé ce qu'il avait avancé.

- Karol est né sur le domaine de son père, en Ukraine, où la plupart des propriétaires terriens sont des aristocrates polonais, nous dit-il. Il est allé à l'école à Elisavetgrad, ville russe voisine, où nous étions dans la même classe et où nous sommes devenus amis. Et il a étudié sur place, avec son oncle par alliance, le professeur Neuhaus, excellent pédagogue. Par la suite, poursuivit-il, on l'a envoyé au Conservatoire de Varsovie, d'où il est sorti avec une médaille d'or pour la composition, après avoir étudié avec le compositeur bien connu Noskowski.

- Mais où est-il à présent, dites-nous où ? m'écriai-je.

Gromadzki répondit tristement :

- Il a perdu son père, il y a quelques mois. Cette mort a été un coup terrible pour lui. Sa famille, inquiète de son désespoir, l'a persuadé d'aller à Bayreuth, pour le Festival Wagner, où il doit être maintenant. Il m'a écrit en me disant la profonde impression que *les Maîtres Chanteurs* et *Tristan et Isolde* lui avaient faite.

Nous étions passionnés par cette histoire. Une personnalité pleine de puissance venait de faire irruption dans notre vie. Ce qui m'impressionna le plus, ce fut la réaction de Frederic. Il n'y avait pas en lui la moindre trace de jalousie visible, et pourtant il y avait d'amples raisons pour le pousser au

contraire ; il avait remarqué combien mon intérêt musical venait de se renverser en faveur de ce nouveau venu, et il partageait honnêtement mon enthousiasme. Ce soir-là, j'écrivis une longue lettre à Szymanowski, à l'adresse que son ami m'avait procurée. Je lui disais quelle vive émotion sa musique avait fait naître en moi, combien elle m'avait rafraîchi musicalement, après le long découragement que je venais de traverser, combien mon propre instinct musical était voisin du sien, et comme je brûlais de le rencontrer, d'échanger des idées avec lui. Ce fut l'une des lettres les plus importantes, les plus pressantes que j'aie écrites.

[165]

Pendant tout ce temps, nous avons noué des relations avec quelques vacanciers, la plupart originaires de Varsovie, ou de Lodz, qui m'avaient entendu ou qui savaient qui j'étais, et qui commençaient à m'interroger sur mes plans d'avenir. Ennuyé par leurs questions, et afin de les calmer, j'avais adopté ce genre de réponse : « Je dois partir prochainement pour Paris » - invention pure ; j'aurais tout aussi bien pu leur dire : « Je pars pour Tombouctou ! »

Mais imaginez mon étonnement quand Mme Magdalena, un matin, me montra une lettre de M. Konstanty Skarzynski, l'homme qui avait tant aimé ma façon de jouer à Varsovie. Il écrivait de Paris :

« J'ai des nouvelles d'un grand intérêt pour le jeune Rubinstein. Un impresario, M. Gabriel Astruc, a créé une Société Musicale dans l'idée de présenter de nouvelles œuvres ou des musiciens inconnus au public parisien, et ce, en grand style. Il vient justement de signer son premier contrat avec la claveciniste polonaise Wanda Landowska. J'ai le sentiment qu'il aimerait engager le jeune Rubinstein ; pourquoi ne persuaderiez-vous donc pas ce jeune homme de venir à Chaville et d'habiter chez nous, pendant une quinzaine de jours environ. Je suis certain de trouver une occasion de le présenter à M. Astruc et à d'autres musiciens importants, à Paris. »

J'étais abasourdi - c'était le miracle ! Mes déclarations à la légère devenaient réalité. Toute la maisonnée fut impressionnée par la nouvelle. Je me mis à tirer des plans sans perdre une seconde ; j'étais bien trop excité pour penser à quoi que ce fût d'autre. Restait une seule question, mais brûlante : comment trouver l'argent ? Je honnissais l'idée d'en demander à Frederic, qui aurait dû le réclamer à sa mère. La seule chose à faire était de donner un concert, en espérant que l'assistance serait fournie. C'était risqué, mais il n'y avait pas d'autre alternative. Je louai donc la salle de théâtre de l'hôtel Morskie Oko, la seule salle de bonne taille de tout Zakopane. Le concert devait avoir lieu dans deux semaines et j'eus le toupet de composer un programme entièrement constitué de œuvres que j'interprétais pour la première fois - des morceaux que je travaillais encore - et rien d'autre. Et une fois de plus, j'eus de la chance. Les places furent presque entièrement louées. La colonie estivale de Zakopane prouva qu'elle aimait la musique, et qu'elle était curieuse de connaître mes progrès.

[166]

Karol Szymanowski télégraphia une réponse brève à ma lettre, annonçant qu'il arriverait tel jour, à telle heure, à Zakopane, et qu'il espérait que j'y serais encore.

Frederic et moi, nous allâmes à la gare, où Gromadzki nous rejoignit et nous attendîmes l'arrivée du train dans un état de grande excitation. Et puis Szymanowski fut là : grand jeune homme élancé, l'air plus vieux que ses vingt et un ans. Il était entièrement vêtu de noir, étant encore en deuil, et portait un chapeau melon et des gants, ce qui lui donnait plutôt l'allure d'un diplomate que d'un musicien. Mais ses magnifiques grands yeux gris-bleu avaient une expression triste, intelligente et des plus sensibles.

Il s'avança vers nous en boitant légèrement, accueillit son ami cordialement, mais sans effusion, et accepta nos chaleureuses paroles de bienvenue avec un sourire poli, mais lointain. Il devait habiter chez Gromadzki, qui l'emmena chez lui. Un peu plus tard dans la journée, ils vinrent tous deux à la villa pour le déjeuner. Szymanowski ne sembla pas à son aise pendant le repas et fut pris d'un embarras visible et croissant, devant les efforts de Pola et de Basia pour le charmer et la curiosité dont faisait preuve Mme Magdalena, mélangée à sa jalousie qui perçait, à cause de Frederic.

Szymanowski nous fit un rapport sur le Festival de Bayreuth, mais de façon détachée et en demeurant dans le vague. Après le déjeuner, sous le prétexte d'aller veiller aux détails de mon concert, je partis avec nos invités pour me rendre à l'hôtel Morskie Oko, où nous nous attablâmes pour prendre un café et un cognac. Et là, le compositeur, enfin, ouvrit son cœur. Il me dit que ma lettre lui avait donné envie de venir à Zakopane, qu'il m'avait entendu à un concert à Varsovie, qu'il était impatient de me montrer ses dernières œuvres et qu'il voulait que j'en sois l'interprète. Il avait une voix douce et persuasive et il y avait de la chaleur dans ses yeux, sous les épais sourcils.

[167]

En cet instant, et pour ma joie, il révélait enfin son côté humain ! Ce fut un après-midi heureux, et j'acceptai son invitation à passer la soirée en sa compagnie et en celle de Gromadzki.

- Dois-je demander à Frederic de se joindre à nous ? m'enquis-je.

- Non, il ne vaut mieux pas, répondit-il en hésitant. Si c'est possible, bien entendu. J'ai eu l'impression que, lui et moi, nous avons peu de choses en commun, ajouta-t-il, sur le plan tant personnel que musical.

Je l'avais moi-même senti dès le premier instant à la gare. Et cela allait rendre les choses un peu difficiles pour moi. Néanmoins, je trouvai une excuse pour les rejoindre, seul, ce soir-là; je racontai qu'ils devaient m'emmener chez un ami de Szymanowski, un jeune poète, écrivain et peintre, qui voulait faire un crayon de moi. C'était en partie vrai. Ce jeune homme s'appelait Stanislaw Witkiewicz, mais nous l'avions rencontré au Morskie Oko. Il n'avait jamais été question de faire mon portrait, nous nous étions simplement assis pour boire et bavarder. Tout de suite, il m'avait, lui aussi, fasciné.

Au cours de ma longue existence, d'aussi loin que je me souviens, je n'ai jamais rencontré un homme plus séduisant que Witkiewicz. D'ordinaire, l'idéal que l'on se fait d'un bel homme est : grand, brun et beau. Il était tout cela ; mais il parvenait à ajouter à ces qualifications quelque chose d'infiniment plus intéressant. Ses yeux bleus, surmontés de sourcils noirs finement arqués, vous

regardaient avec une intensité presque terrifiante et semblaient vous pénétrer jusqu'à l'âme. Un nez droit et aigu et une bouche bien dessinée et animée conféraient à son visage une expression à dominante ironique et souvent sarcastique. J'ai immédiatement su que lui, Karol et Gromadzki étaient bien des compagnons selon mon cœur. J'ai soudain eu la conscience aiguë de l'atmosphère de serre qui régnait à la villa, avec cette tendance à l'intellectualisme et, le plus souvent, cette gaieté artificielle, qui voilaient tant de passions sombres et malsaines.

En compagnie de ces trois jeunes gens je sentais un courant d'air frais, la présence de la jeunesse et d'une vitalité vraie. Nous sommes bientôt devenus inséparables. Ils venaient très souvent à la villa, restant parfois pour un repas. Mais, après une conversation générale et polie, nous nous rassemblions tous les quatre autour du piano et entamions un échange de vues animé à propos de tel ou tel compositeur, chacun d'entre nous essayant d'imposer son point de vue. Je m'amusais infiniment à mettre ma mémoire en avant, en jouant du Wagner, du Brahms, du Scriabine, des opéras et des symphonies, au grand délice de Szymanowski.

[168]

En de telles occasions, sans que l'on sût exactement pourquoi, Frederic détonnait. Ses remarques souvent humoristiques, mais trop dures et méchantes, sur tel ou tel compositeur ou interprète tombaient dans des oreilles de sourds ; il ne parvenait pas à s'adapter au climat de notre conversation. Ainsi, peu à peu, se fit-il plus rare à nos réunions. Sa nouvelle passion était un jeune sculpteur, un authentique montagnard des Tatra, garçon très beau et très talentueux.

Frederic voyait bien que je changeais, mais en dépit de sa jalousie personnelle, il faisait preuve d'une compréhension subtile de mon besoin d'une vie artistique normale et saine. Sa mère, elle aussi, faisait tout son possible pour cacher son impatience devant mes fréquentes absences; elle était assez intelligente pour ne pas s'en mêler.

Chaque nuit, je voyais mon travail progresser régulièrement. J'étais prêt pour mon concert et pour Paris. La vie m'apparaissait sous les couleurs les plus brillantes.

20

Le concert au Morskie Oko fut un succès. J'y jouai beaucoup de mon répertoire fraîchement acquis et que je n'avais pas encore très bien digéré ; mais je mis tant de feu et d'enthousiasme dans mon jeu que le manque de fini ne se remarqua pas trop. De toute façon, j'avais maintenant l'argent pour Paris ; je décidai de partir aussitôt que possible.

Le voyage allait être long : une nuit pour aller à Cracovie, changer de train pour Berlin et, de là, encore une nuit jusqu'à Paris. Szymanowski, qui rentrait dans ses terres familiales en Ukraine, décida de m'accompagner jusqu'à Krakow. Ce fut ainsi que, quelques jours après mon concert, nous fûmes conduits à la gare par Mme Magdalena et Frederic. Les adieux furent tout à fait joyeux. Ils s'attendaient que je rentre sous peu à Varsovie, ne croyant guère mon hôte parisien capable de favoriser ma carrière.

[169]

Karol et moi, nous trouvâmes un compartiment vide dans le train, ce qui nous permit de nous étendre pour la nuit. Mais, à l'instant où le train s'ébranlait, il m'arriva quelque chose d'étrange - j'éclatai soudain en pleurs. Je fus saisi d'une crise de larmes plus forte que moi et je ne pus m'arrêter de sangloter des heures durant. C'était une détente soudaine après tous les soucis qui s'étaient accumulés dans mon cœur ; la rupture avec Barth, qui m'avait profondément affecté, l'anxiété à cause de mes études interrompues et, surtout, l'ensorcellement cruel et dangereux du Venusberg de la famille de Frederic, auquel j'avais succombé comme un second Tannhäuser.

Je n'oublierai jamais la douce sollicitude que Karol me prodigua, cette nuit-là ; sans un mot, il me mit son manteau sous la tête et me couvrit maladroitement, mais tendrement, de journaux.

- Ça vous tiendra chaud, dit-il.

Notre amitié à vie est née cette nuit-là. Le lendemain matin, nous nous sommes séparés sur une bonne grosse embrassade fraternelle.

J'arrivai à Berlin tard, cet après-midi-là. Il faisait pluvieux et gris ; la ville avait un air sinistre. Ayant deux heures à perdre entre mes deux trains, je hélai un taxi et le dirigeai de façon à passer lentement devant les maisons de Henny, de Barth, et devant la pension de famille de Frederic, avec le sentiment d'être un criminel revenant sur les lieux de ses crimes.

Je quittai Berlin tard dans la soirée avec un soupir de soulagement, et en songeant ardemment d'avance à Paris et à ce qui m'attendait. Au milieu de la nuit, lors d'un arrêt en Alsace, de jeunes Français montèrent dans mon compartiment et me fascinèrent par l'aisance et le charme avec lesquels ils parlaient leur langue, que j'entendais utiliser pour la première fois avec le bon accent.

A 9 heures du matin, le train s'arrêta à la gare de l'Est, endroit sombre, puant et sale. Pour me rendre à Chaville, je dus me faire conduire en voiture à une autre gare, Saint-Lazare, qui était moins attirante encore, puis il fallut monter dans un méchant petit train de banlieue enfumé, en direction de ma destination finale. Comme je passai surtout sous des tunnels, je ne pus rien voir de la ville, ce jour-là, et je finis par arriver, légèrement découragé, à la minuscule gare de Chaville, où le comte Skarzynski m'attendait.

- Bienvenue à Paris ! me dit-il joyeusement. Vous allez voir la plus belle ville du monde.

[170]

Puis, m'aidant à porter mes bagages, il m'installa dans son élégant landau, et en route pour sa villa!

La maison qu'il baptisait « villa » était de proportions modestes, avec un minuscule jardin devant, située dans la rue principale de cette petite ville de banlieue et entourée de beaucoup d'habitations similaires. On me conduisit à une petite chambre sombre, dotée d'un impossible lavabo démodé et, après de rapides et difficiles ablutions et un changement de vêtements, je descendis à la salle à manger, où Mme Skarzynska nous attendait pour le petit déjeuner. Son apparence me frappa au point que j'en fus presque terrifié. Son visage montrait quelques restes de beauté ; mais elle projetait en avant une telle énormité de

buste et d'estomac, le tout ne formant qu'un seul volume vertical et si impitoyablement étranglé par un corset puissant, qu'elle semblait sur le point d'éclater avec un grand bruit d'un moment à l'autre ! Chanteuse d'opéra dans sa jeunesse, elle était en réalité tout à fait charmante et pleine de vie ; je ne tardai pas à me rendre compte que c'était elle qui avait remarqué mon talent à Varsovie et qui avait commencé à s'intéresser à moi.

- Après le déjeuner, dit-elle, mon mari vous montrera Paris, et demain, il vous emmènera voir M. Astruc.

Tôt cet après-midi-là, le comte Skarzynski et moi nous avons donc roulé jusqu'au cœur de Paris. Parvenu place de la Concorde, il arrêta l'attelage et m'entraîna jusqu'à l'obélisque, au centre de cet espace unique, d'où l'on voit les quatre plus belles perspectives du monde : à droite, la Madeleine, église où eurent lieu les funérailles de Chopin ; à gauche, la Chambre des Députés, l'un et l'autre monuments étant bâtis dans le pur style grec ; en face, les Champs-Élysées, majestueux et au bout desquels je vis jaillir littéralement l'Arc de Triomphe, baigné d'un coucher de soleil rose et rouge ; et derrière, les délicieux jardins en terrasses des Tuileries, menant à l'immense et vénérable palais du Louvre.

J'étais tellement écrasé par tant de beauté que ma voix se brisa... Je ne pouvais prononcer un mot, mais c'est là, et en cet instant, que j'ai fait le vœu sacré de ne jamais vivre ailleurs au monde que dans cette cité divine.

La voiture du comte Skarzynski, tirée par son cheval, nous fit remonter lentement les Champs-Élysées, qui étaient bordés en ce temps-là d'élégants hôtels particuliers et d'une harmonieuse file de maisons. Il n'y avait ni restaurants, ni boutiques, ni cinémas ; c'était un quartier strictement résidentiel.

[171]

Je fus très impressionné par les douze fières avenues qui filent droit comme des flèches dans toutes les directions, de la place de l'Etoile, et je n'ai jamais pu oublier ma première vision de l'avenue du Bois de Boulogne, avec ses énormes marronniers couverts de feuilles de toutes les nuances de vert, en ce glorieux après-midi d'été penchant déjà vers le soir.

21

M. Gabriel Astruc était le descendant d'une vieille famille juive de Sephardim espagnols, et le fils du grand rabbin de Belgique. Habité par une passion pour les arts et le théâtre, mais sans aucune qualification spéciale dans aucun de ces domaines, il avait décidé de devenir impresario. Après un bref passage dans la maison d'éditions musicales Enoch & Fils, il avait épousé « la fille du patron » et fondé, avec l'appui financier d'un ami, un banquier turc, le comte Isaac Camondo, la Société Musicale, sorte d'agence pour la promotion des arts d'interprétation, productions théâtrales comprises.

La maison dans laquelle M. Astruc avait établi le siège de sa Société était le Pavillon de Hanovre, aile préservée du palais construit par le duc de Bichelieu, au coin du boulevard des Italiens et de la rue Louis-le-Grand. Un immense salon de réception, en forme de rotonde à trois larges fenêtres, offrait une vue sur toute la longueur du boulevard, panorama que Pissarro aimait à peindre.

A peine avions-nous eu le temps de jouir de la vue, que Gabriel Astruc surgissait sur le seuil de son bureau privé, pour nous accueillir. C'était un homme d'une quarantaine d'années dont la lourde charpente et la calvitie prématurée le faisaient paraître plus âgé qu'il ne l'était. Ses grands yeux noirs saillaient dans un visage pâle, et il avait un nez long, mince et joliment arqué, une barbe et des moustaches noires comme le charbon et taillées à la perfection.

Sans perdre de temps en préliminaires ni en questions sur mon éducation ou mes études, il m'étreignit tout simplement la main et cria - il n'y a pas d'autre mot - à Skarzynski stupéfait:

[172]

- Pouvez-vous amener ce jeune homme, demain après-midi, à la salle de concert de la maison Pleyel? Je réunirai quelques bons musiciens pour l'écouter jouer et, après l'audition, nous pourrions tirer des plans en conséquence.

Nous acceptâmes bien évidemment, et nous partîmes le cœur rempli d'espoir.

A un pâté de maisons du Pavillon de Hanovre, se trouvait la place de l'Opéra, avec le fameux Café de la Paix au coin du boulevard des Capucines. Nous trouvâmes non sans mal une petite table à la grande terrasse et commandâmes du thé ; mais je ne pouvais détacher mes yeux de la vie fantastique et fascinante qui m'entourait. Nous étions en 1904 ; les boulevards étaient encore le cœur de Paris. Les grands théâtres, les meilleurs restaurants et cafés étaient concentrés là, dans ces pâtés de maisons historiques.

Les trottoirs étaient bondés de monde. J'étais intrigué par certaines de ces Parisiennes vives et à la démarche alerte, qui relevaient légèrement d'un côté leurs longues jupes, du bout de trois doigts ; elles avaient le visage recouvert de voilettes et portaient de grands chapeaux, ornés comme des jardins, perchés sur leurs cheveux. Probablement se rendaient-elles à quelque rendez-vous romantique ? De jeunes couples déambulaient, étroitement enlacés ; des flâneurs, réplique parisienne de nos city slickers américains, cherchaient l'aventure ; personne ne semblait pressé. Omnibus, voitures, fiacres, tous tirés par des chevaux, montaient et descendaient les rues à toute allure ; les arbres commençaient à perdre leurs feuilles d'or. L'air, empli de l'arôme des parfums mélangé à la forte odeur des chevaux, venait taquiner les narines grâce à une douce brise automnale.

C'était mon premier contact avec les scènes de la rue parisienne, et leur charme joue encore sur moi, aujourd'hui où j'écris ces lignes.

Le lendemain, nous quittâmes Chaville de bonne heure, pour déjeuner à Paris, à la vieille Brasserie Universelle, avenue de l'Opéra, où l'on servait vingt différentes sortes de hors-d'œuvre pour un prix modique. Skarzynski faisait tout son possible pour me mettre en condition pour l'après-midi; il savait combien j'étais nerveux et ce que cette audition signifiait pour moi. Je n'avais rien d'autre en vue pour mon avenir immédiat.

La maison Pleyel était encore boulevard Bochechouart. Pendant que nous attendions M. Astruc et ses « bons » musiciens tant redoutés, on nous montra la salle où Chopin avait l'habitude de donner ses rares concerts, avec son piano érigé sur une estrade.

[173]

- Jouez quelques mesures dessus, proposa M. Lyon, le propriétaire d'alors de la fabrique. Vous verrez quelle tonalité magnifique il a encore!

Il avait raison. J'étais rempli d'une crainte respectueuse en posant les mains sur ce clavier sacré. Nous fûmes interrompus par un homme qui annonça :

- Ces messieurs vous attendent au salon.

M. Astruc nous reçut avec un sourire encourageant et nous présenta aux autres personnes présentes. Ils n'étaient que trois : Paul Dukas (le compositeur de *l'Apprenti Sorcier*), Jacques Thibaud, le célèbre violoniste, et Maurice Ravel, encore peu connu à l'époque. A mon soulagement, il n'y avait aucun pianiste professionnel.

Thibaud se souvenait de notre déjeuner à Berlin et était content de me revoir. Les deux autres se conduisaient comme un jury de tribunal ; ils étaient silencieux et attendaient mon audition. La présence de Thibaud me redonna pourtant un peu de confiance en moi. Je lui rappelai sa magnifique interprétation du concerto de Bruch, à Berlin, me dirigeai vers le piano et le jouai pour lui ; puis je passai au concerto pour violon de Mendelssohn et lui indiquai les passages qu'il avait joués de façon si émouvante.

Ce gambit inattendu transforma l'indifférence froide des autres en intérêt soutenu. Ils sentaient maintenant que j'étais un musicien, et non pas simplement un garçon de dix-sept ans s'efforçant au piano. Je n'en jouai pas moins, un peu plus tard, une toccata de Bach, un mouvement d'une sonate de Beethoven, et du Chopin - pas trop bien - mais j'avais gagné. Ils furent unanimes à louer mon talent, me prédirent un grand avenir, et conseillèrent fortement à M. Astruc de me prendre en main. C'était tout ce dont il avait besoin et qu'il avait souhaité ; il m'offrit immédiatement un contrat.

Dans le fiacre qui nous ramenait tous trois du Pavillon de Hanovre, Astruc, Skarzynski et moi, nous commentâmes les différentes phases de l'audition. Quand nous nous retrouvâmes finalement installés dans le bureau de M. Astruc, nous abordâmes la discussion sérieuse du contrat. Pour ma part, il n'y avait qu'une chose qui me préoccupait : la garantie de mensualités sous forme d'avances sur mes gains futurs. Ce qui devait signifier la sécurité - ce que j'enviais le plus à la vie que menait Frederic à Berlin. Astruc accepta. Il m'offrait cinq cents francs par mois (cent dollars de l'époque), pendant cinq ans. Les autres clauses du contrat étaient plutôt dures.

[174]

Il voulait 60 % sur les concerts organisés par lui, et 40 % sur les engagements provenant d'autres sources. Mais je ne m'attardai pas à ces termes exorbitants ; pour moi, seuls comptaient ces 500 francs, qui brillaient autant que 500 étoiles dans le ciel!

Je consentis donc avec joie à tout ce qu'il proposait. Il m'embrassa sur les joues et me dit :

- Eh bien! mon petit, tout ce qu'il vous reste à faire maintenant, c'est de retourner en Pologne et de faire signer le contrat par votre père et votre mère. Ensuite, vous le ferez légaliser par un notaire et par le consul de France à Varsovie.

Et il ajouta :

- Revenez avec ces papiers aussi rapidement que possible ; il faut établir nos plans de campagne sans tarder.

Cette idée me faisait frémir. Mes parents n'avaient pas entendu parler de moi depuis que j'avais rompu avec Barth. Je les avais laissés dans l'ignorance complète de ce que je faisais, et voilà que j'étais maintenant en leur pouvoir ; ils détenaient le droit de décider de mon avenir !

Ma joie retomba comme une pierre dans une mare. Et ce qui rendait les choses pires encore, c'était qu'il fallait garder bonne contenance devant M. Astruc et Skarzynski. Ils ne savaient rien de mes problèmes de famille ; s'ils les apprenaient, Dieu seul savait ce qu'ils pourraient décider.

J'avais envie de rester à Paris pour la fin de la journée.

- J'aimerais me promener en ville tout seul et peut-être aller voir un spectacle à la Comédie-Française. Je prendrai le dernier train pour Chaville ; ne vous occupez pas de moi, dis-je au comte Skarzynski.

Il trouva naturel mon désir de profiter de ce jour faste, alors que je ressentais simplement un urgent besoin d'être seul pour décider de ce que j'allais faire.

J'errai interminablement dans les rues, en me demandant sans cesse : fallait-il me plier à la position fort probablement négative de mes parents, ou tout laisser tomber ?

Après une longue marche que j'employai à peser le pour et le contre, ma décision fut prise ; j'irais me battre à Lodz même. Sur quoi, ayant regagné espoir et courage, j'allai manger quelque chose dans un café, puis me rendis à la Comédie-Française où j'assistai, du poulailler, à la représentation de *Les affaires sont les affaires*, d'Octave Mirbeau, merveilleusement joué par Féraudy. La pièce, qui tourne autour d'un homme d'affaires sans scrupules, me calma complètement les nerfs ; je me rendais compte qu'il était des dilemmes pires que le mien. Quand je rentrai à la villa, j'étais d'humeur joyeuse et optimiste.

[175]

22

Mme Magdalena et le reste de la famille étaient rentrés à Varsovie. Ils avaient déménagé dans un autre appartement, sur la fort huppée *Aleja Ujazdowska*. Dans une lettre que je lui avais écrite de Paris, j'avais annoncé à la mère de Frederic la nouvelle du contrat et mon arrivée à Varsovie sous quelques jours. Elle répondit promptement par télégramme en m'invitant, de sa part et de celle de son mari, à demeurer chez eux.

Après une autre semaine chez les Skarsynski, qui se mettaient en quatre pour m'être agréables et multipliaient l'hospitalité - le comte éclatait d'orgueil à cause du succès de son protégé - je décidai d'accepter l'invitation des Harman. J'avais besoin de leur avis sur la façon d'obtenir la redoutable signature.

Il me fallut trente-six heures de train pour aller de Paris à Varsovie : deux nuits sans sommeil et une journée passées dans un comportement bondé de seconde classe. J'arrivai dans un état d'épuisement total ; mais la vue de Frederic qui m'attendait sur le quai me rendit à la vie. Il m'accueillit avec toute la chaleur d'antan. Zakopane était oublié ; son amitié semblait plus vive que jamais. Sur le chemin de la maison, il m'assiégea de questions sur mes impressions de Paris, ce qui me remplit de honte à la pensée de ma conduite

envers lui à Zakopane. Dans le nouvel appartement, la famille tout entière m'accueillit comme un héros. Papa dit pompeusement :

- Vous venez de remporter la première bataille de votre carrière ; un grand avenir vous est maintenant promis.

Mme Magdalena m'embrassa, et Basia elle-même montra un peu d'émotion. Quand je leur eus dit les difficultés que j'allais avoir à affronter à Lodz, ils s'exclamèrent avec indignation :

- Vos parents ont perdu le droit de s'opposer à vos projets! C'est une occasion unique, et il ne faut absolument pas que vous y renonciez.

[176]

Et le père de Frederic ajouta :

- Si vous avez besoin de mon aide, vous pouvez compter sur moi.

L'appartement, sis dans une maison toute neuve, construite par un marchand de caviar russe, occupait le rez-de-chaussée en entier. La bâtisse ne s'harmonisait pas avec les autres constructions de l'élégante *Aleja*. Les Harman jouissaient de salons de réception beaucoup plus grands, et le restant des pièces était distribué de façon beaucoup plus pratique aussi ; mais le tout offrait une apparence de luxe glacé. Cette fois, on m'installa dans une vraie chambre d'amis, très séparée des autres chambres - ce que, dans la circonstance, je trouvais bien commode. Certains des arrangements du vieil appartement m'avaient laissé des souvenirs déplaisants.

J'écrivis à mes parents en leur annonçant mon arrivée. La distance qui sépare Varsovie de Lodz est d'au moins deux heures de train, qui me parurent interminables. Mes parents et d'autres membres de ma famille s'étaient rassemblés à la gare et m'accueillirent avec les cris de surexcitation habituels, les questions et le tohu-bohu d'usage, si bien que je me sentis naturellement tout de suite chez moi.

Un peu après, quand je me retrouvai seul avec mon père et ma mère, il arriva une chose intolérable ; mon père éclata en sanglots, pleurant comme un enfant. Je ne l'avais jamais vu dans un tel état. J'avais l'impression d'être un criminel. Même aujourd'hui je ne suis pas parvenu à oublier cet instant.

Une fois un peu calmé, mon père se montra impressionné par la proposition d'Astruc et consentit, à mon étonnement, à remplir les conditions légales et nécessaires à la validité du contrat. Ma mère, le moment venu de signer, fit preuve d'une répugnance soudaine, quand on lui dit que le document me donnait les droits légaux d'un adulte. Cependant, mon père la persuada qu'ils n'avaient pas le droit de bloquer le cours de ma carrière.

Je rentrai à Varsovie avec les papiers dans ma valise, mais avec un sentiment de culpabilité au cœur, à cause de ma victoire trop facile.

A Varsovie, quelques surprises m'attendaient. Les parents de Basia avaient décidé de l'envoyer à Paris pour étudier avec le fameux ténor polonais Jean de Beszke, et son père devait l'y conduire. Mme Magdalena, elle aussi, annonça, avec un sourire, qu'elle irait rejoindre sa fille à Paris dans quelques semaines. Mauvaises, mauvaises nouvelles pour moi!

[177]

D'autres faits nouveaux me troublèrent plus encore. Mon oncle, Paul Heymann, vint à Varsovie, rendit visite à M. Harman à son bureau et lui demanda d'aider mon père en le nommant représentant de ses affaires à Lodz, ou quelque chose de la sorte. Quand M. Harman m'en informa, en promettant de faire ce qu'il pourrait, j'eus vraiment envie de tuer mon oncle pour son abominable indiscrétion ! Ainsi que la suite devait le prouver, les choses allaient prendre un tour plus désagréable encore. M. Harman, lors de la visite suivante qu'il fit à Lodz, tâta l'un de ses associés locaux à ce sujet. Cet homme était apparenté à ma mère et tournait le dos à ma famille depuis la banqueroute paternelle. Mon père, qui ne savait rien de toute l'affaire, pensa que j'en étais l'instigateur. Il refusa d'avoir rien à y voir et j'eus toutes les peines du monde à le convaincre de mon innocence. Le pauvre homme en resta profondément blessé.

23

J'ai pris le train pour Paris en compagnie de Basia et de son père. Cette fois, à l'arrivée, la gare du Nord, sale, malodorante et sinistre, me parut un palais royal; mon indépendance nouvellement conquise et mes cinq années de paiements mensuels me grisaient d'orgueil.

Après une nuit blanche dans un hôtel lugubre, je me retrouvai de bonne heure dans la rue, me rendis au Café de la Paix, où je dévorai de bon cœur un petit déjeuner. Puis, je me présentai au Pavillon de Hanovre où, armé des documents dûment signés et légalisés, j'eus immédiatement accès au bureau de M. Astruc.

- Ah, vous voici de retour, jeune homme, me dit-il avec un sourire éclatant. J'ai de grandes idées à votre sujet ; je crois que vous allez être content.

Je l'écoutai m'exposer le détail de ses plans. Mes sentiments étaient mélangés. Il voulait me présenter au public parisien en organisant un grand gala, avec orchestre et tout. Afin de financer la chose, il avait approché M. Etienne Gaveau, le fabricant français de pianos, homme ambitieux et plein de ressources, qui employait des méthodes publicitaires modernes pour promouvoir sa marque et rejeter dans l'ombre Erard et Pleyel, ces vieilles firmes bien établies.

[178]

La perspective d'avoir à jouer sur un piano inconnu me troublait. J'étais trop habitué aux Bechstein allemands, à leur merveilleuse sonorité et à leur jeu aisé. M. Astruc avait cependant déjà conclu des arrangements pour que je choisisse un Gaveau pour mes concerts ; il était donc trop tard pour changer quoi que ce fût et, de plus, on m'informa qu'il était presque impossible de trouver en France un piano de fabrication étrangère.

- Mes pianos ont la même qualité que les Bechstein, me dit M. Gaveau, après que j'en eus essayé deux ou trois. Les Erard ont un jeu agréable, mais des sonorités grêles ; cela fait cent ans qu'ils ne s'améliorent pas. Les Pleyel, eux, ont en effet une sonorité ravissante ; seulement, ils sont trop faibles pour les salles de concert modernes.

L'opinion de M. Gaveau sur ces deux pianos était exacte, mais il était un peu trop optimiste pour ses propres instruments. J'essayai de formuler le plus aimablement possible les critiques que j'avais à faire au sujet de certains

défauts de ses pianos : leur tonalité froide, la faiblesse des notes hautes, et autres inconvénients mineurs. Mais je savais que l'affaire du gala était conclue entre les deux hommes et que je n'y pouvais plus rien.

La date du concert était fixée au mois de décembre. Astruc engagea l'Orchestre Lamoureux, sous la direction de Camille Chevillard, le gendre de Charles Lamoureux (lui-même décédé), pour m'accompagner dans deux concertos de mon choix, avec, entre les deux, quelques morceaux en solo. Et, afin de donner un peu de diversité au concert, il demanda à une jeune soprano de chanter trois mélodies de Debussy, dont l'opéra *Pelléas et Mélisande* donnait lieu, à l'époque, à de violentes querelles entre ses admirateurs et ses détracteurs. Le nom de la soprano était Mary Garden. Elle était jeune et belle ; elle venait de créer le rôle de Mélisande, était très admirée pour sa beauté et sa voix, mais acridement critiquée pour son fort accent anglais.

M. Astruc avait un autre plan dans la manche. La comtesse Greffulhe (l'un des modèles de Proust pour sa Duchesse de Guermantes) avait constitué une association appelée Les Grandes Auditions de France et rassemblant la fine fleur de l'aristocratie française. Ses membres devaient donner leur bénédiction à un événement spécial de leur choix, théâtral ou musical, en occupant les meilleures loges en grande toilette, les dames en décolleté, les hommes en habit, gants et inévitable haut-de-forme en soie.

[179]

Grâce aux excellentes relations de M. Astruc, la comtesse avait accepté de me recevoir dans son château, où elle résidait durant l'automne; elle voulait « m'examiner » - pour voir si je méritais son patronage.

Après une heure de train, j'arrivai dans une petite gare où sa voiture m'attendait pour me conduire au château du Bois Boudran. Un laquais en livrée me fit monter au premier étage et m'introduisit dans une pièce confortable, où flambait un feu de cheminée.

J'y demeurai assis longtemps, avant qu'on me demande de redescendre dans un grand salon de musique, où je trouvai la comtesse engagée dans une conversation avec un jeune homme très grand et très beau. Du temps passa encore avant qu'ils remarquent ma présence. Enfin, elle se tourna vers moi et m'accueillit de façon hautaine, sans un sourire, me présenta à son compagnon, Don Roffredo Caetani, et me pria immédiatement de jouer quelque chose. Son Pleyel était en mauvais état et désaccordé ; mais, d'une façon ou d'autre, je me débrouillai pour tapoter la Polonaise de Chopin en la bémol. Quand j'en eus terminé, elle dit : « Bravo » sans conviction ; mais son ami semblait enchanté. Il me déclara qu'il étudiait la musique à Florence et qu'il travaillait à un opéra, se révéla un wagnérien passionné, ce qui suffisait pour que je retourne au piano et que je lui joue toute l'ouverture des *Maîtres Chanteurs*. Et, une fois de plus, ma façon non pianistique d'aborder la musique l'emporta. Don Roffredo parla avec tant de chaleur de mon exécution que la comtesse n'hésita plus ; elle me promit sur-le-champ la présence des Grandes Auditions de France à mes débuts.

La comtesse Greffulhe était une personne étonnante. Elle ressemblait aux portraits et aux bustes de la reine Marie-Antoinette. On m'a dit qu'elle essayait de vivre à la hauteur de cette ressemblance en se donnant des airs de reine. Et, d'une certaine manière, la société parisienne l'acceptait comme telle.

La comtesse me congédia, en souriant gracieusement, cette fois.

- Vous trouverez un dîner servi dans votre chambre, et quand vous serez prêt, ma voiture vous ramènera à la gare, dit-elle de sa façon impérieuse.

On avait du mal à croire qu'il y avait eu une Révolution française et que la France était en république.

[180]

24

Avec l'aide de M. Astruc, je trouvai une chambre dans une pension de famille, 42, rue Cardinet, à quelques maisons de son appartement. C'était un petit hôtel particulier de deux étages, transformé en pension de famille par son propriétaire, M. Cordovinus, qui assurait à la fois les fonctions de directeur et de concierge de l'établissement ; et sa femme (l'une des créatures les plus laides que j'aie jamais vues) était cuisinière pour toute la maisonnée. Ils vivaient dans la loge du concierge, où les fonctions de Cordovinus étaient d'ouvrir la porte d'entrée et de surveiller les allées et venues des gens.

Le prix de la chambre et de la pension, consistant en petit déjeuner, déjeuner et dîner, était de sept francs par jour, ce qui faisait alors un dollar quarante. C'était vraiment très bon marché, mais la nourriture était en conséquence. Nous étions surtout gavés de salade et de hachis.

Les autres pensionnaires étaient tous scandinaves: deux jeunes sœurs finlandaises, venues à Paris pour prendre des leçons de chant et qui n'avaient aucun talent, une dame suédoise, soprano d'opéra avec une jolie voix, et deux étudiants, également nordiques.

Ma chambre au second étage était spacieuse et ensoleillée ; je m'y fis envoyer un piano par M. Gaveau. Mais il n'y avait pas de salle de bains - en ce temps-là il était difficile d'en trouver une en France ; les Parisiens élégants utilisaient des tubs en caoutchouc portatifs pour prendre un bain, opération difficile et malaisée.

Le jour où je m'installai, M. Astruc m'invita à dîner chez lui, où je rencontrai sa femme et sa fille, qui avait cinq ou six ans, était enfant unique, et qu'il adorait. Lucienne, la fillette, avait de très beaux yeux noirs, immenses, et m'élut tout de suite son « fiancé », position que j'ai occupée plusieurs années.

[181]

- J'ai besoin de votre programme, me dit son père. Il faut que je commence la publicité pour votre concert, c'est une nécessité absolue! Ah, que je détestais ce genre de requête ! Ma vie durant, il m'a fallu endurer le martyre chaque fois que mes imprésarios me demandaient un programme longtemps à l'avance ! Une fois la chose décidée, il n'y avait plus moyen de revenir dessus. En règle générale, l'amateur de concert ne se préoccupe pas de ce que l'artiste va jouer, s'il est célèbre et jouit de sa faveur. Mais que Dieu vienne en aide à l'exécutant s'il tente de changer quoi que ce soit à son programme à la dernière minute ; le public devient méfiant, il se sent floué.

Mais enfin, ce soir-là, il ne fut pas trop difficile de contenter M. Astruc ; mon répertoire était encore extrêmement limité et j'allais donc ouvrir le concert avec le *Concerto en fa mineur* de Chopin, puis un morceau de Brahms et deux

études de Chopin... Entracte... Trois *Ariettes oubliées* de Debussy, chantées par Mary Garden, et le *Concerto en sol mineur* de Saint-Saëns pour terminer.

- Saint-Saëns! s'exclama mon hôte. Mais c'est merveilleux ! Je vais immédiatement arranger un rendez-vous pour vous avec le maître. Je veux qu'il assiste au concert !

Du coup, l'un des matins qui suivirent, je fus invité à rendre visite au grand compositeur. Il vivait seul au rez-de-chaussée d'une vieille maison et me reçut, à mon étonnement, tout à fait cordialement : j'avais entendu dire qu'il était célèbre pour son manque de civilité. La pièce était une vraie « salle de musique » - partitions partout, en piles énormes sur son Érard, tables surchargées de livres et de feuillets de papier à musique, masque mortuaire de Beethoven accroché à un mur, photos de personnes connues ou inconnues éparpillées partout.

M. Saint-Saëns était un gros petit homme, plutôt chauve, avec une courte barbe ronde et deux grosses verrues asymétriquement posées de chaque côté du nez. Il avait l'air d'un directeur de banque français.

- Je suis heureux d'apprendre que vous allez jouer mon concerto, me dit-il. J'ai dirigé sa première exécution pour votre homonyme, Anton Rubinstein. Il l'a appris en une semaine.

Puis il ajouta :

- Je ne peux pas venir à votre concert. Je ne sors pas le soir ; mais j'essaierai d'être à la répétition.

[182]

Quand je lui dis que j'étais polonais, il se précipita sur le piano, en s'écriant:

- Voici la composition de Chopin que je préfère!

Et il joua le Scherzo en mi majeur, un peu trop vite à mon goût, mais avec une technique parfaite. Plus tard, quand je pris congé, il m'accompagna jusqu'à la porte et m'aida à remettre mon manteau ; ses manières démentaient indubitablement sa mauvaise réputation.

Le salon en rotonde de la Société Musicale était le rendez-vous quotidien du monde artistique de Paris. Une foule hétéroclite de musiciens, de chanteurs d'opéra, de danseurs, d'écrivains, de journalistes y affluait et reflétait, formant de petits groupes, entamant d'interminables discussions sur ceci ou cela, le tout ponctué de gesticulations et d'énormes éclats de rire. C'était amusant à regarder, mais ces gens venaient surtout là pour attirer l'attention de M. Astruc. Ravel passait souvent ; il essayait un morceau à quatre mains avec moi - le magnifique quatorze de Debussy, par exemple, qui fut une révélation pour moi et mon premier contact avec la musique de ce compositeur. Paul Dukas m'apporta sa sonate et ses Variations sur un thème de Rameau, morceaux intéressants tous les deux, mais un peu forcés et pas pianistiques.

Venait souvent se joindre au groupe des compositeurs un gros petit homme au visage rond, à la barbe noire et à l'abondante moustache en crocs. C'était un Espagnol, un compagnon jovial, dont les yeux avaient un pétilllement rieur et plein de charme. Nous adorions ses histoires qui nous faisaient hurler de rire. Je ne connaissais pas son nom. Quelques années plus tard, Dukas m'a apporté une copie d'Iberia, composition espagnole dont l'auteur, disait-il, était mort récemment.

- Vous vous souvenez comme nous goûtions sa compagnie ? me demanda-t-il.

C'était Isaac Albeniz, l'homme à qui je dois la grande popularité dont je jouis en Espagne et dans tous les pays de langue espagnole. J'ai eu le privilège de faire connaître son Iberia, son œuvre majeure pour le piano, dans son propre pays et dans le reste du monde.

[183]

Basia, installée par son père dans une pension de famille pour jeunes filles, avait eu droit à son audition chez Jean de Reszke, qui l'avait acceptée parmi ses élèves. Avant de retourner à Varsovie, M. Harman avait laissé des instructions suivant lesquelles sa fille ne devait sortir le soir avec personne d'autre que moi. Je n'avais pas encore eu l'occasion d'user de ce privilège, quand la mère de Basia annonça par télégramme son arrivée imminente. Et elle débarqua, à la gare du Nord, avec sa fidèle camériste Pauline et une marée de bagages. Basia et moi, nous étions là, prêts à faire le nécessaire pour l'aider. Elle prit une suite à l'Hôtel d'Iéna, l'un des vieux hôtels bien calmes - « pour être près de ma fille », disait-elle.

Après le déjeuner, prétextant une migraine et la lassitude, elle renvoya Basia, mais insista pour que je reste avec elle. Et elle me garda pour la fin de la journée.

Du jour au lendemain, je me sentais repris dans la vieille routine tant redoutée : Paris était devenu Varsovie.

Je n'étais plus qu'à deux semaines de mon concert, et voilà que j'étais constamment requis par Mme Magdalena pour l'accompagner dans les magasins, chez les docteurs ou les dentistes, corvées que je détestais. D'un autre côté, je ne puis nier que j'appréciais la nourriture des bons restaurants et, par-dessus tout, les soirées au théâtre, ma vieille passion. Mais cela m'embarrassait vraiment d'être son éternel invité. Moi-même, je ne pouvais évidemment pas m'offrir ce genre de vie luxueux, avec les cinq cents francs dont j'étais si fier.

Tout cela nuisait à mon travail. Finalement, le jour fatal arriva. La répétition était fixée à dix heures du matin, au Nouveau Théâtre (devenu aujourd'hui le Théâtre de Paris).

M. Camille Chevillard me reçut dans sa loge et, sans perdre une minute, me demanda quel était mon tempo. Il ressemblait à l'image que je me faisais d'un détective privé : silhouette lourdement charpentée, épaules carrées, tête carrée, cheveux coupés en brosse au carré, moustache en forme de balai et petits yeux scrutateurs. Il me faisait un peu peur.

Les membres de l'orchestre nous attendaient déjà sur scène. Dès le premier coup d'oeil j'eus un léger choc : la plupart d'entre eux étaient assis en manteau, et chapeau sur la tête ; les contrebassistes avaient l'air particulièrement ridicule avec leur chapeau melon. N'empêche, j'étais troublé. Je crus que c'était leur façon de montrer le peu de respect que leur inspirait un jeune garçon qui osait les louer pour un gala. Je devais découvrir que j'avais mal deviné ; ils avaient simplement peur de prendre froid dans ce théâtre qui n'était pas chauffé.

[184]

Chevillard dirigeait comme un sergent instructeur. Il avait l'orchestre bien en main - les musiciens suivaient bien sa baguette - mais il ne s'embarrassait guère d'expression ni de nuances. Le concerto de Chopin fut sa victime. Il était incapable de comprendre le sens d'un *rubato*, et la beauté surnaturelle du *largetto* lui échappait tout autant.

Je commençais à me sentir très mal à l'aise, quand j'entendis chuchoter :

- Saint-Saëns est là!

Et il était bien là, assis dans une loge, indifférent à nos courbettes, totalement à l'écart. Nous nous préparâmes à répéter son concerto et j'entamai la cadenza initiale, le cœur battant sauvagement. Mais là, M. Chevillard était dans son élément ! Il m'a fait galoper à fond de train pendant tout le morceau sur un tempo terrifiant, à tel point que le finale avait tout d'un feu d'artifice !

Nous nous approchâmes du grand maestro, qui zozota brièvement :

- F'était très bien.

Puis, se levant, il partit sans nous serrer la main. A cet instant, M. Astruc et son secrétaire Robert Brussel surgirent sur scène et, me voyant pâle et décontenancé, Astruc s'exclama joyeusement :

- Mon petit, je n'aime pas votre mine. Je vous emmène déjeuner dans un bon restaurant, cela vous remettra de la couleur aux joues !

Il s'agissait du restaurant Paillard, endroit célèbre, juste en face du Pavillon de Hanovre. Astruc commanda un homard pour moi et demanda au sommelier de mettre une bouteille de Champagne à la glace, en me disant :

- Ce vin vous fera du bien.

Et il avait raison. Après le premier verre de ce nectar pétillant, je me sentis mieux ; après le second, je commençai à sourire ; après le troisième verre, j'ai même commencé à glousser de rire. C'est dans cette humeur joyeuse que je rentrai rue Cardinet ; je montai dans ma chambre et me précipitai sur le piano pour répéter un passage de Chopin. Et là, j'ai vécu l'un des moments les plus tragiques de mon existence : mes doigts ne répondaient plus, ils étaient comme des nouilles! C'était le Champagne, évidemment. J'étais au désespoir ; il ne restait que cinq heures avant mon concert... Jamais encore je ne m'étais trouvé dans une situation aussi fâcheuse... Je ne savais que faire.

[185]

Au supplice, j'ai alerté toute la maisonnée. L'escadron des Scandinaves est monté précipitamment dans ma chambre ; les sœurs finlandaises m'ont fait m'allonger ; la chanteuse suédoise m'a posé des serviettes imbibées d'eau froide sur la tête ; les hommes m'ont tapoté la figure, massé les mains, et M. Cordovinus a apporté du café très fort. Finalement, au bout de deux heures de cette cure épuisante, mes doigts se sont remis à réagir. Après cette expérience, je tiens à le déclarer solennellement, de toute mon existence je n'ai plus jamais pris une goutte d'alcool le jour d'un concert.

Le Nouveau Théâtre était archicomble. M. Astruc y avait veillé ; il avait envoyé des billets gratuits à beaucoup de gens en vue et aux étudiants en musique. Mary Garden avait attiré beaucoup de fervents de Debussy et, dernier atout, mais non le moindre, les « Grandes Auditions de France » sont apparues dans toute leur splendeur, prêtant leur lustre au Gala.

On imaginera fort bien les sentiments que pouvait éprouver le jeune garçon que j'étais, avec si peu d'auditions publiques derrière lui, et presque pris au pied levé, sans préparation et sans expérience, pour affronter le public le plus sophistiqué et le plus gâté du monde, dont on avait de plus chauffé à blanc l'attente. J'étais tout simplement terrifié.

Des applaudissements amicaux accueillirent mon apparition sur scène, et l'orchestre se leva. Du coup je me sentis mieux et cela me donna le cœur de faire tout mon possible. Hélas, le concerto de Chopin fut mal exécuté, à la fois par l'orchestre et par moi-même. Les sonorités, habituellement pleines et bonnes, que je tirais du piano, étaient perdues avec ce Gaveau à queue de concert, peu familier et faible ; le filigrane délicat du larghetto était à peine audible et je trébuchai bel et bien une ou deux fois dans le troisième mouvement. Nous ne reçûmes que des applaudissements polis ; nous ne méritions pas mieux. Puis vinrent mes morceaux en soliste. *L'Intermezzo* de Brahms, que je jouai tout à fait bien, tomba au milieu d'une indifférence glaciale. Parvenu à ce point, je fus saisi de désespoir. J'avais préparé deux études de Chopin, celles en *la* bémol, opus 25 N° 1 et N° 2, toutes deux très belles, mais peu efficaces. Je substituai donc à la seconde, sur l'inspiration du moment, la *Grande Etude en la mineur*, opus 25, N° 11, qui était loin d'être prête pour un concert.

[186]

Je mis tout ce que j'avais en moi pour attaquer le thème héroïque de la main gauche; je maquillai à l'aide des pédales le difficile passage de la main droite, et je terminai le morceau en un éclair plein de brio, ce qui provoqua une ovation, et même quelques « bravo ! » hurlés du poulailler.

C'est là que j'ai appris qu'une exécution fracassante et fortissimo, même si elle est parmi les pires du point de vue musical, recevra toujours un accueil enthousiaste de la part du public non initié et peu musicien ; et j'ai exploité cette découverte, je l'admets à ma honte, dans beaucoup des concerts qui devaient suivre.

Mary Garden, qui chanta merveilleusement, obtint un grand succès auprès du public fanatique de Debussy, mais moindre auprès du reste de l'audience. Le Saint-Saëns, morceau final du programme, alla fort bien ; l'orchestre joua brillamment, mais je fus de nouveau cruellement handicapé par les défauts du piano; l'élégant scherzo manquait de flamme et je ne pus mettre assez de puissance dans le dernier mouvement. N'importe, le public aima bien cela et me fit jouer une Valse de Chopin en *bis*. Et ce fut la fin du concert, qui avait été (il me faut bien utiliser cette définition affreuse) « un demi-succès ». Quel mot horrible !

Dans la loge des artistes, les gens se montrèrent gentils ; ils me couvraient de compliments qui avaient parfois un relent de condoléances.

Je m'apprêtais à rejoindre Mme Magdalena et Basia chez Prunier pour souper, quand Astruc m'arrêta :

- Mon cher, il faudra faire attendre ces dames ; j'ai besoin de vous tout de suite ; nous avons rendez-vous au *Figaro*.

J'étais ennuyé, car je ne me sentais pas d'humeur à parler à des journalistes surtout à une heure aussi tardive, mais M. Astruc insista et nous allâmes donc en voiture rue Drouot, où l'on nous introduisit dans un salon

d'attente. Un grand jeune homme blond arpentait nerveusement la pièce. Astruc l'accueillit d'un :

- Bonsoir, mon cher, comment cela s'est-il passé?

- Tout à fait bien, répondit l'autre. Neuf rappels.

Astruc me présenta:

- M. Henri Bernstein, dont on vient de jouer la pièce *Le Rercail* en première, au théâtre du Gymnase. Je présume que nous sommes là pour les mêmes raisons? demanda-t-il ensuite à l'auteur dramatique, avec un sourire.

- Je crois que oui, répondit ce dernier d'un air vague.

Là-dessus, entra un monsieur.

[187]

- Qui est le premier ?

Il nous regardait d'un air d'expectative.

- Cela fait une demi-heure que je suis là, dit Bernstein impatientement.

Il suivit le nouveau venu dans une autre pièce. Quelques minutes plus tard, un autre homme, un M. Charles Joly, nous invita à entrer dans son bureau.

- Dites à M. Joly ce que vous voulez qu'il écrive sur votre concert ; il est tard et le « bouclage » est à une heure du matin.

Je rougis violemment, pensant qu'il s'agissait d'une blague. Pourtant ils étaient sérieux tous les deux.

- C'est comme ça que ça se passe à Paris, me dit M. Astruc. Bernstein aussi est en train de dicter la critique de sa pièce.

Bref, il n'y avait rien d'autre à faire que de participer à la conduite immorale de la presse parisienne ; je me mis donc à bafouiller, le visage couvert de honte, énumérant les quelques bons moments de mon exécution.

- Non, cela n'ira jamais ! vociféra Astruc. M. Joly écrira l'article tout seul ; donnez-lui votre programme, c'est tout ce dont il a besoin !

Un peu plus tard, chez Prunier, je retrouvai les deux dames qui attendaient, d'humeur sinistre. Elles avaient perdu l'espoir de me voir jamais arriver. C'était presque l'heure de la fermeture, ce qui fit que l'on nous servit en nous bousculant et que la nourriture n'était pas très bonne. Mme Magdalena me donna une belle montre en or, ma première - « en souvenir de la date mémorable de tes débuts à Paris », dit-elle. J'en fus touché ; en même temps je ne pouvais m'empêcher de me souvenir tristement des débuts de Frederic à Berlin.

Le lendemain matin, je lus, à ma stupéfaction, un compte rendu des plus flatteurs pour mon concert, en première page du *Figaro*, accompagné d'une description extrêmement colorée du public (référence pleine de snobisme aux Auditions de France), et de la prédiction d'une fabuleuse carrière pour moi.

Le reste de la presse était divisé. Les quotidiens, qui n'avaient pratiquement pas de place pour les événements musicaux, disaient en quelques lignes que j'avais du talent et me prédisaient aussi un bel avenir. Les quelques hebdomadaires ou mensuels voués à la musique reprenaient les choses avec un peu plus de sérieux.

[188]

Un critique, j'oublie son nom avait fait un compte rendu assez désagréable. « *Il est loin d'être prêt, écrivait-il, à être présenté de façon aussi prétentieuse au public de Paris.* » A son avis, j'étais un virtuose balbutiant et impudent, qui osait présenter une étude de Chopin sans l'avoir apprise correctement. Il exprimait des doutes quant à ma progression artistique, mais concédait que j'avais le don de passionner le public avec mon tempérament et ma technique (!). Je partageais son avis sur bien des points, mais je le trouvais injuste quand il me déniait tout talent musical sérieux.

M. Astruc semblait se moquer de tout cela ; il avait même l'air content et avait décidé de me présenter, le mois suivant, dans trois récitals, à la Salle des Agriculteurs, que l'on utilisait beaucoup pour les concerts.

- Et là, vous allez leur montrer ce que vous pouvez faire.

Ce fut son seul commentaire.

Pour moi, cela voulait dire énormément de travail en perspective. Et j'avais envie de travailler - j'en avais envie de tout cœur, en priant que cela servît à prouver à mes nouveaux amis que j'étais digne, d'une certaine manière, de la foi qu'ils avaient en moi.

L'adversité a toujours eu sur moi des effets salutaires. Mais je me trouvais en face d'une énorme pierre d'achoppement pour toutes mes bonnes intentions, avec la présence à Paris de Mme Harman. Rien n'était plus exaspérant que de trouver si peu de compréhension pour mes problèmes chez une femme normalement si intelligente. Elle persistait à m'obliger à passer des journées entières avec elle, et quand j'essayais de me dégager, lui expliquant qu'il me fallait travailler, elle venait me débusquer de force de mon modeste logis.

M. Astruc était le seul qui pût toujours me voir quand il avait besoin de moi. Inutile de le dire, j'adorais sortir avec lui ; c'était amusant de voir des visages nouveaux, et cela m'aidait à améliorer mon français.

- Vous êtes un vrai Parisien, maintenant, aimait-il à dire.

Un soir, après un bon dîner chez lui, ses invités - parmi lesquels Dukas, Pierre Lalo, le critique du *Temps*, Gabriel Pierné, et mon vieil ami Chevillard - me demandèrent de jouer des extraits de l'opéra *Die Feuersnot* de Richard Strauss, à propos duquel j'avais déliré pendant le repas. C'était le genre de chose qui me plaisait entre toutes et je leur en jouai de longs passages, chantant les différents rôles, expliquant le livret et indiquant les différents instruments.

[189]

Je les amenai finalement à un point d'excitation tel que l'incident, par la suite, attira l'attention d'Albert Carré, le directeur de l'Opéra-Comique, qui décida d'ouvrir la saison suivante avec cet opéra.

Un peu plus tard, ce même soir, M. Lalo me demanda :

- Quels sont vos auteurs préférés ?

Je lançai quelques noms et mentionnai Brahms avec une chaleur toute spéciale. Tout le monde éclata de rire.

- Oh, comme il est drôle ! Il aime la musique de ce sinistre emmerdeur !

J'étais indigné ; j'aurais volontiers giflé M. Lalo ; mais j'eus tôt fait de découvrir que tous les pays latins nourrissaient la même prévention envers ce maître ; rien d'étonnant au sort qu'avait connu l'œuvre de lui inscrite à mon concert !

Un matin, j'eus droit à une belle surprise : le maître Saint-Saëns m'envoya sa photographie avec cette dédicace : « *Pour A. R., avec admiration pour son grand talent. C.S.-S.* » Le vieil homme était vraiment imprévisible.

Astruc m'emmena à un déjeuner donné par son ami, le comte Camondo, qui vivait au 3, rue Gluck, juste en face du Grand Opéra. L'appartement se composait d'une suite de huit pièces en façade, aux dimensions de salons, où il avait accroché sa splendide collection d'impressionnistes, les plus beaux Renoir, Degas, Manet et Monet que l'on puisse imaginer.

Le déjeuner fut amusant ; nous n'étions que six. En dehors de notre hôte, d'Astruc et de moi-même, il y avait le fameux boulevardier et écrivain Henry Gauthier-Yillars, qui publiait ses livres sous le nom de « Willy » et qui rédigeait les critiques musicales de *l'Echo de Paris*, sous la signature de « l'Ouvreuse ». Il avait amené deux jeunes femmes avec lui, qui avaient l'air de jumelles. Elles portaient toutes deux les mêmes Vêtements, avec la seule différence que l'une arborait un ruban bleu pour retenir ses cheveux courts, et l'autre, un rose. La première était la femme de « Willy », qu'il nous présenta sous le nom de « Colette » ; il faudrait encore quelques décennies avant qu'elle devienne la « grande Colette » de la littérature française. L'autre était l'actrice Polaire, très en vogue à l'époque. Elles avaient toutes deux presque les mêmes yeux bruns en amande et la bouche extraordinairement mince et grande. Elles parlaient avec l'accent traînant du *titi*, épiçant leur conversation d'un tas d'argot.

[190]

M. Gauthier- Villars pénétra dans la pièce en haut-de-forme à bord plat, une étrange canne à la main, et déposa le tout sur un fauteuil ; on ne le voyait jamais sans ces deux objets ; il aimait à être aisément reconnu. Il avait une barbe et des moustaches à la Napoléon III, et ses yeux porcins étincelaient de malice. Il était, comme ses deux compagnes, très connu à Paris ; les gens allaient même jusqu'à les suivre dans la rue.

Nous avons ri à gorge déployée pendant tout ce déjeuner, je me le rappelle. Willy, de sa voix haut perchée, déchirait à belles dents toutes les personnalités connues ou inconnues, et ces dames se moquaient aussi des gens dans leur style à elles.

Sur le chemin du retour, Astruc m'annonça avec satisfaction que « l'Ouvreuse » avait promis un article sur moi - comme le *Figaro*. *O tempora! ô mores!*

25

Le programme des trois concerts devint un cauchemar. Je n'avais pas même commencé à y penser. M. Brussel me suggéra d'insérer dans l'un d'entre eux les *Variations* de Dukas:

- Cela ferait plaisir à la critique, me dit-il. J'aimais cette œuvre ; mais le grand problème était de l'apprendre en un temps aussi court et, ce qui rendait les choses pires encore, je redoutais la présence du compositeur.

Il ne fut pas facile d'annoncer à *Pani* Magdalena que, à partir de maintenant, je ne pouvais plus passer que les soirées avec elle. Elle s'y soumit finalement et je redevins libre de travailler.

Composer un bon programme pour trois récitals a toujours été une rude besogne ; mais, cette fois, c'était presque impossible. Je commençai à

rassembler tant bien que mal les meilleurs des morceaux que j'avais étudiés la nuit à Zakopane - sans jamais les travailler vraiment jusqu'au bout -- en y ajoutant les beaux restes de Berlin et, après des heures d'indécision torturante, je jetai sur un bout de papier des titres qui avaient l'air de former un programme décent.

[191]

J'eus même l'impudence d'y joindre l'œuvre de Dukas, sans savoir le moins du monde si je pourrais la maîtriser.

Et, une fois de plus, grâce à Dieu, mon art inné du camouflage musical me sauva. J'appris dûment les trois programmes - ma mémoire ne m'a jamais failli. J'avais même droit à de bons moments, dans les phrases lyriques ; mais, quand j'en venais aux passages difficiles, je glissais dessus « avec bravoure », utilisant un *sostenuto* de la pédale pour masquer les notes qui manquaient. Et le salmigondis produisit l'effet désiré, grâce à mon brio et à mon tempérament.

Les concerts se passèrent fort bien pour la plupart ; une assistance de 1904 se comportait très différemment de notre public d'aujourd'hui. En ce temps-là, les bons passages, au beau milieu d'un morceau, étaient interrompus par les « bravo! », ou par des commentaires du genre : « C'est charmant! » ou : « Quel artiste! » Les mouvements d'une sonate étaient entrecoupés d'applaudissements auxquels on devait répondre en se levant et en saluant.

Je dois confesser que, au lieu de me troubler, cela m'encourageait plutôt (même maintenant, il est des séances privées où des amis clament souvent leur approbation de la même manière).

Mes programmes comprenaient deux sonates de Beethoven : la *Waldstein* et celle en *ré* majeur (*la Pastorale*), les *Papillons* et le *Carnaval* de Schumann, tout le Chopin que j'avais pu rassembler, deux études, une rhapsodie et *Méphisto Valse* de Liszt, du Mendelssohn démodé, quelques échantillons de Scriabine et de Szymanowski, et le redoutable Dukas, sur lequel je ne faisais guère de progrès - j'étais bien trop terrifié par l'auteur. Il prit pourtant la chose avec beaucoup de gentillesse et est demeuré mon ami.

Cette fois, j'eus pourtant droit à un authentique succès ; l'importance moindre de la salle et une publicité moins éclaboussante rabattirent l'attention de mes critiques sur le fait que j'étais un vrai musicien, et un vrai pianiste également, tout apprenti que j'étais.

Willy « l'Ouvreuse » écrivit un assez long article sur mes concerts. Son compte rendu était bourré de louanges exagérées (il était payé pour cela), parsemé de remarques pleines d'humour et de malice, vide de toute approche sérieuse sur le plan musical ; mais il fut lu avec avidité par les Parisiens musicalement ignorants, ou, pour employer un terme plus propre, par les Parisiens musicalement indifférents.

[192]

Oui, j'ai le regret de le dire, la musique était très négligée en France - et cette négligence frisait le marasme. Il y avait, bien sûr, de bonnes raisons pour excuser cela, comme le manque de salles de concerts adéquates : les deux salles Erard et Pleyel, vieilles d'un siècle, étaient des « salons » plutôt qu'autre chose, avec une capacité de trois ou quatre cents personnes ; la Salle des

Agriculteurs, plus récente, n'en contenait guère plus. Si bien que les concerts donnés dans de telles conditions étaient considérés comme des affaires privées; le public en général montrait peu d'intérêt ou les boudait purement et simplement.

Pour être juste, il existait tout de même une vie musicale, à Paris, mais très spéciale. Tous les dimanches après-midi, à la même heure, les Parisiens se voyaient offrir de la musique symphonique par trois grands orchestres : la Société des Concerts, « Colonne » et « Lamoureux ». Ils ne jouaient que le dimanche parce que, les jours de la semaine, leurs membres avaient d'autres tâches musicales à remplir, et, par-dessus le marché, les théâtres où « Colonne » et « Lamoureux » avaient l'habitude de se faire entendre n'étaient pas libres, puisqu'ils avaient leur propre spectacle quotidien.

La vénérable « Société des Concerts du Conservatoire », qui donnait ses concerts dans la petite salle du Conservatoire, était la mieux suivie par ses adhérents. Comme le sociétariat se transmettait de père en fils depuis un siècle, il était impossible à toute personne extérieure de s'y inscrire, à moins de mort sans postérité de l'un de ses membres.

Les familles bourgeoises parisiennes étaient parfaitement satisfaites de ces concerts du dimanche ; elles s'y rendaient avec la conviction de faire ce qu'il fallait ; cela leur donnait l'impression d'échapper à toute critique. Le seul public qui montrât sa sensibilité à la musique était celui du poulailler ; mais il avait beaucoup plus tendance à manifester sa désapprobation que son enthousiasme. Les scandales fameux qui ont salué les premières représentations de Tannhäuser, de Pelléas et du Sacre du Printemps semblent prouver la vérité de mon argument.

Après l'intense vie musicale de Berlin, cette atmosphère me donnait une sensation de frustration. Même le Grand Opéra, orgueil de la cité, n'était pas ce dont il avait l'air ; les chanteurs y étaient médiocres, l'orchestre et les chœurs assez médiocres aussi. Cependant, pour être juste, je dois mentionner une exception. M. Astruc me donna un billet pour l'Opéra-Comique où l'on jouait Manon, de Massenet, et je ne sais si la raison en fut l'état de mes nerfs ou d'autres raisons, mais cette musique légère, sensuelle, typiquement française, me combla.

[193]

J'étais si ému que j'étais au bord des larmes. Le ténor Clément et Marguerite Carré étaient parfaits dans les rôles principaux, et aucune autre distribution, même avec Caruso, n'aurait pu se comparer à celle-là.

Pani Magdalena repartit pour Varsovie. A la fin de son séjour, elle était devenue très nerveuse, du fait qu'elle ne m'avait que très peu vu pendant les deux semaines de mes concerts. Basia, elle aussi, ne lui faisait que de courtes visites ; elle avait envie de vivre sa propre vie, disait-elle, et ses leçons de chant ne lui laissaient guère de temps, ajoutait-elle.

J'étais, bien sûr, soulagé du départ de Mme Harman. En même temps, il me forçait à me rendre compte de quelque chose de désagréable - plus précisément, de ce que mes « chers » cinq cents francs ne menaient pas très loin à Paris. Après avoir réglé ma « pension », le blanchisseur et autres frais, il ne me restait pas grand-chose. Et j'aimais vraiment mes visites quotidiennes au Café de la Paix, où j'avais le sentiment d'être au centre du monde, et où je

savourais une délicieuse « mousse au chocolat », tout en lisant les journaux parisiens, berlinois et varsoviens, que l'on trouvait dans un kiosque en face de la terrasse.

Pendant le séjour de *Pani Magdalena* à Paris, je n'avais pas éprouvé de telles tentations : j'étais entièrement entre ses mains, sans avoir le temps de dépenser de l'argent. Et voilà que, maintenant, ma situation financière se révélait précaire. J'avais un besoin urgent de vêtements neufs, surtout d'un manteau chaud. Le temps fraîchissait et je n'avais rien à me mettre, que mes affaires d'été. J'avais laissé tout le reste (et ce n'était guère) à Berlin, après avoir dit fièrement au professeur Barth qu'il pouvait en faire don, et bien qu'il m'eût fallu abandonner, avec de cuisants regrets, mes livres, que j'avais rassemblés avec tant d'amour.

Mes concerts n'avaient pas produit l'effet sur lequel nous comptions ; je n'avais aucun engagement en vue et les gens semblaient ignorer mon succès.

- Pourquoi ne jouez-vous pas à Paris ? me demandait-on parfois.

Que dire ? Les orchestres du dimanche ne prenaient que des solistes qui pouvaient payer pour ce privilège, ou des artistes célèbres qui remplissaient la salle.

[194]

Ce qui fit que, à partir de cette période, et pour bien des années ensuite, j'ai dû vivre la pénible existence de ceux qui sont constamment à court d'argent, constamment endettés !

Malgré tout, le charme de Paris m'a empêché de devenir misanthrope et j'en ai profité le plus pleinement possible, avec les moyens modestes dont je disposais.

Un soir, lors d'un dîner donné par M. et Mme Dettelbach, riche ménage alsacien qui aimait la musique, je fis la connaissance d'un jeune homme approchant la trentaine, déjà chauve, aux yeux bleus, ronds et perçants, et à la bouche pleine, mais pincée.

- C'est un violoncelliste génial, me dit-on.

C'était Pablo Casals. Après le repas, nous engageâmes tous deux une conversation animée sur la musique, au cours de laquelle il me révéla, à ma grande joie, qu'il était un amoureux de Brahms.

- Aimez-vous le Concerto pour piano en *ré* mineur? lui demandai-je en français.

- Je ne l'ai jamais entendu ; je vous en prie, jouez-m'en un peu.

Rien n'aurait pu me faire plus de plaisir. Je jouai l'œuvre entière avec passion, parties orchestrales et tout. Casals était en extase. Peu après, nous quittions ensemble nos hôtes, et une fois dans la rue, nous décidâmes d'aller dans un café plutôt que de rentrer.

- Il faut que nous parlions encore, me dit le violoncelliste.

Si bien que, vers trois heures du matin, heureux d'avoir échangé nos opinions sur des tas de sujets, tout en buvant des boissons non alcoolisées, nos rapports de camaraderie artistique étaient devenus de l'amitié.

Une semaine environ après cette soirée mémorable, M. Cordovinus monta jusqu'à ma chambre, une carte de visite à la main.

- Ce monsieur vous attend en bas, dit-il.

La carte était au nom de celui qui avait écrit cette critique accablante sur le fameux gala.

«Que peut-il bien me vouloir ? » me demandais-je ; puis, je pensai qu'il devait essayer de se faire de l'argent, comme le *Figaro* et « l'Ouvreuse ». Dans le salon, un homme d'un certain âge, en complet sombre, col dur et cravate noire, pince-nez lui chevauchant mollement le nez, se leva et m'apostropha ainsi :

- Je suis venu vous voir, jeune homme, de la part de Pablo Casais. Ce grand artiste, que je tiens en haute estime, a lu ma critique de votre premier récital avec une vive indignation.

[195]

Il m'a dit: « Si vous pensez vraiment tant de bien de moi, je puis vous assurer que Rubinstein est égal, sinon supérieur, à moi. » Je dois admettre que ses paroles m'ont impressionné à tel point que j'ai décidé qu'il fallait que je vous connaisse mieux.

J'éprouvais une immense satisfaction à être ainsi défendu, et de si noble façon. Le résultat est aisé à deviner. A compter de ce jour, l'homme (j'ai oublié son nom) est devenu mon supporter le plus dévoué.

L'absence d'engagements pour des concerts et, par conséquent, le manque d'argent me rendaient la vie misérable. Je ne savais comment faire. Tard, un après-midi, alors que, désespéré, j'essayais d'arracher une avance sur ma mensualité au caissier de la Société Musicale, M. Astruc me prit sur le fait et s'apprêtait déjà à s'y opposer. Mais, en me voyant si triste et déprimé, il changea d'avis, me laissa prendre l'argent, et dit, à sa manière joyeuse et paternelle :

- Mon petit, ce soir je vous emmène dîner chez une jolie femme !

Je ne protestai pas. Une heure plus tard, il venait me chercher à ma pension. Nous marchâmes un bout de chemin jusqu'à une maison de la rue Alfred-de-Vigny, l'une de ces courtes rues qui sont autour du parc Monceau. Dans l'ascenseur, je lui demandai qui était la charmante dame.

- Oh! Vint la réponse. C'est une chanteuse d'opéra qui chantait autrefois dans les music-halls. Son nom est Cavalieri.

Mon cœur se mit à battre plus vite.

- Est-ce que, par hasard, ce ne serait pas la célèbre Lina Cavalieri ?

- Oui, c'est bien elle, dit-il.

Je pouvais à peine en croire mes oreilles. Du temps de ma prime jeunesse berlinoise, je collectionnais avec passion les cartes postales en couleur de Lina Cavalieri, la plus belle femme du monde, ainsi qu'on l'appelait ; elle était ma « pin-up ». Dans mes rêves éveillés, j'aurais donné ma vie pour un baiser d'elle ; et voilà qu'en ce jour morose, j'allais la rencontrer, dîner avec elle!... C'était vraiment trop beau pour être vrai.

Six ou huit personnes sirotaient des apéritifs au salon. Et elle était là ! Plus belle encore que sur les cartes postales. Elle se précipita vers Astruc et l'embrassa sur les deux joues; puis, m'apercevant, elle demanda de sa voix moelleuse, avec un fort accent italien:

- Et qui est ce petit-là ?

[196]

Après qu'on m'eut dûment présenté sous les traits d'une future grande vedette, elle m'embrassa également en disant :

- Je suis traï, traï conntantté dé vous connaître.

J'étais au septième ciel. Puis nous nous dirigeâmes vers la salle à manger. Elle s'assit entre Astruc et le prince russe Bariatinsky, son amant en titre, ainsi que je l'appris ensuite. Les autres invités étaient Constant Say, jeune homme très beau, héritier d'une fortune sucrière et amant de cœur de notre hôtesse, un autre homme, son accompagnateur, et deux dames, l'une d'âge mûr, probablement sa secrétaire, et l'autre, une jeune et blonde actrice. J'étais assis entre ces deux femmes, avec Mme Cavalieri pour vis-à-vis. Le dîner était magnifique, entièrement au Champagne, si bien que, venu le dessert, la conversation s'égaya et monta de trois tons : nous riions de la moindre phrase et nous ne cessions de boire.

Pendant tout le dîner, je ne pus quitter Lina du regard, ni me lasser de contempler ses deux yeux sombres aux longs cils, son petit nez aquilin aux narines roses, sa bouche en forme d'arc, son long cou, son menton d'une perfection classique et sa peau merveilleuse... Tout était parfait et j'étais en extase. La jeune actrice assise à ma droite était une blonde plutôt ordinaire, au nez retroussé, dotée d'un buste avantageux et d'une silhouette que l'on qualifierait maintenant de « sexy ». Plus grise elle devenait, plus elle penchait vers moi. Elle commençait à m'intéresser vivement. C'est alors qu'une chose étrange se produisit. La divine Cavalieri se mua sous mes yeux en splendide statue de musée, tandis que cette femme à ma droite devenait de plus en plus désirable ; elle était faite de chair et de sang.

De retour au salon, Lina me fit jouer des arias pris dans des opéras et quelques chansons qu'elle aimait ; elle m'embrassa encore. Mais tout se termina de façon inattendue. Je raccompagnai chez elle la blonde dame. N'empêche, Lina demeura une amie et ce, durant toutes les années qui suivirent.

Grâce à mon « patron », je fus aussi invité par un riche avocat, maître Nunès, à un réveillon de Noël, dans son magnifique hôtel de la place de l'Etoile. Noël, pour les Français, est l'occasion d'orgies gastronomiques. On sert du foie gras frais avec une salade exquise, des truffes en chemise, un canard au sang, puis des crêpes Suzette pour dessert, le tout accompagné des plus grands crus. Mon palais, qui chérissait déjà les excellences de la chère, en fut perverti à jamais.

[197]

En fait, cette période est typiquement à l'image de la vie que j'ai menée des années durant : une perpétuelle contradiction entre une lutte quotidienne pour la vie et des échappées fréquentes où je plongeais dans le luxe le plus raffiné.

26

- Vous avez un concert à Nice, me dit Astruc, un après-midi. J'y serai, et de là, je vous emmènerai à Monte-Carlo.

Mon cœur bondit de joie ; enfin un vrai engagement en vue, et sur la Côte d'Azur, en plus ! J'élaborai un programme très efficace, et nous partîmes,

quelques jours plus tard, pour la fameuse Riviera. La Méditerranée si bleue, les palmiers, la Promenade des Anglais, tout cela m'enchantait... Vrai pays de contes de fées.

Le concert lui-même fut une grande désillusion, pourtant ; car il me fallut jouer au Salon Rumpelmayer, salon de thé très connu. Déjà, l'endroit contenait au maximum une centaine de gens ; mais mon public ne comptait pas plus de soixante personnes, vieilles dames à l'air fatigué pour la plupart. Ce fut une désolante affaire, qui eut lieu tôt dans l'après-midi ; et mon cachet fut beaucoup trop infime pour que j'en parle.

Nous repartions le même soir pour Monte-Carlo. En 1905, ce mot avait quelque chose de magique. C'était le seul endroit du monde où l'on pouvait jouer à la roulette. Des auteurs célèbres l'avaient rendu légendaire, en parlant des suicides fréquents, des pertes et des gains spectaculaires autour des tapis verts ; les journaux colportaient les histoires de vols sensationnels et répandaient des cancanes sur des gens connus qui y étaient impliqués ; bref, c'était un centre d'intérêt universel, la Mecque de tous les joueurs du monde.

Le prince Albert de Monaco était, grâce à la roulette, l'un des souverains les plus riches d'Europe. Il avait doté le petit théâtre trop décoré du Casino d'un opéra de première classe, avec un excellent orchestre, des ballets et des chœurs non moins bons ; de grands chanteurs et chefs d'orchestre venaient s'y faire entendre.

[198]

Le maître esprit de tout cela était un juif roumain, Raoul Gunsbourg, personnage coloré, que Gabriel Astruc connaissait intimement. Ils avaient tous deux la passion des grosses productions, des grandes idées. Grâce à M. Gunsbourg, nous obtînmes des chambres confortables à l'hôtel de Paris et des billets pour la première mondiale de *Chérubin*, le nouvel opéra de Massenet, avec Cavalieri et Rousselière dans les rôles principaux.

Tout cela était passionnant ; mais le plus extraordinaire fut quand Gunsbourg m'aida à pénétrer dans les salles de jeux. L'accès en était formellement interdit aux mineurs, et il lui fallut signer une déclaration certifiant que j'avais vingt et un ans. Astruc me donna deux pièces d'or qui représentaient quarante francs - des louis d'or ou des napoléons, comme on les appelait - en me disant de tenter ma chance à la roulette.

- Tu pourrais bien faire fortune ! dit-il en riant.

Je me suis avancé timidement, je m'en souviens, vers l'une de ces dangereuses tables et j'ai mis un louis d'or sur le noir. Et le noir est sorti ! Le croupier posa un autre louis d'or sur le mien, et j'allais retirer le tout, quand il cria : « Rien ne va plus ! » Mon cœur s'arrêta de battre. La bille fit un certain nombre de tours et tomba de nouveau sur le noir. J'avais maintenant quatre pièces. Je devenais téméraire. J'ai misé tout sur le rouge, cette fois. Mais la chance était avec moi. En moins d'une demi-heure de ces exercices hasardeux, j'avais les poches pleines de louis ; en ce temps-là, on n'utilisait pas de plaques.

En proie à l'humeur joyeuse du gagnant, j'essayai de trouver M. Astruc pour me vanter, quand Mme Colette m'aborda :

- Je parie que vous venez de gagner, jeune homme ; je lis le triomphe dans vos yeux.

En guise de réponse, je fis tinter les pièces d'or dans ma poche.

- Oh, dit-elle, c'est la première fois que vous jouez ? C'est votre grand jour, vous ne pouvez pas perdre. Tout ce que vous avez à faire, c'est de mettre un louis sur le noir ou le rouge. Si vous perdez, mettez en deux ; si vous perdez encore, vous en mettez quatre, puis huit, et ainsi de suite. Si votre couleur sort de nouveau, vous êtes gagnant ; et elle ne peut que sortir à un moment ou à un autre.

[199]

Son système me paraissait aussi simple que la gamme eu *ut* majeur ; je suis retourné à une table pour mettre son plan en pratique. Au début, tout alla bien ; puis soudain j'ai essuyé une série de huit ou neuf « rouge » perdants, et en un rien de temps j'étais complètement ruiné. Je n'ai jamais pu oublier ce désastre et, même aujourd'hui, j'en veux encore à Mme Colette, malgré la grande admiration que j'ai pour son œuvre.

La première mondiale de *Chérubin* fut un grand gala. Le prince de Monaco était présent et avait invité le Maître, Massenet, dans sa loge. Les directeurs d'opéra, les critiques et les chefs d'orchestre de beaucoup de capitales étaient venus assister au grand événement. Tous les hommes étaient en habit et portaient leurs décorations ; les femmes étrennaient des robes à la dernière mode et étincelaient de bijoux. C'était un spectacle fort brillant.

Malheureusement, l'opéra lui-même fut un fiasco. Ma belle Cavaleri était loin d'être une prima donna ; sa voix n'était pas exercée comme elle aurait dû l'être, et elle avait une malheureuse tendance à chanter faux. Quant à la musique, elle n'aidait guère à la chose. Elle manquait de l'inspiration de *Manon* et de *Werther*. Néanmoins, on applaudit chaleureusement, et Massenet dut revenir saluer plusieurs fois. La scène fut transformée en parterre de fleurs pour Lina et tout le monde s'efforça de prétendre que c'était un grand succès. Nous fûmes bien heureux quand tout fut fini et que nous pûmes rejoindre M. Gunsbourg à un souper en l'honneur de Massenet et d'autres célébrités.

Au moment du Champagne, notre hôte se leva pour porter un toast au compositeur ; mais il parla surtout de lui-même, oubliant son sujet initial. Je n'avais encore jamais rencontré un homme capable de s'encenser lui-même à tel point.

Le lendemain matin, M. Gunsbourg nous raccompagna à la gare et nous mit dans le train de Paris.

- Je vais m'occuper de ce petit, dit-il. Il a l'air d'avoir du talent.

Mon « patron » eut un rire incrédule. Plus tard, dans notre compartiment, il me régala d'un tas d'histoires amusantes sur Gunsbourg.

- Raoul est l'un des plus grands menteurs que je connaisse, me dit-il, et il se prend pour la réincarnation de Napoléon. Vous l'avez vu marcher, la main droite dans le gilet, deux boutons défaits, à la Bonaparte ! Il aime à se vanter d'avoir sauvé la situation à lui seul, au siège de Sébastopol. Et il se croit, le pauvre ! un grand compositeur. Mais, malgré tout, c'est vraiment un génie dans sa spécialité. A partir de rien, il a fait de cet opéra de Monte-Carlo l'un des meilleurs d'Europe et, la semaine dernière, il a présenté à son public la plus grande basse russe, Feodor Chaliapine - sensationnel ! Je le fais venir à Paris le mois prochain.

[200]

A mon retour rue Cardinet, M. Cordovinus, en m'ouvrant la porte, chuchota :

- Il y a une dame qui vous attend dans le salon.

Et, à ma surprise, je trouvai là ma sœur aînée, Jadwiga Landau. Tout d'abord saisi de crainte, je lui demandai si elle avait planté là son mari et ses trois enfants ; mais elle sourit :

- Non, je suis venu te voir et visiter Paris.

Maintenant, je comprenais ! La famille croyait évidemment ma carrière faite, et voulait y prendre part.

- Ma chambre est à côté de la tienne, reprit-elle joyeusement. Nous allons beaucoup nous amuser tous les deux... Il faut que tu me montres toute cette ville !

Ainsi donc, pendant quelques jours, nous avons fait les touristes dans Paris: le Louvre, les Invalides, le Bois de Boulogne, les boulevards - tout. Finalement, au Café de la Paix, j'ai été jusqu'à lui faire goûter ma mousse au chocolat. Elle avait assez d'argent, heureusement. Du coup, je lui ai expliqué ma propre pénurie en prétextant de grandes dépenses vestimentaires et de grosses pertes au jeu à Monte- Carlo. Mais je la tenais à l'écart de mes nouvelles amitiés et relations. J'avais eu assez d'expériences malheureuses dans le passé pour n'avoir pas retenu la leçon.

Un dimanche, je fus invité à déjeuner chez les Dettelbach. C'était une affaire strictement familiale, « dans l'intimité », comme on aime à dire à Paris. Après le repas, mon hôte partit pour les courses, et les deux petits enfants, pour le Bois avec leur gouvernante. Je demeurai seul avec la maîtresse de maison. Elle était encore jeune et plutôt séduisante. Un soir, à l'Opéra, alors que j'étais assis derrière elle dans une loge obscure, sur une impulsion subite, j'avais posé un baiser sur son dos nu et, depuis, elle s'était mise à me traiter avec infiniment de coquetterie. Et cet après-midi-là, seuls que nous étions dans cette maison, je sentais bien qu'elle s'attendait à me voir surenchérir sur mon geste gratuit de l'Opéra. Mais je n'étais pas d'humeur à cela; mon col raide me gênait ; il était trop étroit et je me sentais mal à mon aise. Mme Dettelbach, en femme d'expérience, sentit que le moment était mal choisi pour de tendres épanchements.

[201]

Elle me proposa donc de m'emmener chez des amis, qui l'avaient invitée à venir écouter un quatuor jouer du Beethoven.

Nous pénétrâmes dans un vaste salon, alors que les musiciens étaient au beau milieu d'un adagio, et nous restâmes debout près de la porte. J'avais horriblement mal au cou et la douleur devenait si aiguë que, ne pouvant la supporter plus longtemps, je murmurai quelques mots à ma compagne et partis précipitamment - il fallait absolument que j'enlève ce satané col ! De plus, j'avais rendez-vous avec Basia ce soir-là. J'avais deux billets pour le récital d'un pianiste polonais, Auguste Radwan, qui vivait à Paris et donnait son concert annuel, auquel assistait le Tout-Paris dont il était l'enfant gâté.

De retour dans ma chambre, je m'apprêtais à changer de vêtements, quand, au lieu de cela, poussé par je ne sais quel instinct, je me déshabillai et

me mis au lit. Et soudain, je me sentis très mal. Après une violente crise de vomissements, je me recouchai et tombai dans une sorte d'hébétude.

Ma sœur - c'est elle qui me le dit plus tard - me trouva dans cet état, délirant sous l'effet d'une forte fièvre. Prise de panique, elle téléphona à M. Astruc, qui, lui-même très alarmé, envoya quérir son docteur sans attendre. Le diagnostic fut : fièvre scarlatine - mauvaise affaire, étant donné mon âge.

Fièvre et délire durèrent deux jours et deux nuits. La phase aiguë était terminée le troisième jour. J'avais une infirmière diplômée ; mais ma sœur ne quitta pas un instant mon chevet.

Là-dessus, vint se greffer un étrange télégramme en provenance de Varsovie, qui nous stupéfia ; il était parti le premier jour de ma maladie et disait : « *Hier soir au cours séance spirite tu as appelé à l'aide stop, télégraphie nouvelles santé stop, affections Frederic* ».

Ma convalescence fut longue et lente, et j'ai une dette de reconnaissance envers le ménage Cordovinus, pour m'avoir permis de rester à demeure. J'étais dangereusement contagieux et le docteur voulait m'envoyer à l'hôpital ; pourtant, les Cordovinus prirent volontiers le risque. J'étais évidemment complètement isolé du reste de la pension. Ma sœur et mon infirmière furent les seuls visages que je vis pendant trois semaines.

La pauvre Jadzia n'avait vraiment pas de chance. Elle était venue à Paris, comptant s'offrir la fête de sa vie, baigner dans l'aura de ma gloire, rencontrer des gens célèbres et goûter à toutes les attractions de la capitale.

[202]

Au lieu de cela, elle était enchaînée au lit d'un malade, obligée de faire toutes les corvées que cela entraîne, dormant à peine et ne sortant que rarement. Caractère compliqué, que celui de ma sœur : jolie, à la façon un peu lourde des Orientales, elle avait une éducation superficielle, y compris les fameuses leçons de piano, un peu de français et de danse, ainsi qu'il convenait à une jeune fille de la bourgeoisie juive de Lodz. Après son mariage avec un homme d'affaires prospère, elle avait soudain été prise d'une passion dévorante pour la culture et pour tout ce qui fait le sel de la vie. Cette soif s'était muée en ambition quasi pathologique. Et c'était là que j'intervenais. Elle était devenue si obsédée par la vision d'une vie artistique enchanteresse à mes côtés qu'elle en était venue à abandonner son mari et ses enfants à eux-mêmes et à tenter de s'infiltrer dans ma vie privée. Pourtant je lui dois beaucoup pour sa tendresse et pour les soins inlassables dont elle m'a entouré pendant ma maladie.

Un jour, me sentant un peu plus fort, je demandai à ma sœur et à l'infirmière de pousser le lit jusqu'au clavier du piano. Et quand j'essayai de jouer quelque chose, de mes mains pâles et tremblantes, Jadzia éclata en larmes et pleura longtemps, dans la désolation. J'en fus profondément ému.

Elle est rentrée chez elle une fois que j'ai été remis, sans avoir attrapé le virus, grâce à Dieu. Son mari a cependant prétendu par la suite, qu'elle avait contaminé, après son retour, les trois enfants, avec les microbes de ma scarlatine.

27

Mes finances étaient franchement à marée basse. Je devais de l'argent au médecin, à la pharmacie, et j'avais naturellement un mois de retard dans le

paiement de ma chambre. Comme si cela n'avait pas suffi, je fis un abcès à chaque oreille ; il s'agissait d'une désagréable séquelle de ma maladie. Les incisions très douloureuses que l'on dut pratiquer sans anesthésie me mirent les nerfs en piteux état.

[203]

Pour être juste, il y eut quelques moments agréables dont il me faut aussi parler. Mme Dettelbach, qui, mystérieusement, se sentait responsable de ma maladie, m'envoya pendant toute ma convalescence de merveilleux fruits et des fleurs, et M. Astruc ne me montra qu'intérêt et compréhension, comme un véritable ami. Il m'invita souvent à dîner chez lui, choisissant soigneusement la nourriture qu'il me fallait.

- Reprenez encore un peu de ça, mon petit, disait-il. Vous avez besoin de regagner des forces.

Puis, emplissant mon verre d'un exquis bordeaux:

- Buvez ça. C'est comme du sang frais pour vous.

Basia avait quitté sa pension et, avec deux jeunes filles qui travaillaient aussi avec de Reszke, elle avait loué un charmant appartement avenue Victor-Hugo.

- Mon amant est à Paris, m'expliqua-t-elle quand je la revis. Alors, il faut que je sois libre.

Un soir, après le dîner, elle m'invita à me joindre à quelques-uns de ses amis pour le café. Ses deux colocataires étaient anglaises et charmantes ; la plus jeune avait à peine seize ans et portait ses longs cheveux blonds lâchement noués d'un ruban. Elle s'appelait Maggie Teyte, *la* Maggie Teyte, oui, qui devait devenir la grande Mélisande de l'Opéra-Comique et la meilleure interprète des mélodies de Debussy. L'autre jeune fille s'appelait Olga Lynn et fut plus tard l'un des professeurs de chant les plus connus de Londres et la coqueluche de l'aristocratie anglaise.

A part moi, les invités de Basia étaient deux gentlemen polonais : l'un, son redoutable amant de Varsovie, le peintre ; l'autre, un très grand gaillard, fortement charpenté, d'un peu plus de trente ans, et qui s'appelait Joseph Jaroszynski, et me fascina. Dès l'instant où je pénétraï dans la pièce, il se mit à crier, de la voix la plus forte que j'aie jamais entendue, et en gesticulant si sauvagement qu'il mettait en danger tout ce qui l'entourait :

- Je vous en prie, jouez quelque chose, s'il vous plaît ! On me dit que vous êtes un tellement bon pianiste !

Et il me conduisit, presque de force, au petit piano que les trois jeunes filles avaient loué. Je jouai du Chopin, du Scriabine, du Szymanowski, je ne sais qui encore. Les jeunes filles chantèrent des airs d'opéras, accompagnées par moi, tandis que M. Jaroszynski, hurlant comme un fou, se levait d'un saut et se livrait à des exercices de gymnastique comme s'il avait été en transe. De pareilles démonstrations d'enthousiasme étaient nouvelles pour moi. Le Don Juan de Basia, lui, ne bougeait pas de son fauteuil, fumant cigarette sur cigarette et nous regardant faire avec un sourire ironique.

[204]

Au bout de deux heures de ce vacarme infernal, notre concert improvisé fut interrompu par des coups furieux au mur, venant des gens d'à côté, hors d'eux. Finalement, Jaroszynski et moi, nous partîmes, abandonnant le peintre.

- Il est constamment sur mon dos, se plaignit mon nouvel ami. Il veut peindre mon portrait, et je n'aime pas sa peinture.

Nous nous arrê tâmes dans un café où, toujours dans la même veine, il parla et chanta si fort que nos voisins de table s'en furent se réfugier aussi loin que possible.

Le lendemain, il m'emmena déjeuner dans un bon restaurant. Et là, d'humeur plus calme, il me raconta sa vie. Il était né en Podolie, la province la plus riche d'Ukraine, dont la plus grande partie appartenait à de vieilles familles polonaises, qui possédaient la terre depuis l'époque où cette province tout entière faisait partie de la Pologne, avant d'être annexée par la Russie.

Jaroszynski avait trois autres frères et devait hériter avec eux d'immenses territoires et de grandes raffineries de sucre. Jeune, il avait voulu faire carrière de pianiste ; la musique était pour lui une obsession ; mais ses parents ne voulaient rien savoir.

- J'ai donc dû suivre les cours de droit à l'université de Kiev.

Après un instant de rêverie, il reprit :

- Mais, au lieu de cela, je passais tout mon temps à l'Opéra, au concert ou devant mon piano.

Après la mort de son père, il avait abandonné ses études et était retourné à la campagne ; il y avait montré un don pour l'agriculture, avait acheté d'autres terres et les avait mises en valeur, en appliquant les méthodes les plus modernes.

C'était un célibataire endurci.

- Toutes les filles que je connais n'ont pas le moindre sens de la musique, me dit-il. Et moi, j'aime à voyager et à aller entendre toute la musique que je peux.

Nous devînmes bons amis et, grâce à lui, je pus recommencer à jouir de l'extraordinaire vie parisienne : nourritures raffinées, théâtres, concerts, pendant que, ce faisant, mes dettes augmentaient et que je n'avais même pas assez d'argent pour donner un pourboire.

Un matin, Jaroszynski déclara qu'il lui fallait repartir pour l'Ukraine.

[205]

- Je dois aller m'occuper d'affaires urgentes ; mais je reviendrai à Paris dans une semaine environ, me dit-il.

Puis, sur le coup d'une impulsion soudaine, il ajouta :

- Pourquoi ne venez-vous pas avec moi ? Un petit changement vous ferait du bien.

A ces mots, une idée brillante me passa par l'esprit : pourquoi ne pas profiter de cette offre et donner un ou deux concerts à Lodz, où le lustre de mes débuts parisiens avait fait grosse impression et où je pouvais maintenant compter sur des salles pleines ? Je télégraphiai immédiatement à mon frère Stas, le seul sur qui je pouvais compter pour cette sorte de chose, et lui demandai d'annoncer un concert, puis, si la vente des billets semblait prometteuse, d'en annoncer un second. Une réponse enthousiaste me parvint, deux jours plus tard : « Intérêt énorme stop ai annoncé deux récitals. »

A mon «patron», la raison que je donnai de mon voyage fut le besoin d'un court repos dans ma famille, sans lui souffler mot des concerts. Cela peut sembler légèrement immoral, un tantinet malhonnête, même; mais j'avais la conviction intime que les récitals donnés dans ma ville natale n'appartenaient pas à la même catégorie que ceux sur lesquels il prélevait pour lui quarante pour cent des recettes. J'avais bien trop désespérément besoin d'argent. Joseph approuva mes plans machiavéliques, et nous voilà partis pour la Pologne, par le Nord-Express; c'était la toute première fois que je voyageais dans un tel confort. Je devais quitter le train à Lodz à sept heures du matin, tandis que Joseph poursuivrait son voyage vers sa destination.

Cette fois, mon arrivée à Lodz fut l'occasion d'une farce échevelée. La veille au soir, avant de me retirer, j'avais demandé à l'employé du wagon-lit de me réveiller à six heures du matin. Il m'avait répondu si grossièrement que j'avais dû l'expulser littéralement de mon compartiment. Après cet incident, il m'avait fallu un bon moment pour me calmer. Finalement, je m'étais profondément endormi.

Il faisait encore nuit quand le train s'arrêta, mais je n'y fis guère attention : les arrêts me faisaient toujours sursauter, mais pour un instant seulement. Et je recommençais donc à somnoler vaguement, quand, soudain, j'entendis, dehors, des voix qui criaient en polonais :

- *Pan Rubinstein! Où est pan Rubinstein ? Avez-vous vu pan Rubinstein?*

[206]

Je sautai hors de la couchette, complètement nu, courus relever le store de la fenêtre et, à mon étonnement, vis mon frère Stas, ma sœur Hela et deux tantes, qui parcouraient le quai dans les deux sens en galopant et me cherchant. Nous étions bel et bien à Lodz! En me voyant planté là, sans un fil sur la peau, ils tentèrent, par des pantomimes, de me faire comprendre qu'il fallait que je m'habille et que je descende en toute hâte. Je m'apprêtais à saisir mes vêtements, quand, brusquement, le train s'ébranla. Ils poussèrent des cris aigus ; je hurlai moi aussi - mais que pouvais-je faire? Dans deux heures ce serait Varsovie et j'y attendrais le prochain train pour Lodz. Au bout d'un instant, d'humeur plus calme, je décidai de me vêtir tranquillement, puis d'aller prendre un petit déjeuner au wagon-restaurant avec Joseph. Je sortis mon matériel à raser, me badigeonnai soigneusement le visage à la mousse de savon et m'apprêtais à opérer, quand, soudain, le train, de nouveau, s'arrêta. Pensant qu'il y avait quelque chose de cassé, je regardai par la fenêtre - et que vis-je, à mon horreur ? Mon infortuné frère, ma sœur et mes tantes, courant à toutes jambes pour rattraper ma voiture, tout essoufflés d'émotion ; puis, me voyant bouche bée, l'air abasourdi et le visage couvert de mousse, ils se remirent à crier et... le train repartit. Il s'était arrêté une minute à une nouvelle station à l'autre bout de la ville et ma famille avait désespérément essayé de m'y rattraper.

Quand, plus tard, au petit déjeuner, je racontai à Jaroszynski toute l'histoire, il rit aux larmes, puis voulut à tout prix aller donner une correction à l'employé du wagon-lit. J'eus beaucoup de peine à l'en empêcher.

Pour finir, tout se passa bien ; j'arrivai à temps pour le concert et je jouai devant une salle pleine. Ensuite, il y eut l'habituel « petit souper, strictement

familial » pour vingt personnes, avec brochet « à la juive » et autres spécialités dont j'étais si friand.

Le second concert, lui aussi, eut lieu devant une salle presque comble, ce qui améliorait mes perspectives financières.

Dans d'autres domaines, les choses n'avaient pas l'air aussi satisfaisant. La situation politique créait une grande agitation en Pologne et des mouvements plus forts encore en Russie. Le conflit russo-japonais, provoqué par un incident mineur au sujet de Port-Arthur, et qui avait été traité dédaigneusement, par le Grand Etat-Major russe, de simple « expédition punitive », avait dégénéré en guerre véritable, avec des résultats désastreux pour l'empire russe.

[207]

Après les victoires japonaises sur terre et l'annihilation totale de la flotte russe par l'amiral Togo, l'ours russe avait perdu beaucoup de son prestige et le Japon était devenu la première puissance du monde en Asie.

Tout d'abord, les gens n'avaient pas pris l'affaire au sérieux ; ils s'amusaient des histoires qui couraient sur le comportement des officiers dans le transsibérien qui les emmenait sur le front : leurs orgies, les caisses entières de vodka, les femmes qu'ils traînaient avec eux - tout cela devint le principal sujet de conversations. Puis, à mesure que la guerre progressait, les communiqués annonçant des défaites constantes et de lourdes pertes changèrent l'atmosphère. Cela commença par des signes de mécontentement et de malaise, puis les choses se détériorèrent encore, pour éclater en démonstrations de colère. Ce qui enrageait le plus la nation, c'était la façon dont le tsar et son gouvernement menaient la guerre ; ils étaient seuls responsables des conséquences honteuses du conflit.

Finalement, un jeune prêtre russe, le Père Gapon, conduisit deux mille protestataires de Saint-Pétersbourg au Palais d'Hiver, résidence du tsar, pour soumettre une pétition réclamant l'octroi d'une constitution. Le cortège avançait paisiblement vers le grand jardin qui précède le palais. Quand il atteignit les grilles, la garde du palais ouvrit le feu, des deux côtés du bâtiment à la fois. Cinq cents manifestants, dont le Père Gapon, furent tués, et un plus grand nombre encore blessés. L'ordre de tirer avait été donné par un oncle du tsar. Le souverain lui-même résidait alors à Tsarkoe Selo avec sa famille.

Cet incident tragique fut l'étincelle qui mit le feu aux poudres et provoqua la révolution de 1905. En représailles du massacre de Saint-Pétersbourg, un autre oncle du tsar, le grand-duc Serge, fut abattu d'une balle, à Moscou. Des foules furieuses attaquèrent les postes de police et les édifices publics, des intellectuels firent des proclamations, des étudiants manifestèrent dans les rues, l'aristocratie monarchique elle-même se rangea aux côtés de peuple. Mais la révolution ne pouvait vaincre l'armée ni la police, et le tout-puissant synode de l'Eglise russe demeura loyal au trône. Le soulèvement fut écrasé par les forces tsaristes. Des milliers de gens payèrent de leur vie ; d'autres milliers de personnes furent déportées en Sibérie, et l'*Okhrana*, la police secrète tant redoutée, devint le vrai pouvoir en Russie. Mais Nicolas II avait appris à craindre ses sujets. Quant à nous, Polonais, nous fûmes au bout du compte, comme à l'ordinaire, les principales victimes.

[208]

28

Avant de rentrer à Paris, je passais deux jours à Varsovie, à attendre Jaroszynski. *Pani* Magdalena et Frederic furent ravis de me revoir en bonne forme de nouveau et m'invitèrent à les rejoindre un peu plus tard cet été-là (fin juillet), en Suisse. Ils devaient faire un séjour dans un hôtel en altitude, au-dessus de Montreux, dominant le lac Léman. J'acceptai l'invitation d'enthousiasme ; elle mettait un point final à mes craintes sur la façon dont je passerais mon été.

Joseph et moi, nous arrivâmes à Paris par une merveilleuse journée de printemps, un premier mai, traditionnellement salué en France comme la fête du muguet. On en voyait partout ; des vendeurs en offraient dans les rues et son arôme subtil imprégnait toute la ville. La capitale savait répondre à cette atmosphère de fête : tout y paraissait frais et gai; les marronniers étaient partout en fleur; les Parisiennes animaient les rues et les avenues de leur chic et de leur charme mutin, et le ciel d'un bleu-gris pâle semblait sourire de tout cela. Enchanté et heureux d'être là, nous décidâmes de célébrer cette journée.

Nous avons commencé, je me le rappelle, par un excellent déjeuner au Pavillon Royal, qui venait de rouvrir au Bois de Boulogne, et, après un bon repos, nous sommes allés voir, au théâtre du Palais-Royal, une farce typiquement française, intitulée *Chopin*, l'une des plus drôles que j'aie vues. Il y avait une scène surtout, où un général en retraite rencontrait sa jeune maîtresse dans une maison de rendez-vous - mais, condition essentielle à l'heureuse issue de ses poursuites amoureuses, il avait absolument besoin qu'un pianiste joue, dans la pièce voisine, une valse de Chopin. Un jour, le pauvre vieux pianiste tombe malade et envoie un remplaçant, un jeune homme qui, au lieu de Chopin, joua avec feu une valse de Strauss. Catastrophe ! Le général, le visage écarlate, en sous-vêtements, fait irruption dans la pièce et hurle au pianiste: «Nom de Dieu de nom de Dieu, qu'est-ce que c'est que cette foutue musique ?» Le général et sa maîtresse avaient fait chou blanc...

[209]

Joseph fit trembler le théâtre de son rire, et je me sentais tout lier à l'idée des pouvoirs suggestifs de Chopin!

Nous avons terminé la nuit chez Maxim's. Ce restaurant célèbre était très différent de ce qu'il est maintenant. Il n'ouvrait alors que le soir ; la clientèle était surtout composée de demi-mondaines et de leurs « amis » - les vieux étant les « amants sérieux», les jeunes n'étant là que pour l'amour. Mais Maxim's était tabou pour les « femmes du monde ». On y dansait jusqu'à l'aube, aux accents d'un orchestre tzigane hongrois, et la cuisine comme les vins y étaient parfaits.

Souverains régnants incognito, grands-ducs russes, célébrités du théâtre, sans compter la crème du « demi-monde », s'y pressaient tous les soirs. Pour ceux qui désiraient un peu d'intimité, il y avait, au premier étage, de petites pièces (chambres séparées), avec de discrets escaliers dérobés pour y accéder. Mais c'était là le domaine des riches, inaccessible aux impécunieux. Ce n'était pas la première fois que j'allais chez Maxim's. Seulement, auparavant, j'avais toujours pris place sur le devant, à la terrasse, où l'on pouvait se faire servir un sandwich au jambon, pour un franc, et un café, pour

cinquante centimes, avec le droit de guigner du coin de l'œil ce qui se passait à l'intérieur.

Cette fois, j'en ai profité au maximum ; nous avons invité une ravissante rouquine anglaise à notre table, et dansé avec elle. Si je me souviens si bien de ce jour-là, c'est que je me sentais heureux et sans souci.

Le lendemain fut encore plus agréable. M. Astruc me déposa un petit billet, le matin, disant : « Il faut que je vous voie immédiatement, c'est urgent. » Je me rendis au Pavillon de Hanovre avec un léger sentiment de culpabilité, en pensant aux concerts de Lodz, et prêt à restituer les quarante pour cent. Mais je fus reçu avec une chaleur inhabituelle par un « patron » souriant, qui me cria allègrement :

- Mon petit, on vous réclame pour une tournée en Amérique !

Je demeurai immobile, la bouche ouverte, incrédule.

- Ce doit être une erreur, dis-je enfin. Je n'ai aucun contact avec qui que ce soit dans ce pays et, franchement, je ne crois pas que mes concerts parisiens justifient une telle offre.

Il rit.

[210]

- Vous rencontrerez ce gentleman américain cet après-midi dans mon bureau et vous jugerez par vous-même.

L'Américain arriva à l'heure fixée et me dit, dans un français hésitant et difficile à comprendre, que cela faisait quelque temps déjà qu'il essayait de me joindre et qu'il était heureux d'y avoir enfin réussi.

- Mais qu'est-ce qui vous a donné l'idée de vouloir m'emmener en Amérique? lui demandai-je, encore plein de suspicion.

- J'agis simplement en agent de la firme de pianos Knabe, à Baltimore. M. William Knabe a entendu dire des merveilles sur votre compte, par le critique le plus influent de Boston, qui vous avait entendu chez Paderewski, en Suisse. Et depuis lors, nous avons tout fait pour entrer en rapport avec vous.

Oui, bien sûr, je me rappelais l'invité américain de Paderewski, le jour de cette fameuse soirée. Il y a des événements, dans la vie, qui sont vraiment capables de vous remonter le moral, et celui-ci tombait réellement au bon moment. Je laissai les deux hommes travailler au contrat et, dehors, dans la rue, je courus jusqu'au Café de la Paix, où je m'offris deux mousses au chocolat que j'engloutis sans en rien perdre.

Tout le monde était impressionné par la nouvelle, surtout mon « patron » et son personnel ; je prenais tout à coup une carrure ; on me considérait maintenant comme une future mine d'argent. On chargea un jeune artiste du nom de Sacha Guitry de faire une caricature de moi à l'intention de la presse. Son père, le célèbre acteur Lucien Guitry, refusait de l'aider à vivre, si bien que le pauvre garçon était obligé de gagner sa vie comme caricaturiste. Il me confia :

- Mon père était furieux que je veuille paraître sur scène. « Il n'y a pas place pour deux Guitry au théâtre », m'a-t-il dit. Mais je n'abandonnerai pas.

Et il a bel et bien persisté, grâce à Dieu, pour la gloire de l'art du comédien et des auteurs dramatiques français. L'excellente caricature qu'il fit de moi a malheureusement été perdue pendant la guerre.

Le contrat pour l'Amérique fut signé. Les points saillants en étaient : quarante concerts étalés sur trois mois, frais de voyage payés par

l'organisateur, frais de séjour à ma charge. La somme d'argent proposée était bien moindre que ce à quoi je m'attendais - quatre mille dollars en tout, moins les fameux quarante pour cent, bien sûr.

- Ne t'en fais pas, mon petit, me consola mon « patron ».

Et, pour atténuer ma déception, il exhiba un billet de faveur.

[211]

- Voilà pour le gala de ce soir, à l'Automobile Club. Chaliapine fait ses débuts et tu seras placé dans l'une des loges réservées aux « Grandes Auditions de France ».

Il me connaissait bien, M. Astruc! Mon visage s'illumina immédiatement. La basse russe était légendaire à Paris. Les journaux et magazines français rapportaient depuis des années ses succès fabuleux dans les opéras, vantant sa voix unique, énumérant ses aventures amoureuses tapageuses, détaillant les nombreuses histoires sur ses origines modestes et paysannes, son amitié étroite avec le grand écrivain Maxime Gorki, et, fait des plus fascinants pour le public féminin, célébrant sa beauté exceptionnelle. Il n'est pas étonnant qu'Astruc et Gunsbourg, anticipant sur ses débuts officiels au Grand Opéra, eussent tous deux décidé de le présenter à ce gala de charité, présidé par la toute-puissante comtesse Greffulhe.

Quant à moi, je n'oublierai jamais cette soirée. Chaliapine devait chanter les deux grands airs de Méphisto du *Faust* de Gounod ; mais, pour l'occasion, il choisit de revêtir le costume qu'il portait dans l'opéra *Mephistofele*, de Boito. Et quel costume! Quand le rideau s'est levé, on a vu sur scène le corps magnifique d'un homme nu. Musclé comme un Hercule, il était l'image du mâle idéal. Le public, perplexe, éclata en « Oh! » d'horreur ou d'admiration. Puis Feodor attaqua la fameuse sérénade de sa voix incomparable, unique : puissante et caressante, douce comme celle d'un baryton et flexible comme celle d'un ténor, et aussi naturelle qu'une voix parlée. Et quel grand acteur c'était aussi! Le Méphisto de Gounod aurait parfois tendance à ressembler à un personnage de comédie légère ; joué par Chaliapine, il devenait soudain la personification même du mal, tel que Goethe l'avait conçu.

Quand il eut fini, le public tout entier se leva comme un seul homme et hurla des bravos en proie à une excitation folle. Après d'insistants cris de « Bis ! Bis ! » et plus de vingt rappels, le géant russe chanta de nouveau le grand air. Je n'avais jamais vu pareil enthousiasme et, naturellement, j'étais au nombre de ceux qui criaient le plus fort. Cette nuit-là, Chaliapine a été couronné l'idole de Paris.

Après le récital, Astruc et Gunsbourg m'ont emmené en coulisses, pour me présenter au grand homme. Il était toujours dans son « costume » et je ne pus m'empêcher de rire. L'impression de nudité qui avait causé une telle sensation était simplement créée par des collants couleur de chair, recouvrant tout le corps et sur lesquels Chaliapine lui-même avait dessiné des muscles herculéens - il était sculpteur amateur et fier de ses connaissances anatomiques. Mes félicitations, que je lui fis dans mon meilleur russe, provoquèrent une explosion de joie.

[212]

- Ah, enfin, je peux parler à quelqu'un ! dit-il. Je suis condamné à vivre avec ces deux ânes bâtés, qui ne parlent pas ma langue.

Les deux « ânes bâtés » riaient.

- Il faut que nous emmenions ce garçon souper avec nous.

Dans un salon privé, au premier étage du Café de Paris, on nous servit du caviar et de la vodka et, plus tard, du Champagne. Gunsbourg avait amené deux ravissantes danseuses des Ballets de Monte-Carlo, et Chaliapine but une vodka sur l'autre, prenant sur ses genoux chacune des filles à son tour. Il y avait dans un coin de la pièce un vieux piano droit fatigué et, bientôt, un peu gris, je me mis à jouer des extraits de *Faust*, de *Carmen*, d'*Eugène Onéguine*, tout ce qui me passait par la tête, pendant que Chaliapine chantait avec moi de toute la force de sa voix. Cette nuit marqua le début d'une amitié à vie.

- Artoucha (il m'avait choisi ce surnom russe), Artoucha, il faut que tu viennes avec moi à Orange, dans un mois. Nous nous amuserons bien tous les deux et j'ai besoin de toi comme interprète.

Hourra! Orange pour commencer, puis la Suisse - quel magnifique été !

En attendant, Jaroszynski et moi, nous continuâmes à explorer l'art culinaire et les théâtres français. Je me souviens d'être allé voir Lucien Guitry dans *Le Voleur*, de Bernstein, Madame Réjane dans *Madame Sans-Gêne*, et la grande Sarah Bernhardt dans *l'Aiglon*, de Rostand. Rien n'était douloureux, je dois l'avouer, comme de voir cette grande dame tenir le rôle d'un très jeune homme et de découvrir que sa célèbre voix d'or était maintenant terne et faible. Quant à Lucien Guitry, il était mon héros. A mon humble avis, il a été le plus grand acteur de tout le théâtre français ; sa personnalité était capable de mobiliser la scène comme aucune autre. Beaucoup d'acteurs ont essayé de l'imiter, mais en vain. Seul, Raimu, dans les années qui ont suivi, a réussi à l'approcher. Et Réjane, donc! ce paquet de nerfs et de sensibilité, ce charme incarné, qui était capable de vous convaincre, avec son visage rien moins que joli, qu'elle était une beauté!

[213]

En partie à cause de ma vie de plaisirs intensive, et en partie à cause de la présence de son amant, il y avait déjà quelque temps que je voyais moins Basia. Ma surprise fut d'autant plus grande, quand, un après-midi, elle passa chez moi en compagnie de son peintre.

- Nous avons besoin de votre aide, dit-elle immédiatement. Il nous faut tout de suite deux cents francs, et il ne me reste plus d'argent.

Je n'avais moi-même qu'un louis en poche. La seule chose à faire était de demander une avance au caissier de M. Astruc. Nous avons tous trois pris le bus pour le boulevard des Italiens. Basia et son ami m'ont attendu dans la rue pendant que je me débattais pour obtenir l'argent de l'employé réticent. Basia me remercia d'une embrassade et d'un baiser, tandis que son amant allumait une cigarette et regardait ailleurs. « Comme la situation a changé depuis l'an dernier », pensai-je, avec ce qui n'était pas peu de satisfaction.

- As-tu vu Chaliapine récemment ? me demanda un jour Joseph.

Il savait que j'avais entendu et rencontré le chanteur.

- Oui, répondis-je, et je dois le revoir demain.

- Ah ! ah ! s'écria mon ami. Il faut que tu me présentes à lui. Quand j'étais étudiant à Kiev, il était mon idole. J'ai passé des nuits entières debout devant les guichets de la location, pour avoir des billets pour ses représentations.

Emu de son enthousiasme, je promis d'arranger la chose. Et, le lendemain, je racontai à Feodor, avec pas mal d'exagération, la touchante histoire « du pauvre étudiant polonais qui se condamnait à jeûner pour aller l'entendre, et qui mourait d'envie de le rencontrer et de lui exprimer son admiration ». Chaliapine qui, en règle générale, n'aimait pas les visiteurs, était visiblement impressionné par mon histoire.

- Amenez-le pour le thé, dit-il. J'aime les étudiants. Quand le grand jour arriva, Joseph et moi, nous tirâmes la sonnette de l'appartement de Feodor au Grand Hôtel. Il ouvrit la porte lui-même et serra la main de Joseph avec une chaleur toute spéciale.

[214]

- Vous n'avez pas l'air d'un étudiant, lui dit-il. Jaroszynski était un peu ahuri et ne répondit pas. Il y avait une table dressée pour le thé, mais à la manière russe vodka, harengs fumés, sardines et viandes froides accompagnaient l'infusion. Après quelques vodkas, le grand chanteur annonça solennellement :

- J'ai reçu une lettre de mon ami Gorki, accompagnée du manuscrit de sa toute dernière nouvelle. C'est très beau ; il faut que je vous la lise.

Et il quitta la pièce pour aller chercher la lettre. Joseph n'avait pas encore dit un seul mot. Il était submergé d'émotion, à laquelle venaient s'ajouter la chaleur et les vodkas. Chaliapine s'installa pour nous faire la lecture, un petit tas de feuillets assez épais à la main. Puis, sa voix puissante résonna dans la pièce, faisant chanter les phrases de Gorki sur les steppes, les forêts, les rivières de la Sainte Mère Russie, disant la faim, la maladie et la pauvreté en longues phrases étirées à l'infini. Nous écoutâmes longtemps, en proie à une attention sacrée, quand, soudain, je m'aperçus avec horreur que Joseph luttait désespérément pour demeurer éveillé. Il essaya, en vain, de garder les yeux ouverts et, perdant tout contrôle, laissa sa tête tomber finalement sur sa poitrine et fit entendre un énorme ronflement peu après. A ce bruit, Feodor bondit de son fauteuil, une lueur de meurtre dans les yeux.

- *Poshol von! Poshol von! (dehors) se mit-il à hurler. Espèce de fils de pute ! Et que je ne vous revoie jamais!*

J'ai remorqué mon pauvre ami, encore tout hébété et les larmes aux yeux, jusqu'à son hôtel où il s'enferma, inconsolable, un jour entier. Il partit quelques jours plus tard pour son Ukraine. A la gare du Nord, d'un geste généreux, il tira deux billets neufs de mille francs et me les tendit en disant :

- Tu en auras besoin, je le sais ; mais ne les dépense pas d'un seul coup.

En bon panier percé que j'étais, je n'ai pas suivi son bon conseil. Me sentant riche, je commandai quatre costumes d'une élégance quelque peu prétentieuse (l'un, gris sombre, avait même des revers en soie), un panama sensationnel et une paire de chaussures blanches et noires, pour compléter l'ensemble. Le tailleur reçut un petit acompte ; le reste était à crédit.

Mes élégances prêtes, j'allai au Pavillon de Hanovre, pour rappeler à M. Astruc l'offre de Chaliapine d'être son invité à Orange.

- Il a dû partir hier pour ses répétitions, répondit mon « patron ». Mais il m'a fait promettre de vous emmener avec moi et de vous déposer bien soigneusement à sa villa.

[215]

Nous quittâmes un Paris déserté par la moitié de ses habitants. Le Grand Prix, point culminant de la saison hippique, marquait le début d'un exode général. Les riches battaient en retraite dans leurs châteaux ou envahissaient les stations balnéaires et leurs casinos ; d'autres, après avoir trop mangé et bu toute l'année durant, allaient contrebalancer les résultats fatals par une cure diététique à Vichy ou à Spa. Ceux qui ne pouvaient s'offrir tout cela et étaient forcés de rester à Paris, fermaient soigneusement leurs volets pour l'été entier, en signe officiel d'absence.

29

Merveilleusement située au cœur de la Provence, non loin de l'Avignon des papes, et d'Arles, rendue célèbre par Gauguin et Van Gogh, se dresse Orange, fière de son antique théâtre romain parfaitement préservé, par contraste avec les arènes des villes voisines. Avec son énorme mur, construit de gros blocs de pierre et projetant à sa base une solide plate-forme qui représente la scène, face à un vaste amphithéâtre, ce théâtre constituait un décor impressionnant pour le festival annuel d'art dramatique et d'opéra. Les événements musicaux devaient en être le Mephistofele de Boito et Les Troyens de Berlioz, tandis que la Comédie-Française représentait l'art dramatique avec Œdipe de Sophocle et Le Cid de Corneille. Ce festival, très populaire, était tellement suivi que beaucoup de gens devaient chercher à se loger dans les villes alentour. J'avais beaucoup de chance d'avoir une chambre confortable dans la charmante villa de Feodor, à un pâté de maisons seulement de l'amphithéâtre, sans compter les billets gratuits pour toutes les représentations.

- M. Chaliapine est au théâtre, et il vous y attend, me dit une jeune et jolie servante, en m'invitant à entrer dans la maison.

Impatient de rater le moins possible de la répétition, je lui laissai ma valise et courus sur les lieux où, à la place d'un Méphistophélès « nu », je vis la scène occupée par des personnages de la Grèce antique, fort occupés à déplorer la destinée infortunée d'Œdipe, et ce, dans un pathos à vous fendre le cœur. Feodor, en costume de ville, était assis sur un banc de pierre et, d'extase, me hurla.

[216]

- Artoucha, quel génie, ce Mounet-Sully! J'ai tout à apprendre de lui ! C'est le plus grand acteur du monde !

Et de m'écraser les doigts à chacune des clameurs pathétiques du pauvre roi incestueux. On célébrait Mounet-Sully comme le plus grand tragédien de son temps ; il était le maître suprême de la vieille école, qui déclamait exagérément, modulant chaque mot, brassant sans cesse l'émotion. Pour ma part, j'étais imperméable à cette façon de jouer qui, à ma honte, me faisait parfois éclater de rire malgré moi.

Ce matin-là, Feodor et moi, nous partîmes d'un mauvais pied ; il me morigéna pour mon incompetence en matière de théâtre lorsque je le suppliai avec ferveur de ne pas imiter le vieil acteur. Mais nous ne tardâmes pas à nous retrouver en pleine harmonie, quand notre regard tomba sur une ravissante jeune « pensionnaire » du Français. Il ne fallut pas plus d'une minute à l'irrésistible Fedia pour monopoliser le bras de la belle et lui parler à l'oreille.

- Artoucha! me cria-t-il, après un interminable colloque avec la comédienne. Attends-moi au Café du Théâtre. Je viendrai te chercher pour déjeuner.

Après m'avoir fait attendre une longue heure, il arriva enfin et s'excusa, une ombre de petit sourire satisfait aux lèvres.

- Ah, je lui ai demandé de monter dans ma chambre avec moi ; mais, *chort poberi!* (que le diable l'emporte!) elle avait cette saleté d'empêchement mensuel, et alors, ah ! ah ! j'ai dû prendre la mère à la place ! dit-il en riant à gorge déployée. Et elle n'était pas mal, la mère, pas mal du tout !

Cet incident marqua les prémices des dix jours les plus fous de mon existence. Chaliapine dépassait toutes les bornes normales, et de loin ; toute femelle lourde d'une promesse sensuelle tombait, victime de sa franchise brutale, et ce, avec joie, le plus souvent. N'empêche qu'il chanta *Mephistofele* de façon mémorable. Quand il apparut, se détachant dans une niche au milieu du mur, baigné d'une faible lumière bleuâtre, nu de pied en cap sous ses muscles peints, et qu'il chanta le long prologue à sa façon si personnelle et inimitable, le public délira d'enthousiasme, tout comme à Paris. Nous célébrâmes son triomphe selon la tradition. Un autre personnage, ami du chanteur et qui habitait également à la villa, avait l'art tout spécial de découvrir des femmes séduisantes exactement au bon moment, et il se montra de ce fait éminemment précieux.

[217]

Ce soir-là, il se débrouilla pour amener avec lui quatre charmantes créatures appartenant au monde du théâtre. Le héros de la soirée, mis en forme par une demi-douzaine de vodkas, les voulait toutes quatRE pour lui, mais se résigna finalement à n'en choisir que deux ; les « restes » étaient pour nous. Cette petite orgie plante le décor de notre programme quotidien. Et, je dois l'avouer, ce fut absolument merveilleux.

Les *Troyens*, de Berlioz, m'impressionnèrent profondément ; c'était la première œuvre d'opéra animée d'un génie aussi étrange que j'entendais. Je qualifie cette musique d' « étrange », parce que, à mon avis, le sublime y alterne souvent avec le banal. Inspiré par Beethoven et son propre tempérament, hyper-romantique, Berlioz a conçu des formes aux dimensions colossales, en utilisant un appareil orchestral et choral excessif. Chopin a dit de lui : « Il fait trop de bruit. » J'ai pourtant appris, avec le temps, à l'aimer de plus en plus.

Je connus aussi une grande expérience avec *Œdipe Roi*. Les préventions que je nourrissais à l'encontre de la déclamation s'évanouissaient, face à la parfaite unité de style que l'on ne trouve plus que dans les productions de la vénérable Comédie-Française. L'émotion vraie et la conception puissante, et quasi musicale, qu'avait Mounet-Sully de la tragédie de Sophocle, ne

provoquèrent pas en moi le rire, mais me mirent les larmes aux yeux. Feodor avait raison, et je lui fis amende honorable.

Le temps était venu de partir pour la Suisse ; mes amis m'y attendaient déjà.

- Nous pourrions voyager ensemble jusqu'à Lyon et y passer la nuit, me proposa mon « patron ». Votre train part tôt le matin, et le mien part un peu plus tard, pour Aix-les-Bains où je vais faire ma cure.

J'ai bien évidemment accepté. Après un déjeuner très gai, avec quelques musiciens et critiques, je retournai à la villa pour emballer mes affaires et prendre congé. Fedia m'étreignit, m'embrassa sur les joues et dit :

- Viens en Russie, Artoucha. Là, je pourrai t'offrir du vrai bon temps !

« Du vrai bon temps ? pensais-je, presque terrifié. Et par où péchait donc celui que nous venons de passer? »

[218]

La jolie servante, autre proie du chanteur, descendit ma valise.

Astruc et moi, nous eûmes la chance de tomber sur d'agréables compagnons de train et nous passâmes une partie du temps en conversations animées et intéressantes. Une mauvaise surprise nous attendait pourtant à Lyon, où nous arrivâmes à minuit : impossible de se procurer la moindre chambre dans aucun hôtel de la ville.

- Ne vous en faites pas, mon petit, me dit l'imprésario, toujours plein de ressources. Je connais un très bon endroit où nous pourrions nous mettre au lit et dormir, le cas échéant, ajouta-t-il avec un sourire en coin.

Son « bon endroit » n'était en réalité que le meilleur bordel de la ville, où mon « patron » semblait être chez lui.

- Réveillez-nous à huit heures, demain matin, avec un petit déjeuner copieux, dit-il à la « madame ».

Puis, il m'abandonna aux soins d'une grande brune aux formes pleines, se réservant pour lui-même une blonde maigre. Cette nuit-là, j'ai été initié aux coulisses de l'amour mercantile.

Le lendemain matin, nous nous sommes séparés à la gare et j'ai pris le train pour Montreux. Le lac Léman gisait calmement au soleil ; les montagnes le surplombaient de leurs cimes majestueuses et la campagne entière avait revêtu sa parure estivale. Il faisait très chaud, quand je suis arrivé à destination. Après un déjeuner rapide au buffet de la gare, je continuai jusqu'au Grand Palace de Caux, non loin de Territet, par un funiculaire qui, après une demi-heure d'ascension abrupte, me déposa à l'hôtel. Frederic m'accueillit au débarqué, avec son charme et sa chaleur habituels, et me conduisit vers le hall où sa mère et Basia me réservèrent un accueil cordial. Cela peut paraître étrange, mais, en dépit du côté anormal de nos relations, j'avais l'impression de me retrouver en famille.

Le Palace de Caux était une bâtisse de cinq étages, de vastes proportions, perché sur un escarpement en surplomb au-dessus du lac. Une balustrade, bordant un précipice et en épousant le tracé naturel, offrait un panorama parfait du lac tout entier et de ses gardes du corps, les Alpes enneigées. Quelle vue véritablement majestueuse !

A l'intérieur de l'hôtel, l'élégance discrète et l'ordre méticuleux, si typiquement suisses, donnaient une agréable impression de confort. Un vaste

escalier de marbre, recouvert d'un tapis, menait du hall d'entrée au salon du premier étage, pièce de vastes proportions et percée de larges baies.

[219]

C'est là que les clients de l'hôtel aimaient à se réunir, pour jouer aux cartes, savourer leur café ou bavarder tout simplement. La salle à manger adjacente, blanc et or, possédait une terrasse ouverte où, par temps clair, on pouvait prendre les repas et profiter du soleil. La nourriture était excellente.

Mes amis occupaient un appartement de trois pièces communicantes, au second étage ; le mien était situé au bout d'un long couloir. Frederic, l'heureux homme, avait un piano à queue, loué à Lausanne. Il était complètement absorbé dans la composition d'un concerto et demeurait de longues heures devant l'instrument, ce qui ne me laissait guère de chance de préparer quoi que ce fût de nouveau pour l'Amérique, comme j'en avais eu l'intention. Le triste résultat de cette situation fut que je passai des semaines sans toucher un piano - mais, à vrai dire, sans en être trop malheureux.

La vie au Palace de Caux ressemblait de très près au genre d'existence que je devais connaître plus tard, à bord des transatlantiques de luxe. Ici aussi, nous étions isolés, à l'écart du monde. L'unique ressource à notre disposition était d'escalader ou de dévaler les pentes de la montagne, tâches également compliquées. Le trajet aller et retour par le funiculaire signifiait un jour entier perdu. Nos promenades quotidiennes le long de la balustrade semblaient donc aussi monotones que les déambulations sur le pont-promenade d'un bateau. Il n'est pas étonnant, isolés comme nous l'étions, que nous ayons pris la mauvaise habitude de considérer tout et tout le monde d'un œil malicieux, en faisant nos remarques à voix haute et en polonais, ce qui nous donnait la confortable impression de ne pouvoir être compris. J'ai souvent noté, lors de mes voyages, en bateau, en avion ou en train, que l'on a tendance à observer d'un œil acéré ses compagnons de voyage, détestant celui-ci, aimant bien celui-là, en vertu du seul fait que l'on est entassés les uns sur les autres sans possibilité d'y échapper.

Notre comportement à Caux confirmait ma théorie : nous ressentions la morsure d'une irritation, chaque fois qu'une famille allemande pénétrait dans la salle à manger, simplement parce que l'homme avait l'air d'un boucher, que la femme était trop maigre et trop grande et que les enfants étaient trop blonds et trop tavelés de taches de rousseur. En revanche, nous considérions avec une tendre sympathie une dame argentine pâle et d'aspect fragile, assortie de deux fillettes à peine adolescentes et accompagnée d'un jeune homme séduisant, qui était évidemment son amant.

[220]

Un groupe d'Italiens bruyants éveilla en nous une rage bien sentie, alors qu'un Anglais devint le principal objectif de nos curiosités. Il était parfait, à sa manière. Impeccablement vêtu, il changeait de vêtements trois ou quatre fois par jour, portant toujours exactement ce qu'il fallait pour l'occasion et, le soir venu, son smoking, sa chemise plissée, ses escarpins et ses chaussettes de soie étaient du dernier cri en matière d'élégance. Il prenait ses repas seul. Son visage rougi par un rasoir inexorable, son monocle vissé à l'œil, joints à cet air de supériorité

sociale si caractéristique des Anglais, nous inspiraient une admiration respectueuse. Nous étions également intrigués favorablement par trois dames russes hautaines, dont l'une était une baronne balte. Je la trouvais très belle, mais *pani* Magdalena la détestait, ce qui était bien naturel.

Après quelques jours de cette atmosphère de guerre froide, nous avons commencé, timidement tout d'abord, à entrer en relation avec quelques-uns des clients de l'hôtel ; et alors, les connaissant un peu mieux, nous avons dû reconnaître, à notre honte, la futilité de nos jugements superficiels. Les Allemands, par exemple, se révélèrent être des amateurs de musique passionnés ; je les surpris un jour, plantés devant la porte de Frederic et l'écoutant intensément jouer. Ce qui, naturellement, nous rapprocha. Nos querelles, où nous nous jetions Brahms et Bruckner à la figure, ont occupé des heures dont je me souviens avec joie.

La señora Amelia Luro - l'Argentine - était tuberculeuse, maladie qui donne parfois à ses victimes, avant qu'elles meurent, l'éclat d'une beauté transcendante, ce qui était son cas. Elle chantait, en s'accompagnant à la guitare, de ravissantes chansons populaires de son pays, et ce, *mezza voce*, avec un timbre doux et chaud si touchant qu'elle m'émouvait aux larmes. Je me souviens encore de quelques-unes de ces chansons. Son « jeune homme » était un peintre basque français originaire de Cambo, où ils vivaient tous d'ordinaire, et un ami de toujours de la famille - nullement son amant ainsi que nous en avons été convaincus. Inutile de le préciser, nous sommes tous tombés amoureux d'Amelia et notre groupe est devenu inséparable.

Quand les trois dames hautaines de Saint-Pétersbourg apprirent que nous parlions le russe, elles abandonnèrent leurs airs snobs pour nous supplier de leur permettre de se joindre à nous. Si bien que, après les repas, la table où nous prenions notre café, au salon, devint un pôle d'attraction.

[221

Conversations animées sur des sujets sérieux tels que l'art, la philosophie, la religion ou la politique, ou simples commérages, bonnes histoires bien racontées, réparties pleines d'esprit ou imitations drôles, accueillies avec des éclats de rire, remplissaient nos après-midi et nos soirées d'une joie inaltérable.

Mes matinées se passaient dans la chambre de Frederic, où il aimait à me montrer les progrès que faisait son concerto. Il rencontrait des difficultés, ayant adopté un style brahmsien, qui ne convenait pas parfaitement à sa nature et qui était surtout dû à mon influence. De temps à autre, il me laissait me mettre au piano.

Notre passionnant Anglais continuait à attirer notre attention ; sa nonchalance étudiée, ses manières parfaites à table, qui auraient pu servir d'exemple aux générations à venir, étaient vraiment des sujets d'admiration. Nous étions également impressionnés par son valet personnel, véritable prototype du Jeeves de Woodehouse, qui apparaissait tous les jours au salon après le déjeuner et le dîner, porteur d'une grande boîte à cigares en argent ; il choisissait exactement celui qu'il fallait, le coupait et l'allumait pour son maître d'une main experte.

Il serait difficile de décrire ma stupéfaction le matin où je surpris mon Anglais et Frederic déambulant dans un couloir et engagés dans une conversation animée. Mon ami m'appela

- Arthur, je te présente M. Watson. Et voilà qui devrait t'intéresser : il a connu intimement Oscar Wilde. N'est-ce pas fascinant?

- Ah-ah ! laissai-je échapper, presque comme un cri.

L'image idéale du fils de la fière Albion tomba de son piédestal et se fracassa. Et M. Watson, de son côté, laissa tomber son monocle et se mit à nous raconter, avec une volubilité croissante, des anecdotes sur son ami Wilde.

- Je puis vous montrer un livre de lui où je suis mentionné, dit-il. Et je voulais faire votre connaissance. (Il se tourna vers Frederic.) Je vous ai entendu malgré moi, l'autre jour, parler d'Oscar avec tant d'enthousiasme !...

Le rapport entre ces deux êtres me sautait tout à coup aux yeux ; mais je n'en remarquai pas moins avec plaisir que M. Watson avait une étincelle rieuse dans le regard et un véritable sens de l'humour. A partir de ce jour, il devint l'un des nôtres. Il gardait son masque pour les autres en général, mais se détendait totalement avec la famille Harman et moi-même.

Un soir, tard, alors que nous étions absolument seuls dans la chambre de Frederic, il éprouva le besoin de nous dire la vérité sur sa vie. Il le fit en français, avec un accent charmant :

[222]

- Mon métier, dit-il de but en blanc, est de tricher aux cartes.

Nous éclatâmes de rire, prenant cela pour une plaisanterie.

- Non, non, ne riez pas, poursuivit-il, je suis tout à fait sérieux. Je sais que vous ne me vendrez pas ; je puis donc vous raconter mon histoire.

Et il nous retraça la véritable histoire d'un escroc professionnel aux cartes.

- J'ai deux partenaires ; l'un est un baron allemand, l'autre est anglais et porte un nom connu ; mais nous faisons comme si nous ne nous connaissions pas les uns les autres. Nous nous rencontrons dans les hôtels de luxe, à la saison adéquate, et nous essayons de récolter des informations exactes sur la situation financière des gens qui nous intéressent ; puis nous dressons nos plans de travail. Naturellement, comme vous vous en êtes rendu compte vous-mêmes, il faut absolument que nous impressionnions les clients de l'hôtel ; cela rend l'approche de nos futures victimes plus aisée : leur snobisme les entraîne souvent à oublier leurs pertes.

Il sourit et reprit :

- La méthode exacte que nous utilisons pour tricher, je ne peux pas vous la révéler. Là-dessus, je dois garder le secret.

Nous demeurâmes assis et muets, mi-amusés, mi-consternés par l'aveu franc et brutal de ces procédés criminels. Mais il avait dit cela de façon si désinvolte et ironique que nous commençons à douter de la véracité de l'histoire ; cela avait l'air par trop absurde ! En même temps, nous étions flattés par la confiance qu'il nous montrait. Si bien que, tricheur ou pas, nous aimions bien notre faux lord anglais.

Oscar Wilde, dont les œuvres et la vie mouvementée étaient fort discutées à cette époque, formait le principal sujet de nos conversations. Une fois où nous étions en train de parler de ses pièces de théâtre, je me lançai dans une description vivante, en mimant tous les rôles, de sa *Salomé* - le drame qu'il avait écrit pour Sarah Bernhardt et que j'avais vu en représentation privée à Berlin, produit en allemand par Max Beinhart.

Je devais être au mieux de ma forme, ce jour-là ; mes imitations des gestes et de la voix des acteurs, et la relation dramatique que je fis du déroulement fiévreux de quelques-unes des scènes frappèrent mon minuscule auditoire, à tel point que M. Watson, oubliant son sang-froid et son calme coutumiers, s'écria avec extase :

- Pourquoi ne représenterions-nous pas *Salomé* ici ?

[223]

Nous le regardâmes comme s'il nous avait proposé de sauter par-dessus la balustrade.

- Ne me regardez pas avec ces visages niais, insista-t-il sans s'émouvoir. C'est parfaitement faisable. Il y a une scène, ici, et il faut nous y mettre tous. Dans la vie, vous êtes assez bons acteurs, ajouta-t-il malicieusement.

Sur un point, en tout cas, il avait raison : au rez-de-chaussée de l'hôtel, il y avait une salle de bal avec une petite scène, qui était utilisée pour danser le samedi ; elle était fermée durant la semaine.

Toute l'affaire semblait folle ; mais, justement parce que c'était fou, nous étions conquis.

En dressant nos plans pour cette aventure baroque, nous oubliâmes la question la plus importante : dans quelle langue jouer ? La pièce avait été écrite en français pour Sarah Bernhardt (qui ne la joua jamais) et elle avait été finalement publiée d'abord dans sa version anglaise. Etant l'instigateur de toute l'affaire, j'insistai pour qu'on choisît l'allemand.

- Je me souviens de la création berlinoise dans le moindre détail, dis-je, et je peux la mettre en scène exactement comme je l'ai vue, ajoutai-je fièrement.

Et cet argument l'emporta.

Naturellement, cela excluait notre ravissante Amelia Luro et sa suite (ils n'avaient pas la moindre notion d'allemand). Quant à la baronne et à ses amies, elles avaient refusé dès le départ de participer à l'aventure. Watson, lui, parlait un peu l'allemand, mais son accent anglais était si insupportable que nous dûmes l'écarter. Au bout du compte, après toutes ces éliminations et considérations, nous en vînmes à la conclusion que les rôles principaux devaient incomber à notre quatuor polonais.

A Lausanne, une librairie possédait trois exemplaires en allemand de la pièce. J'en fis une lecture devant nos acteurs, et les rôles furent rapidement distribués. *Pani Magdalena* c'était Hérodias ; je devais jouer Hérode ; Basia serait naturellement Salomé, et Frederic choisit Narraboth, rôle court et de second plan. Le problème surgit alors, de savoir qui jouerait Jochanaan (Jean le Baptiste). Watson trouva un candidat, un jeune garçon qu'il avait rencontré à Territet et qui disait s'appeler Germain d'Esparbès. Je doute encore que ce fût son véritable nom ; je présume qu'il l'avait emprunté à un poète français fort connu alors. Ce jeune homme avait à peu près vingt ans ; il était grand, extrêmement beau et le penchant que nourrissait pour lui M. Watson était évident.

[224]

Je dois ajouter que le garçon était intelligent et faisait preuve d'un enthousiasme très net pour le rôle. Nous n'avions d'ailleurs d'autre choix que de l'accepter parmi nous.

Nous avons donc recopié les textes de nos rôles respectifs et nous avons commencé à répéter. Au bout de quelques jours de travail acharné, la chose prit un peu forme et, à notre grande satisfaction, sembla promettre de ressembler à du vrai théâtre, presque professionnel.

L'hôtel entier, de la direction jusqu'au moindre client, d'abord amusé et sceptique, s'intéressa de plus en plus à l'affaire. Le directeur, un Suisse passionné de théâtre, nous suggéra de faire payer les places et de distribuer les bénéfices aux employés de l'hôtel. Si nous acceptions, il nous aiderait à nous procurer de la figuration en nous prêtant des garçons parlant l'allemand, pour les courtes apparitions des juifs et des Nazaréens dans la pièce, en plus de la main-d'œuvre de scène et des musiciens pour la danse des sept voiles de Salomé. Sa proposition était si séduisante que personne n'hésita. En conséquence, nous résolûmes de représenter la pièce dans une quinzaine de jours. Le directeur l'annonça dans les journaux de Montreux et de Lausanne et s'affaira activement à tenir sa partie dans la production. Je me souvenais d'un vieil air juif; je le transcrivis pour Frederic, qui en fit un arrangement pour les six musiciens de l'hôtel, et cela nous donna la danse de Salomé. Basia essaya plusieurs pas pour sa danse des sept voiles et fit merveille ; elle avait exactement le tempérament qui convenait au rôle. Même les fameux serveurs parlant l'allemand étaient ravis de participer à la pièce et apprirent leurs rôles et leurs jeux de scène sous ma direction.

Frederic et moi, nous décidâmes d'ouvrir le spectacle sur un arrangement à quatre mains de *l'Apprenti Sorcier* de Dukas, que nous jouions brillamment ; cela aiderait à rendre notre public d'humeur réceptive.

Le grand soir arriva enfin. A notre étonnement, un tas de gens débarquèrent de Lausanne, de Montreux, de Territet, de Clarens et d'autres lieux du voisinage, et la salle était comble ! Le Dukas reçut une ovation et la pièce fut un vrai succès. En jouant mon rôle d'Hérode, j'avais l'étrange sensation de jouer l'histoire de ma propre vie, et la cour passionnée qu'Hérode fait à Salomé ressuscita pour un soir mon ancien amour pour Basia, en même temps qu'il me poussait à haïr Hérodiade - Magdalena - sa mère. C'était une coïncidence curieuse, et fort troublante.

[225]

Après la représentation, le directeur de l'hôtel, au comble de la joie, offrit un souper très gai à tous les acteurs et participants. Un couple charmant, venu de Lausanne pour voir la pièce, loua nos talents d'acteurs, tout en se déclarant plus spécialement impressionné par le duo au piano. L'homme se présenta sous le nom de colonel Clayton, anglais et aide de camp personnel du duc de Connaught, frère du roi Edouard VII. Sa femme était française, baronne de Fouquières, et absolument charmante. Ils m'invitèrent à venir passer quelques jours à Londres et à demeurer chez eux, pour jouer à l'occasion d'une grande réception qu'ils donnaient en l'honneur du duc et de sa fille, la princesse Patricia ; je recevrais un cachet en plus des frais de voyage. L'offre était extrêmement séduisante, et représentait une merveilleuse chance de voir

Londres et d'y rencontrer la haute société. J'acceptai donc avec joie, et donnai mon accord pour passer une semaine chez eux, en novembre.

Notre été animé et plein d'aventures s'achevait. Nous reprîmes le chemin de Paris, via Genève, où nous nous arrêtâmes deux jours et, quoique j'aie beaucoup aimé cette ville, elle ne me séduisit pas autant que me l'avait promis Paderewski.

De Paris, Frederic et sa mère repartirent par le train pour la Pologne. Basia resta dans la capitale, et moi, je retournai prendre mes quartiers rue Cardinet et j'attaquai la préparation du programme de ma tournée américaine.

J'eus à supporter un temps pluvieux et déprimant, avant mon départ pour Londres ; mais je réussis à aller voir une ou deux bonnes pièces de théâtre et à assister à quelques concerts.

Je me souviens également d'un incident assez désagréable qui se situe à ce moment-là. Le compositeur russe Scriabine, dont je connaissais bien les œuvres pour piano, arriva à Paris pour un concert où l'on devait donner de ses compositions. M. Astruc était chargé d'organiser l'affaire en grand. Nikisch devait diriger le *Poème d'extase*, une autre œuvre symphonique et un concerto pour piano, avec le compositeur lui-même en soliste.

- Ce jeune homme est l'un de vos plus grands admirateurs, déclara Astruc en me présentant au maître russe.

[226]

Ce dernier ne parlait presque pas le français et fut donc enchanté de trouver un interprète et un admirateur en France, où il était encore inconnu.

- Venez prendre une tasse de thé avec moi, me proposa-t-il aimablement.

Nous nous sommes donc rendus au Café de la Paix tout proche, où nous commandâmes du thé et des gâteaux.

Scriabine était petit, mais élancé, avec des cheveux ondulés blond cendré, une barbe pointue et soigneusement taillée, qui ressemblait fort à celle de Nikisch, et des yeux bruns et froids qui semblaient ignorer tout ce qui l'entourait.

- Qui est votre compositeur favori ? me demanda-t-il, avec le sourire condescendant du grand maître qui connaît d'avance la réponse.

Quand je lui répondis sans hésiter : « Brahms », il cogna du poing sur la table.

- Comment ? Comment ? s'écria-t-il. Comment pouvez-vous aimer à la fois cet atroce compositeur et moi ? Quand j'avais votre âge, j'étais un chopinien, puis je suis devenu un wagnérien ; mais aujourd'hui je ne puis être autre chose qu'un scriabinien!

Et, absolument fou de rage, il saisit son chapeau et sortit en courant du café, me laissant abasourdi par cette scène, et avec la note à payer.

Par la suite, à son concert, je me suis offert une petite vengeance. Le public accueillit *Poème d'extase* avec des huées et des cris de dégoût. Je vis Dukas, Bruneau et Fauré grimper sur leurs fauteuils et siffler allègrement dans leurs clés. Et pourtant, je dois dire que, de mon côté, je fus frappé par cette œuvre et que, même, j'en aimai infiniment certaines parties.

Quelques années plus tard, à Moscou, le chef d'orchestre Koussevitsky m'emmena faire une visite à Scriabine, dont je jouais alors les œuvres dans mes concerts. Cette fois, le Maître me reçut fort poliment, m'offrit de nouveau le

thé en même temps qu'une heure de description détaillée de sa dernière œuvre, intitulée *Mystère* et destinée à être jouée dans un temple construit spécialement à cet effet. Il était un peu étrange, Scriabine ; mais j'ai toujours une grande admiration pour sa musique.

[217]

30

Je partis pour Londres en proie à un fort sentiment d'insécurité. Dans les pays continentaux que j'avais connus jusqu'alors, les gens étaient un peu terrifiés par les Anglais, par leur façon de vivre, leur langue, leurs habitudes, leurs vêtements, leurs façons de se tenir à table.

La reine Victoria, avec ses soixante ans de règne sur un cinquième de notre planète, avait imposé à ses sujets des règles de conduite très strictes. Son héritier, le roi Edouard VII, que l'on ne connaissait encore que sous le nom de prince de Galles, avait la réputation d'être un bon vivant, amateur de femmes, de vin et de jeu, en dépit des admonestations sévères de sa mère. Il se trouva que je débarquai à Londres juste au début de l'ère édouardienne, et il fut donc du plus vif intérêt d'observer son influence sur la société anglaise.

Le voyage à Londres fut des plus inconfortables (on pouvait difficilement rêver pis!). Il fallait demeurer assis trois heures durant dans un compartiment enfumé, jusqu'à Calais, puis traverser la Manche sur un petit vapeur, où nous étions entassés sur le pont qui fleurait les relents de vomis aigre, ravivés de temps à autre par de nouvelles victimes de la haute mer. Au bout d'une heure de cette épreuve, alors que nous débarquions à Douvres complètement épuisés, il fallut encore piétiner parmi une longue queue pour le contrôle des passeports et le passage en douane. Ajoutez à cela une heure et demie dans un train express qui nous secoua comme des pruniers, pour débarquer enfin à Londres. Pourtant l'excitation que j'éprouvai à être dans cette ville pour la première fois me fit instantanément oublier tous ces inconforts.

Je suivis les instructions que Mme Clayton m'avait données dans sa lettre et pris une voiture à deux roues, que l'on appelait un *hansom* et où le cocher était perché haut derrière, au-dessus de moi. Un peu déprimé par les rues mal éclairées et noyées de brouillard, je parvins enfin au 78 Portland Place. Mes hôtes me reçurent dans un boudoir : le colonel Clayton en habit, sa femme en riche robe du soir.

[228]

- Nous sommes invités à dîner chez lord Morley, et vous êtes aussi de la partie. Allez vous changer immédiatement ; nous partons dans quelques instants et nous renverrons la voiture pour vous prendre.

Un *butler* à l'air sévère, en queue-de-pie et cravate noire me montra le chemin de ma chambre. Sans un mot, il se dirigea vers la salle de bains et fit couler l'eau. Je commençais tout juste à savourer la bienheureuse chaleur de la baignoire, quand l'homme reparut, l'air fort alarmé.

- Je n'arrive pas à trouver votre haut-de-forme, *sir*... J'ai regardé partout, *sir*... Puis-je vous demander où vous l'avez mis ?

Je fus tout à coup saisi de panique. Je ne possédais tout simplement pas de haut-de-forme, et cet homme me donnait soudain à sentir qu'un gentleman sans haut-de-forme n'avait pas le droit d'exister. Heureusement, j'eus la présence d'esprit d'expliquer :

- Voilà qui est épouvantable ! Mon valet à Paris a dû oublier de le mettre dans mes bagages. Je ne sais vraiment que faire. Je ne peux pourtant décemment me rendre à un dîner sans haut-de-forme.

Le *butler* dit:

- Le mieux est que je vous prête l'un de ceux de M. Clayton pour ce soir ; j'espère qu'il vous ira.

Hélas ! il ne m'allait pas du tout. J'ai une très grosse tête et je n'ai jamais pu trouver de chapeaux tout faits à ma taille. Je n'en pris pas moins le couvre-chef de M. Clayton et le gardai à la main, en prétendant qu'il faisait trop chaud pour le mettre.

Il s'agissait d'un petit dîner. Nous n'étions pas plus de dix chez lord Morley, mais tout était très cérémonieux. Il fallait entrer à la salle à manger par couples, en offrant le bras à une dame. Une fois assis, la conversation fut plutôt réduite, l'essentiel de l'attention étant accordé à la nourriture, qui n'était pas très savoureuse, mais que rachetait l'absolue perfection du service.

Comme nous en étions au dessert, notre hôte se leva et déclara solennellement, verre de Champagne à la main:

- Mesdames et messieurs, au Roi !

Tout le monde se dressa et but en silence. Après le dîner, lady Morley entraîna les dames au salon ; les hommes demeurèrent à table, où on leur servit le café et les liqueurs. Et voici que, deux ou trois verres de porto aidant, le ton de la conversation se met à monter et à s'animer ; quelques bonnes plaisanteries provoquèrent des explosions de rire, et notre hôte eut beaucoup de peine, au bout d'une grande demi-heure, à nous faire rejoindre les dames. Je me sentais terriblement étranger à cette soirée ; nul ne semblait se douter que j'étais un musicien - je n'avais été prié qu'en tant qu'invité des Clayton.

[229]

Néanmoins, j'étais enchanté de faire connaissance avec ce qui semblait être la société londonienne typique de l'époque.

Mes hôtes étaient des plus hospitaliers. Ils me firent visiter la National Gallery et le British Museum, ce qui me plut énormément, d'autant que ces deux musées sont facilement accessibles ; on peut y voir immédiatement les chefs-d'œuvre, tels les fameux marbres d'Elgin, ramenés du Parthénon, ou la Vénus de Vélasquez, le seul nu qu'il ait jamais peint, tandis que, lors de mes visites au Louvre, j'étais épuisé, tant à cause de l'immensité des salles, des escaliers abrupts et des mauvais éclairages, que par la disposition peu commode des chefs-d'œuvre (il faut faire des kilomètres pour voir la Vénus de Milo et la Joconde en une même visite).

La grande soirée donnée par les Clayton eut lieu deux jours plus tard. La maison tout entière avait été mise sens dessus dessous, les gros meubles, déménagés et remplacés par d'autres, et le salon principal, transformé en salle de concert, avec de merveilleux massifs de fleurs ornant le moindre recoin. Nous avons déjeuné en ville, pour ne pas gêner les préparatifs du dîner.

- Allons donc manger un homard chez Scott, avait dit M. Clayton.

Scott était le nom d'un restaurant célèbre de Piccadilly Circus, le seul endroit où l'on vous servait des homards frais dont les pinces sont plus grosses que la queue.

Le soir même, en grande tenue, nous attendîmes l'arrivée des invités au dîner, dans le salon du rez-de-chaussée où des boissons étaient préparées. A huit heures très précises, ponctuelle à la minute près, la noble assemblée était réunie. Le duc de Connaught, accompagné de son fils, le prince Arthur, et de sa fille, la princesse Patricia, furent les derniers à arriver, conformément au protocole, je présume. A ma grande satisfaction, les choses se déroulèrent avec beaucoup moins de cérémonial que chez lord Morley. Les Clayton me présentèrent à tout le monde, en ajoutant d'aimables remarques sur mon talent, et j'eus droit en retour à quelques commentaires intelligents sur la musique. Lorsque le *butler* annonça que le dîner était servi, le duc offrit le bras à Mme Clayton, le colonel Clayton escorta la princesse, mais le reste des invités suivit sans cérémonie.

[230]

J'étais assis à la gauche de la princesse, ce qui était à la fois un honneur et un plaisir, car elle était charmante et belle : grande, brune, avec un visage dessiné à la perfection et des yeux intelligents. Elle me traita en adulte, s'intéressa à mes impressions de Londres, s'enquit de la vie à Paris ; à la fin du dîner, nous étions en termes amicaux. Les autres invités, ainsi que je le découvris par la suite, appartenaient à l'intelligentsia de la haute société ; ils s'intéressaient aux arts et à la littérature, et on les voyait fréquemment à des concerts et à des pièces de théâtre sérieuses.

Après l'excellent dîner (notre hôtesse était française!) on se dispensa des toasts et les hommes ne s'attardèrent que peu de temps autour des liqueurs et du café, puis rejoignirent le grand salon pour le concert. De nouveaux invités continuaient à arriver et, bientôt, les deux pièces du premier étage furent pleines de monde.

J'ai oublié le programme que j'ai joué ; je me souviens néanmoins des deux derniers morceaux : *La mort d'Isolde*, tirée du *Tristan* de Wagner dans l'arrangement de Liszt, et la célèbre *Chevauchée des Walkyries* dans un arrangement de mon cru. Tous deux obtinrent un grand succès, car Wagner était très en vogue à l'époque. Le duc et sa fille étaient particulièrement satisfaits ; ils connaissaient bien cette musique. Le reste de mon public me témoigna tout autant de chaleur qu'un auditoire analogue en Pologne.

Un buffet était somptueusement dressé, et l'on servit un souper après la musique ; les derniers invités ne partirent que tard dans la nuit.

- Vous avez été splendide ! s'exclama ma charmante hôtesse française, en m'embrassant.

Son mari, lui, me donna une poignée de main, avec une satisfaction évidente. Soit dit en passant : durant tout ce séjour, j'ai parlé le français ; mon anglais étant encore trop mauvais. Mais la chose tourna finalement à mon avantage, car j'avais beau jeu dans mes conversations avec les Anglais.

Je passai mes quatre derniers jours le plus agréablement du monde. Les Clayton m'emmenèrent en train, pour le week-end, à la campagne chez lord Burnham, le propriétaire du *Daily Telegraph*, cet important journal quotidien. C'était un homme fort et râblé, dans la soixantaine, complètement chauve, avec

un gros nez rond et des joues très rouges, probablement à cause de tout le temps qu'il passait à l'air libre.

[231]

Lui-même et sa nombreuse famille nous reçurent à grands cris. Et moi qui avais cru les Anglais froids et réservés ! Quand j'exprimai mon étonnement à Mme Clayton, elle éclata de rire :

- Mon cher, dit-elle, lord Burnham est juif. En Angleterre, nous avons un bon nombre de juifs qui, s'ils réussissent dans leurs carrières respectives, reçoivent titres et honneurs. La reine Victoria a conféré à son Premier ministre préféré, Benjamin Disraeli, le titre de marquis de Beaconsfield.

Information qui flatta fort mon orgueil racial.

Après le dîner, je jouai tout d'abord de la musique sérieuse ; puis, un peu plus tard, je fis danser les jeunes gens. On improvisa également des jeux et tout le monde veilla bien au-delà de minuit.

Le lendemain matin nous rentrâmes en ville pour mon dernier jour à Londres. Mes hôtes me firent des adieux chaleureux et m'accompagnèrent à la gare Victoria. Mme Clayton me remit en cadeau une paire de merveilleux boutons de manchettes en or recouvert d'émail blanc, avec un petit diamant au centre, entouré de minuscules rubis d'un côté et d'émeraudes de l'autre. J'étais enchanté de mon séjour - un peu déçu seulement de n'avoir rencontré aucun musicien britannique. Le monde des Clayton était strictement aristocratique.

Je retrouvai Paris, moins fatigué cette fois par la complexité du voyage, et de l'humeur de quelqu'un qui se sent intime avec la royauté, l'aristocratie et la ploutocratie anglaises ! En regagnant la rue Cardinet, je fus frappé de voir comme, par contraste, les Français avaient l'air courtauds, gras et barbus.

Ragaillardi par l'accueil que me firent mes amis de la pension et par l'exquise glace au chocolat du dessert, je décidai de m'offrir une petite bombe.

- Si vous voulez vous amuser, allez aux Folies-Bergère, me conseilla l'un des étudiants Scandinaves. C'est le meilleur spectacle de Paris.

Je l'ai cru et, hélas, j'ai suivi son conseil. Tous les fauteuils étaient loués ; il ne restait plus que des promenoirs, et je m'empressai de prendre un billet.

Les Folies-Bergère, avec leur revue « à grand spectacle », comme on l'appelle, étaient au zénith de leur gloire, en 1905. N'importe quel touriste, si peu ambitieux fût-il, se sentait déshonoré s'il n'avait pas réussi à y aller.

[232]

Pourtant, je dois le confesser, le « grand spectacle » me déçut. L'attraction principale consistait en une douzaine de filles environ, à demi déshabillées et descendant un escalier en lente procession ; certaines exhibaient leur poitrine nue, mais devaient rester immobiles comme des statues, si bien que, au bout d'un moment, on cessait de les regarder. Les autres, parées d'étranges coiffures censées illustrer les faits saillants de l'actualité, portaient des inscriptions du genre : « Je suis le canal de Panama », ou « Je suis le Sénat », ou « Je suis les Abattoirs » ; elles paradaient sans rythme ni grâce, un sourire stéréotypé plaqué sur le visage. Pour rendre les choses pire encore, un compère et une commère - l'équivalent français du meneur de jeu anglo-saxon -

étaient constamment là pour expliquer les chants, les bavardages et les mimiques sans queue ni tête qui se déroulaient. Puis venaient, comme un soulagement bien mérité, quelques numéros de vaudeville de premier ordre.

Pour ma part, j'étais infiniment plus fasciné par ce qui se passait dans la salle que par le spectacle. Le promenoir ne ressemblait à rien de ce que j'attendais : il était véritablement fait pour s'y promener. Mais l'endroit semblait réservé aux hommes, dont beaucoup portaient des vêtements de soirée et des chapeaux claques, et aux prostituées en quête d'un client. Le promenoir était relié à un grand foyer, sorte de hall d'entrée, où, durant les entractes, on pouvait aller regarder une danseuse du ventre orientale, acheter des cartes postales obscènes ou des *gadgets* amusants, et s'installer à de petites tables pour prendre des rafraîchissements. Un long bar, où de jolies filles servaient des boissons, tenait lieu de point de ralliement aux prostituées et aux promeneurs, qui y concluaient leurs arrangements. Il existe un merveilleux tableau de Renoir, *Le Bar des Folies-Bergère*, qui dépeint une scène de ce genre.

Je contemplais tout cela avec l'ardente curiosité de mes dix-huit ans, quand une femme, une blonde splendide, m'aborda.

- Tu viens, chéri ? chuchota-t-elle. J'habite à côté ; on pourrait passer un moment ensemble, tu ne le regretterais pas. Je te donnerais beaucoup de plaisir.

Ses paroles et sa voix m'excitèrent à tel point que je ne pus y résister. Sans ajouter un mot, elle prit mon bras, m'entraîna hors du théâtre et me fit traverser la rue en direction d'un petit hôtel.

[233]

Quelques instants plus tard, on nous introduisit dans une chambre flanquée d'une alcôve qui était entièrement occupée par un lit immense. Un maître d'hôtel amena un seau avec de la glace et deux bouteilles de Champagne, qu'il déboucha par la même occasion. Lui succéda une grande femme à cheveux noirs, que ma blonde me présenta comme sa « meilleure amie », et toutes deux commencèrent à verser le vin dans trois grands verres. Nous avons vidé les deux bouteilles en moins d'une demi-heure. Au bout de quoi, j'étais prêt à capituler sans condition.

Elles me firent ôter mes vêtements, me mirent sur le lit, et commencèrent à s'occuper de moi de la façon la plus experte et la plus expéditive qui soit. J'avais l'impression d'être dans une clinique, soumis aux manipulations, aux chatouillements et aux agaceries de deux infirmières vicieuses. Leur travail terminé, elles s'apprêtèrent à partir et réclamèrent leur argent ; au même instant, le maître d'hôtel entra avec la note pour la chambre et le Champagne. En tout, il y en avait pour plus de deux cents francs ! Et moi qui m'étais cru riche, pauvre imbécile ! avec quatre-vingts francs en poche ! J'étais terrifié, craignant qu'elles ne me fissent arrêter ou bâtonner. Puis, soudain, je me souvins des précieux boutons de manchettes, qui étaient encore dans ma poche.

- J'aimerais parler au directeur, dis-je au maître d'hôtel.

Au bout d'un moment, un gros homme se montra, le visage empreint de sévérité.

- Que puis-je faire pour vous ? me demanda-t-il.

- J'ai oublié de prendre assez d'argent, répondis-je, m'essayant à la désinvolture. Ces dames m'ont amené ici un peu par surprise, ajoutai-je avec un sourire malade. Heureusement, j'ai gardé sur moi ces boutons de manchettes, que j'ai achetés ce matin à Londres. Donnez-moi cent cinquante francs et gardez-les jusqu'à demain ; je viendrai les retirer dès le matin.

L'homme fut impressionné par mes manières et par la beauté des pierres.

- Très bien, voici l'argent ; mais ne manquez pas de venir demain, dit-il.

Je soupirai de soulagement. Après avoir payé l'hôtel et les femmes - non sans me débattre, car elles voulaient *tout* mon argent - je jurai de ne plus jamais me remettre dans un tel pétrin.

[234]

31

Il me fallut trois semaines - jusqu'à la veille de mon départ pour l'Amérique - pour rassembler l'argent qui me permettrait de retirer les boutons de manchettes. Le gros homme me reçut avec un sourire cynique :

- Monsieur, comme vous ne vous êtes pas montré le lendemain matin, je les ai vendus, à perte !

Quelques jours avant le Nouvel An, j'embarquai sur *La Touraine*, bateau transatlantique français. M. Astruc me fit cadeau d'une trousse de toilette garnie et me remit un supplément d'argent pour les pourboires à bord, « très importants », me dit-il. A la gare Saint-Lazare, il me souhaita bon succès et me donna des instructions sur la façon de me comporter en cas de danger et de combattre le mal de mer. Sa conversation n'était pas réjouissante ; j'avais peur de cette première expérience de la mer et, quand nous avons atteint Le Havre, par une nuit sinistre et brumeuse, j'avais le moral très bas.

La Touraine, comparé aux grands paquebots modernes, avait l'air d'un modeste bateau de rivière. Le salon d'accueil de l'entrée servait à toutes fins - de salon, avec un Pleyel à queue dans un coin, de foyer, où les passagers pouvaient se réunir à l'heure du thé et après le dîner, et également de bibliothèque, où l'on pouvait lire et écrire. Au centre, prenait un grand escalier menant aux cabines de pont et à la salle à manger.

Ma cabine était fort exiguë : deux couchettes, l'une au-dessus de l'autre, occupaient la moitié de l'espace ; pas de salle de bains, naturellement - pareille chose était littéralement inconnue en France à l'époque - rien qu'un petit lavabo d'où coulait un maigre filet d'eau froide, quand on poussait un bouton en le maintenant enfoncé. J'eus le plaisir, mais non la consolation, d'apprendre qu'il n'y avait pas de meilleures cabines sur le bateau, sauf deux sur le pont supérieur. Mais j'ai pourtant eu droit à une satisfaction : j'avais la cabine pour moi tout seul. Heureusement je dormais déjà quand nous atteignîmes la haute mer, si bien que j'ai tout ignoré de mon premier contact avec elle.

Le lendemain matin, je décidai de rester au lit jusqu'au déjeuner. Se raser et s'habiller posait un problème majeur, dans cette chambre minuscule : il fallait sonner pour avoir de l'eau chaude et attendre longtemps avant de l'obtenir.

[235]

Pourtant je me souviens de m'être débrouillé pour descendre à la salle à manger, endroit assez peu engageant : cela sentait mauvais et rien n'était très

propre. J'étais l'un des rares passagers présents, et j'étais fier de mon pied marin.

Hélas! Cela n'a pas duré. Le bateau a commencé à danser de la façon la plus alarmante, au milieu du bruit terrifiant des vagues qui venaient battre la coque de tous côtés. Nous avons couru à nos cabines et nous nous sommes remis au lit. Mais cela ne faisait que marquer le début de l'une des pires traversées depuis bien des années : nous dûmes passer dix jours en mer avant d'atteindre New York.

Au bout de deux interminables nuits sans sommeil, pendant lesquelles je souffris affreusement du mal de mer, j'étais incapable de supporter l'air confiné de la cabine une minute de plus. Après m'être sommairement habillé, je montai tant bien que mal au foyer et tentai une sortie en vue de marcher un peu sur le pont-promenade ; mais je trouvai toutes les portes verrouillées. Il était dangereux de sortir, me dit-on. Si bien que, à la place, je décidai de me risquer à jouer du piano. La chose la plus difficile, découvris-je, était de demeurer sur le tabouret, mais je parvins à jouer parfaitement bien.

Au bout d'un certain temps je fis même une brillante découverte : quand je jouais un morceau fortement rythmé, je respirais à ce même rythme, et non plus selon les lourds mouvements irréguliers du tangage (ce qui ne tarde pas à rendre n'importe qui malade). Et comme ma théorie sembla se confirmer au fur et à mesure d'expériences successives, je résolus de ne plus quitter le foyer, afin d'avoir le piano sous la main en cas de situation critique. Un brave steward accepta de m'y apporter à manger - il aimait la musique. A ma surprise amusée, quelques-uns des passagers, qui avaient l'air de pensionnaires d'hôpital après une opération, commencèrent à monter et à s'installer dans des fauteuils bas pour écouter la musique, en déclarant que le simple fait d'écouter leur donnait l'impression de se sentir mieux.

Le soir du réveillon du Nouvel An, la plupart des passagers firent le gros effort de s'habiller et de descendre dîner. Le capitaine m'avait invité à sa table avec quelques « notables ». Quatre ou cinq d'entre eux étaient d'importants hommes d'affaires français. La seule femme présente était américaine. Vint s'adjoindre à nous, un peu plus tard, un jeune Français, très pâle, le comte Armand de Gontaut Biron.

[236]

Le menu de luxe servi pour l'occasion le fut vraiment en pure perte, tant les estomacs se rebellaient à la vue du foie gras frais et du canard à l'orange. Je réussis à grand-peine à avaler le consommé et des fruits ; mais, un peu plus tard, au foyer, où la présence du piano me remit merveilleusement, je me suis bel et bien offert du Champagne, pour trinquer à l'An Nouveau et à mes débuts en Amérique ! A la requête générale, j'ai donné un vrai concert, au cours duquel survint un incident comique.

A un certain moment, une ruade soudaine du bateau me fit perdre l'équilibre et je tombai par terre, sans pourtant me faire de mal. Après que je fus parvenu à me remettre debout, le capitaine donna l'ordre à deux marins de m'attacher les jambes, avec des sangles de cuir, aux pieds du tabouret, eux-mêmes fixés au sol par des crochets, tout comme le piano. J'ai poursuivi mon récital sans autre incident, ravi à l'idée d'être « enchaîné à mon art ».

- Bravo! bravo ! cria le comte de Gontaut Biron quand j'eus fini.

Ses applaudissements étaient les plus forts de tous.

- Acceptez-vous de vous joindre à moi pour reprendre un peu de Champagne ? me proposait-il de la façon la plus gracieuse. J'adore la musique par-dessus tout, et vous jouez selon mon cœur.

C'était un jeune homme de taille moyenne, vingt-cinq ans environ, aux cheveux blond clair partagés par une raie au milieu. Une épaisse moustache à la gauloise couvrait sa bouche mince en forme d'arc ; le nez était long et aquilin ; les yeux, très bleus ; et de petites oreilles donnaient à ces traits d'une extrême finesse un air de grande distinction. Il était l'image même de l'aristocrate français du XVIII^e siècle.

Cette nuit-là, sur le bateau qui roulait et tanguait, nous sommes devenus amis. Nous avons invité la dame américaine esseulée à se joindre à nous ; nous avons bu une bouteille de Champagne tout entière et sommes restés ensemble jusqu'aux petites heures du matin. La dame, séduisante et dans la force de l'âge, était la veuve d'un riche citoyen de Los Angeles. Elle délirait à propos de cette petite ville, dont nous n'avions jamais entendu parler, et assurait que c'était un paradis et que les gens y étaient les plus amicaux, et les fleurs et les fruits, les plus beaux du monde. Et pourtant, ajoutait-elle avec colère, les Américains feignaient de l'ignorer, préférant se ruer sur San Francisco, lieu béant de perdition et renié de Dieu, que l'on aurait dû raser jusqu'au sol!

[237]

Pour nous, tout cela sentait terriblement la littérature et tout ce qu'elle racontait nous semblait lointain et irréel. N'importe, elle nous invita chaleureusement à lui rendre visite et à faire de la musique avec elle - elle se disait harpiste ! A partir de cette nuit-là, nous restâmes tous trois inséparables.

Quand, au bout de cinq jours, les hautes vagues se furent un peu calmées et qu'il devint possible de se déplacer un peu plus librement, nous retrouvâmes l'appétit. Un soir, les hommes d'affaires que nous avions rencontrés au dîner du capitaine nous invitèrent à nous joindre à eux pour jouer au poker. J'étais assez bon aux cartes, en général, mais je ne connaissais pas ce jeu.

- Cela n'a rien de bien difficile, me dit Gontaut, qui avait très envie de jouer. Vous apprendrez en quelques minutes.

De fait, le poker est simple à comprendre, mais il faut du temps et du talent pour bien y jouer. Cela dit, le jeu me fascina. Même si les mises étaient très basses, j'étais perdant soir après soir. Je n'avais pas appris à cacher ma joie quand j'avais une forte main, ce qui faisait qu'ils cessaient de surenchérir sur moi, tandis que j'étais une proie facile pour leurs bluffs quand leur main était supérieure à la mienne.

- Arthur, prenez votre tête de joueur de poker!

Armand essayait bien de m'apprendre - trop tard ! j'avais perdu tout mon argent, y compris le petit extra qu'Astruc m'avait donné pour les pourboires. Plus question de jouer. Heureusement, nous devons arriver à New York le lendemain matin.

Mon steward promit de me réveiller à temps pour voir la statue de la Liberté, don de la France à l'Amérique ; mais j'étais debout et habillé des heures avant : c'était bien trop excitant de débarquer sur le sol du Nouveau Monde ! Quand nous sommes passés devant la statue, sa hauteur colossale

m'impressionna, et le pauvre juif polonais écrasé par la botte russe que j'étais fut bouleversé par ce symbole de liberté.

Avant qu'on nous permît de prendre pied sur le quai, un petit bateau amena à bord un docteur et les officiels de l'immigration, en même temps qu'une nuée de journalistes envahissait notre bateau, essayant d'interviewer le plus de passagers possible sur les raisons de notre retard (ils avaient appris les difficultés de notre traversée et entendu dire que le bateau avait subi quelques dommages) ainsi que sur les épreuves que nous avons subies. Après en être passés par là, nous eûmes enfin le droit de descendre à terre.

[238]

Au moment où je posais le pied sur le quai, un homme de haute stature s'avança vers moi et se présenta comme étant M. Ulrich, l'organisateur de ma tournée, délégué par la société Knabe.

- Cher monsieur Ulrich, lui dis-je avec un sourire embarrassé, tirez-moi d'affaire, je vous en prie. J'ai perdu tout mon argent au poker et j'ai besoin de monnaie pour les pourboires aux différents services du bord. Dix dollars suffiraient.

- Eh bien, eh bien, jeune homme ! dit-il en riant et en me tendant l'argent. J'espère que vous jouez du piano avec plus de succès que vous ne jouez au poker.

Je retournai au bateau en courant, y terminai précipitamment ce qu'il me restait à faire, et revins rejoindre M. Ulrich. Cette fois, il était accompagné de quelques photographes et journalistes, qui m'assaillirent d'un flot de questions rapides que j'avais du mal à comprendre :

- Qui étaient les joueurs de poker ? Quel effet cela fait-il d'être enchaîné à un piano ? Vous étiez le héros du bord, n'est-ce pas ? Vous êtes le fils d'Anton Rubinstein ? Est-ce que vous arpégez vos accords, en règle générale, à tous vos concerts ? Etes-vous un élève de Paderewski ?...

Ils n'attendaient même pas mes réponses. Finalement, Armand est venu à mon secours et je l'ai présenté à mon nouveau directeur. Du coup, les journalistes tenaient matière à s'exciter :

- Est-ce que vous êtes un vrai comte ? Venez-vous aux Etats-Unis pour épouser une héritière ? Portez-vous parfois une couronne ?...

Et de l'inonder de questions de ce genre. Gontaut avait de l'expérience ; il eut tôt fait de se débarrasser d'eux.

- Où allez-vous habiter, Arthur ? me demanda-t-il.

Ce fut M. Ulrich qui répondit :

- J'ai réservé une jolie chambre, avec piano, au Netherland Hôtel.

Armand éclata d'un rire teinté de dédain :

- Ce n'est pas possible ! Vous ne pouvez descendre dans un endroit pareil ! Le seul hôtel qui vous convienne dans cette ville est le Waldorf Astoria.

- Mais cela coûte terriblement cher ! protesta Ulrich.

- Tout ce qui est vraiment bien coûte cher, répondit Armand avec philosophie.

J'ai donc opté pour le Waldorf Astoria.

Un fiacre nous déposa devant l'énorme bâtisse rouge, qui donne sur la Cinquième Avenue et la 34^e Rue.

[239]

Après la déception que m'avaient causée les rues misérables et bordées de taudis que nous venions de traverser en sortant des quais, j'étais doublement impressionné par les dimensions de cet hôtel. M. Ulrich sourit :

- Attendez un peu de voir le *Flatiron Building*! C'est le plus grand immeuble d'appartements du monde, avec ses douze étages.

A la réception, nous demandâmes une chambre avec salle de bains. La chambre, précisâmes-nous, devait être assez vaste pour y installer un piano.

- Il est contraire au règlement de la maison d'avoir un piano dans une chambre, dit le réceptionniste. Mais nous pouvons vous donner une petite suite où vous pourriez jouer de votre instrument. Le prix est de vingt et un dollars par jour.

Ulrich était prêt à partir.

- C'est exorbitant ! me chuchota-t-il. Vous pourriez avoir une jolie chambre au Netherland pour quatre dollars seulement par jour !

- Non, répliquai-je. Cela me plaît, ici. Je prends cette suite. Tant pis pour le prix !

J'avais dit cela d'un ton sans appel. M. Ulrich abandonna le combat et, après que j'eus signé le registre, on nous fit monter à mes appartements. Et Dieu ! que c'était confortable ! Le petit salon était charmant, avec son canapé et ses bergères, sa table à écrire, son petit bar dans un coin et quelques livres sur un rayonnage. La chambre était si confortable que j'aurais pu y demeurer des semaines sans sortir. Les deux pièces avaient le téléphone. Mais ce qui m'enchantait le plus, ce fut la salle de bains, la première que j'eusse pour moi tout seul. Elle était parfaite : serviettes d'un blanc de neige, pendant proprement à un porte-serviettes, baignoire, avec savon parfumé et flacon de sels, et même robinet d'eau glacée - le tout à mon usage personnel. M. Ulrich riait de mon extase :

- Aux Etats-Unis, tous les hôtels ont des salles de bains privées, dit-il.

J'étais honteux de devoir reconnaître que l'Europe était si arriérée en matière d'hygiène. Je me rafraîchis, puis nous descendîmes prendre le thé et parler de ma tournée.

Mes débuts devaient avoir lieu deux jours plus tard, comme soliste accompagné par le Philadelphia Orchestra, au Carnegie Hall. Le programme retenait pour moi : le *Concerto en sol mineur* de Saint-Saëns, mon éternel cheval de bataille, et le même concert devait se répéter à Baltimore, Philadelphie et Washington. Les autres engagements en compagnie d'un orchestre étaient à Chicago, Minneapolis et Cincinnati, le reste de la tournée ne devant comporter que des récitals en soliste.

[240]

Le fait est que cela avait absolument l'air d'une vraie grande tournée de concerts, la première de ma vie, et j'en avais le cœur battant d'espoir et d'excitation. Quand je remontai dans ma chambre, le téléphone sonnait : c'était Armand de Gontaut qui m'invitait à dîner avec lui au grill-room de l'hôtel.

Pendant ce dîner, il me raconta tout de sa vie, et son histoire me passionna. Il vivait dans un monde aristocratique que je croyais disparu, avec ses loisirs, depuis la Révolution française - au sein d'une société où les jeunes

hommes persistaient à n'embrasser d'autre carrière que celle des armes, et où les principales occupations étaient le cheval, la danse, l'escrime et « la noce », la folle vie nocturne. Armand avait perdu sa mère très jeune et, depuis la fin de son service militaire, partageait avec son frère aîné, Louis, un appartement à Paris, où ils menaient exactement la vie qu'il m'avait décrite.

- Mon frère s'est marié il y a quelques mois, poursuivit-il, et je m'ennuyais à vivre seul. Alors, j'ai pris un travail en secret. J'ai maintenant un emploi d'agent de la firme française d'automobiles Panhard-Levassor, et c'est le second voyage en Amérique que je fais pour elle. Mais ne vous y trompez pas : je ne suis pas un vulgaire représentant de commerce. Ces gens ont ici un autre homme chargé de cela. Mon travail consiste simplement à vanter discrètement les voitures de la marque, dans les soirées que donne la riche société newyorkaise et où j'ai facilement accès, grâce à mon nom.

Il rit :

- Et dire qu'ils pensent tous que je chasse la jeune milliardaire !

Sa franchise me charmait ; j'avais, moi aussi, été franc avec lui, si bien que cet échange scella notre amitié et que nous décidâmes de passer ensemble tout le temps possible.

Le lendemain matin, après m'être éveillé tard, je voulus commander un petit déjeuner. Impossible de trouver un bouton pour sonner le maître d'hôtel. Je cherchai en vain un garçon d'étage dans le couloir, ou une femme de chambre, quand enfin un voisin aimable, voyant ma détresse, me renseigna utilement.

- Vous ne pouvez obtenir de service que par téléphone, me dit-il. Appelez le « service d'étage » pour les repas, le « valet » pour vos vêtements et votre blanchissage, et le « standard » pour tout le reste.

[241]

Cela m'avait l'air fort efficace. Dans mon cas personnel, cela tourna très vite au handicap majeur. J'étais habitué au contact personnel avec les serviteurs, à qui il était possible d'expliquer ses désirs par gestes, agrémentés de quelques mots, tandis que, par téléphone, il m'était difficile de me faire entendre et de comprendre la façon américaine de parler l'anglais.

Une autre mauvaise surprise m'attendait, ce matin-là ; mes chaussures que j'avais posées dans le couloir la veille pour qu'on les cire, comme en Europe, étaient demeurées là, intactes. Il fallait les envoyer chez le coiffeur en bas et attendre des heures avant de les récupérer. Mais tout cela n'était qu'inconvénients mineurs du système hôtelier américain.

Mon petit déjeuner, exquis, me fut servi après un dur combat avec le téléphone. J'appelai également le « kiosque » pour avoir les journaux du matin. J'étais curieux de voir s'ils faisaient le moins du monde mention de moi. Et vlan ! j'y avais droit ! Une grande photo de moi, prise sur le quai, et un gros titre en première page de l'un des journaux : *Rubinstein, le jeune pianiste polonais, acclamé comme un héros par les passagers de «La Touraine»*, étaient suivis de l'histoire de mon « enchaînement » (*sic*) au piano, sur lequel j'avais joué toute une nuit pour calmer les passagers, saisis de panique, du transatlantique français battu par les vagues et endommagé. Un autre journal, également en première page, publiait, à ma stupéfaction, une relation totalement fautive de notre innocente partie de poker : *Jeune pianiste victime de requins du jeu ! Des*

joueurs français lui ont raflé tout son argent au cours d'un poker marathon. Tels sont, plus ou moins, les titres comme je me les rappelle. J'étais vraiment scandalisé par le penchant pour le sensationnel de la presse américaine. Armand m'appela au téléphone ; il était inquiet, lui aussi, ayant fait partie des joueurs. Je promis de demander à M. Ulrich de protester.

Mais un autre coup m'attendait ce matin-là : ma prise de contact avec les pianos Knabe. On avait disposé trois grands pianos à queue de concert sur la scène du Carnegie Hall, pour me permettre de choisir, et ils se révélèrent tous trois insatisfaisants : le son était étouffé, le toucher, dur, les basses, faibles. Tout malheureux que j'étais, je devais feindre d'être content. Il n'y avait rien d'autre à faire, si bien que j'ai choisi celui qui avait un soi} un peu meilleur et que j'ai supplié l'accordeur d'en assouplir le jeu et de le rendre plus brillant. Il fallait que tout fût prêt pour la répétition et le concert, qui devaient avoir lieu le lendemain même.

[242]

Je rentraï à l'hôtel un peu déprimé ; mais je découvris dans ma chambre un piano Knabe d'exercice, qui sonnait mieux que celui de concert ; je mis donc tous mes espoirs entre les mains de l'accordeur.

Armand était là, venu me chercher pour déjeuner, quand le téléphone sonna :

- Trois messieurs désireraient vous voir, m'annonça le standardiste.

Et, comme je lui demandai qui ils étaient:

- Vous les avez rencontrés à bord du bateau et ils insistent pour être reçus.

J'avais très peur et envie de refuser de les voir ; mais Armand me dit :

- Faites-les donc monter ; je vais m'occuper d'eux.

Nos joueurs de poker français, une lueur de meurtre dans le regard, pénétrèrent dans le petit salon.

- Vous êtes un joli coco ! cria le plus jeune d'entre eux. Vous nous avez fait passer publiquement pour des escrocs, et tout ce que je vous ai gagné, ce sont dix misérables francs ! Quant à mon ami, il n'a pas gagné beaucoup plus ! Nous allons vous poursuivre en diffamation !

J'étais terrifié. Je ne savais que dire. Armand, une fois de plus, vola à mon secours :

- Messieurs, n'oubliez pas que, moi aussi, je suis victime de cette diffamation ; mais il se trouve que j'étais présent quand mon jeune ami a demandé à son directeur de l'argent, ayant perdu au poker tout ce qu'il avait. Le directeur a cru que cela faisait une bonne histoire pour la presse, mais il a oublié de nous demander à combien se montaient les mises, ce qui est cause de tout le mal. Les journaux publieront des excuses dès demain. Donc, ne vous en faites pas, asseyez-vous, et prenons un verre.

Les visiteurs se calmèrent immédiatement, et nous prîmes ensemble, agréablement, l'apéritif.

Après le déjeuner, je travaillai mon concerto, et ce, tout l'après-midi durant ; les pianos Knabe me donnaient un sentiment d'insécurité dont j'essayais de me débarrasser. Vers le soir, un étrange visiteur vint interrompre mon travail. Il s'agissait de mon cousin le plus proche, Adolf Neumark ; je me souvenais très bien de lui, au temps de mon enfance à Lodz. Il avait été renvoyé de l'école

russe, si bien que son père avait décidé de l'expédier aux Amériques, afin qu'il y fit son propre chemin dans la vie.

[243]

Nous n'avions plus jamais entendu parler de lui depuis ; tant et si bien que, ici, à New York, loin de chez moi, je le reçus avec affection. Il avait été impressionné par les journaux, et venait me dire combien il regrettait pour moi que j'eusse perdu tant d'argent avec ces dangereux « requins du jeu ». Nous avons beaucoup ri après que je lui eus dit la vérité.

Là-dessus, se greffe un incident drôle. Comme je lui demandais de descendre avec moi au grill pour dîner, il me répondit plutôt nerveusement :

- Est-ce que nous ne pourrions pas aller ailleurs ?

- Non, dis-je, je ne veux pas sortir ce soir, à cause de ma répétition et du concert de demain, et, par-dessus le marché, j'aime bien la nourriture d'ici.

- Alors, je ne peux pas t'accompagner, s'entêta-t-il.

- Pourquoi ? Tu leur dois de l'argent ?

- Non. (Et il rougit.) Mais, vois-tu, je travaillais ici comme serveur, il y a encore très peu de temps.

Voilà qui était nouveau pour moi : c'était ma première notion de la démocratie véritable. J'étais ravi ! Au fond du cœur, je n'avais jamais considéré aucune occupation, si humble fût-elle, comme inférieure à la mienne, ni jamais traité personne avec condescendance, pas même un pianiste sans talent. Je pris mon cousin Neumark par le bras et nous descendîmes fièrement au grill, où ses ex-collègues le servirent sans le moindre signe d'étonnement. Ainsi mon premier jour à New York se finissait-il en beauté.

32

Impatient de voir ce que l'accordeur avait fait de mon piano, j'arrivai au Carnegie Hall une demi-heure avant la répétition. J'y trouvai beaucoup des musiciens de l'orchestre déjà sur scène et qui s'offraient en famille l'habituelle cacophonie des instruments qu'on accorde et qu'on essaye. A dix heures juste, le chef d'orchestre, M. Fritz Scheel, fit son entrée et, sans perdre une seconde, commença à répéter l'ouverture de Weber qui devait précéder mon concerto.

[244]

Scheel était le musicien allemand type, parfaitement rompu, solide, mais froid. L'orchestre jouait splendidement - quel rêve c'eût été, pensais-je, de l'entendre sous la baguette d'un Nikisch ! Quand mon tour fut venu, M. Scheel me demanda immédiatement :

- Etes-vous apparenté au « grand » Rubinstein ?

J'avais souvent entendu cette question auparavant. Cette fois, elle m'irrita plus que jamais. Le piano sonnait mieux, à mon grand soulagement ; l'accordeur avait tenu sa promesse. Si bien que je jouai la longue introduction en solo du concerto beaucoup mieux que je ne l'avais craint ; au bout de quelques minutes, je m'étais gagné l'orchestre. La répétition se passa fort bien. M. Scheel était efficace et indifférent - quoique le tempo dynamique que j'imposais au dernier mouvement l'eût tout de même fait un peu réagir. Je rentrais à l'hôtel de bonne humeur et passai le reste de la journée dans l'attente

et l'espoir. Le soir venu, M. Ulrich arriva très en avance pour m'emmener au concert.

- La salle est bien remplie, me dit-il avec satisfaction, et William Knabe, son frère Ernest et leurs épouses sont arrivés de Baltimore et vous invitent à souper après le concert.

J'étais à peine assis depuis vingt minutes dans la loge - l'ouverture de Weber était courte - que l'on m'appela en scène. La salle, bien éclairée, emplie de monde, semblait deux fois plus grande que le matin. Mon apparition fut saluée par des applaudissements chaleureux. Tandis que je saluais, je pris soudain conscience d'un don qui m'a bien servi tout au long de ma carrière de concertiste : plus la salle était grande, plus le public était nombreux, et plus je me sentais en confiance et en pleine possession de mes moyens, sans aucune trace de ce trac qui afflige tant des meilleurs solistes de concert.

J'ai donc attaqué mon concerto avec un effet de choc formidable. Le public applaudissait chacun des mouvements et, au bout du brillant finale, je reçus une ovation monstrueuse. J'allai chercher deux fois le chef d'orchestre pour qu'il eût sa part des applaudissements, et je serrai la main du premier violon. Mais le public ne voulait pas abandonner et criait « Bravo ! Encore ! Encore ! ». On me rappela trois ou quatre fois, me forçant finalement à jouer un *bis*. J'interprétei fièrement la *Polonaise en la bémol* de Chopin. L'ovation redoubla et il me fallut jouer encore un autre morceau avant que le public se calme. De retour dans la loge, je fus bien forcé de retomber sur terre.

[245]

- Comment osez-vous jouer en rappel ? me cria Fritz Scheel, le visage tout froncé de rage. Vous avez démoli mon concert ! Jamais plus je ne vous permettrai de jouer avec mon orchestre !

Et il quitta la pièce, claquant la porte derrière lui.

J'en restai muet. Je ne savais pas que les *bis* étaient tabous dans les concerts symphoniques en Amérique ; en Europe, ils étaient généralement acceptés. La menace de Scheel était un rude coup ; elle tuait net la joie de mon succès. Soudain, la porte s'ouvrit et une vraie foule fit irruption dans la pièce. M. Ulrich, radieux, me secoua la main comme un manche de pompe, m'administra des claques dans le dos et cria :

- Formidable ! Vous avez été formidable ! Vous avez gagné !

Puis, il me présenta aux deux membres de la famille Knabe, qui étaient très aimables, et à leurs épouses ; les deux hommes m'étreignirent, leurs femmes m'embrassèrent. William, le frère aîné, dit gaiement :

- Prenez votre temps. Quand vous vous serez un peu reposé, nous vous emmènerons faire un bon souper.

Là-dessus, Armand survint, suivi de quelques amis qu'il me présenta. A mon tour, je le présentai aux Knabe. Son titre, comme d'habitude, produisit un effet magique. Ils balbutièrent :

- Nous feriez-vous l'honneur de vous joindre à nous pour souper, comte ?

- Comte, c'est un réel plaisir.

On aurait cru qu'ils essayaient d'apprendre à prononcer ce mot de « comte », tant ils l'employaient.

Armand, courtois comme toujours, baisa la main des dames et accepta l'invitation. De toute façon, il était décidé à passer la soirée avec moi.

Lorsque je racontai à M. Knabe et à M. Ulrich l'explosion de colère de M. Scheel, ils furent indignés.

- Il est obligé de continuer la série de concerts avec vous, dit M. Knabe. Nous avons payé.

Immensément soulagé, je me mis à signer joyeusement des autographes pour la foule qui se pressait, pendant que mes amis attendaient patiemment. Finalement, nous avons pu partir. Trois *hansoms* - des fiacres à deux roues à la mode anglaise - nous emmenèrent au Delmonico, l'un des deux endroits où souper les plus huppés de New York à l'époque (l'autre était le Sherry). Le restaurant était comble, mais les Knabe avaient une table réservée.

[246]

Les deux frères n'avaient, l'un et l'autre, qu'un peu plus de trente ans ; ils étaient grands et plutôt séduisants; leurs épouses étaient jeunes et jolies. Et qu'ils étaient gais, tous les quatre ! Mon succès était célébré chaque fois qu'on remplissait les verres, mais « le comte » restait le pôle d'attraction. Ils l'invitèrent à descendre chez eux à Baltimore, où je devais donner mon prochain concert, et Armand promit de venir.

J'étais très content de ce début en Amérique. Les critiques, le lendemain matin, exprimèrent des opinions divisées au sujet de mon jeu. Deux articles étaient enthousiastes ; un autre me prédisait un grand avenir ; un troisième vantait ma technique et mon brio, mais était moins convaincu de mon métier, et un quatrième critique, un certain M. Krehbiel, ne m'aimait pas du tout. Mais la balance penchait finalement en ma faveur.

Donc, après un petit déjeuner pris de bon cœur, je décidai de faire le grand tour de la ville. A franchement parler, New York était une métropole très laide, à l'époque. Cette longue et étroite péninsule, enserrée entre deux larges bras d'eau, était coupée verticalement par dix avenues et, horizontalement, par des rues qui, à ma surprise, portaient des numéros au lieu de noms. On disait ce découpage géométrique « pratique » ; personnellement, je le trouvais monotone. Les gratte-ciel majestueux n'étaient pas encore bâtis et la seule attraction qu'offrait le célèbre *Flatiron Building* était d'augurer déjà de ces tours par sa forme. Les artères les plus intéressantes étaient Broadway et Fifth Avenue. La première constituait le centre vital de New York, sorte de réplique des grands boulevards de Paris, tandis que l'autre avait un certain « grand air », grâce aux nombreuses bâtisses aux allures de palais que s'étaient fait construire les riches, surtout en face de Central Park. Les maisons des Vanderbilt, des Morgan, des Frick, des Astor et autres possédaient une beauté architecturale réelle. Les rues latérales du quartier « distingué » de la ville avaient été dessinées sur le modèle de certains secteurs de Londres, avec de petites maisons privées nettes et étroites, en rangs bien alignés. Le reste de la cité avait un air de pauvreté et de négligé ; les rues étaient sales et malodorantes, bondées de foules mal vêtues, au visage triste, et qui semblaient constamment pressées. Ce qui me déplaisait le plus, d'un point de vue esthétique, c'étaient les échelles qui pendaient, de balcon en balcon, à la façade de la plupart des maisons. Plus tard, lors de l'un de mes fréquents retours à New York, on m'a montré quelques aspects plus plaisants de la ville, tels Wall Street et ses alentours, les curieuses vieilles rues qui portaient des noms au lieu de numéros, l'exotique Chinatown et Riverside Drive.

[247]

En rentrant, en fin d'après-midi, de mon épuisante visite de la métropole, je trouvai des messages et une lettre des Knabe nous invitant, le « comte » et moi, dans leur loge au Metropolitan Opera, ce même soir. Caruso devait y chanter dans *Aïda*. C'était vraiment passionnant. Je téléphonai à Armand pour lui communiquer la grande nouvelle. Il la connaissait déjà et me recommanda de m'habiller en toute hâte; habit, cravate blanche et chapeau claque. Il m'attendrait dans le fumoir en bas.

Le fameux Opéra, vu de l'extérieur, avait l'air de tout sauf d'un théâtre ; on aurait pu passer devant sans le remarquer. En revanche, l'intérieur était vraiment impressionnant, tout rouge et or, ce qui avait grande allure. Nous avons pris place dans une des premières loges - le fameux « fer à cheval de diamants », appelé ainsi à cause de sa forme et de ses bijoux portés par les abonnées.

J'aimais déjà beaucoup *Aïda*; je l'aimai plus encore après avoir entendu Caruso. Il avait la plus phénoménale voix de ténor que j'aie jamais entendue : à la fois puissante et douce. La parfaite maîtrise qu'il avait de sa respiration et son merveilleux phrasé prouvaient qu'il était un musicien, et non simplement un ténor ; quand il chantait un grand air plein de tendresse, le simple timbre de sa voix me faisait venir les larmes aux yeux. Seuls, le baryton de Battistini, la basse de Chaliapine et, plus tard, le soprano d'Emmy Destinn ont eu le même effet sur moi.

Pendant l'entracte, on m'emmena dans les coulisses pour y rencontrer Caruso et M. Conried, le directeur de l'Opéra. Le chanteur, en vrai Napolitain qu'il était, se montra exubérant et cordial.

- Ah, bravo ! bravo ! J'ai entendu parler de votre grand succès, dit-il en m'embrassant (sans doute ignorait-il tout de moi, mais j'étais flatté).

Dans les années qui suivirent, grâce à Dieu, j'ai pu l'entendre souvent ; nous avons même figuré quelquefois dans les mêmes concerts.

Heinrich Conried, un Allemand, me reçut cérémonieusement dans son bureau ; il avait le sentiment de son importance et affichait des airs pompeux.

- Avez-vous entendu de bons chanteurs en Europe, récemment? Me demanda-t-il, ravi de mon enthousiasme pour Caruso.

[248]

- Je n'en connais qu'un, ai-je répondu, et c'est un génie : la basse russe Feodor Chaliapine.

Le directeur de l'Opéra se mit à rire, avec un rien d'ironie.

- *Mein junger Freund, me dit-il en allemand, je sais qu'il est bon ; mais aucune basse ne pourra jamais avoir de succès à New York après Edward de Reszke.*

Je n'insistai pas ; il fallut effectivement des années à Feodor pour conquérir l'Amérique.

Les Knabe, Armand et moi, nous prîmes le train pour Baltimore, tôt le lendemain matin. Je fis une chose stupide avant de partir. Je gardai mes coûteux appartements pendant les trois jours de mon absence, uniquement parce que j'étais bien trop paresseux pour emballer mes affaires et que l'idée

que l'on pût déménager le piano m'était intolérable. Ce genre de légèreté est un vice qui m'a causé des ennuis sans fin.

Voyager au sud de New York était chose compliquée, en 1906. Il fallait prendre un fiacre jusqu'à la 23^e Rue ; de là, un ferryboat vous faisait lentement traverser le fleuve jusqu'à Jersey City, où un train attendait pour vous emmener à Philadelphie, Baltimore, Washington, voire plus au sud.

Nous nous installâmes dans un wagon Pullman, ce qui était pour moi une nouveauté ; l'Europe n'en possédait pas encore. J'aimai le confort des fauteuils tournants et le garçon nègre qui brossa mes souliers, mon chapeau et mon manteau.

Les trois concerts dans les trois villes que je viens de citer, et où je jouai trois jours consécutifs, se passèrent bien, plus ou moins comme à New York, sauf que je n'y jouai pas de *bis*, bien sûr. Mes rapports avec M. Scheel redevinrent normaux, sinon amicaux. Les frères Knabe donnèrent une grande soirée dans leur ville, pour permettre à leurs amis de rencontrer « le comte », et semblèrent contents de mon succès. Je poursuivis ma tournée en compagnie de l'excellent accordeur George Hochman, qui devint pour moi un compagnon précieux et gai.

A mon retour à New York, où je devais donner mon premier récital de soliste, je trouvai une lettre du marquis Melchior de Polignac, un bon ami d'Armand. Il était propriétaire de la célèbre marque de Champagne Pommery & Greno et était de passage à New York, pour affaires. C'était une lettre très amusante.

[249]

En guise de prétexte à une simple invitation à déjeuner, il avait composé une longue épître sous forme de poème, dans laquelle il invoquait Vénus, Lucullus et les Muses en les priant d'inspirer notre rencontre. L'inclusion de ces personnages légendaires signifiait, dans la traduction prosaïque que j'en fis, que la chère serait de la plus haute qualité, qu'il aimerait que je lui joue quelque chose, et que nous jouirions de la compagnie de quelques dames de moralité légère. Armand, quand je lui montrai cette lettre, abonda dans mon sens.

- Polignac, m'informa-t-il, est un amoureux passionné de la musique, un gourmet et un chasseur de femmes invétéré.

Le déjeuner avait lieu au Saint Regis Hotel, dans une suite privée ; les invités étaient, en dehors de Gontaut et de moi-même, trois dames, toutes très séduisantes sans être trop jeunes, exactement comme je m'y attendais. L'une d'elles, grande et blonde, avait une poitrine généreuse et une assise bien arrondie. Je jetai aussitôt mon dévolu sur elle. Le marquis était un hôte merveilleux ; le menu surpassa mes espérances les plus audacieuses. On nous servit du caviar dans la boîte d'origine et du canard au sang. La salade, les fromages et le dessert étaient choisis avec soin, et nous bûmes du Pommery de la meilleure année pendant tout le repas. De telles agapes culinaires ne pouvaient manquer de produire l'effet désiré. Le vin nous ayant délié la langue, nous parlions fort, tous en même temps, riant à la moindre incitation et flirtant avec les dames.

Pour ma part, j'avais la main, aussi souvent que possible, sur la cuisse de ma voisine de droite, pour tenter de me faire une idée de ses jambes (les longues jupes les voilaient en ce temps-là). La dame répondait à mes avances

sans fausse modestie. Le café nous fut servi dans la pièce voisine, où une table était dressée pour jouer au poker. Je demeurai un moment avec Dorothy - c'était son prénom - dans la salle à manger et lui murmurai, plein d'ardeur :

- Où et quand puis-je vous revoir ? Vous me plaisez et je vous veux.

Elle eut un sourire adorable :

- Voici mon adresse. Venez jeudi prochain, à cinq heures.

Et elle m'embrassa furtivement. Inventant un prétexte quelconque, je m'excusai de ne pas jouer. Mes finances ne me permettaient pas le poker pour le moment - d'autant moins que le coût de l'hôtel commençait à peser lourdement ; et, ce qui n'arrangeait pas mes affaires, Armand aimait à m'amener certains de ses riches amis dans ma chambre, où je leur offrais alors à boire pendant que je jouais pour eux.

[250]

L'image du jeune pianiste sans le sou que j'étais, invitant sans rémunération des milliardaires comme les Belmont, les Gould et les Astor, m'amusait beaucoup.

Le jeudi de mon rendez-vous, quelques minutes avant cinq heures, je pris un fiacre pour me rendre chez Dorothy, 39^e Rue Est (je me souviens encore de l'adresse). J'avais le cœur battant d'excitation. Je sonnai ; un *butler* m'ouvrit, prit mon chapeau, mon manteau et me pria de monter au premier étage. Je gravis l'escalier en courant, dans l'espoir de trouver Dorothy en négligé et étendue sur un canapé, ou mieux encore sur un lit. Imaginez donc ma totale stupeur quand j'entrai dans une pièce bourrée de gens, parmi lesquels je reconnaissais des *ladies* célèbres, appartenant à la meilleure société new-yorkaise. Il me fallut pas mal de temps pour me ressaisir et être capable de baiser la main de l'hôtesse de façon naturelle. Elle fit avec moi le tour de ses invités, me présentant avec infiniment de style. Humilié par la leçon qu'elle me donnait, je m'efforçai à la conversation polie, pris une tasse de thé et me préparais à partir, quand elle m'arrêta à la porte.

- Vous ne vous en allez pas, n'est-ce pas ? Vous restez pour dîner, décida-t-elle sans attendre ma réponse.

Dans mon amertume, j'imaginai une longue corvée ennuyeuse. Une nouvelle surprise m'attendait : les invités commencèrent à s'écouler lentement de la maison et... je fus le seul à demeurer. Vénus et Lucullus firent leur réapparition ! Nous partageâmes un délicieux dîner, en bas, Dorothy et moi. Ensuite, nous avons pris le café et les liqueurs au salon ; elle a renvoyé les domestiques pour la nuit et, lorsque tout fut calme, nous sommes montés dans sa chambre.

Notre liaison fut de courte durée. J'étais trop rarement à New York, mais elle est restée dans ma mémoire comme l'un des événements inoubliables de mon séjour. Le moment où je la préférais, c'était, dans nos extases, quand ses yeux bleu pâle, ouverts tout grand, commençaient à loucher. La mythologie attribue la même caractéristique à Vénus.

[251]

Jusque-là, les choses s'étaient déroulées agréablement et sans à-coups. Ma première semaine à New York et alentour avait paru prometteuse, tant artistiquement que sur le plan personnel. Mais, maintenant, j'étais en face du véritable départ de ma tournée américaine, un tour de force, en un certain sens, puisque mon contrat avait été conclu sur la base de quarante concerts en moins de trois mois - ce qui signifiait un concert tous les deux jours.

Mon organisateur, M. Ulrich, m'annonça d'ailleurs une mauvaise nouvelle : mes deux récitals à New York devaient avoir lieu dans l'après-midi et dans un théâtre qui appartenait aux frères Shubert. On y donnait en outre une comédie musicale, avec un comédien célèbre, Eddie Foy, en vedette. Ulrich avouait que je serais le premier artiste jamais contraint de jouer dans de telles conditions.

- Pourquoi faire de moi le bouc émissaire ? demandai-je.

Ulrich répondit par un sermon sur la vie musicale en Amérique.

- L'intérêt principal de ce pays, en matière de musique, est concentré à New York, me dit-il, et surtout au Metropolitan Opéra, où sont présentés les chanteurs et les chefs d'orchestre à gros cachets. Les autres villes, à l'exception de Boston, suivent New York, sur tous les plans artistiques. La publicité est le facteur dominant de notre vie musicale, et elle entretient malheureusement le « sensationnalisme » plutôt qu'un véritable amour de l'art. Tout comme vous, les pianistes sont invités dans ce pays par les fabricants de pianos, à seule fin d'aider à promouvoir leurs instruments. Ce qui explique l'arrangement que nous avons conclu avec les théâtres Shubert. Voyez-vous, il est très coûteux de donner des concerts dans nos villes. Les frères Shubert ont des théâtres dans tout le pays et ont accepté, sur la base d'un pourcentage, de vous laisser « jouer sur leur circuit », comme ils appellent cela, en même temps qu'ils assument toute la publicité de la tournée.

Inutile de le dire, cette image que l'on me donnait de la musique en Amérique, jointe à la perspective de mon « circuit », me déprimait fort.

[252]

Ulrich le remarqua et tenta de me consoler :

- Ne soyez pas triste, dit-il. Tout cela n'est pas aussi mauvais qu'il en a l'air. Nous avons des engagements pour vous, avec de bons orchestres, à Chicago, à Cincinnati et à Minneapolis, et un récital à Boston, dans une vraie salle de concerts.

Mon premier récital à New York, au Shubert Theatre, devait me donner un avant-goût exact de tous ceux qui suivraient. A midi, alors que j'essayais mon piano, j'étais entouré par des girls à demi vêtues, qui formaient une étrange toile de fond à la toccata de Bach que je répétais. Peu accoutumées à la musique classique, elles ne cessaient de m'interrompre pour me demander de jouer des airs populaires. Certaines d'entre elles étaient parfaitement ravissantes, ce qui ajoutait à ma distraction.

Exactement comme je l'avais craint, ce théâtre n'était pas fait pour les récitals de piano et mon auditoire n'était pas musicien. Il applaudissait aux mauvais moments et les longs morceaux l'ennuyaient. Il préférait à tout mes *bis*, courts et efficaces. Et, cette fois, la critique fut plus sévère. Mes adeptes loyaux persistèrent à louer mon talent, mais trouvèrent à redire à ceci ou cela, imputant le fait à ma « nervosité visible ». M. Krehbiel, lui, condamna mon

récitai sans merci, en laissant percer le préjugé évident qu'il nourrissait à mon égard - il devait demeurer mon ennemi implacable pendant des années.

Nous prîmes ensuite le train pour Chicago, Hochman et moi. C'était la première fois que je voyais un wagon-lit américain - véritable expérience. Les sièges se transformaient en couchettes, deux banquettes formant cabine, avec une couchette « inférieure », et une autre « supérieure », ainsi qu'on les appelle. Les toilettes pour hommes et femmes se trouvaient à l'autre bout du wagon. J'avais hérité d'une couchette « supérieure », lieu inconfortable s'il en est pour dormir. Complètement habillé, il fallait tant bien que mal y accéder au moyen d'une échelle et, une fois installé derrière un lourd rideau vert sombre, on devait se déshabiller en position assise et courbée ; c'était vraiment un exploit acrobatique. Si, encore à demi assoupi, on avait le malheur de lever la tête, on se faisait une bonne bosse au plafond.

[253]

Les deux sexes utilisaient les mêmes compartiments, si bien que de pouvoir regarder les dames grimper à l'échelle pour accéder à leur couchette conférait malgré tout un certain piquant à la chose.

Comme nous arrivions à Chicago juste à temps pour ma répétition, Hochman me déposa à l'Orchestra Hall et emmena nos bagages à l'hôtel.

- Dépêchez-vous ! Tout le monde attend en scène ! me cria un employé de l'établissement en me montrant le chemin.

Sans perdre une seconde, me contentant de laisser tomber par terre manteau et chapeau, j'attaquai le premier octave du concerto de Saint-Saëns, et nous avons joué l'œuvre d'un bout à l'autre en moins d'une demi-heure, sans reprise ni interruption. M. Frederick Stock, le jeune chef d'orchestre, sauta de son estrade et m'embrassa, et l'orchestre cria « Bravo ! » - hommage rare pour une répétition. Ce qui les avait impressionnés le plus, c'était le spectacle de mon énergie intacte, après le voyage épuisant que je venais de faire. Et, comme rien n'a jamais été plus encourageant pour moi que l'approbation de mes collègues musiciens, j'en étais tout ragaillardi.

Chicago avait la réputation d'être une cité battue par les vents et, ce jour-là, il y faisait un froid mordant. Les rues, couvertes de neige et glissantes, faisaient de la marche un jeu de hasard, et le vent tranchant et glacial menaçait de m'emporter la tête. Je dus renoncer à l'idée d'explorer la ville à pied. D'ailleurs, je dois confesser, à mon regret, que je n'ai pratiquement pas eu une chance de voir quoi que ce soit de toute ma tournée ; nous nous déplaçons trop rapidement d'une ville à l'autre, si bien que, hormis certains incidents particuliers, tous mes souvenirs sont ceux de gares, d'hôtels et des salles où j'ai joué.

Ce soir-là, à Chicago, pourtant, je refusai d'abdiquer. J'étais décidé à jouir de ma soirée libre et de mon humeur au beau fixe.

- Prenons un fiacre et allons au théâtre burlesque, me proposa Hochman.

Les spectacles burlesques, autrefois, étaient très différents de ce qu'ils sont aujourd'hui. Ils offraient une combinaison de vaudeville, de comédie et d'opérette, et tout l'accent était mis sur ces sketches courts, joués par des comédiens souvent vulgaires, mais toujours irrésistiblement drôles. Depuis cette soirée à Chicago, je n'ai jamais manqué un burlesque chaque fois que j'en ai eu l'occasion.

[254]

Mes favoris étaient les comédiens Weber et Fields. Leurs bouffonneries et leur argot américain me faisaient tomber de rire de mon fauteuil.

Le Chicago que j'ai connu en 1906 offrait de plus une autre attraction, très originale. Tout le quartier de South Michigan Avenue, que l'on appelait le « district de la lanterne rouge », était grand ouvert aux visiteurs. Ce qui faisait tout le sel de l'endroit, c'était que chaque bordel portait la marque d'une race différente : on y avait le choix entre les maisons exclusivement nègres, japonaises ou chinoises, ou d'autres, plus coûteuses, ne présentant que des produits d'importation européens variés. Ce devait être une source d'enquête inépuisable pour les étudiants en ethnologie ; mais, Hochman et moi, nous nous en sommes vite fatigués. A chaque porte, une grosse négresse nous invitait à pénétrer dans une pièce où un vieil homme jouait des airs sur un piano droit. Un moment plus tard, deux ou trois filles, à demi endormies et vêtues, descendaient pour nous fixer d'un œil vide, en attendant les boissons que nous étions supposés commander. Nous visitâmes ces endroits comme on visiterait un musée : nous regardions ce qui nous entourait, sans toucher aux objets exposés.

Tout bien considéré, je garde un souvenir de gratitude pour Chicago. Un jeune Suisse-Américain, Rudolf Ganz, qui avait réussi aux Etats-Unis, eut pour moi des mots de louange très chaleureux et m'a toujours honoré de son amitié depuis lors. Mon concert avec le Theodore Thomas Orchestra, sous la direction de Frederick Stock, fut un gros et solide succès, à la fois auprès du public et de la presse. La « cité des vents » est demeurée pour moi une loyale amie, encore à l'heure où j'écris ces lignes.

En dépit de la fatigue et de la précipitation de cette tournée, je l'appréciais de plus en plus. Dans certaines villes, les Shubert Theaters étaient libres de tout spectacle juste à ce moment-là, et j'en avais donc l'usage exclusif. En outre, à la différence des salles de New York, ils étaient plus ouverts aux concerts, et le public y était plus connaisseur en musique.

Quelques incidents, tantôt amusants, tantôt moins drôles, vinrent briser ici ou là la monotonie de la tournée. Pendant un concert à Columbus, dans l'Ohio, je venais d'attaquer le premier mouvement d'une sonate de Beethoven, quand l'ongle de mon pouce se prit entre deux touches blanches et éclata. Un flot de sang vint inonder tout le clavier. Mais j'ai continué à jouer, oubliant la douleur, totalement absorbé dans l'effort. Ce ne fut qu'à la fin du mouvement que le mal devint si aigu que je dus sortir de scène pour me faire bander le doigt.

[255]

Quand je suis revenu pour continuer la sonate sur le clavier fraîchement nettoyé, mes auditeurs ont éclaté en applaudissements. Ils avaient douté, à la vue du sang, que je sois capable de finir le concert. Les journaux le lendemain matin, donnèrent plus de place à mon « tour de force Spartiate » qu'à mon interprétation.

Un autre incident, comique cette fois, arriva à Saint Louis, la ville la plus occidentale de ma tournée. Le lendemain matin de mon concert, j'étais occupé à prendre mon petit déjeuner au lit, quand j'entendis frapper à ma porte.

Pensant que c'était un domestique, je criai : « Entrez! » et vis arriver un homme à l'air étrange, en complet gris clair à carreaux. Il n'était pas rasé, avait de longs favoris noirs et portait un melon marron sale, qu'il n'avait pas enlevé. Il avait l'allure du parfait traître de mélodrame. Sans expliquer sa présence il s'assit au bord de mon lit et se mit à parler, vite et nerveusement dans le pire des jargons nasillards du Middle West. Au lieu d'écouter ce qu'il racontait, mon attention était rivée à la montre en or et à l'argent que j'avais laissés sur une table, hors de ma portée.

L'homme commença à manifester de l'impatience, en voyant mon visage sans expression, et se mit à gesticuler d'étrange manière, se fourrant une main, puis l'autre, puis les deux à la fois, dans la bouche. Pris de panique, persuadé d'avoir affaire à un fou, j'étais bien trop effrayé pour appeler à l'aide ou empoigner le téléphone.

Soudain, l'homme se lève d'un bond, comme pour s'apprêter à s'en aller, tira de sa poche une longue feuille de papier et me la lança. Je la ramasse et regarde : c'est le programme d'un spectacle de vaudeville. Il montra du doigt l'un des numéros - et, ah ! - toute l'affaire devient claire ! Sa spécialité est d'imiter des instruments de musique, le violon surtout, le violoncelle et la trompette. Et son tour consiste à « jouer », en se servant uniquement de la bouche et des mains. Mais il a besoin d'un pianiste et, ayant lu un vague article à mon propos, il a décidé de me demander de faire équipe avec lui pour une tournée de vaudeville!

Lorsque j'essayai timidement de lui expliquer que c'était impossible, il devint furieux, se mit à hurler et, les yeux exorbités à me regarder d'un air menaçant. Incapable de me défendre dans mon lit, terrifié à mort, et toujours préoccupé par mes affaires laissées sur la table, je hochai finalement la tête en signe d'acceptation et promis de signer un contrat le lendemain matin. Dieu ! quel soupir j'ai poussé en entendant la porte se refermer derrière lui.

[256]

J'ai empoigné le téléphone, appelé George Hochman pour lui demander de venir aussitôt dans ma chambre. Quand je lui eus raconté l'histoire, il prit peur, lui aussi, et nous résolûmes de quitter immédiatement la ville, par le prochain train.

Décrire ma tournée en détail, ville par ville, et concert par concert, serait une tâche difficile et ingrate. Plus nous allions, plus les choses tournaient à la routine, interrompue çà et là par un récital exceptionnellement bon ou mauvais. Parfois, j'ai également eu la grande chance de rencontrer des gens intéressants.

Sur le chemin de notre retour à New York pour mon second récital, George, comme à son ordinaire, n'avait que San Francisco à la bouche ; il avait une vraie passion pour cette ville.

- Quel dommage que nous n'y allions pas ! disait-il. C'est la plus belle ville du monde, et en même temps la plus gaie. C'est le dernier endroit du vieil Ouest Sauvage où restent encore des saloons, des maisons de jeux, des femmes, des spectacles et tout ce qu'on peut rêver... un endroit idéal pour vous!

Tout cela me faisait venir l'eau à la bouche, à moi aussi ; si bien qu'on imaginera ma joie quand, dès mon arrivée à New York, M. Ulrich m'annonça que j'étais engagé pour deux concerts dans cette cité fabuleuse, à la fin de ma tournée.

En attendant, c'était un New York tout différent que je retrouvais, cette fois. Mon ami Armand de Gontaut était reparti pour Paris. Sans lui, je me sentais un peu abandonné, en dépit du fait que les « quatre cents huiles de la haute », ainsi qu'on appelait les riches, continuaient à me bombarder d'invitations.

Mon second récital au Shubert se passa mieux que le premier - sauf que, cette fois, les critiques ne vinrent pas (ils avaient pour habitude de ne « couvrir » que les débuts). Les journaux étaient d'ailleurs pleins de l'affaire Josef Hofmann : une femme mariée, appartenant à une famille distinguée de la Caroline du Sud, s'était enfuie avec le célèbre pianiste, emmenant ses enfants avec elle, et ils étaient partis sans laisser d'adresse. Le mari outragé jurait de les ramener. Ce scandale était évidemment le grand sujet de toutes les conversations...

[257]

Pour en revenir à ma tournée, je me souviens avec plaisir de mon concert à Boston, au Jordan Hall. Il faisait un froid noir, mais j'eus tout de même une salle quasi pleine, et l'ambiance était plus européenne que partout ailleurs en Amérique. Je ratai Mlle Drew, mon amie de Berlin, que j'avais espéré revoir dans sa ville natale.

Mes concerts touchaient à leur fin. En dehors du calendrier préétabli, j'obtins encore quelques engagements flatteurs dans des villes importantes telles que Baltimore, Washington, Providence, Cincinnati - preuve que ma tournée avait été un succès. Malheureusement, le pays entier se forgeait ses opinions en les calquant sur celles de New York, si bien que les mauvaises critiques de M. Krehbiel me faisaient beaucoup de mal. En passant, il me faut ici dénoncer certains procédés assez pervers qu'emploie la publicité américaine. Dans une critique très dure de mon premier concert, M. Krehbiel avait écrit quelque chose de ce genre : « Il est passé à côté du sens de ce morceau, en dépit de *la dextérité phénoménale de son doigté.* » Et M. Ulrich eut tôt fait de sortir ces derniers mots de leur contexte, pour les utiliser dans chaque annonce publicitaire, tout le long de ma tournée!

Une lettre arriva de Baltimore, qui fut un rude coup pour le pauvre George et une grande déception pour moi. Les Knabe écrivaient que le voyage à San Francisco était abandonné, mais que j'avais en retour un engagement à Chicago. La raison de ce changement était aisée à deviner : il était beaucoup plus économique de nous envoyer dans la « ville des vents » que dans la lointaine métropole de Californie.

Mon dernier concert eut donc lieu à Chicago. J'étais plein d'ardeur ce jour-là, et le public me réserva des adieux chaleureux. J'eus la délicieuse surprise de voir, cette fois, apparaître ma vieille amie Mlle Drew, pendant l'entracte. Son mari, me dit-elle, était le pasteur d'une église des faubourgs, c'était là qu'ils vivaient depuis leur mariage. Le lendemain, je déjeunai dans leur modeste et charmant logis et leur fis un récit coloré, mais prudent, de ma vie à Berlin après leur départ.

Le même soir, alors que George Hochman et moi, nous nous apprêtions à sortir pour nous rendre à un spectacle de burlesque, le réceptionniste nous arrêta à la porte, pour nous annoncer que San Francisco venait de subir un terrible tremblement de terre et que la ville entière était en flammes. Il nous tendit l'édition spéciale d'un journal publiant une description complète de la catastrophe.

[258]

C'était arrivé de nuit ; la ville avait été complètement surprise et la population s'était enfuie pour se réfugier partout où il y avait des espaces découverts ; on ne comptait pas les morts et les blessés ; des quartiers entiers s'étaient effondrés... Et bien d'autres détails atroces. Nous étions horrifiés.

- Nous aurions été pris dedans! s'écria George. Votre premier concert devait avoir lieu hier, précisément !

Il se tordait les mains de stupéfaction.

- Et moi, comme un fieffé imbécile, qui injuriais les Knabe, pour ne nous avoir pas permis d'y aller ! Voilà maintenant, s'écria-t-il, qu'ils nous ont sauvé la vie!

Quant à moi, j'étais bouleversé d'avoir ainsi, miraculeusement, échappé au pire.

Ma situation financière était devenue alarmante. L'argent que j'avais reçu par contrat était totalement dépensé. Le Waldorf Astoria, les petites réceptions dans ma chambre, les journées coûteuses en compagnie d'Armand m'avaient ruiné. Mon extravagance était explicable en un sens, toutefois. C'était la première fois de ma vie que j'avais une assez forte somme en ma possession, et je n'avais pas encore appris la façon de m'en servir. L'argent en tant que tel n'a jamais eu d'autre signification pour moi que d'être bon à la dépense. Bref, j'étais totalement dépourvu du moindre sens de l'économie - lacune qui s'est révélée fatale pendant une grande partie de ma vie.

J'écrivis et télégraphiai à M. Astruc pour réclamer son aide, car il avait droit à une faible part de mon argent, selon les stipulations du contrat. William Knabe, très généreusement, ordonna à M. Ulrich de payer la dernière note du Waldorf.

Ainsi donc, un beau jour du début d'avril, mes affaires se trouvèrent-elles totalement empaquetées, et moi-même, prêt à rentrer à Paris. Mon bateau serait de nouveau le vieux *Touraine*, de si mauvaise mémoire. Je redoutais mortellement cette idée ; mais George m'assura qu'il n'y avait pas meilleure saison que le mois d'avril pour une traversée en mer. M. Knabe, M. Ulrich et Hochman vinrent jusqu'au quai me faire leurs adieux et, plus tard, dans ma cabine, je découvris de ravissantes fleurs, un panier de fruits et une bouteille de Champagne, envoyés par quelques-uns de mes nouveaux amis. Il y avait également un mot charmant et une boîte de mouchoirs très fins, de la part de Dorothy.

[259]

Quand un interviewer me demanda les impressions que je rapportais d'Amérique, je lui fis la réponse banale et courante : « Grand pays, en plein

progrès, bons hôtels, bons orchestres, etc. » En réalité, j'ai dû réfléchir longtemps avant de mettre le doigt sur mes véritables impressions.

La plus grande partie de l'Amérique, telle que je l'ai vue en 1906, était laide. A l'exception de quelques grandes cités, la campagne offrait une image assez sinistre. La plupart des villes avaient été dessinées à la hâte et s'étaient développées de même, toutes construites sur un seul modèle. Les squares reposants, avec leurs bancs, leurs arbres, leurs fontaines, ou les parcs, y étaient presque inconnus. La campagne libre, que j'avais pu observer par les fenêtres de mes compartiments Pullman, avait un air désolé et peu séduisant. J'avais été stupéfait à la vue des immenses étendues de terres en friche, des forêts inhospitalières, des énormes amoncellements d'ordures et de ferrailles dans les faubourgs des petites villes, le long des voies de chemin de fer. Mes amis américains chantaient les louanges des Chutes du Niagara, des Montagnes Rocheuses, du Grand Canyon et de la Floride. J'étais déçu de n'avoir rien vu de tout cela, mais il ne s'en agissait pas moins là d'œuvres de la nature et non des hommes.

En revanche, j'étais fasciné par le peuple américain. L'immigration en masse, encore récente, d'Européens de toutes sortes, était parvenue à donner un tout harmonieux, en dépit de sa disparité. La volonté dynamique de réussite, dans ce nouvel environnement, était passionnante à regarder. On appelait l'Amérique « le pays des occasions à saisir », et c'était bien la vérité. Et comme j'aimais l'argot plein d'humour et de piquant acéré de ces gens ! C'était rafraîchissant de les écouter, après les Anglais et leur façon polie de bien réciter leur langue comme une leçon.

Et quant à mes contacts personnels avec les gens, j'en avais retiré des impressions mélangées. Le public des concerts en général vivait encore sous le régime de la publicité brutale et à grands renforts de roulements de tambours utilisée par le vieux Barnum. Par exemple : le titre de « Rossignol suédois », attribué à Jenny Lind l'avait rendue infiniment plus populaire que sa voix même ; la face léonine à crinière blonde de Paderewski et son train spécial personnel étaient devenus des symboles - les gens attendaient une nuit entière près de la voie ferrée pour voir son train passer, mais ils n'auraient pas fait le moindre effort pour aller l'entendre jouer. Dans mon propre cas, le nom du « grand » Anton Rubinstein rendait encore un son magique.

[260]

Souvent, quand on me demandait si j'étais son fils et que je répondais par la négative, les gens refusaient de me croire.

A mon étonnement, je n'avais pas rencontré de musicien américain pendant ma tournée, sauf le charmant Rudolf Ganz et les quelques chefs d'orchestre avec lesquels j'avais joué. Mes collègues pianistes semblaient me boycotter, moi et mes concerts. J'essayais en vain d'en découvrir l'explication. J'ai tout de même fini par en apprendre la raison, par la suite, à bord du bateau.

Apparemment, on avait collé sur moi cette étiquette : « Grand talent, excellent tempérament, promesse d'une brillante carrière, mais manque encore de maturité... a beaucoup à apprendre. » Je dois admettre que c'était également mon opinion.

Le premier jour, au déjeuner dans la salle à manger du bord, je découvris deux pianistes célèbres : le Français Raoul Pugno et Joseph Lhévinne, un jeune Russe qui avait fait des débuts sensationnels à New York. Un peu plus tard, au salon, tous deux vinrent me trouver le plus gracieusement du monde, pour me parler et m'inviter à prendre mes repas avec eux, à leur table. Ce geste marqua le début de l'une des plus merveilleuses traversées de ma vie.

M. Pugno frisait la soixantaine ; il était très gros et râblé, mais était l'image même du Français débonnaire. Joseph Lhévinne, lui, avait au plus trente ans, le visage glabre et d'une sensibilité très juive, avec une expression triste dans des yeux un peu protubérants, et portait une perruque bouclée et artistiquement arrangée pour couvrir sa calvitie précoce. Quand il parlait ou riait, sa voix haut perchée faisait penser à celle d'un enfant. Et il y avait bien quelque chose d'enfantin dans sa nature. J'aimais et j'admirais en lui à la fois l'homme et l'artiste.

Le matin du second jour de notre traversée, comme j'avais décidé d'aller marcher sur le pont-promenade pour combattre un malaise possible, je tombai sur un homme en cape e béret, se livrant à la même activité.

[261]

Nous marchions tous deux en sens inverse, quand, me croisant, soudain il m'arrêta.

- N'êtes-vous pas Rubinstein, le pianiste ? me demanda-t-il.

- Oui, dis-je en continuant à marcher. (J'avais des vagues plein la tête.)

Mais il ne me permit pas de poursuivre.

- Que pensez-vous de Pugno ? me questionna-t-il.

- Très bon.

- Et de Paderewski ?

- Magnifique, colossal, un grand, dis-je, l'air malheureux, car je ne me sentais pas très bien.

- Et que dites-vous de Josef Hofmann? insista l'homme.

C'en était trop. J'étais au bord du mal de mer, et je perdis patience.

- Hofmann ? explosai-je. Hofmann doit être complètement fou, pour avoir ainsi enlevé une femme vieille et laide, et avec tous ces enfants !

L'homme rétorqua tranquillement :

- Comme vous avez raison ! Voyez-vous, c'est moi le mari de la dame.

Imaginez ma tête!

George Eustis, l'infortuné mari, était un gentleman distingué ; avec un de ses amis, Robert Chanler, il devint membre de notre groupe, à bord. J'ai d'ailleurs le plaisir d'ajouter que la mer ne menaça que ce matin-là et que notre traversée fut, finalement, des plus calmes,

A dîner, un soir, je me plaignis, auprès de mes collègues plus âgés, du boycott dont j'avais l'impression d'être victime, et ils se sont tous deux mis à rire.

- Nous sommes tous dans le même cas, dit M. Pugno. Les fabricants de pianos américains nous louent pour leur publicité et, comme chacun d'entre nous est affecté à une marque différente, ils nous maintiennent dans l'isolement. La meilleure preuve en est que j'ai joué sur un Baldwin, Lhévinne, sur Steinway, vous, sur des Knabe, et que nous avons eu beau voyager tous

dans le même pays et en même temps, ce n'est que maintenant que nous nous rencontrons !

Et Lhévinne ajouta de son côté :

- Il existe une telle rivalité entre eux qu'ils nous considèrent comme des champions de boxe se battant pour leurs couleurs.

Le soir, nous jouions au poker, pour de très petites mises, mais à grand bruit. Bob Chanler, peintre connu, membre de la riche famille des Astor et grand excentrique, était le meneur de ces jeux bruyants.

[262]

C'est lui, incidemment, qui épousa par la suite Lina Cavalieri, grâce à une petite annonce dans un journal. Par beaucoup de côtés, il me rappelait Jaroszynski - même charpente, même voix fracassante et même impuissance à se contenir. Chanler aimait les grosses blagues ; il adorait rafler les restes de saucisse, de poisson ou de fromage fleurant fort et les fourrer dans les chaussures déposées devant les portes, le soir, pour être nettoyées. Une fois, au poker, comme Lhévinne étalait un full inattendu, Chanler lui administra, par plaisanterie, un coup sur le crâne qui déranga la perruque.

Selon la coutume, le commissaire du bord devait organiser un concert de charité pour les orphelins de la Marine, la veille même de notre arrivée. Cette fois, il était fort embarrassé par l'abondance de pianistes : lequel choisir ? Nous décidâmes de l'aider en organisant un programme original et amusant: chacun de nous à son tour devait jouer une valse, puis accompagner deux chanteurs du Metropolitan Opéra qui étaient également à bord - le ténor Gilibert et sa femme, une soprano.

Précédé du traditionnel dîner du commandant de bord, le concert commença par l'élégante interprétation de la Valse de Saint-Saëns par M. Pugno, suivie d'un des grands airs de Faust chanté par M. Gilibert. Venant ensuite par rang d'âge, Lhévinne joua la difficile paraphrase du Danube Bleu de Schulz-Evler, et ce de façon epoustouflante, puis donna en bis le Nocturne pour la main gauche seule de Scriabine. La main gauche de Lhévinne était fabuleuse : elle pouvait faire l'envie de tous les pianistes.

Après le grand air de Micaela, de Carmen, chanté par Mme Gilibert, j'attaquai la Méphisto Valse de Liszt. Pour finir, les Gilibert chantèrent un duo tiré d'une opérette de Messager, que j'accompagnai, et cela conclut le programme.

Tout le monde se déclara enchanté de ce concert ; les pauvres orphelins reçurent une substantielle somme d'argent, et le commandant nous offrit un « souper » de luxe. La Touraine faisait cette fois son possible pour effacer le cauchemar de ma première traversée.

Le débarquement au Havre fut frénétique, avec les passagers qui allaient et venaient comme des fous du haut en bas du navire, s'inquiétant de leurs bagages et accueillant leurs parents et amis. Toute cette agitation qui m'entourait provoqua en moi un accès de tristesse. J'avais infiniment aimé ces huit jours insoucians en compagnie de gens si talentueux, pleins de vie et d'intelligence.

[263]

Mon retour à Paris représentait un énorme point d'interrogation. Sans aucun concert en vue, avec peu d'argent devant moi, et endetté que j'étais auprès de M. Cordovinus et du tailleur, je voyais l'avenir immédiat sous les couleurs les plus noires.

35

- Avez-vous décroché un contrat pour la saison prochaine ? me demanda M. Astruc, quand je pénétrai dans son bureau.

- Non, dis-je. Ils ont engagé Busoni.

Et je tentai de lui expliquer combien il était difficile pour les Knabe d'employer le même pianiste deux ans de suite pour promouvoir leurs pianos.

- Voyez-vous, poursuivis-je, ma tournée n'a été pour eux qu'une expérience. Maintenant, ils ont besoin d'un artiste de renom international.

Il était déçu et sombre - et moi, donc !

Ma réapparition à la pension de M. Cordovinus n'eut rien de réconfortant. Le pauvre homme vivait dans l'illusion qu'un artiste se bâtissait une fortune du soir au matin, en Amérique, et, me voyant aussi impécunieux que par le passé, il perdit à la fois ses illusions et l'espoir de revoir bientôt l'argent de ma note, vieille de deux mois. Mais il avait bon cœur, M. Cordovinus.

- Essayez de me payer par petites mensualités, suggéra-t-il.

J'avais compris : il acceptait de me garder dans sa pension, pour le moment.

Déprimé et découragé, je passai ma première semaine à Paris sans voir personne. Un matin, pourtant, je décidai de m'enquérir si Armand de Gontaut était en ville. Il répondit lui-même au téléphone.

- Quelle bonne surprise, mon cher ! dit-il. Cela fait plusieurs jours que j'essaie de vous joindre ; mais personne ne sait où vous perchez.

[264]

Cher Armand ! Il était le seul à n'avoir aucune illusion sur l'Amérique ni sur le résultat de ma tournée, et il était certainement conscient de ma situation présente.

- Si vous n'avez rien de mieux à faire, poursuivit-il, déjeunez donc avec moi dans un petit bar qui s'appelle le Fouquet's, sur les Champs-Élysées.

La voix d'un véritable ami est le meilleur des baumes, ai-je découvert ce jour-là.

Le Fouquet's, maintenant célèbre, au coin de l'avenue George-V, n'était alors qu'une petite salle oblongue, avec un grand bar et quatre à six petites tables où l'on pouvait se faire servir à déjeuner ou à dîner. Le bar, pour l'apéritif, était le point de ralliement des jeunes aristocrates et ploutocrates de la « jeunesse dorée », dont la vie était axée sur les courses de chevaux, les sports et le sexe opposé. Armand était un membre actif de ce groupe, où il tranchait cependant par son esprit cultivé et son amour de la musique.

- Où habitez-vous ? fut sa première question, après que nous eûmes pris place à une table.

Quand je lui eus décrit la pension, il s'exclama :

- Cela m'a tout l'air d'un endroit abominable ! J'ai une bien meilleure idée pour vous. Venez habiter chez moi. La chambre de mon frère, dans l'appartement que nous partagions, est libre depuis qu'il s'est marié ; elle est à

vous. Vous trouverez un Pleyel décent dans mon living-room, sur lequel vous pourrez travailler sans être dérangé.

C'était une offre trop généreuse pour qu'on pût l'accepter ; mais je n'ai pas eu la force morale de refuser. Ma fortune était à marée basse et, pour moi, c'était le salut.

- Merci, merci, mon cher, dis-je, très ému. J'accepte de tout cœur, mais j'espère ne pas être une gêne. Au moins, laissez-moi payer ma nourriture et mon blanchissage.

- Fariboles ! répondit-il. Le matin, mon « butler » prépare un petit déjeuner léger, et je déjeune et dîne dehors. Le blanchissage est fait par une femme qui vient deux fois par semaine. Vous n'avez donc à vous préoccuper de rien.

Joyeux comme une alouette, je me débrouillai de façon ou d'autre pour réunir assez d'argent et payer un mois de ma dette à M. Cordovinus, en promettant de payer le reste dans un avenir très proche. Mes valises ne pouvaient contenir tous les livres et toute la musique que j'avais accumulés ; je dus en laisser beaucoup derrière moi. Le même jour, en fin d'après-midi, je m'installais dans le ravissant appartement d'Armand, avenue Kléber. La chambre de son frère, dont j'héritais, avait tout d'un paradis pour moi.

[265]

Elle comportait un large lit, moelleux et confortable, une tenture murale claire et gaie, des meubles Louis XV et, ô joie! l'eau courante. Un salon élégant et une petite salle à manger séparaient ma chambre de celle de mon ami, et un couloir menait à une vaste salle de bains, à la cuisine et à la chambre de service. Ferdinand, le valet- « butler », prit immédiatement mes valises en charge, les vida en un rien de temps et disparut avec les choses à nettoyer, à repasser ou à laver.

A partir de ce jour, ma vie entra dans une nouvelle phase, non pas exactement celle qu'il eût fallu à mon développement moral et artistique, mais une phase des plus fascinantes et émoustillantes pour un garçon de dix-neuf ans. Quand j'y pense, tout ce que je peux dire, c'est que j'y ai appris le sens de ce qu'on entend par « mener une vie dissipée ».

Armand de Gontaut Biron était un des favoris de la « jeunesse dorée ». Il me présenta à ses amis dans les termes les plus flatteurs : le plus grand des musiciens, le plus intelligent des hommes, grand polyglotte - « et il raconte des histoires à mourir de rire ». Une telle introduction ne pouvait manquer son but ; je fus immédiatement adopté en permanence dans la compagnie, tout en restant un peu teinté d'exotisme. Par une curieuse association d'idées, j'y vois une certaine analogie avec mon Lesekränzchen de Berlin.

Les journées commençaient tard. Je prenais mon petit déjeuner, composé de café, de croissants et de miel, au lit, en lisant Le Gaulois, journal du matin très réactionnaire et royaliste, fondé et édité par un juif converti, M. Arthur Meyer, lequel était marié avec une duchesse française. Paradoxe absurde s'il en est ! Bien peu d'années seulement avaient passé depuis la tragédie de l'affaire Dreyfus, qui avait brisé des familles et divisé le pays en deux camps opposés. Armand n'était abonné qu'au Gaulois et à un journal sportif.

Vers midi, en robe de chambre, j'avais à peine le temps de jouer deux ou trois choses sur le Pleyel qu'il était déjà temps de m'habiller et d'aller déjeuner. Nos amis se retrouvaient au bar du Fouquet's pour l'apéritif et pour tirer des

plans pour la journée. Nous déjeunions habituellement sur place, à moins que nous ne préférions un vrai restaurant, histoire de changer un peu. Les après-midi de ces messieurs se passaient aux courses, quand il y en avait, ou à jouer dans un club, ou à participer à des parties de poker privées. C'était le seul moment de la journée où je pouvais être seul pour travailler mon piano ou lire. En fin d'après-midi, une nouvelle réunion, dans un bar, servait à établir le programme du reste de la soirée, et surtout de la nuit.

[266]

Nous avions une préférence pour les music-halls, les cafés-concerts du bas des Champs-Élysées - pour la plupart en terrasse ouverte, tels les Ambassadeurs et l'Alcazar d'été. Nous adorions acclamer les chanteurs populaires du jour : Mayol, l'incorrigible homosexuel ; Dranem, le clown pathétique ; Fragson qui chantait des goulantes sentimentales et, bien sûr, Yvette Guilbert, la fameuse « diseuse » aux cheveux roux et aux gants noirs. Après le spectacle, souper - d'ordinaire chez Maxim's, où l'on nous réservait la meilleure table d'angle. Le plus souvent, nous terminions la nuit à Montmartre, dans quelque cabaret spécial en vogue. Nous buvions exclusivement du Champagne, toute la nuit. Je revois rarement mon lit avant quatre heures du matin.

Comment ai-je pu parvenir à mener ce genre de vie avec le peu d'argent que je possédais ? Ma foi, si étonnant que cela puisse paraître, je n'ai jamais eu la permission de payer quoi que ce fût en compagnie d'Armand et de ses amis. Mon statut de « plus jeune de dix ans », d'étranger, d'artiste, me disqualifiait d'avance dans tout effort pour payer une quote-part, si faible fût-elle. Si bien que, en fait, j'étais à même de conserver beaucoup plus d'argent, sur les cinq cents francs que me versait M. Astruc, qu'au temps où je demeurais à la pension Cordovinus.

Pendant les deux mois que dura cette dolce vita, j'ai assez peu vu le monde extérieur. Frederic et sa mère avaient répondu à mes deux lettres d'Amérique et étaient maintenant les seuls à connaître ma nouvelle adresse. Basia était repartie pour Varsovie, et mon absence de la scène musicale m'avait coupé de tout contact avec le monde des concerts. Mon besoin de théâtre et de musique s'était perdu corps et biens, dans le maelstrom de cette vie nocturne.

Tout bien considéré, c'était un déplorable état de choses, mais qui avait tout de même ses bons côtés. Armand et quelques-uns de ses amis les plus intimes, le comte de Ganay, le marquis de Polignac, que j'avais connu à New York, le comte Récopé, Georges Brocheton, à demi espagnol, et le grand, gros et charmant baron de Grandmaison aimaient à m'entendre jouer. Bientôt, grâce à leur propagande, je devins l'objet d'invitations à déjeuner et à dîner de membres de leurs familles. Armand lui-même entreprit toute une campagne à mon sujet. Il commença par sa propre famille. Un jour, il m'annonça que son père et sa sœur m'attendaient à déjeuner.

[267]

Le comte Antoine de Gontaut Biron, gentleman distingué frisant la soixantaine, me reçut très chaleureusement :

- Je vous suis reconnaissant de la bonne influence qu'ont sur mon fils votre musique et vos idées. J'espère que cela finira par le soustraire à l'existence vide qu'il mène.

« Aïe! » m'étais-je dit en moi-même ; car, en réalité, c'était tout le contraire.

Une des autres familles que nous allions souvent voir était les Leishman, les beaux-parents du frère d'Armand, Louis. M. Leishman était un riche Américain qui devint, par la suite, ambassadeur de son pays à Rome.

Grâce à ces relations, et sans m'en rendre compte tout d'abord, je fus accepté dans le cercle le plus fermé du « Grand Monde ». « Le Faubourg Saint-Germain », ainsi désignait-on couramment la vieille aristocratie royale, par comparaison avec l'aristocratie impériale créée par Napoléon. Les familles du « Faubourg » fermaient d'ordinaire leurs portes aux étrangers, à moins qu'ils ne fissent preuve d'authentique sang bleu, et elles méprisaient les mariages contractés avec des « métèques ». Elles vivaient dans un monde bien à elles.

En ces années-là, dans toutes les capitales européennes, les aristocrates étaient encore les grands mécènes des arts et maintenaient l'ancienne tradition d'offrir des concerts privés à leurs invités, dans leurs propres demeures. A cause de la propagande d'Armand et de ses amis, je fus engagé pour plusieurs de ces « soirées musicales » ; M. Astruc s'occupa des arrangements financiers et obtint, à son enchantement, un millier de francs de l'époque pour chaque apparition.

Je me souviens avec une netteté toute particulière de la première de ces soirées, donnée par le marquis et la marquise de Ganay. Une centaine d'invités « en grande toilette » emplissaient le salon crème et or, assis sur de fragiles chaises dorées, prêts à entendre de la musique. Comme pour un concert public j'arrivai par une porte latérale, m'inclinai pour répondre aux applaudissements polis et attaquaï mon programme, imprimé d'avance. Mon élégant auditoire entama immédiatement des conversations animées, s'interrompant de temps à autre pour un « Bravo ! » - d'ordinaire après un passage fortissimo. A la fin du programme, le dernier accord éteint, les portes s'ouvrirent sur une vaste salle à manger où un somptueux buffet était servi. En un clin d'œil, la table chargée de nourritures et de vins fut assiégée par les invités, qui se comportaient comme si mon récital leur avait donné une faim et une soif inextinguibles.

[268]

Les autres soirées furent très semblables, sauf celle du comte Jean de Castellane, où j'eus l'honneur d'avoir Gabriel Fauré parmi mon public et, ainsi que je l'appris ensuite, Marcel Proust, encore inconnu. Anna de Noailles, la célèbre poétesse, était également présente.

Au Café de la Paix, un après-midi, je fus accosté par un grand et vieux monsieur barbu.

- Je suis le comte Jan Zamojski, me dit-il en polonais. Je vous ai entendu à Varsovie. Venez vous asseoir avec moi.

J'avais entendu parler de lui comme étant le célèbre mécène qui avait donné à Bronislaw Hubermann un Stradivarius inestimable. Nous parlâmes de Chopin.

- La princesse Marceline Czartoryska était l'élève favorite de Chopin et également ma propre tante, m'informa-t-il. Elle m'a appris à jouer les mazurkas du maître.

Et, pour preuve, il se mit à en chanter quelques-unes, d'une voix grinçante et asthmatique. Satisfait de mon attention respectueuse, il m'invita à dîner avec lui le lendemain, chez sa nièce - « petite soirée familiale ».

Ce lendemain était dimanche de Grand Prix de Paris à Longchamp, et, de plus, Armand et moi, nous avons accepté un dîner ce soir-là chez la marquise de Laborde. J'expliquai cela au comte.

- Venez après le dîner, alors, insista-t-il. J'aimerais que ma nièce vous entende.

J'acceptai de venir à dix heures du soir et, avant de me quitter, il me donna une adresse, proche de l'Etoile.

Le Grand Prix se courut sans moi. Je demurai à la maison. Les courses de chevaux n'étaient guère à mon goût : je détestais la cohue et l'excitation de la foule, les longues attentes entre les courses, et, comme je ne pouvais me permettre de parier, il m'était indifférent de savoir quel cheval gagnerait. Au lieu de quoi, heureux d'être seul, je travaillai devant le Pleyel, pour la première fois depuis des semaines. Quand Armand revint, nous nous mîmes en habit, chapeau claqué sur la tête, et nous prîmes un fiacre de louage pour nous rendre dans l'île Saint-Louis.

A huit heures juste, nous sonnions à la porte de l'appartement de Mme de Laborde. La marquise et ses deux filles nous reçurent dans un salon Louis XV très élégant. Nous étions les seuls invités. La maîtresse de maison était une matrone majestueuse, aux manières sans faille, légèrement hautaine, mais avec beaucoup de charme.

[269]

Les filles étaient très belles, toutes deux encore adolescentes. Lili, l'aînée, une brune éblouissante, était désespérément amoureuse du frère d'Armand (me confia ce dernier), Louis de Gontaut. La plus jeune, Françoise, était une grande blonde, absolument ravissante. Il était difficile en France dans les années 1900 d'approcher les jeunes héritières des vieilles familles. Elles étaient toujours élevées au couvent ; après quoi, on ne les voyait en public qu'à l'occasion de quelques « bals blancs », pendant la saison du Carnaval. Si bien que, évidemment, j'étais ravi de cette circonstance exceptionnelle. La marquise prit mon bras pour se rendre à la salle à manger ; mais une fois tout le monde assis autour de la table ronde, les formalités furent oubliées et nous dégustâmes un dîner français très raffiné. La conversation des jeunes filles était pétillante d'esprit et de charme. Je racontai quelques histoires qui firent éclater de rire la marquise, et Armand avait l'air d'être le plus heureux de nous tous.

Après le café, pris au salon, l'hôtesse se retira dans une pièce voisine en laissant les portes grandes ouvertes et en nous abandonnant tous quatre à nous-mêmes. Nous nous sommes alors vraiment beaucoup amusés. Lili, heureuse d'être avec le frère de son bien-aimé, nous captiva par son charme et sa vivacité. Françoise me conduisit au piano, où je déversai tout mon répertoire de valse viennoises, tandis qu'elle demeurait assise près de moi sur la banquette. Armand et Lili commençaient à danser, quand soudain, je regardai

ma montre. Dix heures et demie ! Et j'avais promis d'être à dix heures chez la nièce du comte Zamojski.

- Que faut-il que je fasse ? demandai-je à Armand, dans ma panique.

- Dépêche-toi! Mon fiacre va t'y conduire. La soirée n'est certainement pas terminée, me dit-il.

Je remerciai les deux jeunes filles pour cette délicieuse soirée et me ruai hors de la maison. Le trajet me prit une demi-heure. Dans la rue, je levai la tête : il y avait encore de la lumière partout. « Dieu soit loué ! » soupirai-je. Mais, à l'instant même où je tirais la sonnette, les lumières s'éteignirent. La porte s'ouvrit pourtant, révélant un escalier obscur. Une voix cria d'en haut :

- Qui est-ce ?

Je répondis d'un ton gêné :

- Rubinstein... Le comte Zamojski m'a demandé de venir ; mais je vois qu'il est, hélas ! trop tard.

[270]

L'escalier et une partie de la maison se rallumèrent soudain et j'aperçus, en haut, un monsieur et une dame, de toute évidence les maîtres de maison, encore habillés.

- Oh! s'exclama la dame. Je suis absolument désolée. Mon oncle n'est pas bien ; il n'a pu dîner avec nous. Et les autres invités sont partis ; mais, je vous en prie, montez et venez prendre une coupe de Champagne. (Le tout en polonais.)

Nous avons pénétré, je m'en souviens, dans un boudoir de forme ovale - la pièce la plus exquise que j'ai jamais vue. Les murs étaient lambrissés et tendus de soie bleu pâle. Une causeuse, deux bergères, une petite table ronde, toutes d'un style Louis XVI délicat, et, dans un angle, un piano Erard marron, composaient l'ameublement. Deux toiles roses et lumineuses dans des cadres ronds, des Boucher probablement, mettaient la touche finale à cette évocation idyllique du XVIIIe siècle.

Le comte avait l'air d'avoir cinquante ans ; il était complètement chauve, portait une barbe noire en pointe, avait un peu d'embonpoint et des joues très colorées. La nièce du comte Zamojski, qui ne pouvait avoir plus de trente ans, était d'une beauté éblouissante. Elle était vêtue d'une robe en velours noir qui rehaussait la pâleur d'albâtre de son décolleté. Sa petite tête, fièrement posée sur son cou orgueilleux, s'ornait de longs cheveux noirs, arrangés en une coiffure très féminine, et elle possédait les yeux les plus verts du monde. Et quel petit nez sensible, quelle bouche rouge et sensuelle ! J'étais muet d'admiration.

- Vous étiez aux courses? me demanda le comte.

Puis, sans attendre ma réponse, il poursuivit :

- Ce cheval, Spearmint, quelle surprise, hein ? Personne n'y croyait, mais moi je savais qu'il gagnerait ! Et le jockey, Bartholomew - quel maître, hein ? Je parie toujours sur lui.

Et il poursuivit ce monologue pendant que, la comtesse et moi, nous dégustions notre Champagne.

- Voudriez-vous me jouer quelque chose ? chuchota-t-elle, à voix douce et basse.

- Avec joie, répondis-je.

Et nous nous sommes dirigés vers le piano. Son mari s'est tu et installé confortablement sur le petit canapé, tandis qu'elle tirait l'un des fauteuils pour l'approcher du piano.

- Qu'allez-vous jouer ? me demanda-t-elle, en reculant un vase de roses rouge sombre posé trop près du pupitre.

- Quelque chose de Chopin.

[271]

Et j'ai commencé à jouer le long *Nocturne en ré bémol* comme si j'avais été en transe, inspiré par sa beauté. Le comte a fermé les yeux ; son menton a fini par reposer sur sa poitrine et un doux ronflement, à peine audible, annonça qu'il s'était endormi. Lorsque j'eus atteint la coda, avec son pianissimo de soupirs descendants, la comtesse s'est penchée soudain, tout près de moi, et, derrière l'abri du pupitre déployé et des fleurs, elle m'a embrassé sur la bouche avec une passion sauvage. J'ai tapé une fausse note, trop forte - le comte s'est réveillé. Le charme était rompu. Nous avons terminé notre Champagne, j'ai baisé la main de la comtesse plusieurs fois, ardemment. Le comte m'a accompagné jusqu'à la porte, et j'ai quitté la maison.

Je ne les ai jamais revus, ni l'un ni l'autre.

Mes lecteurs pourraient s'étonner de ce long récit d'un événement assez peu marquant. Mais je me souviendrai toujours de cette soirée, qui m'avait transporté si totalement aux temps romantiques de Chopin et de Liszt.

36

- Arthur, il faut que je parte pour New York dans deux jours, me déclara Armand après un déjeuner chez Romaine Brooks, la dernière maîtresse de Gabriele D'Annunzio.

J'avais trouvé ce déjeuner très agréable. Mme Brooks était américaine et peintre, de talent, avec un goût original pour la décoration. J'avais été très impressionné par un vaste canapé recouvert de satin blanc et abondamment garni de coussins de velours noir. En dehors de nous deux, elle avait invité deux dames chiliennes, une Mme Errazuriz, femme touchant à la fin de la quarantaine et encore très belle, connue à Paris comme « la belle Madame Errazuriz », et sa fille. Après le déjeuner, pour faire plaisir à cette dame, j'avais joué des extraits de *Tristan* et *l'Après-midi d'un faune* de Debussy en entier. Elle semblait subjuguée. Je ne pouvais deviner, ce jour-là, quel rôle important elle jouerait dans ma vie, des années plus tard.

Et, immédiatement après, dans la rue, cette annonce soudaine du départ d'Armand « Que vais-je devenir ? » - telle fut ma première pensée. En voyant l'expression troublée de mon visage, ce merveilleux ami tenta de m'apaiser.

[272]

- Tu peux rester dans l'appartement aussi longtemps que tu le désires, dit-il avec un sourire encourageant. J'emène Ferdinand, mais je donnerai des ordres à la concierge pour qu'elle te prépare ton petit déjeuner tous les matins et fasse le ménage de ta chambre.

Mes yeux le remercièrent ; j'étais incapable de parler.

Je l'accompagnai par une chaude journée ensoleillée à la gare Saint-Lazare et, quand le train s'ébranla, j'ai pleuré. Une courte période de ma jeunesse, imprégnée d'une qualité particulière de beauté et de bonheur, venait de s'achever.

Les choses changèrent immédiatement ; tous les frais étaient maintenant à ma charge. La plus grande partie de l'argent que j'avais gagné, je l'avais déraisonnablement dépensée en articles d'élégance. Toujours prêt à me piquer d'émulation avec Armand, j'avais commandé de coûteuses chemises pour le soir, en batiste - étroits poignets doubles, plastron plissé et bordé de ruché - qui, évidemment, ne pouvaient aller sans monogramme. Mes chemises de nuit, tombant jusqu'à la cheville, étaient du même faiseur et de la même matière. (Les pyjamas étaient encore inconnus à Paris.) De longues chaussettes en soie noire et des chaussures de cuir confortables complétaient cet équipement. Oui, j'étais vraiment devenu un dandy, ce printemps-là !

Maintenant, j'étais bien puni de mes extravagances. La concierge, la nourriture, le blanchissage, les journaux, les fiacres, je devais payer pour tout. Il me fallut du temps pour m'habituer à pareil changement. Mes pas continuaient à me mener mécaniquement au Fouquet's pour l'apéritif. Mes compagnons habituels étaient tout aussi accueillants qu'auparavant, mais, frappé de timidité en l'absence d'Armand, je n'osais accepter leurs invitations. La vie redevenait difficile. La saison était terminée et le « beau monde » fuyait la cité torride pour les stations estivales. Paris reprenait souffle; ma concierge se plaignait des difficultés qu'elle avait à trouver du pain pour mon petit déjeuner, mais moi, j'avais encore beaucoup plus de peine à trouver de l'argent pour l'acheter.

M. Astruc avait laissé des ordres pour que l'on me verse mon pécule mensuel ; il était au courant de mes dettes et ne m'approuvait pas. Toujours est-il que je me mettais souvent au lit la faim au ventre ; après le petit déjeuner, tout ce que je pouvais m'offrir, de tout le jour, était un sandwich et un café, pris sur le pouce, dans une brasserie peu chère, ou quelques fruits achetés dans la rue.

[273]

Pourtant, je continuais à me montrer au Fouquet's à l'heure de l'apéritif, sans rien boire toutefois ; j'y allais uniquement pour trouver quelqu'un à qui parler.

Un soir, Georges Brocheton et Henri de Grandmaison, appartenant tous deux à la « jeunesse dorée », m'invitèrent à souper avec eux au Café de Paris et, cette fois, j'acceptai, car j'étais affamé.

Quel merveilleux endroit que le Café de Paris, alors ! Au coin de l'avenue de l'Opéra et de la rue Daunou, il était formé de deux longues ailes en forme de « Y ». Les tables de l'aile droite étaient toujours réservées aux « gens bien » (donc « de droite »), tandis que les touristes de passage et autres étaient relégués dans l'aile gauche. J'admirais l'art dans la manœuvre de ce monstrueux snobisme. Mais la nourriture était divine!

Autre élément de la faveur que connaissait ce restaurant : son ensemble de musiciens qui jouait au dîner et au souper. Le chef d'orchestre était un Danois, pâle comme un poitrinaire, qui tirait de son violon des airs d'un romantisme écoeurant, assortis d'accents de guimauve plus écoeurants encore.

Alors que mes amis et moi, assis à une « bonne » table, nous commençons à déguster nos steaks - ma première viande depuis une semaine - une jolie brune, assise à une table en face de la nôtre, se mit à chanter, du plus haut de sa voix de mezzo-soprano, une chanson de Grieg, « Ich liebe dich ». M. Moeller, le Danois, et son orchestre l'accompagnèrent discrètement. Quand elle eut fini, nous applaudîmes tous. Elle répondit d'un gracieux sourire, puis, soudain, me regardant, s'écria :

- Rubinstein, Rubinstein ! Je l'ai entendu à New York ! Je veux le rencontrer!

Mes compagnons connaissaient l'homme qui l'escortait, un certain baron von Hochwaechter, ce qui rendit donc la chose aisée. Le nom de notre chanteuse était Mme Olive White. C'était une ancienne girl, qui avait épousé un riche New-Yorkais. Son mari, retenu par ses affaires, l'avait envoyée faire son premier voyage en Europe en compagnie d'une amie,

- Eh bien, les garçons ! nous interpella-t-elle, avec une familiarité typiquement américaine. Qu'est-ce que nous attendons ? Allons chez moi prendre un dernier verre!

[274]

Mes amis déclinèrent poliment l'invitation, mais j'acceptai; je ne pouvais résister à l'appel d'une jolie femme. Nous avons pris une voiture, elle, le baron et moi, jusqu'au 80, avenue du Bois de Boulogne, où elle avait loué un appartement, avec balcon donnant sur la magnifique avenue. Son amie, une plaisante blonde, rondelette et d'une trentaine d'années, apporta les boissons.

- Ruby, je vous en prie, jouez quelque chose, me dit Olive.

Et, malgré ma crainte des voisins, je jouai, pianissimo, des airs entendus en Amérique. Elle en chanta quelques-uns, puis se mit à danser, la jambe en l'air, comme une girl. Nous nous divertîmes jusqu'à une heure avancée de la nuit. Quand nous fûmes sur le point de partir, elle me jeta les bras autour du cou.

- Ruby! s'exclama-t-elle. Il faut que vous veniez déjeuner demain, et vous resterez toute la journée. Vous pouvez travailler votre piano ici, si vous le voulez. Alec ira vous chercher dans ma voiture.

Je promis et, Alec et moi, nous prîmes congé. En remontant l'avenue à pied, Alec, le baron, délira à propos de la beauté d'Olive, de son charme, de sa richesse. Impossible de deviner s'il était son amant ou simplement un ami dévoué ; mais une chose ne me trompait pas : il n'était pas riche.

Et, de nouveau, le manège insensé recommença : pendant trois semaines pleines, ce ne furent que dîners, soupers au Bois de Boulogne, Café de Paris, cabarets de Montmartre, Olive chantant « Ich liebe dich », et notre éternel quatuor, avec Alec puisant dans la bourse d'Olive pour payer. D'après ce que j'observais, le baron était sérieusement amoureux et espérait qu'elle divorcerait et l'épouserait, ce qu'elle l'encourageait à croire. Olive était une gentille petite chose frivole : menue, yeux noirs, cheveux noirs, trop maquillée et les lèvres peintes au rouge qu'il ne fallait pas, mais dotée d'un cœur en or et d'une gaieté irréprouvable. Et elle adorait la musique. Elle nous donnait fréquemment un baiser brûlant, à Alec ou à moi, sans y attacher beaucoup d'importance. Son amie était tout le temps en train de rire, toujours prête à se laisser un peu caresser, ou toucher les seins, ou à recevoir une tape sur son gros derrière.

Diab!e, oui, nous nous sommes sacrément amusés! Cette bamboche ne fut interrompue qu'une fois, par une aventure désagréable dont je fis les frais, par la seule faute d'Olive.

Le prince Bariatinski, « l'amant sérieux » de Lina Cavalieri, m'invita de la part de sa belle-mère à un grand dîner, qu'elle donnait dans son hôtel particulier de Neuilly.

[275]

Je le savais marié avec la fille de la princesse Yourievskaya, épouse morganatique du défunt tsar Alexandre II. Il était évident qu'on avait l'intention de me faire jouer du piano, mais, l'affaire étant d'importance, j'acceptai.

L'après-midi précédant ladite soirée, Olive, qui s'était aperçue d'une grosseur qu'elle avait à un doigt, ou à un orteil - je ne sais plus - devait aller se la faire enlever par un chirurgien.

- Ruby, Ruby ! s'écria-t-elle. Je refuse de me laisser faire si tu ne joues pas pendant mon opération !

Je serai bref : le chirurgien fut en retard ; je jouai, rongé d'impatience ; Olive pleura de douleur ; je courus me changer dans une hâte folle et, ouf ! j'arrivai devant l'hôtel particulier, avec quarante minutes de retard.

A mon entrée dans le grand salon, la vieille princesse se leva de son fauteuil et, sans même m'accorder un regard, offrit son bras à un monsieur petit et gros et ouvrit la marche pour ses vingt invités, en lente procession, vers la salle à manger comme à une cour royale. Personne ne me prêta la moindre attention, hormis Bariatinsky, qui me souffla au passage :

- Vous êtes allé trop loin, mon ami.

Plein d'un sentiment de culpabilité, je me frayai timidement un chemin jusqu'à ma place, entre deux dames à qui je n'avais même pas été présenté. Je tentai de leur expliquer mes malheurs ; elles eurent l'air incrédule. De temps à autre, la princesse me lançait un regard irrité à me couper l'appétit ; je me sentais infiniment misérable.

Après le dîner, je demandai humblement au prince Bariatinsky de s'enquérir auprès de sa belle-mère si elle me permettait de jouer pour ses invités. La réponse fut affirmative. Jamais je n'ai joué avec un tel désir de plaire à mes auditeurs. Il fallut du temps ; mais, après une interprétation fracassante de la Grande Polonaise, l'assistance applaudit et s'exclama, et la princesse, le regard encore sévère, dit, d'une voix profonde et quasi masculine :

-- Vous jouez comme un ange !

Peu après cette soirée, Olive reçut un télégramme de son mari, lui intimant l'ordre de rentrer immédiatement. Il avait réservé le passage pour elle et son amie sur un bateau qui partait de Cherbourg sous deux jours.

- On a dû lui raconter d'horribles cancons à notre sujet, se plaignit-elle. Et moi qui voulais tant t'emmener à Trouville pour une semaine.

[276]

Mais il n'y avait rien à faire : elle devait partir. Nous décidâmes de nous offrir à tout prix un glorieux « finale » avec la dernière soirée avant son départ. Nous nous sommes tous mis en tenue de soirée et nous avons commencé par un dîner de prince au Café de Paris, où Olive chanta sa chanson de Grieg,

d'une voix qui tremblait légèrement ; puis nous sommes allés dans une petite boîte de la rue Pigalle, pour vider encore une bouteille de Champagne, et nous sommes enfin revenus à l'appartement d'Olive pour trinquer une dernière fois à l'amitié et à l'amour.

Ce fut à partir de ce moment-là que des choses étranges commencèrent à se produire. Shirley, l'amie d'Olive, déclara soudain qu'il n'était pas question qu'elle rentre déjà en Amérique. Sur ce, le baron, assez gris, se dressa d'un bond et cria :

- Prenons tous la voiture immédiatement pour Cherbourg, et passons-y notre dernière journée avec Olive!

Depuis quelque temps, nous roulions dans une voiture de louage qui attendait en bas pour nous ramener, Alec et moi, à nos domiciles respectifs. Quand nous protestâmes vigoureusement que nous étions assez peu proprement vêtus pour une expédition pareille, Shirley se mit à hurler, dans un paroxysme :

- Le moins que nous puissions faire pour prouver notre affection et notre respect à Olive, c'est de lui faire des adieux de grand style !

Aucun d'entre nous n'était sobre, et donc, contaminés par son enthousiasme, nous avons acquiescé sans plus réfléchir.

Jamais je n'oublierai cette épouvantable randonnée nocturne - en voiture découverte! Le vent, la poussière des vieilles routes, les arrêts pour réparer un pneu crevé et pour d'autres raisons, le mauvais café pris dans des auberges au bord de la route - le cauchemar dura quatorze heures ! Nous arrivâmes finalement à Cherbourg, brisés et sales, trois heures seulement avant le départ du bateau. A l'hôtel où nous étions descendus pour nous laver et prendre quelque chose, le baron Hochwaechter me pria de le suivre dans une autre chambre et me tendit une enveloppe.

- Prenez ces deux mille francs, dit-il. Je sais que vous traversez des temps difficiles. Vous pourrez toujours me les rendre quand cela vous arrangera.

[277]

Je rougis; je savais parfaitement que c'était, de la part d'Olive, une façon délicate de me faire cadeau de cette somme. Je le remerciai pourtant.

Nous avons accompagné Olive à sa cabine. Shirley s'affairait à réunir les bagages, car toutes les valises avaient été expédiées par le train. Soudain, quand retentit pour nous le signal de quitter le bord, Alec, d'une voix que l'émotion rendait sur-aiguë, déclara :

- Je reste sur le bateau ! Je ne peux pas la laisser partir seule!

- Ce n'est pas possible! m'écriai-je dans la consternation. Pas comme ça! Sans billet, sans vos affaires et en tenue de soirée ?

- Je trouverai tout ce dont j'ai besoin à bord, répondit-il, et il y a toujours la cabine de Shirley.

Olive était stupéfaite, mais flattée.

- Alec, vous êtes fou ! fut tout ce qu'elle trouva à dire.

- Qu'allons-nous devenir, Shirley et moi ? lui demandai-je. Comment allons-nous rentrer à Paris ?

- La voiture vous ramènera. Tout ce que vous avez à faire, c'est de payer l'essence. La voiture et le chauffeur ont été réglés. Déposez Shirley au 80, avenue du Bois.

Il était tard. Nous avons à peine eu le temps d'embrasser Olive et de dévaler la passerelle.

Le voyage de retour fut une autre sorte de cauchemar, mais uniquement pour moi, cette fois. Notre grassouillette Shirley était une romantique - penchant qui faisait maintenant surface. Elle découvrit dans son Baedeker quelques vieilles cathédrales à visiter, et quelque auberges à l'intérieur du pays où la chère était de qualité. De temps à autre, elle arrêta la voiture pour ramasser des fleurs des champs ou pour admirer les étranges coiffes des Bretonnes. Et nous étions toujours en tenue de soirée !

Heureusement, Shirley ne réquisitionna pas mes journées : elle partit le lendemain matin pour la Suisse. Pourtant, le pire m'attendait encore. Lors de l'arrêt final, avenue Kléber, le chauffeur, que je m'apprêtais à congédier avec un bon pourboire, tira de sa poche une note qui paraissait assez longue.

- Monsieur, dit-il, le baron me doit de l'argent pour des arriérés d'essence, et il n'a réglé la voiture que jusqu'à notre excursion à Cherbourg. Par-dessus le marché, la conduite de nuit coûte le double.

[278]

Le total de la note se montait à sept cent et quelques francs. Et moi qui m'étais senti si riche avec mes deux mille francs et qui avais caressé des visions de dettes éteintes! N'importe, je payai, mais le pourboire fut plus mince que celui que j'avais pensé laisser.

Quant au baron Hochwaechter, il vint à Londres en 1920, juste après la Première Guerre mondiale, pour réclamer l'argent que je lui devais, me dit-il. Je le lui ai rendu au taux d'avant-guerre.

37

Frederic m'écrivit, de quelque part en Pologne : « *Ma famille est partie pour faire une cure à Marienbad. Je suis ici à la campagne, près de Varsovie, avec des amis à moi, les Barylski. Ils ont quatre fils, charmants garçons, gais et intelligents. Leurs parents t'ont entendu jouer et aimeraient beaucoup que tu viennes te joindre à nous. Viens vite ! Tu pourras monter à cheval, travailler si tu t'en sens, lire ou te reposer. La nourriture est simple et saine : lait frais, fruits et légumes du jardin. Je suis sûr que cela te ferait beaucoup de bien.* »

Cela semblait séduisant, quoique je fusse un peu inquiet des rapports entre les « charmants garçons » et Frederic. Dans l'entrefaite, j'avais continué à suivre mes routines de paresse : tard levé, quelques Etudes au piano, puis Fouquet's, théâtre d'été aux Champs-Élysées et soirée chez Maxim's. J'étais devenu maigre et pâle, avec des joues creuses et des cernes sous les yeux.

Paul Dukas me vit un après-midi, assis à la terrasse du Café Weber, devant un café et des brioches (en fait, c'était mon petit déjeuner).

- Que faites-vous à Paris ? Je vous croyais parti depuis longtemps, dit-il.

- Oh! me vantai-je. Je m'amuse comme un fou ! Invitations à des soirées tous les jours, vous savez ; puis Maxim's, et ah ! des femmes si ravissantes ! Comment pourrais-je quitter une ville pareille ?

Il sourit avec indulgence.

- Venez chez moi, si vous n'avez rien de mieux à faire. Je voudrais vous montrer quelque chose.

[279]

Je le suivis à son appartement, rue Washington ; il habitait un quatrième étage, sans ascenseur.

- Excusez-moi un instant, j'ai quelque chose à faire dans la cuisine.

Regardez ces photos, elles vous plairont.

Il sortit un carton d'un tiroir, me le tendit et quitta la pièce. M'attendant à voir quelques charmants instantanés de ses voyages, j'ouvris négligemment le carton : il contenait une importante collection de photographies pornographiques. Mes yeux s'emplirent soudain de larmes. J'étais blessé et honteux. « Cet homme, que je respecte et admire et qui était mon ami, voilà que je l'ai déçu! pensai-je. Et ce geste, cette façon de me montrer ces images vulgaires est sa manière de répondre à mes phrases stupides! »

La porte se rouvrit, et M. Dukas entra avec un grand plateau, qu'il déposa sur la table.

- Allons, venez prendre quelque chose avec moi, dit-il avec amabilité.

Puis, voyant ma détresse, il ajouta doucement :

- Je n'avais pas l'intention de vous offenser. Racontez-moi ce que vous devenez.

Nous nous assîmes devant un repas de viande froide, de fromage, de pain et de thé, et je lui vidai mon cœur.

- Ma carrière musicale est finie! m'écriai-je dans une explosion de sentimentalité. Je ne suis rien, qu'un noceur à tête vide.

- Sottises, mon ami ! A votre âge, rien n'est perdu. Mais vous devriez faire quelque chose pour votre santé. Voici ce que je vous conseillerais honnêtement : allez à la campagne, pour bien vous reposer et retrouver vos forces ; le goût du travail vous reviendra de lui-même.

Je me souvins tout à coup de la lettre de Frederic, et je songeai : « Comme c'est étonnant ! Sa proposition coïncide exactement avec l'avis du Maître. » Du coup, je décidai de quitter Paris aussi vite que possible. Dukas fut ravi d'entendre ce projet.

- Avant que vous partiez, je vous montrerai quelques bouts de mon opéra Ariane et Barbe Bleue. J'y travaille en ce moment. Venez demain matin, nous pourrons en jouer quelques extraits à quatre mains.

Je le remerciai pour tout, du fond du cœur. Il m'avait permis de retrouver mes esprits. Je courus à une poste pour télégraphier ma décision à Frederic. De retour avenue Kléber, je trouvai une lettre d'Armand, annonçant son retour sous une semaine.

[280]

Elle contenait une description très amusante du scandale causé par l'arrivée d'Olive et du baron sur le même bateau. Il écrivait : « *M. White, le mari, a été pris d'une rage folle en voyant les insinuations et les instantanés publiés par certains journaux à potins. Quand il a appris qu'Alec et Olive étaient ensemble sur le bateau, il a emmené un ami avec lui sur le quai de débarquement et, quand Hochwaechter s'est montré, ils lui sont tous deux tombés dessus à bras raccourcis et l'ont sérieusement battu. Olive criait à l'aide, et ils ont tous atterri au poste de police. Les journaux ont publié des récits tapageurs de toute*

l'affaire. Hochwaechter est dans un triste état et reprend le prochain bateau pour l'Europe. »

Je passai mes derniers jours à Paris en compagnie de Dukas, à jouer le ravisant Ariane et Barbe Bleue. Je fis une ultime visite au Fouquet's pour dire au revoir à mes amis, et j'emballai mes quelques possessions. Je laissai également une longue lettre à Armand, que je posai sur sa table.

Le long voyage jusqu'à Varsovie me fatigua plus que jamais ; j'étais complètement épuisé. Frederic était à la gare et m'accueillit avec affection. Il avait retenu un fiacre, qui attendait pour nous conduire de l'autre côté du fleuve, à la gare du chemin de fer pour Saint-Pétersbourg. Nous y sommes montés à bord d'un train qui nous a déposés, au bout d'une heure, dans une station où deux garçons à la mine séduisante nous attendaient.

- Voici Kazio et Zygmunt, dit Frederic en me les présentant. Ils sont tous deux très musiciens.

Une voiture spacieuse nous emmena jusqu'au domaine, à environ trois kilomètres de là. Nous nous arrê tâmes devant une vaste demeure, sans aucune harmonie architecturale, entièrement bâtie en un long corps de bâtiment sans étage, auquel on avait dû ajouter de longues ailes par la suite, probablement en raison de l'accroissement régulier de la famille. Le propriétaire, M. Barylski, appartenait à la grande bourgeoisie polonaise. Le poste important qu'il occupait dans une compagnie d'assurances russe avait fait de lui un homme riche et influent.

A peine plus âgé de cinquante ans, mais déjà grisonnant, c'était un intellectuel s'intéressant à tout, principalement à la musique. Mme Barylska n'était guère plus jeune, mais avait conservé une apparence de jeunesse. Digne sans raideur, énergique et pleine de vitalité, elle prenait part à tout ce qui l'entourait. Elle était l'idéal de ce que représentait pour moi la matrone polonaise.

[281]

Les garçons, tous quatre plus beaux l'un que l'autre, étaient encore en vacances et en jouissaient au maximum. Ils adoraient monter à cheval, pêcher, jouer au tennis et pratiquer tous les sports de plein air ; mais, le soir, ils lisaient de bons livres, jouaient aux échecs ou se lançaient dans de longues discussions politiques, surtout au sujet de la Pologne.

Le domaine était en réalité une grosse ferme, avec des chevaux et du bétail, et la maison, avec ses fleurs et son jardin potager, était qualifiée en polonais de *dwor*, de manoir.

Le mode de vie était idéal. Je montais à cheval avec les garçons, après le petit déjeuner ; puis je passais une heure ou deux devant le piano, pendant qu'ils jouaient au tennis. Le déjeuner, pris sur la terrasse, se composait de lait caillé, de pommes de terre chaudes, de viande froide et de fraises ou de framboises à la crème. L'après-midi, Frederic travaillait à sa composition et le reste de la maisonnée aimait par-dessus tout à aller ramasser des champignons dans une forêt voisine. Fatigués, mais heureux, après cette longue promenade, nous prenions le « thé » polonais traditionnel, où l'on servait toutes sortes de petits pains, de la limonade glacée, des confitures, du miel, du fromage, des saucisses et des fruits ; c'était le repas le plus goûté de la journée. Au souper, nous mangions peu, mais je buvais mes deux grands

verres de lait. Grâce à un tel régime, il ne me fallut pas longtemps pour reprendre du poids et retrouver mes forces.

Parfois, si nous en ressentions l'envie, Frederic ou moi, nous jouions du Chopin; mais on ne nous y obligeait jamais. Mme Barylska aimait à m'entraîner dans un jeu de piquet, ou encore nous passions la soirée à éplucher et à manger des noix fraîches. Mes soupçons à propos de Frederic et des garçons se révélaient sans fondement ; les quatre fils Barylski étaient parfaitement normaux et sains, dans tous les sens du terme.

L'été s'acheva, et il fut temps pour nous de rentrer en ville. Nos adieux furent des plus affectueux. Mme Barylska nous bénit d'un signe de croix et nous baisa sur le front. La famille nous fit promettre de lui rendre visite à Varsovie. J'étais très ému et j'avais le cœur débordant de gratitude pour tant de bien fait à mon moral et à ma santé.

[282]

38

L'automne était ma saison favorite. J'aimais la brise fraîche qui faisait tomber les feuilles dorées des arbres, les nuages plus rapides, les jours plus courts, et cette impression d'avoir le sang qui court plus vite dans les veines. Varsovie s'emplissait de nouveau. Quel plaisir c'était de voir les hommes reprendre leur travail avec une énergie renouvelée, encore bronzés de soleil et mis en joie par le long repos d'où ils émergeaient. Et les femmes, plus belles que jamais, faisaient naître l'excitation par leur simple présence!

La famille de Frederic était rentrée de son séjour à l'étranger. *Pani* Magdalena m'accueillit à sa façon démonstrative. Je sentais pourtant en elle une réserve secrète, qui pouvait fort bien provenir de notre longue séparation. Son mari, au contraire, faisait preuve d'une cordialité exubérante. Ma tournée en Amérique l'avait beaucoup impressionné. Et ce sentiment, ainsi que je le découvris très vite, était partagé par le pays tout entier. Plusieurs journaux polonais avaient publié des articles favorables sur mes « succès » en France et en Amérique, grâce à quoi je devenais soudain « le célèbre pianiste polonais ». En conséquence, les avantages de la situation ne tardèrent pas à se matérialiser. Emil Mlynarski, le directeur et premier chef d'orchestre de la *Filharmonja*, m'engagea sur-le-champ, et avec de bons cachets, pour trois concerts, à titre de soliste. Un nouvel organisateur de concerts de Lodz me proposa de donner deux récitals dans ma ville natale. Je m'attaquai à mes différents programmes avec un enthousiasme renouvelé.

Joseph Jaroszynski arriva à Varsovie et fit le projet de rester pour mes concerts. Il n'avait jamais rencontré les Harman et je détestais l'idée de le leur amener - ils n'étaient tout simplement pas fait pour s'entendre. A la place, ce fut donc Joseph qui me présenta à ses propres amis, un couple sans enfants, M. et Mme Rzewuski. Ils possédaient un appartement charmant, dans lequel il y avait un bon Steinway, et étaient des amateurs de musique passionnés. Stalislav Rzewuski avait perdu une jambe dans un duel, était souvent souffrant et vivait de médicaments.

[283]

Son unique occupation journalière consistait à jouer au bridge pour de grosses mises, dans le meilleur club de la ville. Il me confia :

- Je joue environ dix pour cent mieux que n'importe qui, et cela me rapporte un revenu annuel de quelque trente mille roubles.

Sa femme, une ancienne beauté, était encore séduisante et pleine de vitalité. Elle était originaire de la même région d'Ukraine que la Mme Hanska de Balzac et que la princesse Wittgenstein de Liszt. Le ménage Rzewuski avait une adoration pour Wagner et ne manquait jamais son pèlerinage annuel à Bayreuth, pour le festival. Elle aimait à s'identifier à Brünnhilde. Je devins rapidement « l'habitué de la maison », jouant pour eux pendant des heures La Walkyrie et le Crépuscule des Dieux. A leur tour, les Rzewuski me présentèrent aux gens les plus importants de Varsovie. C'est ainsi que je commençai à être mis en vedette par la reine sans couronne de la capitale, la marquise Wielopolska, et par la riche famille des Epstein, apparentés aux Rothschild de Paris.

Mes concerts furent de francs succès. M. Mlynarski n'était pas seulement un grand chef d'orchestre - il se révéla être aussi un professeur de premier ordre. Il me donna d'inappréciables conseils sur l'interprétation des concertos que je jouais avec lui. Les Harman étaient très fiers de moi, et pani Magdalena donna un grand souper à l'issue de mon premier concert, souper que son mari alla jusqu'à honorer de sa présence.

Ma sœur Jadzia vint de Lodz pour l'événement et m'apporta des nouvelles alarmantes au sujet de notre frère Ignace : il était revenu de son exil en Sibérie et s'était de nouveau compromis dans des activités révolutionnaires. Cette fois, si on le prenait, la sentence serait extrêmement sévère ; il pouvait même être condamné à mort.

- Il faut qu'il parte sur-le-champ à l'étranger, me dit-elle. Et le mieux pour lui serait d'aller à Paris, où il voudrait étudier le violon. Nous nous arrangerons d'une façon ou d'une autre pour lui envoyer une pension mensuelle, et il aura l'avantage d'être près de toi.

Elle accepta les deux cents roubles que je lui offris pour le billet et les premiers frais d'installation et me poussa également à m'efforcer de trouver un moyen de faire sortir Ignace du pays.

[284]

- Avec les relations que tu as, cela devrait être facile, me dit-elle.

J'eus de la chance. Grâce à je ne sais plus quelle machination obscure, je pus lui obtenir un document lui permettant de passer la terrible frontière russe. En ces temps heureux, on n'exigeait de passeport nulle part sauf en Russie et en Turquie. Tant bien que mal, Ignace atteignit Paris sans encombre. Mais Jadzia m'avait préparé un autre petit guet-apens: elle me pria de régler la facture des robes qu'elle s'était achetées - soit : trois cents roubles.

- J'ai peur de montrer cette note à mon mari, m'expliqua-t-elle. Cela le rend furieux, quand je dépense trop.

Si bien que j'en fus de ma poche pour cinq cents roubles, ce qui dépassait de beaucoup le cachet que je touchais pour un concert. Pourtant, je ne pouvais la blâmer entièrement. L'opinion générale voulait que j'aie gagné énormément d'argent en Amérique, et mes vêtements neufs et élégants n'aidaient guère à infirmer cette impression. Je tentai en vain de convaincre ma sœur que les

derniers mois de ma grande vie à Paris avaient tout dévoré. Rien d'étonnant à ce que l'on me reçût à Lodz, non en fils prodigue cette fois, mais en conquérant des Etats-Unis. En conséquence, je me sentis moralement obligé de faire don de la moitié de mes gains à mes parents. Les perspectives d'un retour à Paris en possession d'une somme d'argent substantielle devenaient donc de plus en plus improbables ; il me restait tout juste de quoi vivre un mois ou deux.

A mon retour à Varsovie, l'arrivée de Karol Szymnowski me remonta le moral. Nos liens d'amitié s'en trouvèrent merveilleusement resserrés. Il avait apporté avec lui quelques-unes de ses nouvelles compositions, récemment publiées, parmi lesquelles les Variations, opus 3, qui m'étaient dédiées. Je commençai immédiatement à les travailler, en même temps que ses Etudes et Préludes. Gregor Fitelberg, ami de Karol, compositeur et chef d'orchestre, se joignait parfois à nous. Plus âgé de quelques années seulement que Szymanowski, il arborait de grands airs de supériorité. C'était un homme aux épaules très carrées en dépit de sa taille moyenne, fort, avec une épaisse chevelure noire ondulée, un visage rond et glabre et, derrière des lunettes, des yeux à l'expression sévère. D'une certaine façon, on eût pu le trouver séduisant : il ressemblait aux photographies d'Anton Rubinstein jeune. Mais, instinctivement, je ne l'aimais pas. Et cependant, grâce à ses efforts et à son énergie, les jeunes compositeurs polonais avaient une chance de voir leurs oeuvres publiées et exécutées.

[285]

Un certain prince Ladislas Lubomirski, membre de l'une des plus anciennes familles de Pologne et riche propriétaire terrien, avait une authentique passion pour la musique, cas assez peu fréquent chez les aristocrates polonais. Fitelberg, son protégé depuis des années, lui avait suggéré de suivre l'exemple célèbre des « Cinq » en Russie, en créant quelque chose d'analogue dans notre pays. Le prince, séduit par l'idée, avait fondé, grâce à une importante somme d'argent, une association de jeunes compositeurs polonais, qu'il présidait. Les premiers membres en furent Fitelberg, Szymanowski, Ludomir Rozycki (mon ancien offenseur), et Apolinary Sze-luto. Après mon dernier concert, au cours duquel j'avais joué en rappel une Etude de Szymanowski, le prince vint en coulisse m'exprimer son approbation, et je le remerciai à mon tour de tout ce qu'il avait fait en faveur de la musique.

Chez les Harman, la vie suivait la routine d'autrefois. Le maître de maison poursuivait sa liaison avec sa danseuse, Madame continuait à donner ses thés et ses soupers pour ses intimes habituels, et Frederic travaillait à l'orchestration de son concerto. Il caressait le projet de partir pour Paris avec ses oeuvres et de tenter sa chance dans la capitale française. Basia sortait presque tous les après-midi, pour les passer probablement avec son amant, qui était de retour à Varsovie. L'autre fille de la famille, Pola, venait tous les jours, à l'heure du thé, rendre visite à sa mère. Elle avait changé depuis Zakopane et me traitait maintenant civilement.

Mes relations intimes avec Mme Magdalena s'étaient refroidies, ainsi que je l'ai déjà mentionné. Cela était dû en partie à la disposition de l'appartement, qui rendait les choses plus difficiles, mais surtout au fait qu'il lui déplaisait de me voir me mouvoir dans d'autres cercles que le sien. Me sentant souvent en

porte à faux, en raison de ma position délicate au sein de leur demeure, je proposai d'aller emménager à l'hôtel ; mais la famille entière insista pour que je reste.

Ce fut alors que, fondant d'un ciel sans nuages, la chose la plus incroyable et la plus inattendue arriva. Un jour, au coucher du soleil, Pola et moi, nous étions demeurés assis à bavarder devant la table où l'on avait servi le thé, seuls tous les deux, une fois les autres sortis de la pièce, quand soudain, impulsivement, nous nous sommes tus. Mon cœur se mit à battre plus vite. En proie à l'incertitude, je cherchais intensément à lire dans son regard. Elle ne se déroba pas.

[286]

Nous avons su alors, tous deux : nous étions amoureux, profondément et passionnément amoureux l'un de l'autre. Je fis le geste de lui prendre la main ; nos doigts se rencontrèrent et s'enlacèrent et nous restâmes là, sur nos sièges, emplis de béatitude, sans prononcer un mot. Puis il y a eu un bruit de pas ; nous avons sursauté comme au sortir d'un rêve.

Pola demeura à dîner, mais nous n'osions pas nous adresser la parole. Sa mère pensa que nous nous étions querellés ; je la rassurai à ce sujet, sur quoi elle me pria de raccompagner Pola chez elle.

- Je n'aime pas la voir rentrer seule, à une heure si avancée. Et elle n'habite qu'à quelques pâtés de maisons d'ici.

C'était un présent du ciel ! Nous avons marché main dans la main, bien trop intimidés pour parler. Ce ne fut que devant sa porte, avant qu'elle ait eu le temps de sonner, que je la pris dans mes bras, l'enlaçant étroitement, et que nous nous sommes embrassés. Ce fut un long, très long baiser, assoiffé de passion. Elle chuchota, les larmes aux yeux :

- Demain matin, à onze heures, à la cukiernia. (Equivalent polonais du salon de thé.)

La porte s'ouvrit et elle disparut à l'intérieur de la maison. Je suis rentré en proie à un total éblouissement.

Frederic était encore debout et m'attendait. Je lui racontai ce qui était arrivé, incapable de le lui cacher.

- J'ai vu venir la chose, me dit-il calmement. Tu ne pouvais manquer de boucler la boucle ; c'était inévitable.

Il avait raison - c'était fatal, inexorable. Depuis le jour même où je les avais rencontrés, sa famille et lui, je vivais sous leur charme magique, et j'étais incapable de m'en dégager - que je fusse à leurs côtés ou loin d'eux. Et je me voyais maintenant irrévocablement pris dans leurs filets.

Le lendemain matin, à la cukiernia, je la trouvai savourant un thé, à une table sise dans un coin. Elle avait l'air terriblement agité.

- Il ne faut pas que l'on nous voie ensemble, me dit-elle vivement, les yeux braqués sur la porte d'entrée. Certaines gens que je connais viennent ici. Il faut que nous partions tout de suite, et séparément. Je trouverai un meilleur endroit où nous rencontrer.

Sur ce, elle me pressa la main et partit précipitamment.

Elle avait raison, évidemment. Il n'y avait pas la moindre raison légitime pour que l'on nous vît ensemble ailleurs que dans la maison de ses parents. Après de nombreuses suggestions impossibles, Pola me donna un jour rendez-

vous dans l'appartement d'une jeune fille, amoureuse de Frederic et qui n'était évidemment que trop heureuse de rendre service à la sœur.

[287]

Je sautai sur cette idée ; j'eusse été n'importe où, pour pouvoir être seul avec Pola, ne fût-ce qu'une seconde. Sophie Koh, notre planche de salut, était la fille d'un avocat connu. C'était une jeune fille bien faite, pleine de vie, de charme et d'élégance. Malheureusement, un nez long, sans forme et rougeoyant, dont le bout lui touchait presque la bouche, venait détruire l'harmonie de son visage, par ailleurs plaisant.

Elle nous reçut (nous arrivâmes séparément, bien sûr) dans sa chambre, meublée d'un lit à l'aspect virginal (il était orné de rideaux blancs à volants) et qui faisait face à un énorme piano à queue de concert Bechstein. Un petit canapé, deux causeuses et une table basse étaient disposés dans un coin. Des semaines durant, cette chambre abrita nos amours. Sophie, toujours très discrète, nous laissait seuls, sous le prétexte de choses à faire. Mais en dépit de cela, nous n'osions guère aller plus loin que de rester assis sans bouger, en nous tenant les mains et en nous répétant les mêmes mots éternels, qui paraissent si divinement neufs quand on est amoureux. Nous étions, naturellement, intimidés par le cadre peu familier et, de plus, stupéfaits par le tour soudain et dramatique qu'avait pris notre existence.

Frederic, lui, était parti pour Paris et m'écrivait qu'il avait trouvé un logement agréable dans l'appartement d'une dame anglaise d'âge mûr, et qu'il y avait là une chambre libre pour moi, quand je me déciderais à rentrer. Ses parents devaient partir en compagnie de Basia pour l'Allemagne, afin d'y passer la Noël avec des amis et, de mon côté, je sentais bien que j'aurais dû partir moi aussi, mais je n'étais nullement prêt à envisager une séparation aussi rapide. Szymanowski et Fitelberg me tirèrent d'affaire ; ils prétendirent avoir besoin de moi pour un vaste projet musical. Grâce à eux, je pus rester quinze jours de plus.

- Vous pouvez demeurer dans l'appartement, me dit pani Magdalena. Les domestiques seront là, et Pola peut venir veiller de temps à autre à ce que tout soit en ordre.

Ces deux semaines merveilleuses passèrent comme un jour. Pola venait fréquemment à la maison, où, enfin, je pus quelquefois la prendre dans mes bras, toujours terrifié, cependant, à l'idée de voir quelqu'un nous surprendre. A chacune de nos entrevues, nous nous jurions mutuellement un amour éternel, et elle promettait de m'écrire, mais me suppliait de ne pas lui répondre.

[288]

- C'est trop dangereux, disait-elle.

Juste avant Noël, elle donna un dîner pour deux frères de son mari et leurs épouses. Elle insista pour que j'y vienne.

- Cela paraîtrait étrange que je ne t'aie jamais invité, surtout maintenant que tu vis seul dans la maison de mes parents.

C'était la chose à ne pas faire. Je me sentis immédiatement déplacé. Les trois hommes montrèrent une attitude totalement dépourvue d'amitié à mon égard, et les femmes me « snobèrent » en témoignant d'un antisémitisme

caractérisé. Pola, nerveuse, perdit tout naturel. A la minute où nous nous levâmes de table, je priai que l'on m'excusât et pris congé. Ma présence avait gâché la soirée, mais je ne parvenais pas à comprendre pourquoi. A moins qu'ils n'aient su, ou qu'ils n'aient entendu un ragot à notre sujet, ou au mien ?

Le lendemain matin, chez Sophie, Pola m'expliqua qu'ils avaient pris en mauvaise part une présence étrangère à une réunion de famille. Je n'en fus pas entièrement rassuré.

Nos adieux eurent lieu deux jours plus tard, toujours chez Sophie. Pola pleura. Quant à moi, j'étais désolé. Après qu'elle fut partie, Sophie me retint encore une heure, apporta du café et tenta de me consoler. Finalement, elle me força à me mettre au piano et à jouer pour me soulager le cœur. Et cela m'aida ! Dès à présent je tiens à le dire : ma musique a toujours eu le pouvoir de me consoler et de me calmer, dans les heures de grande peine.

39

Le 25, rue Lauriston, devint ma nouvelle adresse à Paris. Ma propriétaire, Mme Cowl, était une Anglaise d'une soixantaine d'années, petite et alerte, toujours impeccable dans ses robes britanniques, invariablement en tissu imprimé. Elle teignait ses cheveux sombres en jaune cassé et possédait un bizarre assortiment de colliers d'ambre, de cristal et de métal qui lui pendaient autour du cou, et qu'elle accompagnait de bracelets aux poignets - le tout annonçant sa présence par des cliquetis tintinnabulants.

[289]

Cela dit, Mme Cowl était bien la créature la plus gentille qui se puisse imaginer - pas très instruite, mais avide d'apprendre. Elle s'était totalement entichée de Fred et, pour lui faire plaisir, elle me reçut, moi aussi, à bras ouverts. Nous étions ses seuls locataires et, comme nous étions tous deux obligés d'avoir un piano dans nos chambres, nous étions séparés l'un de l'autre par le salon et la salle à manger.

Mon premier soin, dès mon retour à Paris, fut d'aller voir M. Astruc. Nos rapports, ces derniers temps, n'avaient pas été des meilleurs, et ce, pour des raisons plausibles. Il était évidemment désappointé par les maigres progrès de ma carrière, et plus encore par la vie dissipée que j'avais menée durant l'été. Mais, dès l'instant où je pénétraï dans son bureau, son bon sourire me rassura : il était toujours de mon côté ; il ne m'avait pas renié.

- Alors, jeune homme ? dit-il, en m'administrant une tape amicale.

Qu'allons-nous faire, maintenant ? Tout ce que j'ai pour vous, c'est un concert à la Société Philharmonique. Nous verrons pour la suite.

Ce concert était un récital, qui devait avoir lieu dans la petite Salle des Agriculteurs, et le titre impressionnant de « Société Philharmonique » ne recouvrait qu'un modeste nombre d'abonnés à une brève série de concerts de musique de chambre ou de récitals.

- Mais j'ai une bonne idée pour vous, poursuivit M. Astruc. Nous organisons une grande matinée de charité, au bénéfice des sinistrés du tremblement de terre de Messine ; toutes les célébrités de la capitale y prêteront leur concours. Francis Planté, le grand pianiste français, qui a quatre-vingt-six ans, vient tout spécialement de Tarbes, où il vit, pour jouer une tarentelle de Gottschalk, accompagné par la musique de la Garde

Républicaine, plus un morceau en solo. Comme il est inscrit en fin de programme, lequel durera au moins trois heures, vous pourriez jouer une ou deux courtes pièces au début. Ce serait excellent pour vous de voir notre nom figurer parmi une liste aussi prestigieuse.

Son idée ne m'enchantait pas, mais j'eus le sentiment que ce n'était pas le moment de refuser quoi que ce fût ; je répondis donc oui et lui précisai que mon propre programme serait composé de « deux morceaux de Chopin ».

[290]

- Ne soyez pas en retard, me recommanda-t-il. Cela commence à trois heures et vous serez le troisième ou le quatrième à passer:

La liste des artistes était formidable: Sarah Bernhardt devait jouer un acte entier d'Adrienne Lecouvreur ; Lucien Guitry, une scène de son dernier succès; Mounet-Sully, Coque-linaîné, Le Bargy, Féraudy annonçaient des monologues et des récitations ; Félicia Litvinne, la grande soprano, et Lucienne Bréval, Vallandri et le ténor Alvarez, de l'Opéra, devaient chanter ; et, événement final et non des moindres, le grand Francis Planté devait faire sa première apparition à Paris, après dix ans d'absence.

S'étonnera-t-on que je me sentisse assez fier de voir mon nom figurer sur les affiches en si glorieuse compagnie ?

Je fus à l'heure au Théâtre Sarah-Bernhardt. La salle était comble, et les fauteuils valaient un prix fou. Le public parisien adorait ce genre de spectacle, dans l'impression d'en avoir pour son argent. Quand j'arrivai, les coulisses étaient en proie à la confusion et au désordre. Hommes et femmes, en costume ou en tenue de ville, couraient dans toutes les directions, parlant et gesticulant. Tandis que je tentais, en vain, de mettre la main sur un programme imprimé, un homme me saisit par le bras et me poussa vers la scène.

- Dieu merci, vous êtes là ! dit-il, au comble de l'excitation. Vallandri nous fait défaut. C'est vous qui entrez en scène, immédiatement !

Et je me retrouvai sans transition devant le public. Je m'inclinai et ne repris mes esprits qu'une fois assis devant le piano. Mon nocturne et mon étude de Chopin furent pratiquement noyés dans le brouhaha des conversations qui se tenaient dans le public, ce qui me rendit furieux, si bien que, en réponse aux applaudissements tièdes, je réagis en jouant un de mes infaillobles chevaux de bataille, la Polonaise en la bémol. Cette fois, on ne pouvait manquer de m'écouter, et je terminai sur trois rappels. Satisfait de mon tour, je m'apprêtais à rejoindre la salle pour assister au reste du programme, quand le régisseur, l'homme qui m'avait poussé sur scène, m'arrêta de nouveau.

- Bravo ! Bravo ! dit-il en me tapant sur l'épaule. Vous allez être content d'apprendre que le Maître Planté veut faire votre connaissance ! Suivez-moi !

Nous frappâmes à la porte du grand pianiste. Le spectacle en valait la peine. Planté était un petit homme chauve, au visage rose et sans rides et à la courte barbe grise et ronde. Il avait enlevé ses souliers et était assis, tout habillé, ses pieds en chaussettes blanches posés sur un petit radiateur électrique.

[291]

Dès qu'il m'aperçut, il s'écria:

- Ah, ah, comme il est gentil, ce petit! Oh, je vois bien qu'il a un grand talent ! N'est-ce pas qu'il est charmant ? dit-il, en s'adressant au régisseur, comme si je n'avais pas été là.

- Je suis affreusement désolé de n'avoir pu vous entendre, mais je sais que vous avez obtenu un grand succès, poursuivit-il. Et qu'avez-vous joué, mon jeune ami ?

Je le lui dis. Quand je mentionnai la Polonaise, il me jeta soudain un regard de fureur horrifié, renversa le radiateur, se dressa et hurla :

- Il m'a volé mon morceau, cette canaille! Il m'a volé mon morceau ! Je m'en vais ! C'est la seule chose que j'avais travaillée, et il me la vole!

Je sortis en courant, terrifié, et battis en retraite dans la salle, derrière les loges, pour observer, parmi d'autres gens debout, le déroulement des opérations. Il fallut deux longues heures avant que le grand maître fit son apparition sur scène, salué par un tonnerre d'applaudissements. A mon grand soulagement, comme pour démentir son âge, il joua la Tarentelle avec une maîtrise parfaite des doigts et l'élan d'un jeune homme. Après que l'ovation bien méritée que lui fit le public se fut calmée, il leva la main et s'adressa à la salle :

- Mon jeune collègue vous a donné une excellente interprétation d'un morceau que, par inadvertance, il m'a soufflé. Je n'ai rien préparé d'autre.

Et il s'en fut, en souriant gracieusement.

De façon inattendue, ce concert, en dépit de cet interlude dramatique, eut pour moi de bons résultats. Coquelin aîné, le grand acteur, qui avait été fort impressionné par mon succès, m'invita à jouer à un concert de gala qu'il organisait au profit de la maison de retraite des vieux comédiens. Comme Caruso et Géraldine Farrar avaient promis d'y prendre part, il fit fort civilement sa publicité en nous annonçant, tous trois, comme de grandes vedettes étrangères, au ravissement d'Astruc et au mien. Ce concert eut lieu dans la salle hideuse du vieux Trocadéro, qui offrait néanmoins trois mille places. Après l'immense succès remporté par les grands airs d'opéra chantés par Caruso et Farrar, j'eus la bonne idée de jouer en dernier morceau de Liebestod de Tristan et Isolde, dans la transcription de Liszt - ce qui fit crouler les murs. Saint-Saëns, qui était présent, me complimenta très chaudement :

- C'est bien meilleur au piano que chanté, commenta-t-il.

Par la suite, je jouai souvent ce morceau au cours de mes récitals.

[292]

Avec ces deux apparitions couronnées de succès à mon crédit, je retins de nouveau l'attention du « Grand Monde » et décrochai une succession de trois engagements pour les célèbres « Soirées Musicales ». L'une d'elles, toutefois, fut exceptionnelle. La comtesse de Béarn, authentique amateur de musique, demanda à la fameuse soprano Félicia Litvinne de venir chanter, à la soirée qu'elle donnait, le cycle de mélodies poétiques du Dichterliebe de Schumann, et la chanteuse exprima le désir de m'avoir comme accompagnateur. Je me souviens encore de cette soirée comme l'une de mes expériences musicales les plus émouvantes. Félicia et moi, nous devînmes bons amis à la suite de cela, et j'allais souvent la voir chez elle.

Mon frère Ignace étudiait à présent la musique à la Schola Cantorum. A mon avis, c'était une perte de temps; il n'avait pas de don réel pour le violon, et l'idée entière semblait être née du désir de rivaliser avec moi. Il paraissait avoir

oublié complètement la révolution sociale. Je le voyais fort peu ; nous n'avions jamais eu grand-chose en commun.

Mes vieux compagnons du Fouquet's m'annoncèrent qu'Armand de Gontaut était reparti une fois de plus, en insinuant que, cette fois, c'était bel et bien pour capter une héritière.

Comme pour combler le vide de son absence, ils se montraient plus gentils que jamais envers moi. Le jeune Récopé, l'un des amis d'Armand, me transmit une invitation à déjeuner de la part d'un certain comte Nicolas Potocki.

- C'est un vrai Potocki de Pologne et un homme très riche, ajouta-t-il. Il ne parle pas le polonais, mais il est profondément attaché à son vieux pays et à ses compatriotes. Quand je lui ai dit que vous étiez polonais, il m'a prié de vous inviter.

Le bâtiment qui abrite actuellement la Chambre de Commerce, avenue Friedland, était alors la demeure du comte. Il vivait seul dans cet énorme hôtel qui possédait un jardin spacieux, un garage et des écuries.

En pénétrant dans le vaste « salon de fête », nous fûmes accueillis par un homme plutôt grand, d'une cinquantaine d'années, au crâne chauve, avec une légère moustache blonde et les yeux bleus les plus doux dans un visage rond aux traits agréables. Boiteux, il s'avança vers nous en s'appuyant sur une canne.

[293]

- J'aurais infiniment aimé pouvoir vous accueillir en polonais, me dit-il, mais je n'ai jamais eu l'occasion de l'apprendre. Je suis né en Sibérie, où mes parents furent envoyés en exil après la révolution de 1863, et, après leur mort, je suis venu vivre à Paris.

Le salon commençait à s'emplier lentement d'hommes de toutes sortes, jeunes et vieux et nantis de titres variés. Certains avaient l'air très cérémonieux, d'autres semblaient être chez eux ; mais la plupart d'entre eux venaient là comme on entre au restaurant. Récopé m'en expliqua la cause. Le comte Potocki tenait ce que l'on appelle « table ouverte », vestige d'une vieille tradition aristocratique polonaise - ce qui signifiait qu'il accordait l'entrée libre, pour déjeuner, à un certain nombre de personnes qu'il avait envie de voir ou avec qui il voulait faire connaissance. Ces invités étaient les bienvenus chaque fois qu'ils étaient libres. La table était quotidiennement mise pour vingt-quatre couverts. En l'occurrence, je me souviens de deux ambassadeurs, d'un général russe, de quelques Polonais, du peintre portraitiste (alors célèbre) Bonnat, du non moins célèbre caricaturiste Sem, de l'acteur Le Bargy et de quelques membres du gouvernement. Nous étions à peu près seize à table ; les autres chaises étaient vides. La nourriture était excellente, et la conversation, d'un niveau intellectuel des plus élevés.

Je devins un invité fréquent de l'avenue de Friedland. Dès cette première visite, le comte et moi nous nous découvrimus l'un pour l'autre infiniment d'estime ; il gagna mon cœur par une certaine solitude que je sentais en lui, liée à l'amour que, je le devinais, il portait à la Pologne. Quant à moi, je semblais le stimuler par ma vitalité et par l'intérêt que j'attachais à toute chose. Et il adorait véritablement la musique. Très souvent, après le déjeuner, je jouais pour lui, après que les autres invités étaient partis.

Ma vie à Paris, à l'époque, regorgeait des expériences artistiques les plus riches, qui devenaient sources, pour moi, d'un besoin impétueux, nouveau et inappréciable de travailler. Les douces et tendres lettres de Pola et l'aide intelligente de Fred faisaient que mon moral était constamment au beau fixe.

M. Astruc avait des projets importants pour la saison. Fortement influencé par mes efforts obstinés pour le persuader, il décida d'amener à Paris Salomé, le nouvel opéra de Richard Strauss, dans sa distribution originale. Cela n'allait pas sans impliquer un grand risque politique, puisque ce serait la première fois, depuis la guerre franco-allemande de 1870, où l'on entendrait parler l'allemand en public.

[294]

Le texte scabreux de la pièce d'Oscar Wilde était un souci supplémentaire : l'amour sordide de Salomé pour Jean le Baptiste, et la longue scène durant laquelle elle embrasse la tête tranchée du saint homme posée sur un plat étaient susceptibles de soulever une grande indignation dans une France catholique. Noblement ébranlé par ces considérations, Astruc, avec son savoir-faire habituel, obtint une fois de plus l'appui de la comtesse Greffulhe et de ses Grandes Auditions de France, et plus importante encore, la promesse du président de la République, M. Armand Fallières, d'être présent à la générale.

On annonça six représentations au Châtelet, avec Strauss lui-même à la tête de l'orchestre. Emmy Destinn, la vedette, était, à mon avis, la plus grande soprano dramatique de l'époque. J'avais même eu un coup de cœur pour elle autrefois, à Berlin, où elle était connue pour ses aventures amoureuses avec plusieurs jeunes étudiants en musique.

Ayant pris feu et flammes pour cette production, j'y apportai une part active, répétant avec des groupes différents et quelques-uns des solistes. Destinn elle-même me demanda de filer avec elle la dernière scène, partie la plus difficile et la plus subtile de tout l'opéra. Sans m'en apercevoir, je sus bientôt toute la partition par cœur.

Les salles des six soirées de gala étaient entièrement vendues à cent francs le fauteuil, et ce fut une bonne affaire pour Astruc. Strauss et sa femme, qui s'étaient tout d'abord conduits de façon assez désagréable, étaient maintenant satisfaits. Un peu auparavant, lors d'une répétition, Mme Strauss, chanteuse de lieder médiocre, avait crié dans son allemand bavarois, du haut du balcon, à son mari qui était dans la fosse d'orchestre :

- *Ach, wie schrecklich! Quelle saleté de théâtre ! Ach, et quel orchestre infect ! Je te l'avais bien dit que les Français ne valaient rien !*

Et il y avait eu quelques autres aménités de la sorte.

Le soir de la générale, avant que le rideau se lève, la comtesse Greffulhe m'avait fait appeler dans sa loge :

- Connaissez-vous Mme Destinn personnellement ?

Comme je lui avais répondu que oui, elle avait poursuivi :

- Je vous en prie, suppliez-la de ma part d'embrasser la tête de Jean le Baptiste aussi peu que possible ; la meilleure des choses serait, si elle le pouvait, qu'elle ne l'embrasse pas du tout.

J'avais quitté la loge, amusé par tant d'appréhension: ce baiser était le point culminant de tout l'opéra!

[295]

Il y eut encore un incident amusant. Sacha Guitry aimait à m'emmener parfois, histoire de s'amuser, dans une maison de passe super-élégante, établissement où l'on pouvait bénéficier des services de ravissantes « call girls » (avant la lettre) à des tarifs fort élevés. La « madame » de cette maison était la, veuve d'une personnalité officielle du gouvernement et tirait une grande fierté de l'importance et de la richesse de sa clientèle. Elle avait un penchant pour Sacha et son esprit étincelant. Nos visites étaient purement platoniques ; nous ne pouvions ni l'un ni l'autre nous offrir les charmes de ses protégées. Pourtant, elle aimait à nous les exhiber.

- Viens ici, petite ! criait-elle à une brune sculpturale. Montre ton ravissant derrière à ces messieurs!

Et, satisfaite de notre appréciation devant la perfection de l'exhibition, elle nous permettait d'admirer, en guise de *bis*, une paire de seins durs et agressifs appartenant à une superbe blonde.

Or, un après-midi, pendant les représentations de *Salomé*, je rencontrai Guitry dans la rue.

- Allons faire une petite visite à la vieille, me dit Sacha.

Et je l'y accompagnai. La « madame » nous offrit Xérès et biscuits, je racontai quelques histoires drôles sur Strauss et *Salomé*, et elle nous gratifia d'une vision plus ample de l'anatomie de la brunette.

Deux jours plus tard, au Pavillon de Hanovre, on me remit une lettre. Elle était de la « madame », qui m'écrivait, à peu de chose près, ce qui suit : « *Un de mes clients très importants est collectionneur d'autographes. Il meurt d'envie d'en posséder un du Maître Strauss. Auriez-vous la possibilité de m'aider en la matière ? Je n'ose vous offrir de l'argent pour ce service, mais j'ai une meilleure proposition à vous faire. Vous pouvez coucher gratuitement avec la belle brune.* »

Quand je montrai cette lettre à Strauss, à Astruc et aux membres de la distribution, ce fut un vrai déchaînement ; ils n'en finissaient plus de rire! La pauvre femme, évidemment, ne reçut jamais aucune réponse de moi.

Lorsque Sacha et moi, quelques semaines plus tard, nous allâmes, en flânant, rendre visite à la « maison », j'avais préparé ma parade à tous les reproches qu'on pourrait me faire pour n'avoir pas répondu : je prétendrais n'avoir jamais reçu la lettre. Quand nous pénétrâmes dans le petit salon, elle me sauta au cou :

[296]

- Vous êtes un ange ! s'écria-t-elle. Je ne sais comment vous remercier pour le magnifique autographe ! Mon client était enchanté!

Je devais offrir un visage stupide, tant j'étais ébahi. Ce qui s'était passé, c'était que le vieux metteur en scène barbu et berlinois de Strauss, en lisant la fameuse lettre, avait bel et bien repéré l'adresse et ensuite échangé une lettre, dans laquelle Strauss le remerciait de sa « précieuse contribution au succès de l'opéra », contre une heure ou deux en compagnie de la splendide brune!

A l'issue de la dernière soirée au Châtelet, Emmy Destinn m'invita à souper dans sa suite à l'hôtel Régina, où elle était descendue avec sa sœur. Après qu'elles eurent passé une robe d'appartement, nous nous attablâmes

tous trois devant un petit en-cas de viande froide et de Champagne. J'exprimai à la grande chanteuse mon admiration pour son art et énumérai quelques-uns des moments les plus frappants de ses interprétations *d'Aïda*, de *Carmen*, et maintenant de *Salomé*.

- Votre façon de chanter m'a donné une grande leçon, dis-je. Vous m'avez appris à user judicieusement du *rubato*, cette définition si méconnue de la liberté d'expression dans une mélodie. J'essaie de traduire la parfaite maîtrise que vous avez de votre respiration dans mon propre phrasé, et j'ai la certitude que c'est exactement ce que Chopin avait en tête quand il imposait le *rubato* dans ses œuvres.

Emmy Destinn écouta ma longue tirade en plissant le front d'attention ; puis, soudain, elle prit sa coupe de Champagne et l'envoya se briser en miettes dans le foyer de la cheminée.

- Bien! Bien ! hurla-t-elle, folle de rage. Je sais que je suis une bonne chanteuse, mais je suis aussi une femme !

J'étais stupéfait. Sa sœur se leva calmement et quitta la pièce, et moi, je me retrouvai là, le cœur et l'esprit habités par Pola, alors que l'on s'attendait à me voir prouver que j'étais un homme. Quelle étrange femme qu'Emmy Destinn! Et elle me terrifia vraiment quand je vis la tête menaçante d'un serpent sur sa cuisse - elle s'était fait tatouer un boa, haut en couleur, qui lui encerclait la jambe, de la cheville jusqu'en haut de la cuisse. Il me fallut du temps pour me remettre du choc. Je crains fort de ne pas m'être montré sous mon jour le meilleur, ce soir-là. Mais elle ne sembla pas s'en soucier ; elle devint, un peu plus tard, tout à fait douce et maternelle.

Et puis, de toute manière, il lui fallait partir le lendemain pour Londres, afin de remplir son important contrat avec le Covent Garden Opera pour la grande saison.

[297]

Mais, autre trait énigmatique de cette grande artiste: pendant des semaines, elle m'envoya des lettres, en forme de poèmes en vers merveilleusement calligraphiés sur papier de luxe spécial. Tout à fait comme une jeune fille romantique!

Cela dit, ma petite acrobatie, qui consistait à jouer toute la partition de *Salomé* de mémoire, se révélait être une solide source de gains. Après le phénoménal succès qu'il avait remporté, l'opéra demeura un sujet d'intérêt passionné, pendant un assez long laps de temps, parmi l'élite musicale parisienne. Beaucoup d'amateurs qui souhaitaient mieux connaître les subtilités de cette œuvre moderne, me demandaient de la leur jouer « professionnellement » en privé. Ces propositions me ravissaient en raison de la nouvelle façon qu'elles m'offraient de gagner de l'argent. Cinq cents francs était le prix unique que j'avais fixé pour ce genre de performance. En même temps, je n'étais pas peu flatté de l'énorme impression que produisait ma mémoire sur mes auditeurs. L'atmosphère qui animait ces réunions était très éloignée de celle des « soirées musicales » classiques. Ici, mon public entier se composait seulement d'une demi-douzaine des plus récents adeptes de Strauss, qui écoutaient la musique en suivant scrupuleusement la partition et le livret.

M. Astruc avait encore une autre surprise dans sa manche à mon intention, pour la saison de printemps : un grand festival de musique russe - quatre soirées au Théâtre de l'Opéra. Le programme était véritablement sensationnel. Arthur Nikisch était le chef d'orchestre et le directeur général de la musique, pour ces concerts ; mais quelques compositeurs devaient diriger leurs propres œuvres, entre autres Rimski-Korsakov, Ghazounov, Rachmaninov et Scriabine. Chaliapine - ce furent ses vrais débuts parisiens - devait chanter de longs extraits du Boris Godounov de Moussorgski et du Prince Igor de Borodine. Des symphonies et des scènes entières de différents opéras devaient être exécutées sous la baguette d'Arthur Nikisch.

Le plan de cette entreprise ambitieuse avait été conçu par un Russe, Sergei Diaghilev, mais devint réalité grâce à Gabriel Astruc. Le jeune Russe était assuré du patronage du grand-duc Vladimir et, surtout, de sa femme, la grande-duchesse Maria Pavlovna ; cependant, la plus grande partie de l'argent requis par l'énorme appareil du festival dut être trouvé par l'ingénieur Astruc. Heureusement, il était à la hauteur de la tâche, et les contrats purent être signés.

[298]

Inutile de le dire, Frédéric et moi, nous fûmes parmi les auditeurs les plus assidus et les plus passionnés du festival, tout heureux de vérifier de nos propres yeux l'énorme effet que produisirent certaines de ces musiques sur le public parisien, d'ordinaire si critique et si sceptique. Chaliapine enregistra un triomphe de première grandeur, avec l'air de Galitzky du Prince Igor et la longue scène de Boris Godounov. Mais, cette fois, il dut partager sa gloire avec Moussorgski et Borodine, dont la musique fit profonde impression. Rachmaninov faillit faire crouler la salle avec la magnifique interprétation, de son second concerto - c'était une première audition, en dehors de la Russie.

Après le premier concert, dans la loge des artistes, Chaliapine m'étreignit et m'embrassa :

- Artoucha ! Quelle merveilleuse surprise ! Viens souper avec, nous au Café de Paris.

En entrant dans le restaurant, je m'attendais à le trouver en compagnie de quelques conquêtes féminines toutes fraîches. A mon étonnement, je vis à sa table deux dames distinguées et élégantes.

- Voici ma femme Masha, et voici sa sœur, dit-il fort cérémonieusement.

C'était amusant de le voir si différent du Don Juan que j'avais connu l'année précédente, à Orange.

Le festival de musique russe eut des conséquences imprévisibles : il ouvrit la voie à la création des fabuleux Ballets Russes de Diaghilev. Je tenterai de donner ici un bref résumé de l'enchaînement d'événements qui trouva son point culminant dans cette explosion artistique.

La révélation, grâce à Chaliapine, de la beauté et de la nouveauté des extraits de Boris Godounov et de Prince Igor suscita un mouvement unanime dans la presse parisienne pour réclamer que ces opéras fussent représentés dans leur intégralité. Astruc et Diaghilev y répondirent tous deux en se mettant immédiatement à l'œuvre. Nanti de l'assurance d'un important support financier de la part d'Astruc, Diaghilev partit pour la Russie, afin de rassembler les forces artistiques dont il avait besoin pour une telle aventure. Et ce fut à cette occasion

qu'il révéla son génie, qui était de découvrir exactement les éléments dont il avait besoin pour ses productions. Au lieu d'employer les décors habituels, démodés, il fit travailler des peintres modernes, qu'il aidait financièrement depuis longtemps déjà, afin qu'ils trouvent des idées nouvelles.

[299]

Il découvrit un jeune danseur brillant, Fokine, qui rêvait de faire quelque chose de neuf pour les danses du *Prince Igor*. Et, naturellement, Diaghilev choisit les meilleurs chanteurs, avec Chaliapine comme vedette. Quant au corps de ballet, il fut trié sur le volet et sélectionné entre les opéras de Saint-Pétersbourg et de Varsovie.

Un tel ensemble ne pouvait manquer d'atteindre son but. Cette saison-là, l'opéra de Paris créa la sensation de l'année. Mais ce qui excita le plus les Parisiens, ce furent les danses du *Prince Igor*. On n'avait encore jamais vu rien de pareil : musique, couleurs osées des décors, sensualité explosive de la chorégraphie - tout était irrésistible et devint bientôt le sujet de toutes les conversations.

- Que diriez-vous de terminer la prochaine saison du printemps parisien sur des ballets de votre façon ? demanda Astruc à Diaghilev.

Le temps de lui poser la question, et le Russe avait toutes sortes de projets fantastiques dans l'esprit. Et Paris eut droit à l'événement scénique le plus brillant du siècle. Rien de ce qu'on avait déjà vu, ni de ce qui vint par la suite, ne surpassa le succès du ballet de *Shéhérazade*, pour lequel Diaghilev, partant du poème symphonique de Rimski-Korsakov, réunit un fantastique décor vert et bleu, les éblouissants costumes orientaux créés par Bakst, les débuts de Nijinsky en esclave amoureux, et la belle Karsavina en femme de harem adultère. On revit encore ce couple de danseurs dans le *Spectre de la Rose*, sur une musique de Weber, et Nijinsky fit sensation quand il sauta par la fenêtre avec tant de légèreté qu'il semblait bondir jusqu'aux nuages.

Mais la révélation la plus fracassante de cette saison fut Anna Pavlova, qui fut immédiatement acclamée comme la plus grande danseuse classique de l'époque. Dès qu'elle apparaissait, où que ce fût, elle inspirait des odes aux poètes. Sur scène, elle était une sylphide, une fée - tandis que Karsavina dansait en femme, au sens plein du terme, débordante de sex-appeal.

A dater de cette saison inoubliable, le monde entier guetta la prochaine apparition des Ballets Russes. Astruc présidait à leur organisation, Diaghilev étant le génie de la production artistique. Ce fut Diaghilev qui, après avoir entendu un court morceau pour orchestre, composé par un jeune élève de Rimski-Korsakov, lui commanda la première partition originale pour ballet qui ait vu le jour depuis longtemps.

[300]

Le jeune homme s'appelait Igor Stravinski, et le ballet devint *l'Oiseau de feu*. Ce fut un triomphe. Les saisons qui suivirent, jusqu'à la Première Guerre mondiale, virent naître son *Petrouchka* et furent illustrées par le fameux scandale du *Sacre du Printemps*, le triomphe de *Daphnis et Chloé*, de Ravel, les *Jeux* de Debussy et bien d'autres créations qui furent autant de succès, majeurs ou mineurs. Les plus grands peintres de notre époque fournirent les décors et les

costumes - Picasso, Matisse, Braque, Rouault, Chagall, Derain, Dufy, Marie Laurencin...

Diaghilev révolutionna le monde artistique tout entier, et non seulement les beaux-arts. Mode, décoration d'intérieurs, tissus imprimés furent profondément influencés par ses productions. Oui, on peut sans risque appeler les années qui ont précédé la Première Guerre mondiale : « l'époque des Ballets Russes ». Après la mort de Diaghilev, bon nombre d'autres compagnies de ballet virent le jour et, grâce au grand imprésario américain Sol Hurok, le ballet connut son âge d'or.

40

Un matin, Frederic entra dans ma chambre et me tendit une lettre de Basia. Je pouvais lire sur son visage le présage de mauvaises nouvelles pour moi. Basia, dans son style élégant et précis, demandait tout bonnement à son frère de faire en sorte que je retourne immédiatement à Pola ses lettres ! Sans autre commentaire. Profondément blessé, je remis ces lettres tant chéries à Frederic, sans prononcer un mot. Mais, à cet instant, la vie perdit pour moi tout son charme. Finalement, après plusieurs nuits sans sommeil, j'en vins à la conclusion que cette rupture abrupte avait dû être imposée à Pola, et, désormais, je ne vécus que pour le jour où je pourrais la revoir et apprendre la vérité.

Entre-temps, une surprise agréable vint détourner mon esprit de ce cauchemar. A cause de mes acrobaties avec *Salomé*, que je jouais par cœur, il me tomba un engagement intéressant à Londres. Une riche dame américaine, Mme Potter Palmer, avait loué en ville, pour la saison, l'hôtel particulier du duc de Sutherland, afin de pouvoir recevoir la haute société londonienne.

[301]

Quand elle apprit que l'opéra *Salomé* avait été interdit en Angleterre en raison de ses allusions religieuses et que le roi Edouard VII avait exprimé sa curiosité de l'entendre, elle décida d'organiser une audition pour lui. Comme elle ne possédait pas de pièce assez grande pour abriter un orchestre, il lui vint l'idée de me faire venir pour jouer *Salomé* au piano (elle m'avait entendu au cours d'une soirée parisienne).

Le cachet de cent guinées, l'occasion de revoir Emmy Destinn (elle était la vedette de la saison d'opéra à Covent Garden), l'honneur de jouer pour le roi d'Angleterre, tout cela rendait cet engagement des plus séduisants. J'arrivai à Londres, empli de grandes espérances. Lors de notre première rencontre, Mme Potter Palmer exprima son inquiétude devant la longueur de l'opéra.

- Pourriez-vous en jouer seulement quelques extraits? me demanda-t-elle.

- Oui, répondis-je, quoique je craigne que ce ne soit trop fragmentaire.

Mais, ajoutai-je, je pourrais jouer la Danse des Sept Voiles en solo et, si vous consentiez à engager Emmy Destinn pour chanter la grande scène finale de *Salomé*, accompagnée par moi, cela devrait constituer un programme parfait.

- Hourra, hourra! s'écria-t-elle. Ah, que voilà une brillante idée! Je vais organiser cela immédiatement.

Et elle se précipita hors de la pièce pour mettre son secrétaire au travail. A ma déconvenue, pourtant, sous une soudaine impulsion patriotique, elle engagea la soprano américaine Olive Fremstad pour la scène finale.

Emmy Destinn me reçut joyeusement et me garda à dîner, tout en ayant l'air légèrement piquée par ma collaboration avec Fremstad. Elle ne m'en invita pas moins à aller l'entendre avec Caruso à Covent Garden, dans Aïda.

Le concert et la réception eurent lieu à trois heures de l'après-midi. Il n'y avait pas moins de trente invités, et le roi arriva le dernier. Quatre des ladies présentes me furent désignées comme étant des maîtresses occasionnelles de Sa Majesté. Il avait bon goût, je dois l'admettre - toutes quatre étaient ravissantes. Mme Potter Palmer avait fait construire une petite estrade à l'une des extrémités de la pièce, sur laquelle on avait disposé un excellent Bechstein à queue, loué spécialement pour moi. Le roi s'installa au premier rang, très près de l'estrade, et les autres prirent place autour de lui.

[302]

Mon interprétation de la Danse des Sept Voiles fut bien accueillie ; du moins écouta-t-on cette musique moderne en silence - les Anglais font preuve de meilleures manières au concert que les Français. Olive Fremstad était une merveilleuse soprano elle chanta la difficile et longue complainte de Salomé avec de parfaites modulations et en grand style (mais je regrettai la qualité d'intensité à vous briser le cœur de la voix de Destinn). Elle remporta un succès bien mérité et m'appela très gracieusement à le partager : nous dûmes saluer plusieurs fois, devant les applaudissements.

Lorsque je qualifie son succès de « bien mérité », je devrais ajouter qu'elle méritait plus encore, et ce, pour une raison très différente : tout le temps qu'elle chanta, le roi ne cessa de tirer sur un gros cigare et de lui souffler la fumée droit dans la figure. C'est miracle si elle pavint à surmonter pareil handicap.

Après le concert, on servit le thé, et, Mme Fremstad et moi, nous fûmes présentés à Sa Majesté. Ce qui me frappa le plus dans sa personne, c'étaient l'élégance et l'art avec lesquels il masquait son embonpoint. Son renom d'homme le mieux habillé du monde était parfaitement justifié. Ce jour-là, il portait une longue redingote droite, sombre et à larges revers de soie. (Ce vêtement de cérémonie est aujourd'hui remplacé par la jaquette.) Au lieu des boutons ordinaires, deux saphirs, montés à chaque extrémité d'une chaînette d'or, étaient passés dans les boutonnières correspondantes, assurant une chute gracieuse au vêtement.

Le roi avait une voix profonde et sonore et parlait avec un léger accent allemand. Il eut quelques mots de louanges chaleureuses pour Mme Fremstad, puis se tourna vers moi pour discuter des mérites de l'opéra de Strauss.

- Je n'ai rien remarqué de choquant dans ce que j'ai entendu, et je ne puis comprendre pourquoi nos censeurs y ont objecté, me dit-il.

De toute évidence, il s'était attendu à être un peu scandalisé, et il était secrètement désappointé.

Ce même soir, je vis Aïda avec Destinn et Caruso, et ce fut l'un des événements inoubliables de mon existence. Lors de cette représentation, Emmy eut droit à de plus grandes ovations que son partenaire, ce que j'attribue au fait que Verdi a doté le rôle d'Aïda d'une musique beaucoup plus belle que celui de Radamès.

Je restai quelques jours de plus à Londres, passant quotidiennement mes journées dans le charmant hôtel de Tavistock

[303]

Square que Destinn et sa sœur avaient loué pour la saison. Nous faisons beaucoup de musique, dégustations de petits plats, et j'allais à l'opéra avec la sœur pour écouter la voix admirable d'Emmy. Je garde un souvenir très agréable de cette aventure amoureuse. Ce fut romantique, mais nous ne nous y laissâmes pas prendre entièrement, ni l'un ni l'autre.

Mon retour à Paris me ramena à la réalité. La « Grande Saison », avec ses soirées, ses bals, ses courses, ses concerts et ses théâtres, touchait à sa fin, et je n'avais pas de plans pour l'été.

Frederic avait signé un contrat pour une tournée en Amérique, comme accompagnateur d'un chanteur de concert. Sans lui, je perdais le contact avec les chers Barylsky, et je n'avais pas envie d'aller à Varsovie ou à Lodz. Les White (Olive) étaient partis pour Deauville, et Armand de Gontaut était toujours à New York.

Et pourtant, la Fortune me sourit, une fois de plus. La baronne Gustave de Rothschild m'invita à jouer dans une soirée qui devait marquer la fin de la Saison et était considérée comme la réunion mondaine la plus importante de l'année. Lorsque je me rendis au somptueux hôtel de l'avenue Marigny pour discuter du programme, la baronne, dame d'un certain âge, fit montre de la vitalité d'une personne moitié plus jeune qu'elle.

- J'aimerais que vous jouiez un court programme en soliste, me dit-elle. Puis, après un intermède, vous accompagnerez Mlle Destinn, dans deux airs de Carmen, et ensuite dans la scène finale de Salomé. Votre cachet sera de mille francs.

Elle parlait d'un ton sans appel. Avec la même autorité, elle dirigeait son secrétaire, son maître d'hôtel, son jardinier, son menuisier et les autres, dans la disposition de l'estrade, du piano, des chaises, des fleurs, tous les menus détails de la soirée. Elle se comportait tel un général.

Et le fait est que cette soirée fut la « soirée musicale » la plus brillante à laquelle j'ai eu le privilège de participer. Le « Tout-Paris » était là. La vieille aristocratie, quelques années seulement après l'atroce affaire Dreyfus, l'Académie française, l'Université, les artistes, les écrivains, les musiciens - tout était fort bien représenté. Le grand salon aux boiseries blanc et or, avec ses toiles sans prix, ses fleurs harmonieusement disposées et l'élégance de l'assistance, constituait un spectacle éblouissant.

[304]

Le concert fut un triomphe pour Destinn et un joli succès pour moi. Les applaudissements éteints, on nous invita à rejoindre les invités devant un buffet d'un kilomètre, chargé d'une infinie variété de mets. Langoustes froides et poissons avec leurs mayonnaises et sauces vertes, canards et poulets froids, plats chauds au curry, glaces spécialement préparées, pyramides de cerises et de fraises et délicieuses pâtisseries couvraient la table. On servait exclusivement du Champagne.

Je ramenai Emmy à son hôtel à une heure très avancée. Elle ne me permit pas de rester : elle devait repartir pour Londres de bonne heure, le lendemain matin.

Il y a une suite sentimentale au souvenir extrêmement vivace que je garde de cette nuit très spéciale. A la fin de la Première Guerre mondiale, il se trouva que moi-même, puis ma femme également, par la suite, nous devînmes des amis intimes de Robert et Nelly de Rothschild, les héritiers de l'indomptable baronne Gustave. Et, quand nous revînmes à Paris après la Seconde Guerre mondiale, cette amitié se resserra encore avec la génération suivante de cette grande famille. Elle persiste toujours aujourd'hui.

41

- Pourquoi ne vous ai-je pas vu à mes déjeuners depuis si longtemps ? me demanda le comte Potocki, quand je réapparus dans sa « maison ouverte »

Je lui fournis un compte rendu complet de ma visite à Londres et le fis rire avec mes imitations du roi d'Angleterre et d'autres célébrités. Lorsque je mentionnai la soirée Rothschild, le comte Potocki s'exclama :

- Donnons une soirée musicale ici même !

Il fixa la date et envoya les invitations le jour même. Le concert que je donnai dans son hôtel fut très différent des autres. Les invités avaient été choisis parmi la crème du « demi-monde » et assaisonnés d'un zeste d'actrices célèbres : je me rappelle la présence de Bartet, de Cécile Sorel et d'Eve Lavallière. Les hommes, tous très riches, comptaient surtout parmi les amants de ces dames du demi-monde, certains d'entre eux appartenant aux hautes sphères gouvernementales ou au monde fermé du Jockey Club.

[305]

Le reste des invités se composait des familiers quotidiens de la table du comte. Pareille assemblée n'avait évidemment qu'une compréhension limitée de la musique classique et ne faisait pas partie du public que l'on voyait aux concerts. Ainsi, pendant que je jouais du Chopin, la conversation générale se poursuivit-elle et alla-t-elle s'amplifiant. Ce qui n'empêcha pas que, quand j'en eus terminé, tout le monde se leva pour applaudir de bon cœur ! La soirée atteignit son apogée avec le dîner, servi par petites tables. L'hôte nous donna un merveilleux exemple de l'hospitalité polonaise. A ma table, il y avait une beauté italienne du nom de Mariella, intelligente et totalement dépourvue d'inhibitions. Elle s'était rendue à la soirée sans être accompagnée.

- J'ai beaucoup aimé votre concert, dit-elle. Mais mon dieu à moi, c'est Puccini.

Et, un peu plus tard, animée par le Champagne, elle me raconta tout d'elle.

- J'ai un ami sérieux, me dit-elle. Le banquier Oppenheimer, de Cologne. Je l'appelle l'O. de Cologne, ha ! ha ! Il m'a installée dans un appartement charmant et vient me voir tous les mois pour quelques jours. Le reste du temps, je suis libre. Demain, j'ai quelques amis charmants à dîner. En serez-vous ?

J'acceptai avec plaisir.

Ses invités étaient deux jeunes femmes de son milieu et le banquier Edouard Weisweiler, bon musicien et pianiste amateur. Mariella aimait à recevoir dans son appartement douillet. Elle avait préparé elle-même les spaghetti; le vin était d'un bon cru, et elle avait une manière bien à elle de raconter des histoires, de sa voix grave à l'accent italien. Pour marquer mon

plaisir de la soirée, je jouai tout le Puccini auquel je pus penser et fus remercié par des embrassades à pleins bras.

Sur le chemin du retour, Weisweiller me demanda si je ne pouvais pas lui donner des leçons de piano. J'acceptai vivement cette offre, l'estimant apparemment quelque peu doué et m'attendant à de confortables honoraires. Comme à l'ordinaire, l'argent m'avait tout bonnement fondu dans les mains et mes dettes recommençaient à grossir de jour en jour. Je devais de l'argent au tailleur, à Cordovinus, à la chère Mme Cowl - un mois entier de pension - et j'avais lourdement obéré ma mensualité chez Astruc. C'était un cauchemar.

[306]

Un matin, M. Biernacki, le secrétaire polonais du comte Potocki, m'apporta un cadeau de la part du comte : une paire de boutons de manchettes, faits de quatre cabochons de saphir sertis dans le platine, avec une lettre m'invitant à passer le week-end dans sa maison de campagne, près de Rambouillet ; il m'y emmènerait dans sa voiture automobile. La nouvelle était agréable, mais le cadeau me désappointait. J'avais compté sur une jolie somme d'argent pour mon récital, et l'on m'avait dit que les saphirs n'allaient pas chercher bien cher, si on les vendait, à cause de la facilité avec laquelle on les imitait.

Le comte appelait sa résidence un « pavillon de chasse ». Ce que je découvris, ce fut une grande villa, assez vaste pour recevoir une douzaine d'invités. J'étais le seul, cette fois, cependant. Le maître de maison vivait là avec sa maîtresse, une certaine Mme Mathilde d'Avignon, pendant tout l'été, y compris la saison de la chasse en septembre. Son « territoire » bordait celui de la résidence d'été des présidents de la République française. On me donna une splendide chambre rose et blanche, avec boudoir adjacent fourni en fleurs et en fruits sur les tables, et en bons livres sur les rayonnages. C'était un plaisir de pénétrer dans la salle de bains. De ma fenêtre, j'avais vue sur un gracieux parterre de gazon et de fleurs ravissantes.

Biernacki me mit au courant de la passion du comte pour les chevaux.

- Etant boiteux, il ne peut plus monter, me dit-il. Mais il est très actif en tant que président de l' « Eperon », club qui organise le concours hippique annuel de Paris.

Le dimanche matin, le comte Potocki m'emmena en cabriolet visiter ses écuries, tenant avec assurance et élégance les guides de son attelage à quatre. Il me montra avec orgueil quelques beaux pur-sang et me conduisit à un manège spécialement équipé pour apprendre à monter à cheval. Nous prîmes place dans une loge, comme au théâtre, de laquelle il dirigeait habituellement les reprises. Il remarqua avec satisfaction l'intérêt que je portais aux chevaux.

- Il faut que vous veniez ici, cet été. Je vous apprendrai à monter en gentleman.

- J'aimerais beaucoup apprendre, en effet, répondis-je poliment.

Pourtant, j'aurais presque sauté de joie, tant j'étais reconnaissant d'avoir trouvé un endroit où passer ce maudit été !

[307]

Mathilde d'Avignon (un de ces fameux noms d'emprunt!) était une femme d'une quarantaine d'années, dotée d'un visage anodin et d'une silhouette

parfaite. Elle se donnait un mal fou pour avoir l'air distingué, en copiant les gestes et manières de ses amies actrices - hélas! sans résultat. Et elle était sourde, la pauvre femme !

De retour à Paris, je commençai à travailler avec M. Weisweiller. Il jouait bien, pour un banquier, et voulait faire des progrès ; mais la technique le gênait beaucoup et il n'avait guère le temps de faire des exercices. Mes honoraires étaient d'un louis d'or par leçon, ce qui n'était guère suffisant, trouvais-je - mais Mariella m'avait prévenu : « Il est radin » m'avait-elle dit, avec tout le savoir que confère l'expérience. Je m'en tirais pourtant en lui donnant une heure de leçon par jour.

Un matin, Frederic, rentré d'Amérique, m'annonça :

- Je pars demain pour la Bretagne. Ma chanteuse a besoin de moi pour répéter.

Et, voyant ma mine plutôt déconfite, il poursuivit :

- Je ne te manquerai pas beaucoup, Arthur. De toute façon, voilà quelque temps déjà que nous ne nous voyons presque plus. Pour être franc, je crois que ni ma présence ni mon absence ne changerait grand-chose pour toi.

C'était une dure constatation, mais qui était vraie. Au début, j'avais vraiment essayé de lui faire rencontrer mes amis. Il s'y était refusé en déclarant:

- Ce n'est pas mon monde.

D'un autre côté, il se tracassait à cause de la vie que je menais, à négliger tout travail sérieux pour jouer dans les « salons ». Quant à tout ce qui concernait Pola, il ne prenait aucun parti.

Néanmoins, nous nous séparâmes en amis que nous étions réellement. Mme Cowl, qui l'adorait et se sentait seule depuis qu'il était parti, décida de fermer son appartement et d'aller en Angleterre pour l'été. Ce qui me mit dans une situation difficile. Je lui devais une importante somme d'argent, que je n'étais aucunement en état de lui rembourser. Mais elle était bonne et généreuse. Quand je lui offris le peu que j'avais à ma disposition, en guise d'acompte sur ma dette, elle refusa de l'accepter.

- Vous me rendrez cela quand vous le pourrez, mon cher. Gardez donc le peu d'argent que vous avez ; vous en aurez besoin au cours du long été qui s'ouvre devant vous.

J'embrassai la noble femme pour lui manifester la profonde gratitude que je ressentais.

[308]

Avenue Carnot, il y avait un hôtel qui n'était rien moins qu'engageant - son seul attrait résidait dans la modicité de ses tarifs. La chambre que je pris, située à l'étage le plus élevé, était si petite qu'aucun piano, pas même droit, n'aurait pu y entrer. Et il m'était presque intolérable de vivre sans instrument. Pourtant, le fataliste que j'étais (et que je suis toujours) accepta cela comme une punition, pour avoir tant négligé mon piano, rue Lauriston.

Je me souviens de ces dernières semaines de juillet surtout comme d'une lutte sordide pour la vie. Mes fonds étaient tout à fait insuffisants pour payer à la fois la chambre et la nourriture. Je devins donc honteusement dépendant des invitations de mes amis pour les repas. Les dîners que je prenais chez Mariella - et notamment deux splendides soupers que nous offrit l'accommodant O. de Cologne chez Voisin - me permettaient de tenir jusqu'au soir ; les merveilleux

déjeuners de l'avenue de Friedland apaisaient mon appétit pour le reste du jour. Comme j'étais déjà à découvert chez Astruc, je n'avais d'autre revenu que les leçons de Weisweiller, lequel les réduisit à trois par semaine - il faisait trop chaud, disait-il.

A mon grand soulagement, le comte Potocki me rappela, comme s'il en avait été besoin, ma promesse de passer l'été à son rendez-vous de chasse de Rambouillet.

- Venez donc le 1^{er} août et restez aussi longtemps que vous le désirerez. J'ai commandé un bon piano qui sera livré spécialement pour vous.

Cela me remonta considérablement le moral et restaura immédiatement mon appétit de vivre, autant que, hélas! mon insouciance devant l'argent.

Un soir, je vécus ainsi une expérience qu'il est difficile d'oublier. Après m'être laissé aller à m'offrir un sandwich au caviar et un café chez Maxim's, je rentrai tard à mon hôtel et demandai au portier de nuit la clé de ma chambre.

- Je ne vous la donne que si vous payez votre note, me dit cet homme.

- C'est absurde, répondis-je. Je ne suis en retard que de quelques jours. Je réglerai demain.

- J'ai des ordres stricts de ne pas vous donner la clé si je n'encaisse pas immédiatement l'argent, répliqua-t-il.

Je commençais à être exaspéré.

- Je n'ai pas d'argent en poche et il m'est impossible d'en trouver au milieu de la nuit, ne le comprenez-vous pas?

[309]

Je vous assure que je payerai demain. Pour l'heure, il faut que vous me laissiez monter dans ma chambre.

Il ne répondit pas et se contenta de reprendre son journal. Je tapai du poing sur le comptoir. J'étais hors de moi, de rage.

- Vous n'avez pas le droit de faire ça, je vais appeler la police ! criai-je.

Il ne fit que hausser les épaules. C'en était trop. Je sortis dans la rue en courant et essayai de penser à une solution ; mais rien ne me vint à l'esprit. Finalement, je m'assis sur un banc de la place de l'Etoile et m'endormis, brisé de fatigue. La pointe de l'aube m'éveilla. Je me mis à arpenter l'avenue de Wagram toute proche, en attendant qu'un café veuille bien ouvrir et, enfin, je pus m'installer devant trois ou quatre cafés avec croissants, pour me réchauffer et envisager sérieusement quoi faire. A neuf heures, je décidai de téléphoner à M. Weisweiller et de lui demander de me dépanner - je le rembourserais en leçons. L'homme que Mariella qualifiait de « radin » arriva en moins d'une demi-heure au café, m'accompagna à l'hôtel et demanda à voir le directeur. Le directeur se révéla être une grande femme aux lèvres minces, qui me demanda froidement:

- Avez-vous apporté l'argent ?

En entendant cela, mon ami prit la note, la lut soigneusement et jeta l'appoint exact sur le bureau. Puis il dit ce qu'il pensait :

- Vous traitez vos clients de façon barbare, madame ! cria-t-il. Ce jeune homme est un grand artiste et vous auriez pu compromettre à jamais sa santé en le laissant dehors par ce froid. (Il faisait chaud, justement.) En vérité, je devrais vous poursuivre en justice !

Elle ne desserrait pas les lèvres.

- Allez faire vos bagages, reprit Weisweiller en se tournant vers, moi. Je vais vous sortir de cet horrible endroit.

Mes bagages descendus, il héla un fiacre; mais, avant de partir, il apostropha encore la femme :

- Vous pourrez donner un pourboire à vos employés vous-même ! Vous les avez rendus aussi mauvais que vous !

Il jeta une adresse au cocher et, pendant le trajet, me fit paître de ses projets immédiats pour moi. Sa proposition avait un tour amusant et indéniablement parisien.

- J'avais loué un petit pied-à-terre pour une charmante petite amie que j'avais mise dans ses meubles, me dit-il. Mais elle a fichu le camp avec un autre type, ajouta-t-il en souriant tristement.

[310]

Et maintenant qu'elle m'a planté là, je me retrouve avec un loyer pour toute l'année. Vous pouvez emménager immédiatement, si cela vous plaît. Vous ne m'en devrez aucune obligation, et je vais vous remettre une avance sur nos futures leçons. Il faut que vous ayez un peu d'argent pour vivre.

Et il me fourra dans la main un billet de cinq cents francs. Quel homme merveilleux, ce Weisweiller! Mon deus ex machina désormais familier venait de prendre ses traits.

Le petit pied-à-terre était situé, par une coïncidence étrange, à l'autre bout de la rue Cardinet, par rapport à la pension Cordovinus. Il se composait d'un « petit salon », d'une chambre, d'un cabinet de toilette et d'une minuscule cuisine. Il y régnait une obscurité de cave ; le rez-de-chaussée s'ajoutant à l'étroitesse de la rue, le soleil n'avait guère de chances de s'y montrer. Et quel mobilier ! Le « petit salon » contenait une table carrée et quatre chaises en bois bon marché, plus une autre table en lieu et place de buffet. Mais la chambre était le pire : le lit avait dû être acheté à la vente d'un bordel ; le montant du chevet était en cannelage doré, et le reste était rose - draps, dessus de lit et murs. Un énorme bidet était la principale parure du cabinet de toilette, en dehors du lavabo et d'un minuscule tabouret.

Je comprenais soudain pourquoi la fille, si elle était vraiment bien, n'avait pu supporter de vivre ici. Pourtant, je décidai de rester pour le moment : les hôtels me terrifiaient et j'avais besoin d'un toit au-dessus de ma tête. M. Weisweiller s'arrangea avec la concierge pour qu'elle me serve le petit déjeuner le matin, et il m'offrit de faire livrer un piano ; mais je ne le lui permis pas. N'importe comment, j'étais sur le point de partir pour la campagne. En fait, je n'avais plus que trois jours à passer à Paris. La veille de mon départ, nous avons dîné ensemble dans une brasserie. Ne pouvant tenir plus longtemps, je lui dis :

- Comment est-il possible qu'il y ait des gens pour prétendre que vous êtes avare ? Après ce que vous avez fait pour moi, je leur ferai ravalier leur méchanceté !

Il prit le parti d'en rire.

- Je sais d'où vient ce commérage, me dit-il.

Puis, reprenant son sérieux, il poursuivit :

- Ces ravissantes créatures de notre demi-monde ont un appétit insatiable pour l'argent, les bijoux, les fourrures et tous autres luxes, et je connais

beaucoup d'hommes mariés qu'elles ont totalement ruinés. Je suis toujours célibataire, mais je refuse de dépenser mon argent de façon aussi idiote, ou encore de vivre comme mon ami Oppenheimer, de Cologne.

[311]

Mais si je puis être d'une utilité quelconque aux arts, surtout à la musique que j'adore, j'en oublie jusqu'à la signification de l'argent !

Voilà un homme qui avait le cœur bien placé!

42

La villa Potocki fut un paradis, après ma dernière semaine passée à Paris. L'été, maintenant à son apogée, déployait toutes ses magies. Des fleurs de toutes sortes, de toutes nuances et de toutes tailles occupaient le moindre espace libre du jardin et débordaient dans le parc. Sous ma fenêtre, un jasmin emplissait la chambre de son arôme étrange et sucré. Les lourdes branches chargées de feuilles de deux énormes chênes se mouvaient dans le vent, sur un rythme calme et majestueux.

On m'attribua de nouveau les petits appartements que j'avais tant aimés ; mais, cette fois, le reste de la maison n'était pas vide. Deux messieurs distingués, amis proches du comte, arrivèrent pour passer l'été ; l'un, russe, le comte Strogonoff, avait environ soixante ans et se déplaçait avec une démarche qui le faisait paraître encore beaucoup plus âgé. L'autre invité, cousin de notre hôte, était l'un des êtres les plus intéressants et les plus intelligents qu'il m'ait été donné de rencontrer. Stanislas Rombielinski, descendant d'une noble famille polonaise, était un homme qui avait à peine passé la cinquantaine. Grand et élancé, il avait un visage pâle, mince et sensible, avec des yeux noirs, ronds et pénétrants, des sourcils broussailleux, un nez mince et aquilin, une chevelure épaisse, une longue barbe noire taillée carré et une fine moustache.

Le Pleyel de concert m'attendait déjà dans le hall, vaste pièce de style anglais. Il y avait aussi là une grande cheminée, deux longues tables, chargées de magazines et de journaux, et quelques canapés et fauteuils confortables. Aux murs, pendaient des gravures en couleur représentant des scènes de chasse. C'était l'endroit le plus plaisant de la maison ; j'avais peu de chances, pensai-je, de pouvoir y travailler mon piano dans la solitude.

[312]

Après le dîner, alors que nous étions revenus dans le hall, le comte Potocki me demanda d'essayer le piano ; je l'avais déjà fait, mais j'avais envie de jouer. Et je fus enchanté de découvrir que ces trois hommes aimaient profondément la musique ! Mes craintes d'avoir à jouer dans le hall disparurent et, à partir de cet instant, la place m'appartint. Le comte me prit à part dans un coin de la pièce.

- Jeune homme, me dit-il, demain matin, nous allons nous mettre au travail sérieusement. Soyez prêt à huit heures. Mon valet vous remettra un jodhpur qui, je l'espère, vous ira. J'ai aussi des leggings pour vous, que vous pourrez mettre au manège.

En parlant de travail sérieux, il n'avait certes pas exagéré. Le lendemain matin, ponctuellement, à huit heures, son attelage à quatre nous emmena au trot au manège. Et, ce premier jour, confortablement installé dans sa loge, il entreprit de m'enseigner consciencieusement l'art de l'équitation.

- Amenez la jument ! (J'ai oublié le nom.) ordonna-t-il à un garçon d'écurie. C'est la plus calme pour un débutant. Et pas de selle !

Fièrement équipé d'une culotte de cheval qui m'allait parfaitement et de leggings en cuir, je montai le cheval, avec l'aide du garçon.

- Doucement ! Détendez-vous, laissez-la aller et prenez les rênes d'une seule main ! ordonna la voix en provenance de la loge.

Ce lent exercice se poursuivit pendant toute l'heure que dura ma leçon. Le lendemain, on me permit de trotter, mais dix minutes seulement. Le comte cria :

- Gardez les pieds la pointe en dedans ! Tenez-vous droit, et laissez votre corps prendre le rythme du trot.

J'essayai, mais j'avais du mal à rebondir sur le dos d'un cheval à cru.

Quand j'atteignis le stade où l'on me permit de galoper, mon professeur ne se tint plus !

- Restez bien assis sans bouger ! Serrez les genoux pour garder votre assiette et ne tirez pas sur les rênes ! hurlait-il, en surveillant mes progrès à la jumelle.

De temps à autre, il me faisait arrêter tout contre sa loge et farfouillait dans sa poche pour en tirer une carotte ou un morceau de sucre pour la jument couverte de sueur. Sauter par-dessus une barquette sans selle m'était une torture. Les admonestations qu'il clamait : « Penchez-vous légèrement en avant ! Essayez d'être léger pour votre jument !

[313]

Suivez gracieusement ses mouvements, quand elle saute ! » ne m'aidaient guère. Je tombai plusieurs fois, sans grâce aucune. Heureusement, le sol du manège était recouvert d'une substance semblable à du liège, qui ne faisait pas mal. Il ne me permit de monter un cheval sellé qu'au bout d'un mois de ce genre d'exercices opiniâtres.

A la villa, la vie était intéressante et amusante. Pendant les repas, M. Rembielinski nous tenait sous le charme de son intelligence, de son art de conter une histoire, et de son esprit. Il s'adressait à son cousin avec une nuance, quasi imperceptible, de condescendance, et traitait la pauvre Mme d'Avignon avec une ironie dévastatrice.

- Arthur, venez faire une petite promenade, me demandait-il souvent, au coucher du soleil.

Ces longues marches dans le parc comptent parmi les meilleurs souvenirs de ma jeunesse. Notre conversation allait de la religion à la philosophie, de la musique à l'architecture, de la politique à l'économie - ses connaissances semblaient sans limites et, ce que j'aimais plus encore, il avait une façon de parler pleine de vitalité et d'humour. Je me pris d'une grande affection pour cet homme ; lui aussi, je le sentais, me témoignait de l'amitié, à sa manière délicate et peu démonstrative.

M. Biernacki, de son côté, me racontait d'étranges et romantiques choses, sur le passé de Stanislas Rembielinski :

- C'était le plus grand Don Juan de son époque, et dans sa jeunesse il a voyagé dans le monde entier. Il avait impressionné à tel point le khédivé d'Egypte que celui-ci lui offrit le poste de contrôleur des finances et de directeur général des musées et des recherches archéologiques. On prétend également qu'il voulait lui donner sa fille en mariage, à condition que Rembielinski consente à se faire musulman. Mais il refusa tout.

- Comment a-t-il pu refuser une offre pareille ? demandai-je, intrigué. Il m'a dit lui-même qu'il était pauvre, qu'il avait un modeste appartement à Paris et qu'il vient à Rambouillet surtout pour des raisons d'économie.

- Si vous êtes capable de garder un secret, je vous dirai bien autre chose à son sujet, répondit ce Polonais bavard.

Après que je lui eus juré le secret, il poursuivit :

- L'argent n'a aucun attrait pour lui. La fortune dont il a hérité, il l'a dépensée en voyages et en femmes. Vous savez probablement que notre comte Potocki était marié avec une très belle princesse italienne?

[314]

Vous avez vu son portrait par Bonnat dans la bibliothèque du comte. Eh bien! elle l'a quitté au bout de quelques années de mariage seulement, et devinez avec qui ? Avec Rembielinski ! Elle était follement amoureuse de lui.

- Mais comment est-ce possible ? m'exclamai-je. Ils sont les meilleurs amis du monde.

- C'est toute la beauté de l'histoire, dit-il en souriant. Les amants se sont séparés au bout d'un an environ ; elle était devenue trop possessive, et lui, il était trop indépendant. Donc, après peu de temps, et les esprits calmés, Rembielinski revint voir son cousin au cœur brisé et lui conta, en détail, comment la comtesse l'avait forcé à s'enfuir avec elle, quelle femme tyrannique et impitoyable c'était, et combien il avait souffert tout en sachant dans quelle détresse il avait plongé son cher cousin.

Puis, il ajouta avec un sourire sardonique:

- Et voyez maintenant comme ils sont ensemble! Toute cette affaire les a rapprochés : tous deux se sentent victimes de la même femme !

Et il éclata de rire. Même si elle n'était qu'à moitié vraie, l'histoire était bonne.

Un jour, Astruc appela pour demander si je pouvais arranger une rencontre entre lui et le comte Potocki. Il s'agissait d'une affaire importante, disait-il. Connaissant sa force de persuasion, quand il avait besoin d'aide pour ses projets, il me parut clair qu'il entendait utiliser les dispositions amicales dont Potocki témoignait à mon égard pour solliciter de lui une aide financière pour ma carrière. En dépit de mon aversion pour ce genre de chose, je crus raisonnable de me soumettre, du moment que l'on voulait bien considérer avec réalisme mes perspectives d'avenir. Le comte accepta d'emblée l'idée de cette rencontre :

- S'il s'agit d'un homme aussi remarquable que vous le dites, je serais heureux de connaître le motif de sa visite ; mais je ne serais pas autrement étonné si cela vous concernait.

Le comte Potocki le reçut dans la pièce dont il se servait comme de bureau, et les deux hommes s'installèrent pour entamer une longue conversation. Quand Astruc sortit enfin, l'air heureux et surexcité, il m'étreignit,

me serra les mains ; mais, tandis que je l'accompagnais à sa voiture, il fit cet unique commentaire :

- Quel grand seigneur !

Un peu plus tard, le même jour, le comte Nicolas me dit avec un sourire confidentiel:

[315]

- Vous aviez raison à propos de cet homme, il m'a beaucoup impressionné... et j'espère que vous serez satisfait du résultat de notre conversation.

Je ne savais toujours pas quel était ce fameux résultat, et je n'osais le demander. Je décidai cependant d'aller à Paris et d'en avoir le cœur net. Lorsque j'appris la vérité, ma déception fut aussi grande que ma surprise.

Depuis le premier jour où j'avais rencontré Gabriel Astruc, il avait toujours été obsédé par l'idée de créer un théâtre moderne, sur une échelle grandiose. Dégoûté de l'aspect sinistre du Châtelet et n'ayant pas accès à l'Opéra, il avait décidé de doter Paris du bâtiment le plus beau dont on pût rêver, pour y recevoir l'art du théâtre. La salle principale devait abriter le grand opéra et les ballets et être munie d'un appareillage spécial, lui permettant de se transformer en salle de concert. Une autre salle, de taille moyenne, serait vouée au drame et à la comédie, et une troisième, plus petite, aux créations expérimentales. Tel était le plan. Il s'assura les services des meilleurs architectes, du sculpteur Bourdelle pour l'embellissement de la façade et de peintres tels que Vuillard et d'autres pour décorer les foyers et les plafonds.

Naturellement, un projet d'une ampleur pareille coûterait une énorme somme d'argent. Afin de la rassembler, Astruc, tout comme Diaghilev avant lui, essaya surtout d'obtenir l'appui financier de personnalités internationales. Il créa une « Association des Amis de la France », pour rendre les choses plus officielles. Les membres en étaient de riches étrangers vivant à Paris et qu'il sut flatter en leur disant : « Vous êtes si parisiens ! » Ce qui me ramène à mon histoire.

Le comte Potocki avait été si impressionné par l'enthousiasme d'Astruc, qu'il avait souscrit cent mille francs de l'époque pour le théâtre, en insinuant qu'il le faisait par amitié pour moi ! Quant à moi, je fus maintenu totalement à l'écart de toute l'affaire. Mais, depuis lors, chaque fois que je vois le magnifique Théâtre des Champs-Élysées, je songe toujours que, pour une petite part, il me doit son existence.

Août passa tel un rêve, dans l'atmosphère idyllique de la villa. Je me souviens encore parfaitement de quelques incidents saillants de ce séjour, dont l'un fut pathétique. Il était tard, le jour où je rentrai de Paris, découragé par la nouvelle du fameux accord qui m'excluait si complètement. En entrant dans le hall, je découvris que tout le monde s'était retiré pour la nuit, si bien que, au lieu de gagner ma chambre, j'ouvris le couvercle du piano et m'assis pour jouer la *Sonate de la marche funèbre*, de Chopin. (Le hall était à distance suffisante des chambres à coucher pour que l'on n'entende rien.) Lorsque j'en arrivai au trio de la marche, un gros sanglot me fit sursauter, qui venait de quelque part près de la cheminée.

[316]

Je découvris le pauvre comte Strogonoff, assis dans un fauteuil dont le haut dossier tournait le dos à la pièce. Il pleurait, en proie à la désolation.

- C'est fini, c'est fini ! dit-il entre deux sanglots. Cette marche me dit que c'est fini !

Je le ramenai à sa chambre, l'aidai à se mettre au lit et le laissai là toujours en pleurs. Il mourut à Paris, quelques semaines seulement après cette nuit. Depuis lors, j'en ai gardé une superstition ; et j'ai toujours refusé de jouer cette marche funèbre dans une demeure privée.

Autre incident, amusant, cette fois. M. Fallières, alors président de la République française, offrit un banquet de gala, suivi d'un feu d'artifice, en l'honneur du roi du Cambodge, dans sa résidence d'été officielle. Le comte Nicolas et ses hôtes étaient invités, non pas au banquet, mais à venir admirer le feu d'artifice. Notre hôte en fut visiblement piqué. Les autres refusèrent de s'y rendre; moi, je mourais d'envie d'y aller voir. De sorte que, pour ne pas me décevoir, cet homme merveilleux promit de m'emmener à la fête. Nous voilà en habit, cravate blanche, gants blancs et hauts-de-forme (on en dénicha un pour moi) - et somptueux landau, tiré par deux splendides chevaux noirs parfaitement assortis pour nous conduire au château. Dans le hall d'entrée, des domestiques voulurent nous prendre nos chapeaux ; mais le comte me jeta, d'un ton sec :

- N'enlevez pas votre haut-de-forme!

Nous entrâmes donc, chapeau sur la tête, dans le grand salon et, de là, nous passâmes sur la vaste terrasse, où le Président et son invité d'honneur exotique, entourés de hauts dignitaires et d'autres personnalités importantes, attendaient le moment d'admirer le feu d'artifice.

- Faites comme moi, me souffla le comte, tandis que nous nous avançons vers le Président.

M. Fallières, grand et fort, avait l'air d'un paysan bonhomme. Ses cheveux gris bouclés, sa barbe grise, ses vêtements portés sans grâce, lui donnaient un aspect un peu débraillé. Fort poliment, il se leva pour nous accueillir. Le comte Nicolas ôta cérémonieusement son chapeau - je l'imitai ; mais il le remit presque immédiatement, ainsi qu'il eût fait dans la rue, et je calquai mon geste sur le sien.

[317]

Nous exécutâmes la même manœuvre devant le roi du Cambodge, ce qui n'empêcha pas le comte, ensuite, de se contenter de toucher son couvre-chef du doigt, à la manière anglaise, pour toutes les autres personnes qui venaient présenter leurs respects. Et moi, naturellement, j'en faisais autant.

- Il faut apprendre à vivre à ces bourgeois, me dit-il un peu plus tard, lorsque nous nous retrouvâmes seuls. On n'invite pas un homme de qualité après le dîner !

Et je compris soudain la signification du jeu du chapeau.

Nous n'en avons pas moins goûté le magnifique feu d'artifice et nous avons eu la chance de voir les femmes du harem du roi du Cambodge exécuter un court et merveilleux ballet. L'harmonie des lents mouvements hiératiques de la tête, du torse et des membres, était un pur enchantement pour les yeux. Rodin, le célèbre sculpteur, fut à tel point transporté par ces danses qu'il

accompagna la suite du Roi, pendant tout son voyage de retour au Cambodge, afin de pouvoir tracer les croquis demeurés fameux.

Le mois de septembre amena de grands changements dans le cours de notre existence à la villa. Avec l'ouverture de la saison de la chasse, la maison retrouvait soudain sa destination originelle. Le comte et Biernacki s'affairaient à dresser des listes d'invitations, délicate entreprise qui reposait sur la rivalité entre le château et la villa pour réunir les meilleurs tireurs. Mes leçons de cheval s'achevaient et Rembielinski s'en alla passer une semaine à Paris. Le hall se mit soudain à ressembler à celui d'un grand hôtel, avec des foules de gens qui le traversaient précipitamment, et je ne pouvais accéder à mon pauvre piano qu'à des heures tardives. Par-dessus le marché, un petit incident désagréable survint, qui m'ennuya beaucoup.

Une jeune fille, de vingt ans à peine, filleule du comte Nicolas et protégée de Mme d'Avignon, vint passer quelques jours. Blonde aux yeux bleus, joliment prénommée Emmanuela et dotée d'une jolie silhouette, elle était très séduisante. Ce qui me plut pourtant le plus en elle, c'était sa passion pour la musique ; elle me demanda la permission d'écouter chaque fois que je jouerais, et j'ai rarement vu personne atteindre à pareille extase. Il ne faut donc pas s'étonner si, une nuit, la voyant en larmes, alors que je venais d'achever ma bien-aimée Barcarolle de Chopin, je lui donnai un long baiser de feu, auquel elle répondit de tout cœur.

[318]

Le fracas soudain d'un fauteuil qui tombait rompit le charme. De derrière le siège, émergea Biernacki, blanc de fureur.

- Vous devriez avoir honte! Quel scandale! S'attaquer à une jeune fille! cria-t-il en polonais, tandis qu'Emmanuela s'enfuyait de la pièce en courant.

- Comment osez-vous me parler sur ce ton ? rétorquai-je. Ce que vous venez de voir ne vous regarde absolument pas!

- Ah, ah ? Parfait ! C'est ce que vous croyez ?

Il arborait maintenant un sourire diabolique.

- Je vais faire en sorte que cela me regarde, en allant tout raconter à son parrain et à Mme Mathilde!

- Comme vous voudrez! dis-je en quittant le hall.

Il fit bel et bien son rapport au sujet de mon « assaut », à la fois au comte et à Mme d'Avignon, leur dépeignant l'affaire sous les couleurs les plus sinistres. Quand je lui contai la vérité sur toute l'affaire, le comte éclata de rire et Mme d'Avignon alla jusqu'à m'approuver d'un clin d'oeil. Emmanuela elle-même m'expliqua tout :

- Cela fait deux ans qu'il me poursuit de son amour. Il m'a même demandée en mariage, dit-elle avec indignation. Imaginez, à son âge! Il a plus de cinquante ans, vous savez?

Puis, après un bref silence, elle ajouta :

- Et, par-dessus le marché, il a l'espoir que mon parrain me donnera une belle dot. Je ne peux tout simplement pas le sentir et je repousse systématiquement toutes ses avances.

La pauvre Emmanuela était rouge de colère et de dépit. Biernacki se transforma en véritable lago, ne pensant plus qu'à se venger de moi, et à dater de ce jour, ne quittant plus la malheureuse jeune fille des yeux.

Pendant ce temps, les grandes chasses avaient lieu. Les invités, tous bons tireurs, arrivaient et repartaient : le tableau, que l'on disposait devant la maison, se composait de centaines de perdrix, faisans, canards sauvages et lièvres massacrés ; aux repas, on ne servait plus que du gibier délicat, accommodé de toutes les façons les plus raffinées : nous avions droit à un festin constant. Quand le plus fort de la saison fut passé, le comte sauta, sans perdre de temps, de la chasse à la pêche, l'un de ses autres passe-temps favoris.

- Aimez-vous la pêche, Arthur ? me demanda-t-il.

- J'adore cela, répondis-je.

Et j'ai la honte d'admettre que autant j'éprouve de l'aversion à tirer de merveilleux oiseaux, autant j'ai la cruauté de ferrer n'importe quel poisson sans le moindre remords.

[319]

Il se moqua de moi avec humour et nous décidâmes d'ouvrir notre petite saison de pêche privée. Comme tout le reste, ce fut méticuleusement organisé. Deux hommes transportaient cannes à pêche, attirails, filets, seaux et sièges pliants confortables, jusqu'à la rivière voisine (je crois que c'était l'Oise) et recherchaient les meilleurs endroits. Ce furent les plus luxueuses parties de pêche de toute mon existence. Et pourtant, je dus les payer au prix fort.

Un jour où j'étais occupé à décrocher mon poisson de l'hameçon, je m'embrochai le bout de l'index de la main droite. Je ressentis une vive douleur, mais n'y pris garde; j'étais totalement absorbé par le sport. Cependant, cette nuit-là, je fus réveillé par une douleur lancinante au doigt. Impossible de fermer l'œil, tant j'avais peur qu'il ne me fût arrivé quelque chose à la main. Au petit matin, je sonnai le valet et l'envoyai demander un médicament au comte. Alarmé par ma requête, le comte Potocki arriva précipitamment en personne dans ma chambre, porteur d'un assortiment de fioles et de pommades. Après avoir lavé mon doigt à l'eau stérilisée, il versa de l'iode sur l'endroit douloureux, y appliqua un onguent lénifiant et me banda expertement le doigt. Une infirmière qualifiée n'aurait pas mieux pris soin d'une blessure. Pour que la douleur fût supportable, il me fallait tenir rigidement la main en l'air, des heures durant. Le lendemain matin, quand le comte ôta le pansement, il déclara qu'il s'agissait d'un panari, cette dangereuse inflammation du doigt, et situé juste sous l'ongle. Il décida que je devais repartir pour Paris, immédiatement, pour consulter un spécialiste. Une heure plus tard, j'étais en route dans Sa voiture ; il avait prévenu par téléphone le docteur de mon arrivée. Ce dernier n'accorda qu'un vague coup d'œil à mon mal avant de confirmer le diagnostic du comte.

- Si vous ne voulez pas perdre l'articulation de cette jointure, il va falloir vous soumettre à une opération très douloureuse, me dit-il. Pour que le sang puisse de nouveau circuler librement, je devrai enlever jusqu'à la moindre trace d'infection.

- Je vous en prie, je vous en prie, docteur! le suppliai-je, soudain pris de panique. Il faut que vous sauviez mon doigt ; ma vie en dépend. Je vous jure que je supporterai n'importe quelle douleur, si cela peut aider !

Bref, grâce au ciel, il guérit mon doigt de cet affreux panari et me rendit le libre usage de l'articulation. Mais je frissonne encore au souvenir de la torture qu'il me fit endurer ! Sans utiliser aucun anesthésique, il perça le cœur même

de l'infection, au moyen d'un petit stylet d'argent, et entreprit de creuser en rond, à l'intérieur du bout de mon doigt, pendant une ou deux bonnes minutes, tandis que je gigotais sur ma chaise, en hurlant à pleine voix. La douleur était indescriptible!

[320]

- C'était la seule façon d'exprimer tout le pus, me déclara le docteur, quand je revins à moi après un court évanouissement.

Il me tortura trois fois encore avant que l'épreuve s'achève. Etant donné qu'il ne me réclama jamais ses honoraires, je suppose qu'il envoya la note au comte.

Paris me donnait le cafard, après le merveilleux séjour à Rambouillet. Le méchant et sombre appartement de la rue Cardinet avait sur moi un effet démoralisant. Je le fuyais pour ne l'utiliser que la nuit.

D'être dans les rues ne m'apportait guère de soulagement non plus. La puanteur des chevaux, les fortes odeurs de la cité, intensifiées par la chaleur oppressante, étaient encore plus sensibles en ces derniers jours de l'été. Mais, ce qui me rongait le plus le moral, c'était d'être sans argent. Et, avec l'absence d'Astruc et de Weisweiller à la fois, je ne voyais personne vers qui me tourner pour demander aide. La petite somme que je tirai du Mont-de-Piété (le Crédit municipal) pour un complet et un manteau, suffisait tout juste pour une semaine, en comptant un repas frugal par jour. Et quelle expérience tuante, que cette première visite chez « ma tante »! Quand j'y arrivai par le métro, je trouvai le Mont-de-Piété fermé pour la journée, et je dus rentrer à pied, en proie à la honte d'être vu dans la rue avec ces deux lourds vêtements sur le bras. Ce jour-là, je ne pus m'offrir qu'une tasse de café et un petit pain. Il me fallut endurer la même agonie, le lendemain matin ; mais cette fois, je trouvai ouvert l'endroit sordide !

Un incident touchant dépeindra la situation dans laquelle j'étais à ce moment-là. Depuis le premier jour de mon arrivée à Paris, j'avais pris l'habitude d'acheter mes journaux au kiosque situé en face de la terrasse du Café de la Paix. J'étais en bons termes avec la marchande ; nous aimions à rire ensemble de tout. Eh bien ! en cette mémorable fin d'après-midi, l'estomac lesté des seuls café et pain brioché que j'avais pris pour nourriture, de tout le jour, comme je m'approchais du kiosque pour lire les manchettes des journaux, sans l'intention d'en acheter un, la marchande demanda :

- Bonjour, jeune homme, vous ne prenez pas votre journal?

[321]

- Non, merci, pas aujourd'hui, répondis-je.

Elle me scruta d'un œil acéré - je devais porter la faim inscrite sur le visage.

- Prenez-le tout de même.

Elle me le tendit d'un air sans réplique, en même temps qu'elle me fourrait dans la main une pièce de cinq francs :

- Prenez ces cent sous, et allez manger quelque chose, jeune homme.

Vous me les rendrez quand cela vous conviendra.

Je rougis et j'acceptai - Il y avait eu quelque chose de si maternel dans son geste !

Quand les quelques francs furent réduits à rien, je décidai d'aller au Pavillon de Hanovre et d'essayer d'arracher un peu d'argent au caissier, qui se montrait souvent tolérant pour mes irrégularités financières.

- Ah! s'exclama-t-il. Je suis content que vous soyez venu. Il y a une lettre pour vous et je ne connaissais pas votre adresse.

La lettre venait de Varsovie - c'était une invitation à participer, avec deux autres artistes, à un grand concert pour un gala de charité. Le cachet était apparemment de quatre cents roubles, et le programme choisi pour moi était le Concerto en fa mineur de Chopin. Paul Kochanski devait lui-même jouer le concerto de Tchaïkowski - et la seconde artiste en ligne était Basia!

En lisant cette lettre, mon cœur se mit à battre plus fort. C'était, pour moi, exactement l'occasion tant espérée. J'allais enfin apprendre ce qui était arrivé à Pola - si elle m'aimait encore, ou si elle ne voulait plus me revoir. J'étais certain de la voir à ce concert : elle ne raterait certainement pas les débuts de Basia.

Mais je revins vite à la réalité. Le concert devait avoir lieu dans une semaine ; je pouvais encore y arriver. Le problème était : l'argent pour le train. Et que dire des autres frais avant le concert ? Le caissier se déclara amicalement prêt à me prêter vingt francs de sa poche.

- C'est tout ce que je peux faire, dit-il.

Je pris le louis d'or avec gratitude et partis. Une fois dans la rue, ma décision fut prise - et elle était amère. Le comte Potocki ! Je demanderais de l'argent au comte Potocki ! Biernacki, aux premiers jours de nos relations, m'avait dit que le comte détestait qu'on le sollicitât pour des prêts d'argent. En revanche, je me souvenais de l'aisance avec laquelle Astruc avait obtenu une forte contribution de sa part pour son projet de théâtre.

[322]

Pour ce qui me concernait, je savais que le noble polonais était persuadé que je ne manquais de rien et que ma carrière était en plein essor. Il ne savait pas, heureusement ! que j'avais vendu ses boutons de manchettes ornés de saphirs, il y avait longtemps déjà. Ainsi donc, le cœur lourd, j'appelai la villa de Rambouillet au téléphone et demandai au domestique de m'annoncer à son maître.

- Mon cher comte ! m'exclamai-je, en essayant de prendre un ton joyeux. Je pars dans quelques jours pour la Pologne et j'aimerais venir vous dire au revoir, si cela ne vous dérange pas. J'en profiterais pour vous montrer comme mon doigt est bien guéri, grâce à vous !

J'entendis un petit rire enchanté au bout du fil.

- Parfait, parfait, répondit-il. C'est demain samedi. Venez déjeuner et restez avec nous dimanche. Nous pourrions même nous offrir un peu de remise en selle, au manège, hein ?

La moitié de mon louis d'or avait fondu quand j'arrivai à la villa, juste à temps pour le déjeuner. Le comte Potocki sortit du hall pour m'accueillir, examina soigneusement le parfait fonctionnement des jointures de mon doigt et m'exprima le plaisir et la fierté qu'il en avait. Puis, il me conduisit à la salle à manger, où nous retrouvâmes tout à la fois Mme d'Avignon, Emmanuela et

Rembielinski, lequel était revenu une semaine, un avocat que je ne connaissais pas, et Biernacki, arborant une mine inaltérablement sombre. Le déjeuner était excellent, mais je n'avais aucun appétit, malgré ma faim chronique. J'étais bien trop préoccupé par le dilemme devant lequel je me trouvais : « Dois-je lui parler ce soir, ou demain matin, quand il sera de bonne humeur, au manège ? » La soirée était merveilleuse et douce ; l'air, parfumé ; les oiseaux gazouillaient aux alentours et un grillon nous offrait un concert.

- Venez faire un petit tour, Arthur, me dit soudain Rembielinski. Nicolas ne nous en voudra pas.

Le comte détestait marcher, en raison de sa boiterie. Quand nous eûmes atteint le parc, mon compagnon s'arrêta, hors de portée de toute oreille indiscreète.

- De combien avez-vous besoin ? me demanda-t-il tout à trac.

- Que voulez-vous dire ? dis-je, stupéfait.

- Pas de simagrées, Arthur, poursuivit-il doucement. Je vous ai observé pendant tout le repas; c'était écrit sur votre visage. Vous avez besoin d'argent et vous avez l'intention d'en demander à Nicolas. Ne faites pas cela, mon cher, surtout pas; il pourrait bien perdre l'affection qu'il vous porte et, en tout cas, il n'aurait plus confiance en vous.

[323]

Si la somme dont vous avez besoin est dans mes possibilités, je serais heureux de vous dépanner.

- Non, non ! criai-je presque. Je ne peux pas admettre cela ! Il s'agit d'une grosse somme... j'ai besoin de trois cents francs. Ce n'est rien pour un homme aussi riche que le comte, et vous m'avez dit vous-même que vous viviez de petites rentes !

Rembielinski sourit.

- Asseyons-nous... et écoutez-moi, dit-il en s'approchant d'un banc.

Quand nous fûmes assis, il reprit, assumant un rôle de mentor :

- Croyez-moi, j'ai une longue expérience des rapports humains, et j'ai beaucoup appris. En deux mots comme en cent : si vous avez des ennuis, allez chercher aide et compréhension auprès de quelqu'un qui se trouve également dans l'ennui. Si vous perdez une personne chère, si vous êtes affligé d'une maladie incurable, ou même d'une vulgaire rage de dents, vous ne trouverez de sympathie réelle, ou de compréhension, qu'auprès de gens affligés des mêmes douleurs et des mêmes afflictions. En pareil cas, vos meilleurs amis font en général les gestes rituels ; ils envoient des condoléances, vous rendent visite à la clinique avec des fleurs, vous recommandent au meilleur dentiste, mais leur cœur n'y est pas ; ils vivent dans un autre monde, un monde où nul n'a jamais perdu d'être aimé, où les gens ne sont pas malades et n'ont pas de rage de dents !

Il s'interrompit un instant, puis reprit :

- Nicolas a bon cœur. Il n'hésiterait pas à donner n'importe quelle somme d'argent à un ami du Jockey Club qui aurait des dettes de jeu ; il sait ce que cela entraîne ; il respecte les dettes d'honneur. Mais, dans votre cas, il serait bien incapable de comprendre comment vous, avec votre talent, vos bonnes manières, vous, le jeune homme reçu dans la bonne société, vous auriez pu choisir de vous adresser à lui pour une aussi petite somme, au lieu de la retirer

tout simplement de votre banque, de la demander à M. Astruc ou à votre famille!

Il se mit à rire :

- Et maintenant, mon cher Arthur, pardonnez cette petite digression sur la morale et le comportement humains, et laissez-moi vous dire que trois cents francs ne me ruineront pas.

[324]

Je rentrerai avec vous à Paris demain soir et, lundi matin, vous aurez l'argent.

Il me donna une tape sur l'épaule et balaya d'un geste charmant mes vains efforts pour le remercier - je le revois levant les deux mains à la fois, comme pour se défendre.

Après une bonne nuit de sommeil, je me comportai brillamment au manège le lendemain matin, et le comte en fut visiblement enchanté.

- Maintenant, vous pouvez monter pratiquement n'importe quel cheval, me dit-il avec la satisfaction du professeur.

Comme j'étais heureux de ne pas avoir à lui demander d'argent !

Le même soir, alors que nous prenions congé, le comte et tous les autres - sauf le sinistre Biernacki - nous firent des adieux pleins de chaleur.

De bonne heure, le lundi matin, je sonnai à la porte de l'appartement de Rembielinski, quai Voltaire - il vivait là dans deux pièces lumineuses et spacieuses, aux murs couverts de livres, du sol au plafond. Pan Stanislaw m'accueillit avec un sourire joyeux :

- Voici mon domaine ! Je suis heureux d'être seul ici en compagnie de mes livres.

Il me montra quelques vieilles éditions précieuses, des dédicaces flatteuses de la main d'écrivains contemporains célèbres, puis me remit finalement l'argent.

- Vous devez être sur le départ, et voilà que je vous retiens ! dit-il, en me raccompagnant à la porte. Bonne chance, cher Arthur !

Et nous nous sommes embrassés. Ce fut la dernière fois que je le vis ; il mourut de la poitrine, peu de temps après, en Suisse.

43

Cette fois, Varsovie me sembla différente. Je pris une chambre dans un hôtel modeste. J'avais un peu l'impression d'être exilé, banni de son foyer habituel. Au cours des années écoulées, je n'avais pas écrit un mot à qui que ce fût, sauf mes quelques lettres d'amour à Pola et quelques messages urgents et inévitables.

[325]

L'aversion que j'éprouvais pour l'art épistolaire était presque malade.

Rien d'étonnant si j'avais perdu contact avec Frederic et sa famille. Et je n'avais aucun moyen de savoir ce qu'ils pensaient de moi, après l'histoire des lettres de Pola. Il me fallait attendre jusqu'au concert, où j'espérais que l'attitude de Basia me donnerait la clé du mystère.

Entre-temps, je fus enchanté de revoir Szymanowski et de découvrir que lui-même, Paul Kochanski, et Fitelberg, le chef d'orchestre, étaient descendus

au même hôtel que moi : le Victoria, situé juste en face de la salle de la Philharmonique, était pratique pour nous tous.

Toutes les places étaient vendues pour le concert de charité. Un public élégant emplissait la salle et les jeunes femmes du comité vendaient les programmes. Je devais paraître sur scène le premier ; Basia, la dernière.

Elle n'était pas supposée arriver avant l'entracte, ce qui me donnait une chance de jouer mon Chopin aussi bien que possible. Applaudissements nourris, et un « bis ». Paul Kochanski joua superbement le Tchaïkovski; personne ne pouvait l'égaliser dans l'interprétation de cette œuvre. Puis, entracte. Basia apparut seule dans la loge des artistes, visiblement nerveuse ; elle salua tout le monde poliment, en essayant de m'éviter. Comme j'insistais pour qu'elle me remarque, elle me dédia un signe de tête plein de froideur et me serra la main sans un sourire. Je lui demandai des nouvelles de sa famille.

- Mes parents et Frederic sont dans la salle. Pola n'est pas venue, répondit-elle, coupant court à toute autre question.

Après l'entracte, ce fut son tour de chanter du Mahler et du Strauss, accompagnée par l'orchestre sous la baguette de Fitelberg. Je me mêlai au public pour l'écouter et, furieux que j'étais, je lui souhaitai malchance pour ses débuts. Elle chanta très bien sa première mélodie - voix fraîche, de bonnes intonations et justesse de ton. Mais, tandis que l'orchestre jouait un court prélude à la seconde mélodie, elle saisit soudain mon regard et rata son entrée. Fitelberg arrêta l'orchestre. Il fallut tout reprendre depuis le début - sans aucun accroc, cette fois. Mais j'étais ravi du petit maléfice que je lui avais jeté.

Le concert terminé, la loge des artistes fut envahie par une foule d'amis, conduits par Frederic et ses parents et venus embrasser Basia pour ses brillants débuts. Ils vinrent aussi à moi en me faisant des éloges enthousiastes de mon interprétation, et Mme Magdalena nous invita, Szymanowski, Paul et moi, à souper.

[326]

Mes amis refusèrent, prétextant d'autres engagements, mais j'acceptai, évidemment. Là non plus, à mon regret, pas le moindre signe de Pola ; personne ne mentionna même son nom. La soirée, comme à l'ordinaire, fut merveilleuse. Chère, vins, gaieté et conversations à profusion. Frederic fit un récit très amusant de sa tournée américaine, interrompue au bout d'un mois : ce n'était pas la bonne saison, ils avaient joué devant de maigres salles, mais lui-même avait été adulé partout où il avait paru. Il en avait ramené quelques jolies chansons américaines récentes, qu'il nous joua et chanta avec son charme coutumier et si particulier. Quand vint mon tour de conter ma vie parisienne, je décrivis sous de brillantes couleurs la soirée Rothschild, la réception donnée par le président de la République, la saison de chasse à Rambouillet, les dîners du comte Potocki, avec tout le détail des menus. Je fis même une assez bonne imitation du roi Edouard VII. Le tout, en prenant grand soin de ne révéler aucun aspect du revers de la médaille.

Dûment impressionné, le maître de maison m'invita à revenir demeurer chez lui, comme par le passé. Je refusai poliment, me réfugiant derrière des histoires de travail avec Szymanowski et Kochanski et ajoutant que je préférais rester à proximité de la salle de la Philharmonique. Néanmoins, je promis de venir aussi souvent que mon temps libre le permettrait. A la porte, pani

Magdalena me décocha un regard assassin, auquel je répondis par un sourire de gratitude. Je pris congé ; j'étais assez dégoûté de moi-même.

Un matin, Sophie Kohn m'appela au téléphone.

- J'ai des nouvelles importantes pour vous, dit-elle, après quelques formules de cordialité. Pola viendra me faire une courte visite vers midi ; j'ai pensé que vous aimeriez peut-être la voir.

- Oh, merci, merci! m'écriai-je en lâchant le téléphone et en me précipitant dans ma chambre pour me préparer.

Ce fut une étrange entrevue. Pola, vêtue de bleu sombre, plus jolie que jamais, m'aborda avec politesse et s'adressa à moi comme à une relation de rencontre: « Comment allez-vous? - Très bien, merci. - Faisait-il très chaud à Paris ? - Non, c'était tout à fait tolérable. - Nous avons eu un été très doux. - Et comment vont vos enfants ? - Très bien, merci. »

[327]

Quand Sophie se leva pour quitter la pièce, Pola déclara d'un air alarmé :

- Il faut que je m'en aille, il est tard, je dois rentrer.

Et elle partit précipitamment. Zosia (le petit nom de Sophie pour ses amis) me lit un sourire de consolation :

- Ne vous en faites pas, elle reviendra, j'en suis sûre. Il faut seulement lui laisser le temps de savoir où elle en est.

Puis elle insista pour que je reste à déjeuner.

Chez les Kohn, l'hospitalité revêtait un caractère presque unique : leur salle à manger fonctionnait à toute heure du jour. Zuzia, leur gouvernante, d'âge mûr, à la fois intendante et amie, était prête à servir, à la moindre requête, à déjeuner, à dîner ou à souper aux membres de la maison comme aux invités de la dernière minute. Pareille hospitalité était trop séduisante pour que l'on y résiste - sans compter le puissant attrait du grand Bechstein de concert, dans la chambre à coucher de Zosia. Aussi, à compter de ce jour, devins-je un assidu de la salle à manger comme du piano.

Pola revint bel et bien, feignant la surprise à ma vue, et toujours aussi pressée. Elle n'était plus jamais tout à fait elle-même ; quand j'ébauchais un geste pour l'effleurer, elle semblait saisie de panique. Chaque fois que nous nous rencontrions chez Zosia, elle persistait à jouer la même comédie. Je questionnais Frederic ; il se cantonnait dans des réponses évasives. Le reste de la famille ne prononçait jamais son nom, comme si elle n'avait pas existé. Tout cela constituait vraiment un mystère pour moi.

Pendant ce temps, ma carrière de concertiste commençait à progresser. Les deux récitals que je donnai à Varsovie eurent de bons résultats financiers. D'autres villes de Pologne me firent des offres intéressantes. Un audacieux imprésario de Lodz alla jusqu'à m'engager pour mille « rubis » (roubles). Ma visite dans ma ville natale fut, comme chaque fois, une occasion de festoyer. La famille au complet se déploya au concert, puis au souper. Je fis don de la moitié de mon cachet à mon père, en pensant aux dépenses qu'occasionnait ce banquet.

Une grosse surprise m'attendait ; mon beau-frère Maurycy Landau (très connu à Dresde), qui avait fait fortune dans le drap, se rendait souvent en Russie pour affaires. Au cours de sa dernière visite à Saint-Pétersbourg, il avait parlé de moi à Aleksandrze Glazunov, le compositeur, directeur du célèbre

conservatoire de cette ville, fondé par Anton Rubinstein. Glazunov, me rapporta Maurice, avait montré de l'intérêt et s'était déclaré prêt à me présenter, à l'occasion d'un concert, aux étudiants et aux professeurs de l'Institut.

[328]

- La date qu'il propose est d'aujourd'hui en huit, précisa Maurice, sans attendre mon opinion sur ce projet. Je t'emmènerai moi-même à Saint-Pétersbourg.

- Mais comment serait-ce possible ? demandai-je, abasourdi. Pour autant que je le sache, les juifs n'ont pas la permission de résider dans les villes du centre de la Russie, mais seulement dans les cités périphériques.

- Tu peux parfaitement t'y arrêter vingt-quatre heures, c'est tout ce dont tu as besoin, répondit-il d'un air résigné. Moi-même, en tant que commerçant de première classe, comme on appelle cela, j'ai la permission de résider aussi longtemps que je le veux, à condition de payer une taxe spéciale à cet effet. Les seuls juifs à qui l'on reconnaisse le droit de résider dans n'importe quelle ville russe sont ceux qui ont obtenu un diplôme d'une université ou d'un conservatoire.

Ces discriminations infamantes soulevaient en moi une vague de dégoût et d'horreur ; mais la pensée de l'occasion qui m'était offerte, de jouer pour mes collègues dans la salle construite par Anton Rubinstein était irrésistible. Je remerciai mon beau-frère de son initiative et décidai d'y aller.

Nous arrivâmes à Saint-Pétersbourg un matin, de bonne heure. Un gros izvoshtchik - cocher russe - nous conduisit à l'hôtel de l'Europe, le meilleur de la ville selon Maurycy. A la réception, un homme prit mon passeport et me dit :

- On vous le rendra demain matin, avant que vous partiez.

Après avoir fait un brin de toilette et avalé un petit déjeuner, nous nous sommes rendus au Conservatoire, où M. Glazunov nous reçut de la plus aimable façon. Il nous conduisit directement dans la salle.

- Voici le lieu où nous avons pu admirer Anton Grigorievitch et son immense art ! déclara-t-il.

Une toile accrochée au mur et qui représentait Rubinstein jouant dans ce même auditorium, devant un public en extase, nie frappa vivement.

- Vous voulez répéter, je suppose ? me dit le compositeur. Le concert est à trois heures ; vous avez donc une bonne heure devant vous pour essayer le piano, prendre un peu de nourriture et changer de vêtements.

Ils me laissèrent et je commençai à jouer. Le piano était de fabrication russe, un Becker, si je me souviens bien, assez peu à mon goût, mais assez convenable.

[329]

Pendant que je répétais un passage difficile, je fus interrompu par un jeune violoniste dont j'avais fait la connaissance à Berlin.

- Eh bien, eh bien ! A ce que je vois, vous vous débrouillez, me dit-il.

Glazunov n'accorde pas souvent pareille faveur.

Et il ajouta avec un ricanement méchant :

- Toute l'école est persuadée que Rubinstein n'est pas votre vrai nom et que vous ne l'avez pris que pour l'impressionner... ha, ha !

Je dus faire un gros effort pour dominer mes nerfs et ne pas exploser. Pendant le déjeuner, je ne pus rien avaler ; mais, quand arriva l'heure du concert, j'étais de nouveau en pleine possession de moi.

La salle était comble ; tous les étudiants, garçons et filles, semblaient s'y être donné rendez-vous. M. Glazunov, mon beau-frère et les professeurs étaient assis au premier rang ; la scène elle-même était bourrée à craquer de jeunes gens. Lorsque je fis mon entrée et m'avançai vers le piano, j'avais peur d'essuyer des démonstrations d'hostilité. Au lieu de cela, je fus accueilli par des applaudissements soutenus. Le morceau par lequel je commençai mon programme d'une heure, l'un des préludes et fugues les plus lents de Bach, obtint un succès inattendu. On cria « Bravo ! bravo ! » et les applaudissements se prolongèrent. La sonate qui suivit souleva un énorme enthousiasme dans la salle, et, à la fin du concert, ce fut le déchaînement ; le public entier se dressa, criant, frappant des pieds, applaudissant. Les garçons et les filles qui avaient pris place sur la scène m'entourèrent ; des jeunes filles m'embrassèrent, des garçons tentèrent de me soulever du sol, et je jouai mes « bis » au milieu des cris de joie. Quand je parvins enfin à battre en retraite dans la loge des artistes, j'étais écrasé d'émotion. Jamais je n'avais rêvé d'un pareil triomphe !

Glazunov et Maurycy entrèrent. Mon beau-frère était fou de joie.

- Il faut que j'envoie immédiatement un télégramme à la maison pour annoncer la nouvelle ! s'écria-t-il.

M. Glazunov m'embrassa sur les deux joues, marmonna quelques compliments sur mon interprétation ; puis, comme Maurycy lui étreignait les mains en les secouant et en s'exclamant : « Quel succès, quel triomphe ! » le compositeur déclara calmement :

- On est toujours très poli, à Saint-Pétersbourg.

Je me calmai instantanément. C'était une bonne leçon pour l'avenir : il faut toujours commencer par savoir comment le public se comporte aux concerts donnés par d'autres artistes que soi.

[330]

Je rentrai à Varsovie le lendemain matin, sans avoir rien vu de la capitale russe. Grâce à l'amélioration récente de mes finances, je décidai de quitter le Victoria pour l'hôtel Bristol, l'un des deux meilleurs hôtels de la ville. Karol Szymmanowski partit de son côté pour la campagne, afin d'achever l'orchestration de sa nouvelle œuvre symphonique. Paul demeura dans la métropole et devint mon compagnon quotidien. Notre amitié croissait de jour en jour.

Nous nous découvriions beaucoup d'affinités communes et une grande similitude de vie et de carrière. J'admirais infiniment son talent ; il avait beaucoup de respect pour le mien. De plus, il possédait un merveilleux sens de l'humour et un trait supplémentaire nous unissait : il était excellent mime. Nous aimions beaucoup à jouer au billard et nous nous donnions ponctuellement rendez-vous, chaque jour, chez Lourse, salon de thé très connu. Nous étions tous deux médiocres joueurs, mais nous mettions tant d'allégresse et d'animation au jeu qu'un groupe de kiebitzer amicaux s'assemblait autour du tapis vert de nos carambolages, pariant à qui serait le vainqueur ou nous prodiguant remarques encourageantes ou dénigrement.

Soit dit en passant, ces parties me remettent en mémoire un incident amusant. Un soir, un critique musical important insista pour m'emmener à son club jouer au poker. Nous nous assîmes à une table, en compagnie de trois messieurs assez peu engageants. Je gagnai pendant les quatre ou cinq premières heures, puis exprimai le désir de me retirer. Mais ils ne voulurent rien entendre et, même, se montrèrent assez discourtois. Le jeu se poursuivit donc sans interruption jusqu'au lendemain après-midi, seize heures ! A ce moment-là, naturellement, j'étais perdant. Lorsque je me retrouvai dans la rue ensoleillée, je faillis m'évanouir de fatigue, mais décidai de tenir bon jusqu'à une heure normale pour aller prendre une bonne nuit de repos. Puis, je me souvins tout à coup que Paul m'attendait chez Lourse. Je fus accueilli par les huées moqueuses de nos supporters, mais les paris commencèrent dès la première minute de notre partie de billard. Paul était en grande forme ce jour-là (quant à moi, mieux vaut n'en pas parler!). A un moment, il réussit une série inhabituellement longue de coups, pendant que je restais sans rien faire, appuyé sur ma queue de billard. Quand ce fut mon tour de jouer, j'étais toujours dans la même position, mais je m'étais profondément endormi! Et ni huées ni bourrades ne parvinrent à me réveiller. Il fallut m'aider à monter en fiacre et me mettre au lit.

[331]

Paul et moi, nous décidâmes de donner un concert, composé de trois sonates pour piano et violon. Nous étions alors tout aussi populaires l'un que l'autre, à Varsovie, et espérions attirer un bon public. Emil Mlynarski, qui était pour Paul une sorte de père adoptif, nous fit répéter notre programme devant lui. Ses remarques sur l'équilibre entre nos deux instruments, le phrasé, les tempos, sont à jamais demeurées dans ma mémoire : « Jouez librement, mais essayez de fondre vos phrasés respectifs ; ne jouez pas pour l'effet. Il faut laisser la musique parler d'elle-même, et souvenez-vous qu'un mouvement lent gagne à être joué un peu plus vite, et qu'un presto, à être joué un peu plus lentement et... répétez, répétez, répétez ! »

C'était là un problème : nous n'avions pas d'endroit où répéter. Faute de piano au Bristol, j'avais été bien content d'utiliser le Bechstein de Zosia tous les jours, pendant une heure ou deux. La seule solution était de présenter Paul à la famille Kohn. Je l'y emmenai après une de nos parties de billard, tard un après-midi. Dès l'instant où nous entrâmes dans la pièce, Mme Kohn cria :

- Zuzia, à dîner!

Et, dix minutes plus tard, on nous servait un repas complet. La famille entière adopta Paul en un rien de temps, et le père de Zosia, avocat renommé que ses affaires entraînaient à travers toute l'Europe, fut à tel point fasciné par la personnalité de Paul que bientôt il ne le quittait pas d'une semelle. Lorsque nous nous retirions pour faire de la musique dans la chambre de Zosia, nous avions l'impression de travailler dans un paradis.

Le concert fut un succès solide ; les critiques remarquèrent notre ensemble parfait et notre style, surtout dans la Sonate à Kreutzer de Beethoven. Après ce concert, nous fûmes très demandés et souvent invités par les Rzewuski, les Epstein et des amis de Paul, les Slyczvnski.

Il me revient un incident amusant qui eut lieu à peu près à cette époque. Un prince persan, jeune et beau, arriva à Varsovie, en exil, et descendit au

Bristol où il prit une suite à mon étage. Toute la société de Varsovie l'inondait d'invitations, et la presse adorait imprimer des histoires sur sa vie mondaine et son immense richesse.

[332]

A notre étage, résidait également une prostituée de haut vol, blonde voluptueuse. Un soir, alors que je rejoignais ma chambre, elle m'arrêta.

- Il faut que vous m'aidiez, me dit-elle d'une voix suppliante. Je meurs d'envie de rencontrer le prince persan. J'ai remarqué que vous lui parliez et je suis sûre que vous pouvez arranger cela. Je vous en prie, je vous en prie!

J'éclatai de rire.

- Ma chère dame, je ne suis pas un maquereau, et n'ai aucunement l'intention de vous aider. Mais pourquoi n'essayez-vous pas de le coincer quand il rentre d'une de ses soirées ? Je vous souhaite bonne chance !

J'entrai dans ma chambre et me mis au lit. Deux ou trois heures plus tard, un cri aigu et terrifiant me fit sauter à bas du lit et me ruer sur la porte. Ce que je vis était ahurissant. La beauté blonde, nue comme la main, sortait en courant des appartements du prince, en hurlant à pleine voix :

- Au secours, au secours, il veut me tuer !

La plupart des locataires de l'hôtel étaient déjà dans le couloir ; quelques-uns d'entre eux maîtrisèrent la femme, en proie à l'hystérie, et l'entraînèrent dans sa chambre, où elle continua à sangloter : « Il a essayé de me tuer ! »

Etant donné que j'avais rencontré le prince dans le monde, je m'aventurai dans son appartement, par la porte demeurée ouverte. Je le trouvai debout, en robe de chambre, parfaitement calme. Il m'offrit un siège et m'expliqua, dans le meilleur français qu'il put rassembler ce qui était arrivé.

- Je suis rentré tard et j'étais juste en train d'ouvrir ma porte quand cette fille est sortie je ne sais d'où, en me disant quelque chose en polonais que je n'ai pas compris. Puis elle m'a embrassé et m'a suivi dans mon appartement. Je l'ai trouvée séduisante, je dois l'admettre. Je n'ai pas eu la force de caractère de la jeter dehors.

Il s'interrompit, puis reprit, un peu haletant :

- Elle s'est totalement déshabillée, s'est confortablement installée sur ce canapé et m'a fait signe de venir l'y rejoindre. Ici, poursuivit-il d'un ton plus confidentiel, je dois aborder un sujet délicat. Nous autres musulmans, nous n'avons pas de droit d'avoir de rapports avec des femmes qui conservent les poils du pubis. J'ai essayé de le lui expliquer ; elle n'a jamais pu comprendre ce que je lui disais. Je suis donc allé dans la salle de bains chercher mon rasoir, et je suis revenu pour raser l'offensante toison. Quand la fille m'a vu lever le bras, le rasoir dans la main, elle a poussé ce cri et vous connaissez la suite.

[333]

Mes visites aux Harman s'étaient espacées, non par négligence de ma part, ni en raison d'un changement dans nos rapports. En fait, la raison était double. Tout d'abord, ni Paul ni Karol n'avaient la moindre envie de se laisser attirer dans leur cercle ; d'autre part, pani Magdalena persistait à croire que nous pouvions poursuivre tous deux une aventure amoureuse, morte depuis longtemps en réalité. Je n'en assistais pas moins avec plaisir à leurs soupers

d'après le théâtre et j'aidais Frederic pour certains passages de son concerto. Il ne m'arriva qu'une fois de me retrouver face à face avec Pola, à la porte de leur demeure. Elle passa devant moi sans s'arrêter.

Un matin, de bonne heure, un groom frappa à ma porte et me remit une lettre. C'était important et personnel, disait-il. Je décachetai soigneusement l'enveloppe. Le texte était, je m'en souviens parfaitement, le suivant: « *Je vous conseille vivement de quitter la ville immédiatement. Si vous persistez à rester, je vous administrerai une bonne correction, où que je vous rencontre!* » Et c'était signé du mari de Pola.

Tout devint soudain clair. Il avait dû la surprendre à m'écrire, l'avait forcée à me reprendre ses lettres et lui avait probablement arraché la promesse de ne jamais me revoir. Fort probablement aussi, il avait dû soupçonner nos rencontres chez Zosia, ce qui avait dû l'induire à m'envoyer cette missive grossière.

La menace vulgaire qu'il y exprimait appelait une réaction tout aussi forte. Mais j'étais totalement inexpérimenté en l'occurrence ; personne ne m'avait jamais menacé auparavant. Le mieux était de consulter Stanislaw Rzewuski, arbitre incontestable en affaires d'honneur.

Je passai le voir ; il me reçut immédiatement et lut, le front plissé d'attention, l'insultant billet.

- Cela est une provocation en duel caractérisée, fut le verdict qu'il me rendit après avoir soigneusement étudié le contenu. Vous vous devez de réagir sans délai. Il faudrait que quelqu'un en qui vous ayez confiance aille immédiatement voir M. K. (le mari de Pola) et lui parle de la manière suivante : « Mon ami, M. R. m'envoie afin d'exiger de vous des excuses écrites pour votre lettre d'insultes. Si vous n'accédez pas à sa demande, il me charge de vous provoquer en duel. Les témoins des deux parties pourront se rencontrer demain pour discuter des détails. »

M. Rzewuski souriait; il était dans son élément.

[334]

- Cela lui apprendra, dit-il. Je vous attendrai pour savoir ce qu'il va dire.

Je choisis Fitelberg pour cette désagréable mission. Il accepta sans difficulté de me faire cette faveur. Il était de retour en moins d'une heure et me fit son rapport :

- C'était fascinant, dit-il. Quand il a appris que je venais de votre part, il a été convaincu, je l'ai lu sur son visage, que je venais lui apporter votre promesse de ne plus jamais revoir Pola s'il vous permettait de rester à Varsovie sans crainte. Et je n'ai jamais vu personne d'aussi stupéfait que cet homme quand je lui ai annoncé que vous le provoquiez en duel ! Tout un moment, il est demeuré sans voix ; une fois remis du choc, il m'a annoncé qu'il désignerait ses témoins dans l'après-midi.

Je remerciai Fitelberg d'avoir aussi parfaitement rempli sa mission et courus voir Rzewuski pour lui faire part du résultat. Pan Stanislaw fut enchanté.

- Cela a parfaitement marché, dit-il, et je serai très heureux d'être votre témoin, naturellement ; mais il nous faut en trouver un second.

Après avoir passé en revue quelques candidats qui ne paraissaient pas tout à fait adéquats pour le rôle, notre choix s'arrêta sur Jaroszynski.

- Il est à Kiev, objectai-je.

- Aucune importance, répondit Rzewuski. Je lui télégraphierai moi-même et j'ai la certitude qu'il viendra.

Il avait raison. Joseph arriva le lendemain matin, un peu ébahi tout d'abord. Mais il fut vite pris en main et on lui serina son rôle. Les deux gentlemen louèrent une chambre au Bristol pour y tenir leurs réunions avec la partie adverse. Le haut rang social de mes témoins impressionna M. K. plus qu'on ne saurait dire. Pour sa part, le mieux qu'il put trouver, ce furent son demi-frère et un entraîneur de chevaux de courses. Deux jours durant, le quatuor discuta du lieu, de l'heure et des armes. Nos opposants proposèrent l'épée traditionnelle ; pan Rzewuski insista pour le pistolet, dont on échangerait deux coups à bonne distance. Il souligna le fait que j'avais l'avantage du choix, étant l'offensé.

La veille du duel, M. Rzewuski me donna de précieuses instructions.

- Ne le visez pas, dit-il. Votre main pourrait trembler à ce moment précis. Mais élevez votre arme et, quand on donnera le signal, abaissez-la, le doigt sur la détente, et tirez. Si vous suivez mon conseil, vous ne pouvez le manquer.

[335]

Je répétais cet exercice un certain nombre de fois, à sa satisfaction. La leçon me terrifiait ; j'étais déterminé à rater mon coup pour ne pas tuer le malheureux homme. Voyant ma détresse, Rzewuski et Jaroszynski tentèrent tous deux de me convaincre qu'ils obtiendraient sûrement une lettre d'excuses signée de mon adversaire, avant le combat. La préparation du duel, dans ses détails, prétendaient-ils, n'était qu'une procédure de routine, en matière d'affaires d'honneur. En dépit de leurs assurances, j'eus, toute cette nuit-là, des visions tellement atroces de mort et de sang que je ne pus dormir.

Le matin du jour « J », froid et brumeux, à sept heures, pan Stanislav, Joseph, un docteur et moi, nous nous rendîmes en voiture couverte à un lieu soigneusement choisi, au-delà du parc Lazienki. La partie adverse y était déjà. Nous nous inclinâmes cérémonieusement les uns devant les autres, et nos témoins entreprirent d'arpenter la distance préétablie qui devait séparer les duellistes. Puis, ils examinèrent soigneusement les pistolets et nous tendirent, à K. et à moi-même, celui qui revenait à chacun. Le docteur s'affairait à trier ce qui lui serait nécessaire pour de premiers soins. Je tremblais de la tête aux pieds ; j'avais les mains en sueur et glacées. Nous voilà donc chacun posté, pistolet en main et attendant le signal de tirer. La procédure coutumière voulait que mes témoins donnent à l'offenseur une dernière chance de rétracter les dires de sa lettre et les menaces incluses. Au soulagement général, M. K. y consentit, et le duel fut interrompu. On élaborait un protocole sur-le-champ, qui fut endossé par les quatre gentlemen et signé par M. K. Il était rédigé à peu près comme suit : « *Je déclare ici retirer chacun des mots de la lettre que j'ai écrite et envoyée le (suivait la date) à M. A.R. J'en avais agi ainsi uniquement pour défendre une certaine personne.* » (sic.)

Nous rentrâmes en ville. J'avais la sensation d'être un condamné à mort qui vient d'être gracié. Varsovie n'était pas le genre de ville à faire silence sur cette petite chance de commérages. Des histoires fantastiques coururent de bouche à oreille ; les gens inventèrent toutes sortes de raisons incroyables qui seraient censées avoir conduit à ce duel. Par bonheur, le nom de Pola ne fut jamais mentionné ; on ne nous avait tout simplement jamais vus ensemble.

N'empêche que mon nouveau statut de jeune homme qui sait défendre son honneur rehaussait considérablement ma position sociale.

Le plus passionné de tous par ces événements était M. Harman. Il connaissait évidemment la véritable histoire, ainsi que le reste de la famille, et ne s'était absolument pas attendu que je réagisse ainsi.

[336]

Le père de Frederic n'était pas en très bons termes avec son gendre ; il lui reprochait son inaptitude au travail et lui en voulait de son incapacité à subvenir aux besoins de sa femme et de ses enfants. Il était donc secrètement ravi de la leçon que j'avais donnée à K. Le résultat de tout cela fut que je devins un héros dans son esprit et que Pola fut de nouveau admise dans le cercle familial, et en ma présence, comme s'il ne s'était rien passé. Frederic et Basia ne prirent pas parti, comme à l'ordinaire; mais pani Magdalena me fit venir dans sa chambre pour un entretien difficile.

- Que se passe-t-il entre Pola et vous? demanda-t-elle avec colère.

- Rien du tout, je vous assure. L'an dernier nous sommes devenus bons amis, après avoir appris à mieux nous connaître, répondis-je très calmement.

- Dis-moi la vérité, Arthur. Il faut que tu me dises la vérité, insista-t-elle. J'ai entendu dire qu'elle t'écrivait et que vous vous rencontriez dans certain lieu secret.

- Tout cela n'est qu'un ramassis de stupidités, répondis-je. Elle m'a en effet envoyé quelques gentilles lettres, et pourquoi n'en aurait-elle pas eu le droit ? Quant au « lieu secret », il s'agissait simplement de son ami, Zosia Kohn, et de son appartement où, Paul Kochanski et moi, nous répétions notre concert.

Puis j'ajoutai dédaigneusement :

- K. a été assez bête pour prêter l'oreille à des commérages stupides.

Elle semblait me croire ; du moins reprit-elle son sang-froid. Mais, tout soudain, elle me demanda, presque dans un souffle :

- Es-tu amoureux d'elle ?

Il y eut un bref silence ; l'espace d'un instant, je restai interloqué.

- Oui et non, répondis-je prudemment. Je suis en effet tombé amoureux d'elle, l'automne dernier ; mais il m'était déjà arrivé la même chose avec Basia, comme vous le savez. C'est vraiment un phénomène curieux que toutes les femmes de cette maison aient sur moi cet effet érotique !

Je tentais de tourner la chose en plaisanterie ; cela ne l'amusa pas.

- En fait, dis-je, toute cette histoire est vraiment morte et enterrée. Je suis incapable d'aimer sans réciprocité, et il vous est facile de voir par vous-même que Pola me traite avec une suprême indifférence.

Cette fois, je pensais avoir calmé ses soupçons.

[337]

Les deux derniers mois que je passai à Varsovie, en cette année 1907, furent un carrousel de musique, de soirées et d'activités moins recommandables. Tous les matins, j'allais jouer chez Zosia, seul ou avec Paul. Nous restions souvent à déjeuner. Un jour, j'eus la mauvaise idée de présenter Jaroszynski aux Kohn et de l'initier à leur fameuse table ouverte; sur quoi, il prit

l'habitude de venir demander à manger à Zuzia, et ce, à n'importe quelle heure bizarre du jour. De leur côté, nos tournois de billard de seize heures prirent figure d'exercices quotidiens que, pour rien au monde, nous n'aurions manqués. Les soirées données par de ravissantes Varsoviennes meublèrent agréablement nos fins d'après-midi. De temps à autre, les Rezwuski nous invitaient, Joseph et moi, à l'un de leurs dîners dignes de Lucullus, inévitablement suivis de longues cures d'opéras de Wagner accompagnés par les vociférations de Joseph. Le théâtre demeurait ma distraction principale ; les concerts me voyaient seulement lorsque survenait un événement musical majeur. Mais je ne ratais jamais les irrésistibles soupers chez *pani* Magdalena. Pola venait rarement chez sa mère et évitait Zosia. Depuis l'histoire du duel, sa position était quelque peu ambiguë. Malgré toutes les circonstances contraires, mon instinct me disait que la marée d'amour qui nous avait soulevés n'était pas morte.

Quatre concerts couronnés de succès à Kalisz, Piotrkow, Czestochowa et Lublin, me procurèrent un répit infiniment utile au milieu du tourbillon de la vie que je menais à Varsovie, et me rapportèrent une agréable somme d'argent.

A mon retour dans la capitale, Frederic essaya de nouveau son vieux tour de passe-passe, qui consistait à me pousser à me substituer à lui dans ses rapports avec les femmes. Ou peut-être cela faisait-il partie du plan qu'il avait conçu pour me faire oublier sa sœur ? Je ne le saurai jamais. Cette fois, son choix se porta sur une grande et magnifique créature qui ressemblait à une statue et dont la silhouette offrait des courbes spectaculaires. Il arrangea un petit souper pour nous trois, après lequel la dame m'invita à prendre un dernier verre dans son appartement du Bristol. Elle était la maîtresse d'un vieux comte polonais qui l'entretenait luxueusement dans cet hôtel. C'était vraiment un personnage, cette Genia Chmielnik!

[338

Son geste favori consistait à lever ses jupes en révélant de puissantes cuisses rondes qu'elle claquait des deux mains en s'exclamant :

- Je suis une vraie putain ! Et puis après ! ?

Et sa façon d'être ne démentait pas cette profession de foi. Quand il fut temps pour nous de prendre congé, elle dit à Frederic :

- Mon cher, j'ai toujours eu envie de coucher avec vous, mais je sais que vous n'avez que faire de moi. Si bien que je vais tenter ma chance avec ce jeune garçon.

Ce qui signifiait moi. A la porte, sur le point de partir, Frederic me dit :

- Je te laisse en bonnes mains.

Exactement comme une mère qui confie pour la première fois son enfant à une maîtresse d'école.

- Allez dans la salle de bains et prenez un bain chaud, me commanda impérieusement Genia. Et quand vous serez parfaitement sec, venez dans ma chambre.

Je n'osai pas lui désobéir. Je fis exactement ce qu'elle m'avait dit et la trouvai allongée sur son lit, déshabillée et m'attendant. Elle me garda la nuit entière et, lorsque nous nous levâmes le lendemain matin, pour le petit

déjeuner, je me sentais comme un jeune diplômé d'un collège où l'on eût enseigné l'art de faire l'amour.

Les conséquences de cette nouvelle aventure furent des plus excitantes, bien que, le plus souvent, franchement désagréables. Genia prit l'épouvantable habitude m'appeler chez mes amis, où elle était sûre de me trouver et ce, même lors d'une soirée ou pendant que je faisais de la musique chez Zosia. Elle donnait toujours son nom en entier et prétendait que je lui avais demandé d'appeler. Les fortes objections que je soulevais ne faisaient qu'aggraver les choses. Un après-midi, alors que je prenais le thé avec la mère de Frederic et Pola et Basia, elle téléphona une fois de plus. La femme de chambre avait reçu l'ordre de répondre que M. R. était parti. L'impudente réponse de Genia fut :

- Vous mentez ! Allez le chercher dans la chambre à coucher de Madame !

Inutile de décrire la fureur de Mme Magdalena. Pourtant, je ne fus pas fâché de détecter un brin de jalousie dans la réaction de Pola.

[339]

Un nouveau concert avec Paul, à la salle des concerts philhar moniques, plus un autre auquel assista un public très fourni, à Lodz, clôturèrent ma saison de concerts en Pologne. Je ne parvenais pas à trouver de raison plausible de prolonger mon séjour, déjà interminable, à Varsovie. Les descriptions colorées, et souvent vantardes, que j'avais faites de mes succès mondains dans la capitale française, avaient généralement donné l'impression que j'étais en voie de faire une brillante carrière à Paris.

« Quand partez-vous ? Quand a lieu votre prochain concert en France ? Les Rothschild donnent-ils une nouvelle soirée ? » Autant de questions qui revenaient maintenant très fréquemment et auxquelles je trouvais singulièrement difficile de répondre. Mes amis se montraient plus discrets ; mais j'avais de plus en plus parfaitement conscience de leur inquiétude devant ma longue absence de Paris. J'eus soudain le sentiment que je n'avais plus le choix : il fallait partir.

Après un réveillon de Jour de l'An tumultueux avec mes amis, j'annonçai mon départ pour la première semaine de janvier. On me fit des adieux grandioses assortis de cadeaux : livres, bonbons, y compris mes torciks favoris de chez Wedel. « Quel sacré veinard, cet Arthur, de vivre à Paris ! Je donnerais n'importe quoi pour pouvoir partir avec lui ! » Tel était le genre de remarques que j'entendis à la gare. Paris était, et est toujours, une sorte de Mecque pour tous les Polonais.

O ironie, la vérité voulait que je n'eusse pas la moindre intention de rentrer à Paris. J'avais décidé, à la place, de m'arrêter à Berlin !

44

Pourquoi ai-je choisi Berlin, entre toutes les villes ? J'ai en vain tenté de trouver une réponse logique à cette question. Mon départ de Varsovie, qui me fut en quelque sorte moralement imposé, m'avait laissé totalement dans le vide. Je savais du moins une chose avec certitude : il m'était impossible de retourner à Paris. M. Astruc n'avait aucun plan, aucun engagement à m'offrir. Je l'avais franchement déçu ; il était découragé par mon « manque de sérieux », ainsi qu'il disait, et par la nonchalance dont je faisais preuve pour ce qui concernait ma carrière. La nouvelle de mes succès polonais ne l'avait jamais atteint, pas plus que la presse parisienne ne les avait appris.

[340]

D'autre part, l'idée de retourner habiter dans l'atroce petit appartement de Weisweiller et de gagner ma vie en lui donnant des leçons offrait une alternative assez misérable, sans parler du cauchemar que représentaient mes dettes toujours impayées. Quant à l'espoir de décrocher d'autres « soirées musicales », comme celles qui m'avaient été si profitables, le printemps dernier, j'avais parfaitement conscience que mes interprétations de Salomé étaient passées de mode et que le moment était venu de faire mes preuves par une importante apparition publique.

Ce ne fut qu'en débarquant à Berlin, dans la vieille gare si familière de la Friedrichstrasse, par un matin froid et venteux, que je me rendis compte que ma décision de demeurer dans cette ville n'était rien d'autre qu'un lâche compromis. Les résidus de l'argent que j'avais gagné en Pologne me permettraient de vivre deux ou trois mois, selon mon mode d'existence habituel. Je louai au mois une jolie chambre avec salle de bains, à l'hôtel Bellevue, résidence pas trop coûteuse, mais distinguée et située sur le très central Potsdamer Platz. M. Metzger, le propriétaire et directeur de l'hôtel, aimait beaucoup la musique et ne s'opposa pas à ce que j'aie un piano dans ma chambre. La maison Bechstein, facteurs de pianos célèbres, m'envoya un petit piano à queue, sans me faire payer.

J'étais décidé à garder l'incognito et à essayer d'éviter de me heurter ou de rendre visite à aucun des anciens amis que j'avais quittés si soudainement en 1904 - et surtout ceux que j'aimais le plus. Pourquoi ai-je réagi ainsi ? C'est difficile à expliquer. Si je me souviens bien, je traversais une crise et j'étais la proie d'une sorte de complexe d'infériorité, fait d'un mélange de timidité et d'ambition. Ma carrière semblait être au point mort, et je n'avais aucune raison valable me permettant d'expliquer ma présence à Berlin.

La seule personne que j'eusse envie de voir était Emmy Destinn. Elle, en tout cas, se moquerait bien de savoir pourquoi j'étais à Berlin ; elle trouverait cela normal, tout simplement. Je l'appelai et fus ému d'entendre le timbre familièrement chaud de sa voix :

- C'est merveilleux de te savoir en ville! Viens tout de suite dîner ; je voudrais te faire rencontrer un de mes amis et, demain, il faut que tu viennes me voir dans *Carmen*.

[341]

C'est une soirée de gala à l'Opéra, et l'empereur Guillaume sera présent. Je te procurerai un billet.

La perspective de la revoir et de l'entendre de nouveau constituait la meilleure des médecines pour me guérir de ma mélancolie. Lorsque je pénétrai dans son salon, elle me jeta les bras autour du cou, m'embrassa sur les deux joues et me présenta à son autre invité.

- Arthur, voici mon fiancé, déclara-t-elle. Il est danseur et fait partie du ballet de notre Opéra.

Puis, sans transition :

- N'est-ce pas qu'il ressemble à Napoléon ? demanda-t-elle, l'air tout fier.

Oui, c'était vrai, il ressemblait vraiment à Napoléon, tel qu'on le voit sur les images : même corps trapu, même forme de tête, même cou court, mêmes menton et nez - jusqu'à la façon de se coiffer qui était identique. Mais le regard, à l'opposé de celui de Napoléon, trahissait le peu d'intelligence et de vitalité de l'homme.

Emmy me prit par le bras et me conduisit solennellement dans la pièce voisine, où je découvris, à mon ébahissement, tout un musée bonapartiste. Le mobilier était entièrement constitué de pièces de style Empire ; il y avait des armes, des costumes, des documents signés de la main de l'Empereur, et autres souvenirs, disposés dans un ordre magnifique.

- Napoléon est mon idole, me déclara-t-elle. J'ai une vénération pour lui depuis mon enfance.

Le petit homme eut un sourire bénin ; il acceptait l'hommage au grand homme comme une chose allant de soi. J'eus la vision horrible de ces deux êtres faisant l'amour et d'Emmy atteignant au paroxysme tout en chantant à gorge déployée, de sa voix merveilleuse : « Vive l'Empereur ! Vive la France ! »

Le lendemain soir, j'eus l'occasion d'observer de près un empereur vivant : le célèbre Kaiser Guillaume II. Quelle affaire spectaculaire que ce gala, ou plutôt que cette représentation de commande, ainsi qu'on appelait cela. L'assistance tout entière était là sur invitation ; aucun billet n'avait été mis en vente. Tenue de soirée, cravate blanche, uniformes, décorations étaient de rigueur. L'armée, cette classe privilégiée de l'Allemagne impériale, prédominait. Le Kaiser, accompagné de l'impératrice et de deux fils, occupait sa loge, proche de la scène. Je n'ai jamais entendu chanter mieux Carmen que ce soir-là. Destinn se surpassa. Personne, dans le théâtre bondé, n'osa applaudir avant que l'empereur eût donné le signal. Le Kaiser, fort peu musicien qu'il était, ne prêtait guère attention à ce qui se passait sur scène, pas plus qu'à l'orchestre.

[342]

Si, pourtant : à un moment, il éclata vraiment d'un énorme rire, quand Zunigra, l'officier supérieur de José, en se frisant la moustache et en claquant les lèvres, jeta les yeux sur Carmen et s'écria : « Don-ner-wet-ter ! »

En rentrant chez elle, Emmy était toute bouleversée par l'attitude de l'empereur.

- Tu n'imagines pas comment il m'a traitée ! se plaignait-elle. Quand on m'a conduite dans la loge impériale pour recevoir les félicitations habituelles, il m'a prise à part et m'a demandé, avec une lueur vulgaire dans l'œil : « Comment va la petite Farrar ? » comme s'il questionnait une « Madame » sur une fille de son bordel. (Géraldine Farrar était une autre célèbre cantatrice, soupçonnée d'être la maîtresse du Kronprinz.)

Je mentionne cet incident parce qu'il met en lumière une des facettes de cet homme, dont l'ambition et l'envie ont mené au désastre des guerres mondiales et à la détresse de notre époque.

En dehors d'Emmy Destinn, j'allais également voir ma tante et mon oncle Meyer, qui vivaient assez à l'écart de mes anciens amis et n'avaient jamais communiqué vraiment avec eux. J'aimais à fréquenter les musées, les librairies, les cafés. Les théâtres m'attiraient autant qu'autrefois, et j'essayais de ne manquer aucun bon concert, en dépit de la crainte que j'avais d'y rencontrer les gens que je voulais éviter.

A cette époque de ma vie, je n'avais qu'une envie : fuir. On eût dit que j'attendais que quelque chose arrivât pour m'éveiller de la sorte de torpeur où je baignais. Ma routine quotidienne était simple: je m'exerçais et jouais un peu, après le petit déjeuner ; je prenais tous mes repas à l'excellent restaurant de l'hôtel, puis allais me promener sans but par les rues. S'il n'y avait rien de nouveau au théâtre, je me mettais au lit de bonne heure avec un livre et lisais tard dans la nuit.

Un jour, ce paisible train de vie fut interrompu par l'arrivée de ma sœur Jadzia. Tante Salomea lui avait signalé dans une lettre ma présence à Berlin, en ajoutant que je n'avais aucun plan immédiat pour l'avenir. Bien n'eût pu ravir plus Jadzia. Si bien qu'elle sauta sur cette nouvelle occasion d'être avec moi, croyant que je menais une vie d'homme du monde et me prélassais dans la richesse et la gloire ; elle voulait partager avec moi, au moins pour quelques semaines.

[343]

Ma famille était toujours convaincue que, depuis ma tournée américaine, mon succès était assuré.

Cette fois, hélas ! les choses avaient plus mauvaise mine. Je n'avais rien à exhiber ; ma carrière était au point mort.

N'ayant pas la moindre raison de l'éviter, je décidai au moins d'être bon compagnon. Au début, l'aspect financier n'offrit aucun problème ; ma sœur était descendue chez les Meyer et avait assez d'argent pour aller au théâtre, au concert, dans les boîtes de nuit, et autres lieux de distraction où elle aimait à m'accompagner. J'inventai je ne sais quelles raisons plausibles pour expliquer mon long séjour à Berlin et donnai à entendre clairement que mes moyens étaient fort limités pour le moment. Ces problèmes une fois réglés, nous nous lançâmes dans un carrousel de spectacles, de courses dans les magasins et de musées. Jadzia payait. Malheureusement, elle se découvrit un penchant pour la nourriture du restaurant de mon hôtel, si bien que je devins, involontairement, son hôte fréquent aux repas. De plus, je prenais sur moi nos moyens de transport et les pourboires. Ma sœur se révélait infatigable dans ce genre de vie.

Une euphorie aussi artificielle ne pouvait durer. Un jour, Jadzia annonça que ses fonds se raréfiaient et qu'elle allait devoir rentrer chez elle. L'état de mes propres réserves était devenu très alarmant ; mes notes d'hôtel étaient en retard et je ne possédais plus qu'une petite somme d'argent. La seule personne capable de comprendre et d'estimer à leur juste valeur les subtilités de ma vie était Joseph Jaroszynski. Il connaissait toute mon histoire avec Pola, était au courant de ma vie à Paris et de tout le reste. Je lui écrivis une longue lettre, lui dépeignant ma situation présente et le suppliant de m'envoyer cinq mille marks, somme assez importante (l'équivalent de 1250 dollars d'alors), qui me permettrait de retourner à Paris et peut-être d'y donner un concert à mes frais. Sans son aide, écrivais-je, c'était la fin, j'étais au bord de l'abîme. Je laissai tomber ce message dans une boîte aux lettres, le cœur battant à tout rompre, et avec l'impression que mon avenir immédiat était entre les mains de mon ami.

- Sais-tu ce que j'ai fait ? me dit Jadzia la veille de son départ. J'ai mis au clou un bracelet et une broche que je ne porte jamais ; comme cela je suis sûre que Maurycy ne le remarquera pas. Voici trois cents marks pour toi ; je sais que

tu es serré, mais, je t'en prie, garde les bulletins de dépôt et dégage ces bijoux quand tu auras l'argent pour cela.

[344]

Le départ de Jadzia laissait un grand vide. Je me sentais soudain très seul. Sa vitalité et la dévotion qu'elle me portait avaient eu un effet calmant sur mes fréquentes crises de dépression. Je ne voulais voir personne, pas même Emmy Destinn, ni les Meyer. J'avais l'esprit braqué sur une seule chose : la réponse de Jaroszynski. Je me rendis tout de même à quelques concerts, mais seulement quand je pouvais obtenir des billets gratuits.

Un jour, je rencontrai dans la rue Ossip Gabrilowitsch, qui, en plus d'être un excellent pianiste, était un être humain merveilleux. Il m'emmena presque de force voir Joseph Lhévinne, qui était marié et vivait à Berlin. Sa femme, Bosina, brillante pianiste elle-même, est toujours, en 1972, l'un des plus grands professeurs de piano.

Les Lhévinne étaient contents de nous voir et nous gardèrent à dîner ; après quoi, nous nous plongeâmes tous quatre dans une bienheureuse orgie de musique. Lhévinne et Gabrilowitsch jouèrent un concerto pour deux pianos ; puis Gabrilowitsch et moi, nous exécutâmes du Schubert à quatre mains, et ensuite le couple Lhévinne interpréta divinement une suite de Bachmaninov. Nous ne nous arrê tâmes qu'à deux heures du matin. Cette nuit-là, oubliant mes soucis, j'en profitai pour mordre la vie à belles dents.

Deux jours plus tard, j'allai entendre Gabrilowitsch dans un récital à la Beethoven Saal ; je fus enchanté par son Schumann et son Chopin, joués avec perfection et tendresse. Après le concert, je me rendis dans la loge des artistes pour le remercier de sa belle interprétation. L'endroit était plein d'autres gens enthousiastes, parmi lesquels se trouvaient pas mal de pianistes. Ossip Gabrilowitsch était aimé et admiré de ses collègues.

- Ah, Bubinstein! s'exclama-t-il. Comme c'est gentil à vous d'être venu ! Il faut que vous vous joigniez à nous pour souper ; nous allons tous à l'Austern-Keller!

J'accepterai l'invitation avec plaisir. Nous arrivâmes donc en foule au restaurant, où une grande table pour au moins vingt personnes était dressée dans un salon particulier. J'étais assis à côté de Yolande Mero, jeune pianiste hongroise qui venait tout juste de faire des débuts couronnés de succès. Comme elle consultait le menu, une expression d'ahurissement se peignit sur son visage.

- Tout est tellement cher ici! dit-elle. J'ose à peine commander.

Je souris :

[345]

- N'y pensez pas. Je suis sûr que Gabrilowitsch peut parfaitement s'offrir cela.

- Mais vous vous trompez! répliqua-t-elle. Ce soir, chacun doit payer sa part.

Cela me donna un coup. Il fallait agir, et vite. Je dis donc à Yolande Mero:

- Je vous en prie, expliquez-leur que j'ai dû aller donner un coup de téléphone urgent. Je reviens tout de suite.

Je dévalai l'escalier, me saisis d'un téléphone, feignis de parler à quelqu'un, puis dépêchai un garçon à Gabrilowitsch avec ce message: « M. Rubinstein est désolé ; il a dû partir en hâte pour se rendre chez un ami malade. »

Dans la rue, tout seul, frigorifié et affamé, je me sentis parfaitement misérable.

M. Metzger, le propriétaire de l'hôtel, m'adressa une lettre sévère au sujet de ma note impayée. Mon crédit au restaurant était supprimé, ajoutait-il, et l'on ne me servirait plus à manger dans ma chambre, si je ne réglais pas comptant. Et toujours pas de nouvelles de Joseph ! J'écrivis de nouveau, une lettre recommandée, cette fois, adressée à sa demeure compagnarde à côté de Kiev. Je n'y parlais plus de mes projets parisiens - de toute façon, il était maintenant trop tard pour y penser. Tout devenait désormais une simple question de vie ou de mort. « *Il faut que tu me sortes de cet horrible hôtel, écrivais-je, et j'ai vraiment besoin d'argent pour manger et pour mon billet jusqu'à Varsovie, où j'espère décrocher quelques engagements. Tu as toujours cru en mon talent et en mon avenir, tu n'as donc pas le droit de me laisser tomber.* » En rédigeant cette lettre, j'avais l'impression d'être un homme qui se noie et qui appelle à l'aide.

Cette fois, l'attente d'une réponse fut encore plus atroce. Il fallait avoir l'air joyeux, rassurer le directeur et prétendre que l'argent que j'attendais serait là d'un jour à l'autre.

Mon régime quotidien se composait maintenant de la sorte : pas de petit déjeuner du tout, en guise de déjeuner un wurstel et un petit pain sec à l'Aschinger Automat (coût : dix pfennigs, soit deux cents et demi), et même menu pour le dîner. Quant au reste du jour ? Vagues tâtonnements pour trouver les notes sur le piano, marches sans but dans les rues, et état de désespoir chronique.

[346]

Et ce fut exactement à ce moment-là qu'un curieux phénomène se produisit: chaque nuit, au moment de m'endormir, les rêves les plus fantastiques et les plus extravagants envahissaient mon esprit inconscient et, dans chacun d'eux, je jouais le rôle d'une personnalité puissante et heureuse. J'étais de façon récurrente un compositeur célèbre ; je dirigeais ma nouvelle symphonie, qui était reçue avec d'interminables ovations ; ou bien je jouais mon propre concerto pour piano, œuvre des plus originales ; toutes les femmes les plus ravissantes étaient à mes pieds. Dans d'autres rêves, je remportais des batailles pour la Pologne, je sauvais des juifs de la persécution, ou alors j'étais fabuleusement riche et je devenais un bienfaiteur de l'humanité. Au réveil, je retrouvais le tragique contraste qui était, si je puis dire, mon pain quotidien : une nouvelle lettre désagréable du directeur, glissée sous la porte, le désespoir de ma situation et mes poches vides.

Dans ma détresse, je décidai d'inverser les choses : d'accepter mes rêves comme la réalité et mes journées comme de simples cauchemars. J'essayai de dormir aussi longtemps que je le pouvais.

Deux semaines de plus passèrent sans nouvelles ; j'abandonnais tout espoir. J'avais atteint le fond de l'abîme. L'idée de la mort par le suicide n'était pas nouvelle pour moi ; elle m'avait déjà effleuré l'esprit. Mais, à partir de ce

moment, je ne parvins plus à penser à rien d'autre - cela devenait une obsession. Je n'avais plus rien à attendre, la vie m'avait acculé à une inextricable extrémité. Je voulais mourir ; j'y étais prêt. Pourtant, même une décision aussi extrême et définitive comporte ses problèmes. Comment la mener à bien ? Je n'avais pas d'arme, pas de poison en ma possession, et l'idée de sauter par la fenêtre était révoltante - peut-être devrais-je continuer à vivre, bras et jambes brisés. La seule solution était de mourir par strangulation, de me pendre.

Bref, en ce triste après-midi où j'étais si totalement seul, incapable même de penser à qui laisser une lettre, je me préparai à l'issue fatale.

Je retirai la ceinture de ma vieille robe de chambre usée et y fis un nœud coulant. Il y avait dans ma salle de bains une patère à vêtements, placée suffisamment haut pour m'y pendre. Je tirai une chaise, assujettis la ceinture au crochet et me la passai autour du cou. Au moment où je poussais la chaise du pied, la ceinture se déchira et je tombai sur le sol avec fracas.

Si je voyais aujourd'hui pareille scène à la télévision, je hurlerais de rire ; mais, en tant que héros en chair et en os de cette tragi-comédie, ma première réaction fut un grave choc nerveux.

[347]

Je pleurai amèrement, inconsolablement, interminablement, étendu là où j'étais tombé, sans plus aucune force. Puis, à demi conscient, je titubai jusqu'au piano, où j'exprimai en musique tous les sanglots qui bouillonnaient en moi. Musique tant aimée, chère compagne de toutes mes émotions, musique capable de nous pousser au combat, capable de nous enflammer d'amour et de passion, musique qui sait calmer nos peines et ramener la paix dans nos cœurs - c'est toi seule qui, en ce jour d'horreur, me ramenais à la vie !

Quand on cesse de pleurer, la souffrance s'estompe, de même que, quand le rire meurt, l'amusement s'envole. Ainsi donc, la nature revendiquant ses droits, je commençais à avoir faim.

- Cette fois, je vais m'offrir deux saucisses, décidai-je.

Dehors, dans la rue, une impulsion soudaine fit pourtant que je m'arrêtai. Quelque chose d'étrange m'envahissait, appelez cela révélation ou vision.

Je contemplais tout ce qui m'entourait d'un œil neuf, comme si je ne l'avais jamais vu. La rue, les arbres, les maisons, les chiens qui se pourchassaient, et les hommes, les femmes, tout semblait différent, même le bruit de la grande cité - j'étais fasciné par tout cela. La vie paraît merveilleuse et semble mériter d'être vécue, même en prison ou dans un hôpital, aussi longtemps qu'on la regarde de cet œil-là.

Cette « révélation » est facile à expliquer : en essayant de me suicider, j'avais totalement rejeté le monde que je m'apprêtais à laisser derrière moi, si bien qu'il n'est pas étonnant que, après mon suicide manqué, je me sois senti comme quelqu'un qui vient de naître une seconde fois. Ma « renaissance » me réservait encore une autre surprise : elle révolutionna tout mon système psychique. Je me mis soudain à réfléchir. La vie que j'avais menée s'était composée d'une série d'événements dans lesquels je n'avais aucune responsabilité ; j'avais agi entièrement d'instinct, suivant aveuglément la route que me traçaient les circonstances ; je n'avais jamais tenté d'analyser quoi que ce fût.

N'empêche que cette nuit-là, dans cette rue même, alors que je me dirigeais vers *l'Aschinger* pour m'y offrir mon dîner « de luxe », j'avais l'esprit plein de pensées philosophiques et il en résulta pour moi une nouvelle conception de la vie et de nouveaux critères de valeurs que j'allais mettre à profit. Cette question éternelle qui n'a jamais trouvé de solution : « Qui a donné naissance à l'univers ? Quelle est la raison de son existence ? » demanderait une longue dissertation. Laissez-moi seulement dire * que, dans le chaos de mes pensées, je découvris le secret du bonheur. Je le chéris toujours, et c'est : « Aime la vie pour le meilleur et pour le pire, sans condition. »

[348]

45

En rentrant de *l'Aschinger* cette même nuit-là, j'écrivis toute la vérité sur ma situation dans une lettre adressée à mon frère Stanislas, en le suppliant de tenter de rassembler, d'une façon ou d'une autre et auprès de qui il pourrait, un millier de marks pour me sauver. Itas, ainsi que nous l'appelions, avait un cœur d'or ; il tut mon secret à nos parents et obtint de Maurycy, le mari de Jadzia, le gros de la somme ; lui-même ne pouvait apporter à la chose plus de trois cents marks.

Je reçus l'argent par télégramme, payai à l'hôtel la moitié de ce que je devais, ce qu'on accepta en rechignant comme un règlement partiel, le solde devant être versé par la suite ; et je partis, l'âme en fête, pour Varsovie, avec un sentiment de soulagement immense - le plus grand que j'aie jamais ressenti de ma vie.

Il me restait à trouver pour mes amis une explication acceptable de ce retour inattendu. Le besoin de me justifier était solidement enraciné dans ma vanité et mon orgueil invétérés, sans compter un certain manque d'humilité. Je ne pouvais tout simplement pas supporter d'être vu dans un état d'amoindrissement ou une position d'infériorité ; il fallait que la façade du succès fût conservée intacte, même alors que mes affaires étaient au plus bas - trait assez déplaisant de mon caractère, je l'admets.

Cette fois encore, il me vint donc à l'idée un alibi parfait : l'anniversaire de ma vingt et unième année. Je devenais bon, en principe, pour le service militaire, et il était impératif de trouver un moyen de l'éviter.

Dès mon arrivée, la première personne que je rencontrai, à l'hôtel Victoria, fut Paul Kochanski. Tout heureux de nous revoir, nous montâmes dans ma chambre pour bavarder un peu. Lorsque je lui eus dit pourquoi j'étais à Varsovie, il tapa dans ses mains et s'exclama :

- Formidable ! Nous sommes dans le même panier ! J'ai vingt et un ans, moi aussi.

[349]

Et il avait déjà des plans pour notre campagne défensive.

- Je vais te présenter au colonel Stremoukhov. Il a une passion pour la musique et pourrait nous aider beaucoup. Et nous avons tout le temps qu'il faut, ajouta-t-il. Pour autant que je le sache, nous ne serons appelés qu'en novembre.

- Bonne nouvelle, dis-je.

Et, changeant de sujet, je demandai :

- Où est Jaroszynski ? Que fait-il ?

- Il n'a pas quitté Varsovie, de tout ce temps ; mais il vient de repartir pour Kiev, d'où il est supposé revenir dans quelques jours. Attends un peu, poursuivit-il. Il faut que je te raconte une histoire merveilleuse à son sujet. Comme tu le sais, ma famille a quitté la Russie et s'est installée à Leipzig, où mes deux frères étudiaient la musique et où mes sœurs ont trouvé du travail. Je les ai aidés à s'exiler ; maintenant, il faut que j'aide mes parents. Eh bien ! ce printemps, quand la saison de concerts a été finie, j'étais complètement raide, j'avais à peine de quoi faire face à mes propres dépenses et j'ai dû trouver de l'argent à emprunter pour leur loyer. J'ai demandé à Joseph de me consentir un prêt jusqu'à l'automne, et sais-tu ce qu'il a fait ? Il m'a tout simplement donné quatre mille roubles ! De quoi subvenir aux besoins de mes parents et me maintenir moi-même à flot pendant toute l'année. N'est-ce pas fantastique ?

Il est aisé d'imaginer l'effet que me fit cette « histoire merveilleuse » et les sentiments mélangés qu'elle éveilla en moi. D'une certaine façon, j'étais heureux pour Paul ; je lui voulais du bien de tout cœur. Mais je ne pouvais m'empêcher de voir, dans l'élan de générosité de Joseph, une sorte de trahison à mon égard. Je savais bien qu'il était entiché de la façon de jouer de Paul et saisi par son charme irrésistible ; en même temps, j'avais toujours pensé à Joseph comme à un ami intime et dévoué, et il n'y avait jamais rien eu de désagréable entre nous, si bien que je ne comprenais pas le moins du monde son comportement indifférent et cruel. A moins que ce ne fût un exemple de ce dicton populaire française : « Les absents ont toujours tort. »

- Félicitations, Paul, dis-je. Tu es vraiment un sacré veinard. Maintenant, à mon tour de te raconter mon histoire merveilleuse ; mais jure-moi de la garder secrète.

Il ne manqua pas de jurer. Tout le temps que dura le long récit de mon cauchemar berlinois, il écouta, l'âme partagée. Quand j'en eus terminé, il était très pâle.

[350]

- Comment a-t-il pu faire une chose pareille ! s'écria-t-il, indigné. J'ai l'impression de t'avoir volé cet argent !

- Ne t'en fais pas trop, dis-je. Il y a une chance, une toute petite chance pour qu'il n'ait pas reçu mes lettres, ou peut-être avait-il une raison secrète d'agir de la sorte.

- De toute façon, attendons son retour et, là, nous saurons.

Mes craintes de voir des visages étonnés ou d'avoir à répondre à des questions indiscretes se révélèrent grandement exagérées. Tout le monde semblait accepter ma réapparition à Varsovie sans autre réaction que le plaisir. Szymanowski et Fitelberg habitaient au Victoria, et nous célébrâmes notre réunion au restaurant Bacchus, avec des harengs et de la vodka.

La « fondation Kohn », avec Zosia, Zuzia, le Bechstein et le reste, me rouvrit tout grand ses portes. Frederic me montra avec orgueil la première partition achevée de son concerto; pani Magdalena, inchangée, voulait me retenir à dîner. Pola, elle, demeurait invisible. Tout cela me rendait confiance.

Mais ce qui suscitait véritablement mon état euphorique, ce sentiment de joie qui m'envahissait, c'était, une fois de plus, la magie du printemps de

Varsovie, cet air qui enivre, quand tout a l'air neuf et en fête, quand on se sent des ailes en marchant dans les rues.

Un matin, Paul reçut un coup de téléphone de Jaroszynski ; il appelait du Bristol, venait d'arriver, et suggérait de le retrouver pour le déjeuner. Paul lui annonça que j'étais de retour et qu'il déjeunait avec moi. S'attendant à entendre une voix embarrassée par la mauvaise conscience, il fut surpris d'entendre Joseph réagir à la nouvelle de mon retour avec joie. Inutile de le préciser, Paul et moi nous étions absolument stupéfaits.

Lorsque nous entrâmes au restaurant, Joseph se leva de son siège, m'embrassa et s'écria :

- Arthur ! Je suis si heureux de te voir ici, sain et sauf ! Je commençais à m'en faire à ton sujet. Mais j'étais sûr que tu te sortiras de ce stupide gâchis !

Je demandai timidement :

- As-tu reçu mes deux lettres ?

- Bien sûr ! répondit-il en riant. Elles étaient toutes deux très tristes ; mais, te connaissant, j'ai imaginé que tu te payais du bon temps à Berlin.

Soudain, je compris ; tout commençait à devenir clair. Je me souvins de la fable que j'avais lue, enfant, au sujet du berger qui criait trop souvent « Au loup ! ».

[351]

L'analogie était parfaite. J'avais déjà écrit auparavant à Joseph pour lui demander de l'argent, en des termes plus urgents et plus pathétiques que l'occasion ne le requérait en réalité, et il avait toujours généreusement répondu sans délai. Mon dernier et fatal appel à l'aide avait dû lui inspirer des doutes quant au sérieux de la situation, ce qui expliquait son indifférence. Il venait tout juste de donner une grosse somme d'argent à Paul, si bien que, au fond du cœur, il pensait avoir fait de son mieux pour l'art et les artistes.

Toutes ces suppositions fulgurèrent dans ma tête ; vraies ou fausses. Elles m'aidèrent à recouvrer mon équanimité, et je pus déjeuner et parler en sa compagnie aussi naturellement que par le passé.

Paul lui raconta par la suite l'histoire de mon désastre berlinois, dans tous les détails. Il ne put supporter le récit de mon suicide manqué et vint me trouver dans ma chambre, presque en larmes. Nous parlâmes et parlâmes pendant des heures ; il avoua franchement que je ne l'avais pas convaincu avec ma description colorée de ma misère.

- J'ai cru, dit-il, que tu voulais seulement cet argent pour satisfaire ta passion des plaisirs. La vie à Berlin est fascinante, je présume.

C'était exactement ce que j'avais pensé. L'« affaire » était close ; je ne lui en voulais absolument pas.

Nous reprîmes plus ou moins notre vie d'avant. Beaucoup de musique et fréquents repas chez les Kohn, parties de billard avec Paul, et activités mondaines habituelles. Seule nouveauté : mes relations, grâce à Paul, avec le colonel Stremoukhov, amateur fanatique de musique. Il nous invitait à dîner ; seulement, après nous avoir fait servir un rapide petit en-cas froid, au lieu d'un vrai repas, il écoutait, sans bouger plus qu'une statue, six ou sept sonates pour piano et violon. En tant que personne, il était épouvantablement ennuyeux ; mais il nous était extrêmement utile à cause du service militaire.

Jaroszynski dut repartir pour Zarudzie, sa demeure campagnarde, et offrit de m'emmenner avec lui.

- Cela te fera du bien de passer quelques jours à la campagne, me dit-il.

J'étais d'accord. J'avais vraiment besoin de repos. Nous partîmes par le train, le lendemain soir, et arrivâmes le surlendemain matin à Kiev, où ses chevaux nous attendaient pour nous conduire à Zarudzie.

L'Ukraine possède le sol le plus riche et le plus fertile de Russie, et les terres de Joseph étaient en plein centre du pays.

[352]

Il avait une réelle passion pour la terre et achetait tous les champs possibles, dès qu'il y en avait à vendre. Il était déjà connu comme l'un des plus importants propriétaires terriens de la région. Ses nombreuses propriétés et fermes, usines à sucre et autres manufactures, rapportaient un très gros revenu. Zarudzie était sa résidence principale. L'endroit paraissait très simple; la maison avait été construite sans égards pour l'apparence ; mais elle était spacieuse et confortable. Une vaste véranda donnait sur un horizon de steppes à l'infini. La décoration intérieure était sans intérêt : grandes chambres à coucher, salles de bains sans baignoire, mauvaise plomberie. La salle à manger était meublée à bon marché. Dans le salon, je trouvai, à ma joie, un excellent Bechstein à queue ; mais, partout ailleurs dans les autres pièces, tout était primitif. Personnage étrange, que ce Joseph ! Je commençais à le connaître de mieux en mieux.

Nous passâmes une semaine de loisir complet. Je dormis sans rêves, jouai du piano la plus grande partie du jour, au son des hurlements de plaisir habituels de Joseph. Nous prenions des repas frugaux et sans complication ; mais tout ce qui nous était servi était frais et venait du domaine.

De retour à Kiev, où nous avons des heures d'attente avant le train, Joseph m'emmena visiter son hôtel particulier, la grande demeure familiale, où il occupait le second étage. Là, dans les pièces où il avait habité quand il était étudiant, tout ce que je vis était de bon goût.

- Il faut que je m'absente pour une heure, me dit Joseph. A mon retour, je t'emmène déjeuner au Continental Hotel.

- Je ne peux pas t'accompagner? demandai-je.

- Non, tu ferais mieux d'attendre ici. J'ai des affaires à régler.

Il fut de retour en moins d'une heure, hors d'haleine, tout rouge et un peu embarrassé.

- J'ai une surprise pour toi, Arthur.

Il tira de sa poche une grande et grosse enveloppe et me la mit entre les mains. L'enveloppe contenait quarante billets de cent roubles, quatre mille roubles en tout ! Pour une surprise, c'était vraiment une grosse surprise !

- Je suis passé à ma banque pour régler des transactions, me dit-il. Pendant que je manipulais l'argent, j'ai pensé à l'injustice que je t'avais faite. Ainsi, voici ma dette. J'espère seulement que tu peux encore retourner à Paris et reprendre ta carrière.

[353]

- Merci, merci, Jozio! Tu es l'ami le plus généreux du monde! m'exclamai-je en l'embrassant sur les deux joues. Paris est hors de question pour le présent - la saison des concerts est terminée. Un été en France me ruinerait. De plus, tu sais, à l'automne, Paul et moi, nous allons devoir trouver un moyen quelconque de nous tirer du service militaire.

Transporté comme je l'étais par ce cadeau et la sensation de tout cet argent dans ma poche, je versai soudain dans l'humeur la plus exubérante et la plus frivole.

- Jozio! m'écriai-je encore. J'ai une grande, une formidable idée ! Tu m'as soupçonné de n'utiliser ton argent à rien d'autre que le plaisir ? Eh bien, faisons-en exactement ainsi, mais ensemble cette fois, toi, Paul et moi. Faisons une grande tournée des capitales ; Berlin, Paris, Londres, et tirons le maximum de chaque minute ! A quoi diable servirait donc l'argent, si ce n'est à vivre ? Et voilà ce que j'appelle la vraie vie ; tout le reste n'est que simple préparation en vue de ce but suprême. C'est vrai que Berlin peut être fascinant, que Paris, quand on a de l'argent, s'offre tout à vous ! Et quant à Londres, la grande saison ne fait qu'y commencer. Je le sais, tout cela a l'air fou ; mais ce pourrait être divin. Qu'en dis-tu ?

Joseph écoutait, le visage empreint de perplexité et de stupéfaction ; ma vitalité et mon enthousiasme avaient toujours exercé un effet d'hypnose sur lui.

- Cela me paraît merveilleux, dit-il enfin après un silence.

Puis, essayant de trouver tant bien que mal un argument, il ajouta timidement :

- J'avais l'intention de faire une cure à Karlsbad, en août.

- Pourquoi pas? répondis-je vivement. Nous pourrions t'accompagner et nous amuser sans faire la cure.

Je l'emportais. Cela commença par un sourire, et soudain il se sentit dans son élément ; il bondit sur place, exécuta quelques-uns de ses mouvements de gymnastique et cria :

- Espèce de démon ! Tu aurais commis un meurtre, que tu t'en tirerais encore!

Son excitation tombée, il demanda :

- Es-tu sûr que Paul approuvera l'idée ?

En rentrant à Varsovie, je découvris que de persuader Paul de se joindre à nous dans « la tournée unique des grandes capitales d'Europe, exclusivement pour le plaisir », était la chose la plus aisée du monde. Avant même que j'aie pu finir d'esquisser le projet, il m'interrompit à grands signes d'approbation enthousiaste.

- J'emmène mon violon chez Hill, à Londres; il a besoin de quelques réparations.

[354]

Et peut-être trouverai-je un bon archet signé Tourte, à Paris, dit-il avec un sourire gourmand.

Nous déjeunâmes avec Joseph dans un état d'attente joyeuse et fixâmes la date de notre départ.

Une nouvelle et longue séance de sonates chez ce dévorant amateur de musique de colonel russe, un délicieux dîner chez les Rzewuski, la soirée de mes adieux à pani Magdalena, à Basia et à Frederic, et toute une journée de

musique et de petits plats chez les Kohn terminèrent en beauté notre séjour dans ma chère cité sur la Vistule. Nous quittâmes Varsovie le cœur léger.

46

Berlin, cette fois, se montra sous les traits d'une capitale que je ne connaissais que par ouï-dire. Lorsque j'y avais vécu, gamin, j'avais simplement mené la même existence que celle de n'importe quel autre jeune garçon de la ville. Mon récent et infortuné séjour n'avait été qu'un long enfer : j'étais resté indifférent à la cité en tant que telle ; j'y avais été un exilé ; j'avais perdu tout contact ; même les « distractions » en compagnie de ma sœur n'avaient eu sur moi aucun effet stimulant.

En ce merveilleux jour de printemps, nous arrivions tous trois en conquérants. Investi du rôle orgueilleux de guide et d'interprète, j'étais chargé de tout organiser.

Nous descendîmes au Kaiserhof, l'un des hôtels les meilleurs et les plus coûteux de la ville.

- Quand j'étais petit garçon, je rêvais de voir l'intérieur de cet endroit, leur dis-je. Je regardais toujours la façade avec envie.

Nos fenêtres donnaient en plein sur l'aristocratique et « exclusive » (je déteste ce mot) Wilhelmstrasse, où avaient élu domicile la plupart des ministères et des ambassades étrangères. Immédiatement en face de nous, de l'autre côté de la rue, se trouvait l'emplacement du futur abri souterrain de Hitler, où il rencontra son ignoble Némésis.

Mon premier geste fut de courir à la maison de prêt pour y dégager les bijoux de Jadzia. Je me sentis infiniment soulagé, après les avoir placés en sécurité au fond de mon sac.

[355]

A mon retour, après un bon repos, nous sortîmes pour la visite classique recommandée par le guide Baedeker. Notre premier arrêt fut pour le Kaiser Friedrich Museum et sa galerie de tableaux, qui contenait, entre autres, une collection unique de Dürer, de Cranach, de Holbein, et quelques-uns des plus beaux Rembrandt. Devant mon Rembrandt favori, Le soldat au casque d'or, Joseph se lança dans une telle démonstration de cris et de gesticulations que les autres visiteurs s'enfuirent, épouvantés.

L'étape suivante de notre programme comprenait le Zeughaus (sorte de vitrine de prestige, où les Prussiens déployaient en montre, parmi d'autres choses, les armes et trophées gagnés pendant leur guerre avec la France, en 1870), ainsi que le Schloss, résidence de la famille impériale. Avant d'avoir la permission de pénétrer dans la résidence d'apparat, nous dûmes enfiler des sortes de pantoufles de feutre doux, qui permettaient de glisser sur les parquets rutilants, comme sur une piste de patins à glace. Notre troupeau suivait docilement le guide en uniforme, dont la cantilène monotone, débitée sur un ton neutre, et mille fois répétée, mit notre attention à rude épreuve. De retour à l'air frais, libérés des pantoufles à glisser et du palais, nous poussâmes un soupir de soulagement.

- Si tu as encore l'intention de nous montrer beaucoup d'endroits de ce genre, je prends le premier train pour Paris, dit Paul.

Joseph ne dit rien ; il se contentait de grommeler.

Après un bon repas et une courte promenade dans Unter den Linden, nous retournâmes à l'hôtel. Dans le hall, nous entendîmes une voix de femme nous appeler. C'était une de nos amies de Varsovie, l'épouse d'un banquier. Elle était petite et quelque peu corpulente, mais agile en dépit de son âge - elle avait dû dépasser largement la cinquantaine -, et les vestiges de sa beauté légèrement fanée étaient encore séduisants.

- Que faites-vous à Berlin? demanda-t-elle.

- Nous faisons halte avant d'aller à Paris, répondis-je prudemment. Et je vous présente notre ami Joseph Jaroszynski.

- Je vous en prie, dînez avec moi ce soir, tous les trois. Je vous promets un bon repas ; le restaurant de notre hôtel est toujours le meilleur. Après le dîner, nous irons au *Wintergarten* et je prendrai une loge.

Son excitation était si contagieuse que nous avons accepté.

[356]

Et le dîner, pour lequel elle commanda du caviar, du schnaps et autres mets raffinés, fut parfait. Une bouteille de Champagne brut, de France, aida à nous mettre le moral au beau fixe. Paul fut brillant. Il raconta quelques-unes de ses meilleures histoires juives - elle était israélite - à sa façon inimitable, et nous fit pleurer de rire. Mes propres imitations de quelques personnes, que nous connaissions tous, contribuèrent à l'amusement général. Nous partîmes pour le *Wintergarten* en chantant dans les rues.

Le spectacle était passionnant. Acrobates, jongleurs, magiciens, comédiens, danseurs de corde emplissaient le programme de la soirée. En rentrant à l'hôtel, reconnaissants de la merveilleuse soirée qu'elle nous avait offerte, nous décidâmes de lui rendre la pareille.

- Chère madame, consentiriez-vous à vous joindre à nous, demain soir, pour dîner, même endroit, même heure, même table ?

Elle fut visiblement touchée.

- Comme c'est gentil à vous, jeunes gens, de passer tout ce temps en compagnie d'une vieille dame !

- Vous ne devriez jamais dire une chose pareille ! pro-testâmes-nous avec une fausse indignation. Votre charme, votre gaieté vous font bien plus jeune que votre âge !

Après les remerciements et les vœux de bonne nuit, nous nous retirâmes dans nos chambres respectives.

Je dormis jusqu'à midi ; mes compagnons, plus tard encore. Bien reposés et renonçant à l'idée d'un petit déjeuner, nous prîmes un déjeuner léger. Après le café, j'organisai le menu de notre dîner avec le maître d'hôtel et demandai au portier de réserver une bonne table pour le spectacle d'un cabaret littéraire où j'étais allé avec Jadzia. Nous passâmes le reste de l'après-midi à faire les magasins d'Unter den Linden.

Le dîner était placé sous ma responsabilité, occasion parfaite de démontrer le goût que j'avais acquis à Paris pour la grande cuisine française. Nous prîmes de nouveau du caviar, avec de la vodka, au lieu de schnapps, un double consommé suivi d'un canard à l'orange, spécialement recommandé par le chef, et un soufflé au chocolat pour terminer. J'avais choisi les vins avec grand soin.

Le cabaret était comble, mais notre portier s'était assuré pour nous d'une des meilleures tables de l'endroit. Nous commandâmes du Champagne. Les lumières s'éteignirent et le spectacle commença. Dans la salle surpeuplée, nous étions forcés d'être assis presque les uns sur les autres - il était presque impossible de remuer les bras ou les jambes.

[357]

Dans cette position, je sentis soudain le contact d'une douce main chaude sur ma cuisse, suivi d'une légère pression. Notre amie ne s'en tint point là. Peu à peu, la pression se transforma en une série de gestes provocants sous la table. Sa courte petite jambe grassouillette trouva la mienne et se pressa contre elle tout le long d'un sketch amusant. Même le brillant comédien juif Fritz Grünbaum, dont les plaisanteries provoquaient des hurlements de rire, n'arrêta pas son accès de sensualité. Moi-même, je commençais à être très excité et me mis à lui répondre. Nos brûlantes activités se poursuivirent jusqu'à la fin du spectacle. Après le dernier baisser de rideau, profitant du bruit autour des portes de sortie, elle me souffla à l'oreille :

- Venez dans ma chambre un peu plus tard, troisième étage, porte n° 59.

De retour dans le salon de notre hôtel, l'effusion des remerciements, des embrassades et des souhaits de bonne nuit se prolongea. Finalement, nous empruntâmes l'ascenseur pour nous rendre chacun à nos étages. Enfin seul, j'attendis que tout bruit se fût apaisé, puis, précautionneusement, je me glissai hors de ma chambre, escaladai l'escalier jusqu'au troisième étage et me faufilai par sa porte demeurée entrouverte. Elle était déjà en chemise de nuit et s'était assise sur un Canapé en m'attendant. La quantité inhabituelle de Champagne que j'avais absorbée et l'art qu'elle possédait d'éveiller les sensualités latentes produisirent leur effet combiné. Nous fîmes l'amour sur-le-champ, sans perdre de temps. Elle se mit à gémir et à parler sans répit, en usant d'un vocabulaire bizarre : « Tu te débrouilles très bien ! Tu travailles merveilleusement ! Oh, tu travailles tellement bien ! Oh, voilà du bon travail ! » Ce babillage, se poursuivit crescendo...

Quand je me levai pour m'en aller, elle m'embrassa et dit :

- Merci, mon chéri, merci... et ne t'inquiète pas des conséquences. Je te promets que tu n'as rien à craindre.

Pauvre femme ! C'était pathétique.

Le lendemain matin, je m'éveillai avec la gueule de bois. Je pris mon petit déjeuner au lit, et j'étais en train d'essayer de me rendormir quand on frappa à la porte. C'était Paul.

- Qu'est-ce qui t'arrive, tu es malade ? demanda-t-il.

- Non, je suis simplement mort de fatigue à cause de la nuit dernière, répondis-je.

- C'est vraiment tout ? insista-t-il, d'un ton inquisiteur.

- Que veux-tu dire ? demandai-je, un peu inquiet.

[358]

Il posa sur moi un long regard de ses yeux de velours noir. Et soudain, avec un sourire diabolique, il lança :

- Oh, tu te débrouilles très bien ! Oh, tu travailles merveilleusement ! Oh, voilà du bon travail !

Et de continuer à l'infini la litanie. C'était exactement la voix de la dame et son accent à la perfection.

Un moment, je restai assis là, bouche bée. Puis, nous nous sommes regardés et nous avons tous deux éclaté d'un rire homérique et incontrôlable.

- Paul, espèce de salopard ! Quand cela t'est-il arrivé ? demandai-je, quand nous fûmes capables de parler.

- Après la soirée au Wintergarten, répondit-il. Tu ne te rappelles pas ? Ce soir-là, c'était moi qui étais assis à côté d'elle.

Notre amie passionnée repartit le soir même pour Varsovie. Nous lui dîmes adieu avec des fleurs. Paul, lui aussi, nous quitta pour aller passer une journée à Leipzig avec ses parents. Il revint le lendemain matin.

Nos dernières journées berlinoises se passèrent principalement à prendre soin de nos intérêts individuels. Mais nous nous retrouvions inmanquablement pour déjeuner ensemble au Dressel. Joseph allait visiter des expositions agricoles et tentait de nous expliquer, avec sa passion coutumière, l'utilisation des tracteurs modernes. Paul faisait des exercices toute la matinée dans sa chambre. Je suivais son exemple au magasin de la maison Bechstein, heureux de poser à nouveau les mains sur un piano. Nos après-midi étaient plus variés. La constitution dynamique de Joseph le poussait à de longues siestes après les repas copieux que nous engloutissions. Paul courait les magasins avec délectation ; il avait la manie de collectionner les gadgets de toute sorte, surtout ceux fabriqués en Allemagne. Mes préférences personnelles allaient aux librairies et aux magasins de musique, que je visitais à la recherche de publications nouvelles. Un matin, dans un accès de courage, j'appelai quelques-uns de mes anciens bienfaiteurs et amis. La plupart d'entre eux étaient absents pour l'été, mais M. Martin Levy, encore en ville, me reçut avec sa gentillesse coutumière. Je lui fis le récit, haut en couleur, de mes succès à Paris, en Amérique et en Pologne, et remarquai avec plaisir qu'il en était impressionné.

Quelques nouveaux spectacles, parmi lesquels *The Dollar Princess*, brillante opérette de Leo Fall, et une comédie amusante, d'Arthur Schnitzler, mirent un terme à nos glorieuses aventures berlinoises, que mes compagnons qualifièrent de « grand succès ».

[359]

En ce qui me concernait, il y avait plus encore: j'avais pris une revanche personnelle sur les tortures que j'avais subies dans cette métropole.

47

Nous arrivâmes à Paris par un matin gris. La gare du Nord avait l'air plus sinistre et plus sale que jamais (le premier coup d'œil que l'on a de cette ville merveilleuse est si souvent décourageant!). Las et affamés, nous perdîmes beaucoup de temps à passer la douane et à trouver un fiacre. Finalement, quand notre cheval nous fit descendre au trot l'avenue des Champs-Élysées, le ciel se dégagea et la « Ville Lumière » sourit de nouveau.

Joseph nous dirigea sur le Champs-Élysées Palace, où il avait déjà résidé - hôtel tout neuf, sur l'avenue du même nom, tout proche de l'Etoile. L'air

prétentieux de l'endroit, le hall esbroufeur, blanc et or, et les brillants uniformes des portiers contrastaient fort avec les petites chambres inconfortables qu'on nous avait données et la pauvreté du service - il fallait attendre des heures avant que le valet ou la femme de chambre répondent à nos appels. Avec des soupirs de résignation, nous nous débrouillâmes pour défaire nos bagages, suspendre nos vêtements, prendre un bain chaud et revêtir des habits frais. Puis, tout beaux tout propres, nous sommes allés déjeuner au Pavillon Royal, au Bois de Boulogne, restaurant dont, Jozio et moi, nous nous souvenions avec tendresse, car nous y avons été bien souvent, aux premiers temps de notre amitié.

Le même après-midi, pendant que Joseph et Paul allaient se promener aux alentours, j'essayai de téléphoner à de bons amis comme le comte Potocki, M. Rembielinski et Armand de Gontaut. Je voulais m'excuser de mon silence et leur dire combien je leur étais reconnaissant de tout ce qu'ils avaient fait pour moi. Mais, l'une après l'autre, les réponses que l'on me fit au bout du fil furent que Monsieur n'était pas en ville, était en vacances, faisait une cure, ou bien était parti pour l'Amérique. Je raccrochai le maudit téléphone, en proie à un vif sentiment de frustration- j'avais tant rêvé de renouer avec ces hommes merveilleux qui avaient eu tant de bonté pour moi.

[360]

Ce soir-là, quand ils rentrèrent, Paul et Joseph semblaient tout aussi déprimés d'avoir trouvé le Café de la Paix bondé d'étrangers, sans qu'on y entendît un mot de français, à peu de chose près. Même une soirée chez Maxim's, où la même bonne vieille garde était toujours debout, ne nous remonta pas le moral. Et, le jour suivant, quand Paul trouva fermé l'atelier de son facteur de violons, ce fut la goutte d'eau. Après avoir exploré à fond le Louvre et les Invalides, et passé une soirée mémorable à la Comédie-Française, nous partîmes pour Londres dès le lendemain.

La liaison par train, bateau et de nouveau train peut se révéler l'une des façons les plus compliquées et les plus inconfortables de voyager, souvent aggravée encore par le gros temps sur la Manche. Pourtant, nous arrivâmes dans la soirée à Victoria Station, pleins d'espérance plutôt que de fatigue.

Dans le train, nous avons abondamment discuté de notre organisation financière. A Berlin, Joseph avait très généreusement payé la grosse note du *Kaiserhof*, sauf celle de notre dîner en l'honneur de la dame de Varsovie ; et il avait été convenu que Paul et moi, chacun à notre tour, nous assumerions toutes les autres dépenses. A Paris, il en avait été automatiquement de même. A Londres, nous décidâmes toutefois de faire le contraire : nous assumerions les notes d'hôtel, laissant Joseph régler les repas au restaurant. Quant aux petits frais de fiacres, billets de spectacles, pourboires et autres, c'était à notre discrétion ; nous avons horreur des excès de méticulosité.

Gagnés par le snobisme universel de l'époque pour l'Angleterre et tout ce qui était anglais, nous choisîmes de résider au Carlton, endroit pour « gens bien ». Mais il n'y avait pas de place du tout et nous dûmes nous décider pour des chambres au Victoria, que l'aimable réceptionniste du Carlton nous procura.

Le vieux Victoria Hotel était le prototype de la plupart des hôtels de province anglais. Nos chambres n'étaient rien moins qu'agréables. Celle que je partageais avec Paul comportait deux lits trop longs, faits pour des autochtones

gigantesques, un lavabo, une table de toilette dotée d'un miroir basculant, deux sièges et une armoire démodée aux portes grinçantes. La chambre de Joseph était plus petite, mais avait exactement le même mobilier. Aucune ne possédait de salle de bains. Déterminés à ne pas perdre notre belle humeur, nous ne nous embarrassâmes même pas de déballer nos affaires ni de changer de vêtements; nous quittâmes simplement l'hôtel précipitamment et retournâmes à pied au Carlton.

[361]

Nous eûmes la chance de trouver une table au grill, célèbre pour sa cuisine française. Et là, enfin ! nous avons l'impression de redevenir des « gens bien ». Après un long et bon dîner, nous réussîmes à assister du moins à la dernière partie du spectacle de variétés que l'on donnait à L'Empire Music Hall. Ce que nous vîmes nous enchantait à tel point que nous jurâmes d'y retourner le lendemain soir, pour voir la première partie que nous avions ratée. Les spectacles de variétés et les grandes revues représentaient, à l'époque, la production la plus typique du théâtre anglais.

Un fiacre nous ramena à l'hôtel. Nous redoutions un peu ce retour dans nos quartiers peu accueillants ; mais nous nous réveillâmes le lendemain par un temps splendide. Londres est célèbre pour son mauvais climat ; mais, quand on a la chance de tomber sur un de ces jours d'été parfaits dont elle a le secret, cette métropole devient la plus belle ville du monde. Nous eûmes l'agréable surprise de découvrir que l'hôtel servait un très bon petit déjeuner dans les chambres.

Quand nous nous retrouvâmes dans la rue, Paul me demanda de l'accompagner chez Hill, le marchand le plus connu de violons anciens. Joseph préférait visiter la National Gallery, où nous promîmes de le rejoindre. Nous descendîmes Old Bond Street en flânant et en jouissant du soleil et de la douceur de l'air. Chez Hill, je fus le témoin d'une scène émouvante. Là, Paul était dans son élément. Après avoir expliqué ce qu'il y avait à réparer à son violon et laissé son instrument en bonnes mains, il se mit à inspecter avec une passion gourmande les inestimables Stradivarius et les Guarneri del Gesù, signés d'une croix gravée à l'intérieur. Il les manipulait et les caressait tendrement, essayait leur toucher sous le menton, en jouait sans se lasser, en en tirant de merveilleuses sonorités. Profondément touché par cette scène, je fis ce vœu du fond du cœur : « Ah, si je pouvais être millionnaire, je les lui achèterais tous! »

Avant de rejoindre Joseph, nous ne pûmes résister au plaisir de nous adonner à nos vices secrets : Paul, pour les gadgets et les sacs de voyage, et moi, pour les vêtements et les cravates neuves. Il se précipita chez Asprey, son magasin favori, et j'allai me commander un habit de soirée chez un tailleur renommé, qui promet de le tenir prêt d'ici à une semaine. Nous arrivâmes tous deux en retard à la Gallery et trouvâmes Joseph dans une salle reculée, assis sur un banc, mort de fatigue et furieux.

[362]

- Mais qu'est-ce qui vous a retenus si longtemps ? Qu'est-ce que vous avez fabriqué tout ce temps ?

Puis, s'adressant à Paul, il s'exclama :

- Je parie que tu as joué tout ton répertoire chez Hill !

- Nous avons arpenté Bond Street et les arcades de Burlington en léchant les vitrines, mentîmes-nous, dissimulant notre mauvaise conscience sous un sourire.

Nous ne voulions pas qu'il sût comment nous dépensions son argent.

Le déjeuner chez Scotts, à Piccadilly Circus, dont la spécialité était les homards avec des pinces plus grosses qu'une « Demoiselle de Cherbourg » tout entière - cette délicate dame homard de Bretagne - apaisa sa mauvaise humeur.

Nous passâmes des moments délicieux dans la capitale anglaise. Visites du British Museum, de la tour de Londres, de la collection Wallace, et excursions à Windsor occupaient nos matinées. Entre-temps, je devais me ruer subrepticement chez le tailleur pour les essayages. Nous prenions la plupart de nos repas au grill du Carlton ou du Savoy, sans compter quelques autres chez Scotts.

A propos de restaurants, je me souviens d'un incident amusant. Paul et moi, tout à fait sans le vouloir, nous jouissions d'un avantage financier sur Joseph à Londres. Notre hôtel coûtait manifestement moins cher que le luxueux Carlton, alors que les restaurants où nous prenions d'habitude nos repas étaient encore plus dispendieux que ceux de Paris ou de Berlin. Seulement, Joseph, malgré toute sa générosité, avait ce rien de pingrerie si caractéristique des riches et que, avec sa franchise sans limites, il ne parvenait pas à cacher. Très souvent durant les repas, il lui arrivait de laisser échapper une de ses plaintes très particulières et sonores :

- Aïe, aïe, Aïe! Toujours affamés, toujours du homard ? Toujours des steaks ? Toujours du Champagne!

Et ce, tout en savourant lui-même ces mets délicieux avec un appétit insatiable. Nous étions suffisamment vexés pour avoir envie de lui donner une petite leçon. Un soir, en nous préparant à nous rendre au Covent Garden Opera, pour entendre Caruso dans *Pagliacci* (Paillasse), nous prîmes le temps de nous mettre en tenue de soirée pour cette grande occasion.

Dépêchez-vous, dépêchez-vous! criait Joseph de sa chambre. Il va être trop tard pour dîner!

[363]

- Nous n'avons pas envie de dîner ce soir, répondîmes-nous. Nous avons trop mangé à déjeuner.

Il répondit par un gros soupir ; il lui était vraiment difficile d'insister. Nous prîmes une voiture pour le théâtre, l'estomac vide.

A l'Opéra, après *Cavalleria Rusticana* qui précédait *Pagliacci*, nous demeurâmes sur nos sièges pendant tout l'entracte. La salle offrait un spectacle impressionnant. Les loges étaient occupées par la fleur de l'aristocratie anglaise. Les dames, splendidement vêtues, exhibaient un étincellement de bijoux et de diadèmes.

Dans *Pagliacci*, Caruso était inégalable ; son grand air, « Ridi Pagliaccio », nous émut jusqu'aux larmes. A la fin de l'opéra, le public se leva pour lui faire une ovation. Quand nous nous retrouvâmes dans la rue à la recherche d'un *hansom*, Joseph suggéra vaguement d'aller souper.

- Non, mon cher Jozio, rétorquai-je avec une cruauté machiavélique. Paul et moi, nous sommes fatigués et nous tombons de sommeil. Mais pourquoi n'y vas-tu pas seul ?

Le pauvre Joseph était pris au piège. Souper seul signifiait pour lui avouer franchement qu'il était le seul à avoir toujours faim, à être toujours prêt à dévorer, tandis que, pour nous, c'était donner la preuve de notre peu d'intérêt pour la nourriture. Humblement, donc, il retourna avec nous à l'hôtel. Bien entendu, il va sans dire que nous crevions littéralement de faim, Paul et moi, tout en étant résolus à jouer le jeu jusqu'au bout, si amer fût-il. Nous allâmes nous coucher, sans parvenir à fermer l'œil, en partie à cause de la faim qui nous tenaillait, mais surtout à cause des gémissements et des plaintes qui nous parvenaient bruyamment de la chambre voisine.

A sept heures du matin, nous entendîmes Joseph sonner pour réclamer son petit déjeuner. Nous en fîmes autant, en l'invitant à se joindre à nous pour prendre en commun ce repas béni. Tout en dévorant voluptueusement nos œufs au bacon, nos croissants et nos toasts, plus la confiture d'oranges et autres, et tout en sirotant notre café, nous confessâmes à notre cher ami notre abominable subterfuge, et lui, il nous prouva la qualité vraiment merveilleuse de son affection. Au lieu de nous garder rancune de notre façon d'agir, il insista désormais, aux repas, pour que nous prenions du homard, du caviar et Dieu sait quoi.

Nous étions de plus en plus ravis de notre séjour londonien, lorsque Joseph nous annonça qu'il était temps pour lui de partir pour Karlsbad, où il avait fait des réservations à son hôtel pour une date précise.

[364]

- Est-ce que vous avez vraiment l'intention de venir avec moi ? s'enquit-il.

La question nous prit tous les deux au dépourvu : mon costume ne devait pas être prêt avant un ou deux jours encore, et le fait était que j'en avais commandé un autre, qu'on avait promis de me livrer en même temps. Le violon de Paul me tira d'embarras. Je répondis :

- Mais bien sûr, nous comptons bien aller à Karlsbad. Seulement, pas tout de suite. Les gens de Hill n'ont pas fini de travailler au violon de Paul. C'est une affaire de quarante-huit heures, au plus. Je reste avec Paul et nous te rejoindrons là-bas.

Joseph partit le lendemain matin. Nous l'accompagnâmes jusqu'à la gare Victoria, d'où, nous conduisant comme deux vilains petits garçons qui se sont débarrassés de leur gouvernante, nous prîmes l'autobus pour le White City, à Shepherd's Bush, qui était un parc d'attractions parfaitement dément. Nous y trouvâmes l'exutoire rêvé pour notre jeune exubérance. Nous goûtâmes à tout: scenic railways montagnes russes, water chutes, labyrinthes, stands de tir et autres inventions du diable. Nous nous amusâmes comme des fous. Au retour, morts de fatigue, nous trouvâmes encore l'énergie d'aller entendre Kreisler au Queen's Hall.

Deux jours plus tard, en possession des deux costumes et du violon, nous étions prêts à partir. Pendant que nous faisons les valises, je vis Paul pêcher sous son lit deux sacs en cuir parfaitement neufs.

- J'en ai pour un siècle, avec ça! me dit-il fièrement.

Je savais à quoi m'en tenir : il en achèterait d'autres d'ici peu de temps.

Le voyage jusqu'à Karlsbad fut long et fastidieux. Nous, arrivâmes le lendemain au coucher du soleil. Au Pupp, l'hôtel où était descendu Joseph, un message nous attendait, nous annonçant que tous les hôtels de la ville étaient complets, mais qu'il nous avait trouvé une chambre pour deux chez des particuliers, tout près. Nous nous y rendîmes à pied, accompagnés d'un porteur qui suivait avec les bagages.

L'animation devant l'hôtel était une vraie joie. Sous le ciel qu'enflammaient les derniers rayons du soleil, une cohue de gens, jeunes et vieux, en gais vêtements d'été, arpentait l'esplanade, tout en écoutant un orchestre qui jouait des valses viennoises.

[365]

Nous eûmes tôt fait de repérer parmi les promeneurs un certain nombre de femmes particulièrement séduisantes. Impatients de nous mêler à cette foule vivante, nous nous hâtâmes de nous installer dans nos nouveaux quartiers - qui se révélèrent être finalement une minable mansarde dans une maison tenue par une grosse Tchèque, laquelle nous laissa nous débrouiller tout seuls. Le temps de ranger nos affaires, et nous mourions de faim.

- Dépêchons-nous d'aller au Pupp, dit Paul. Nous pourrions dîner sur la terrasse et regarder la foule.

Excellente idée, pensai-je. Mais quand nous arrivâmes sur l'esplanade, l'endroit était complètement désert - mort, comme si la peste l'avait frappé, chassant de la ville les habitants. Nulle âme qui vive. L'orchestre avait disparu. Les rues étaient plongées dans le noir ; l'hôtel, fermé pour la nuit ; les tables de la terrasse, retournées. Stupéfaits, nous restâmes plantés là un moment, muets. Seule la faim nous rendit à nos sens.

- Il doit y avoir un endroit où manger, dis-je. Il est encore tôt... Huit heures et demie seulement.

Nous rôdâmes alentour dans l'espoir de trouver un café ou une taverne encore ouverts. En vain. Finalement, dans une sorte de ruelle, nous passâmes devant quelque chose qui ressemblait à une boutique, mais dont la vitrine attira mon regard par une bouteille de vin et deux pommes exposées là.

Après une longue nuit de repos, nous nous levâmes à neuf heures du matin et, une fois habillés, sortîmes pour aller prendre le petit déjeuner au Pupp. Joseph descendit de sa chambre pour s'asseoir à notre table.

-Je prends mon petit déjeuner à sept heures, après mon premier verre à la source chaude, nous expliqua-t-il.

En entendant le récit de notre arrivée, il rit beaucoup. Puis il nous fit une petite conférence sur Karlsbad. La vie de cette grosse bourgade avait pour unique centre les sources d'eau minérale. Année après année, des milliers de gens y venaient dans l'espoir d'y réparer leur foie et leur estomac mal en point, en s'abreuvant à ces précieuses eaux.

- Mais il faut se soumettre à une discipline très dure, poursuivit-il. La cure commence à six heures du matin, par un verre d'eau à la source chaude, suivi de douches, de massages et d'un bain brûlant. A sept heures, petit déjeuner, puis repos au lit. Deuxième verre avant le déjeuner de midi - régime spécial, bien entendu. Dans l'après-midi - et c'est ce que je déteste le plus - longue marche, puis dernier verre avant le dîner, qui est à six heures. Après le dîner,

permission de savourer la musique à Alte Wiese... C'est là que vous vous êtes retrouvés, précisa-t-il en souriant.

[366]

Et il ajouta :

- Rien d'étonnant si tout le monde se retire à huit heures et dort à poings fermés une heure plus tard.

- Ce genre de programme ne fait pas du tout notre affaire, déclara Paul.

Et se tournant vers moi, il ajouta :

- Arthur, il faut que nous nous organisions une vie dans ce lieu de restrictions, et tout de suite.

Laissant Joseph aux corvées de sa cure hépatique, nous nous lançâmes dans l'exploration complète de la ville. Le concierge de l'hôtel, sur un bon pourboire, nous fournit quelques informations précieuses. Suivant ses instructions, après avoir marché un peu, nous tombâmes sur un petit jardin public, avec une fontaine au centre, entourée de parterres fleuris. Deux cafés-restaurants à large terrasse donnaient un air de gaieté à ce charmant endroit. Un garçon nous dit que l'on servait à manger dans ce café jusqu'à deux heures du matin. Excellente nouvelle s'il en était. Nous adoptâmes cette petite place pour quartier général durant tout notre séjour à Karlsbad.

Le problème qui se posait à moi, et d'urgence, était de trouver un piano. Je n'avais pas touché de clavier depuis notre départ de Berlin ; l'état de mes doigts commençait à m'alarmer singulièrement. A mon grand soulagement, ce problème trouva également sa solution ce même après-midi. Il y avait en ville un Kursaal - apparemment, toute ville d'eau en avait obligatoirement un. Le nôtre avait une grande salle de bal, prévue également pour les divertissements théâtraux ou les concerts. Et là, se dressait un piano de concert encore en bonne condition. L'administrateur de ce bâtiment, que j'allai voir pour lui demander la permission de me servir de ce piano une heure ou deux par jour, était grand amateur de musique.

- Vous pouvez jouer toute la journée sans crainte d'être dérangé, me répondit-il. De toute façon, le Kursaal est toujours vide : les gens sont bien trop occupés par la cure. J'espère seulement que vous me permettrez de venir vous écouter de temps à autre.

Je le remerciai ; il me plaisait bien.

A dater de ce jour, Paul et moi, nous organisâmes notre existence « d'anti curistes » à notre entière satisfaction. Le matin, à sept heures, nous descendions chacun à notre tour acheter de délicieux croissants et petits pains viennois; après quoi nous repiquions au sommeil.

[367]

Nous savions à quoi nous en tenir, depuis que nous n'avions plus trouvé que des toasts durcis et desséchés pour le petit déjeuner, habituellement pris à neuf ou dix heures. Nous passions le reste de la matinée à travailler sur nos instruments respectifs, Paul, dans sa chambre, et moi, au Kursaal. Un jour, sur l'esplanade appelée Die Alte Wiese, une très jeune fille, époustouflante beauté blonde, m'apostropha d'un air hautain et autoritaire :

- Mon nom est Piedita Iturbe, et je suis une élève de Leschetitzky. On me dit que vous êtes un pianiste de talent.

Et elle poursuivit sa promenade. Des années plus tard, à Madrid, je la revis. Elle était mariée à un prince Hohenlohe. Nous devînmes amis, et nous le sommes encore.

Dans l'un des restaurants du square, où nous prenions d'ordinaire nos repas, nous rencontrâmes quelques jeunes gens agréables, et tout aussi « anticuristes », qui étaient venus à Karlsbad avec leurs parents. La nuit venue, alors que le reste de la ville était sagement niché dans les bras de Morphée, nous nous réunissions dans ce lieu de rendez-vous animé, pour jouer au billard ou pour bavarder sur la terrasse tout en savourant des boissons fraîches.

Nous ne voyions Joseph que pendant les intervalles entre ses « verres » quotidiens, mais la cure ne prit tout son sens pour lui, et pour nous aussi, d'une façon, qu'avec l'arrivée de beaucoup de nos amis et relations polonais, les Rzewuski entre autres.

Un beau jour, notre bon vieux Joseph, soudain exaspéré par sa routine monotone, laissa tout tomber et rejoignit notre camp révolutionnaire, d'« anticuristes ». De prime abord, nos nouveaux amis furent un peu ébahis ; mais ils apprirent vite à apprécier sa personnalité haute en couleur.

Un après-midi, au Pupp, où j'étais assis avec un groupe de Polonais, Joseph surgit, tout rouge et brandissant une enveloppe.

- Devine ce que je tiens ? me cria-t-il.

Et, sans attendre de réponse, il annonça triomphalement :

- Un billet pour Parsifal, demain, à Bayreuth !

J'étais abasourdi. Mon rêve avait toujours été d'assister à un festival Wagner, à Bayreuth, et surtout de voir Parsifal qui, à l'époque, n'était visible que dans la Mecque wagnérienne.

- Est-ce que ce billet est pour moi ? demandai-je, le cœur battant follement.

[368]

- Non, répondit-il. C'était le seul et unique ticket mis en vente par une banque, et j'ai dû l'acheter. Je l'ai payé cent vingt-cinq couronnes (environ vingt-cinq dollars d'alors, cinq fois le prix d'origine). Peut-être trouveras-tu une place pour la prochaine fois.

- Et tu as le courage d'y aller tout seul, en me laissant ici à me ronger le cœur ? m'écriai-je. Tu sais parfaitement que toutes les places sont louées depuis janvier. Tu voudrais me donner de faux espoirs. Tant pis, de toute façon j'irai sans toi, voir ce qu'on peut faire, et si j'échoue, tu devras partager avec moi ton misérable billet.

J'étais complètement hors de moi ; mais, pour une fois, Joseph resta inébranlable.

- Libre à toi de venir avec moi si tu veux, me déclara-t-il sèchement. Mais pas question de me prendre mon billet.

Il y avait plus de deux heures de train entre Karlsbad et Bayreuth. Nous arrivâmes à midi. La sympathique ville de Bavière, capitale wagnérienne, avait un air de fête. Drapeaux et bannières pendaient aux fenêtres. Des foules de gens, pour la plupart en possession de billets pour le Festival, parcouraient la rue principale en quête de souvenirs. Nous nous rendîmes à un petit hôtel où

Joseph, contre toute espérance, me dénicha une chambre. Je redescendis aussitôt pour m'enquérir auprès de la réception des possibilités d'obtenir une entrée quelconque au Festspielhaus. L'employé était plus que pessimiste.

- La seule chance possible, m'expliqua-t-il, c'est que vous attendiez devant le guichet de location, dans l'espoir d'un billet rendu.

Je n'hésitai pas. Muni de deux sandwiches au jambon, je courus à l'endroit qu'il m'avait indiqué. Cinq ou six personnes faisaient déjà la queue dans la même idée. Il était une heure de l'après-midi, et Parsifal commençait à quatre heures. Ces trois heures d'attente sont l'une des plus dures épreuves de mon existence. Finalement, comme approchait l'heure fatale où les gens commençaient à pénétrer dans le hall, le guichet s'ouvrit. Les cinq personnes qui étaient devant moi repartirent l'une après l'autre, les mains vides. Quand vint mon tour, j'étais dans un tel désarroi que je n'eus même pas la force d'ouvrir la bouche - je me contentai d'un geste d'interrogation pathétique. L'employé ouvrit large les bras et haussa les épaules pour me signifier qu'il ne pouvait m'être d'aucun secours. Déjà, tout le public avait pénétré dans la salle et l'on avait refermé les portes. A Bayreuth, le roi de Bavière lui-même se serait vu refuser l'entrée du théâtre, dès l'instant que le spectacle commençait.

[369]

Je m'éloignais, effroyablement déçu et la tête basse, lorsqu'un agent de police, qui m'observait depuis un moment et qui avait apparemment remarqué mon désespoir, m'adressa la parole:

- Vous m'avez l'air bien bouleversé, jeune homme. Puis-je faire quelque chose ?

Je balbutiai une phrase où revenait le mot de « billet ».

- C'est bien ce que je pensais. Avez-vous vingt marks de trop ? me demanda l'agent.

Je fis oui de la tête.

- Alors, j'ai ce qu'il vous faut, et quelque chose de très bien. Nous venons d'arrêter un type qui avait volé un billet et qui essayait de le revendre à un prix exorbitant, poursuivit-il. Ce billet est déposé maintenant au commissariat, et vous pouvez l'acheter à son prix véritable.

Je ne pouvais en croire mes oreilles. Je lui serrai la main à lui démancher le bras. Il m'accompagna jusqu'au commissariat, qui était juste au coin. En moins de dix minutes, j'étais en possession du précieux bout de papier. Je revins en courant à la porte d'entrée du théâtre. Le préposé de garde avait un air à faire peur. Je ne prononçai pas un mot. Je le regardai seulement avec de grands yeux suppliants. Tout comme l'agent de police, il avait dû remarquer ma détresse, car, après un bref instant et un regard aigu, il marmonna :

- Pouvez-vous me jurer sur l'honneur de rester assis sans bouger sur la première marche d'escalier, passé cette porte, jusqu'à la fin de l'acte ?

Je le jurai - j'aurais juré n'importe quoi. Il entrouvrit la porte, juste de quoi me permettre de me faufiler. J'avais la chance de n'avoir manqué que le grand prélude de l'orchestre. D'emblée, le premier acte me fit une impression formidable. Depuis Berlin, j'avais toujours été un fervent admirateur de Wagner, grâce aux merveilleuses représentations de Tristan et Isolde, des Maîtres Chanteurs et de toute la Tétralogie, que j'y avais vues.

A Bayreuth, ce jour-là, il m'arriva une chose étrange. Je tombai sous le coup d'un enchantement mystérieux, et je pleurai une bonne partie du temps. Aujourd'hui, après tant d'années, l'explication est facile : je me trouvais dans une ville entièrement et uniquement absorbée dans Wagner et dans son drame musical. Les fervents du Maître se rassemblaient dans le temple, année après année, montant au *Festspielhaus* en procession, tels des pèlerins en quête du salut.

[370]

Quand on était assis dans l'ombre de la salle, la musique semblait vous pleuvoir dessus, droit du ciel. Le choix attentif des chanteurs, les sonorités fabuleuses de l'orchestre, les mois et les mois de préparation, et le grand chef d'orchestre, Karl Muck, à la tête de toute la production, faisaient le reste. Le résultat était irrésistible. Je comprends parfaitement que, dans ma jeunesse, j'aie pu être saisi et bercé à ce point par la magie du génie wagnérien. C'était une sorte de maladie. Depuis, j'ai baptisé cela ma « wagnérite ».

Pendant l'entracte, on servait à dîner dans le parc adjacent au théâtre. En me voyant, Joseph prit l'air coupable de quelqu'un qui a laissé tomber un ami. On imagine sans peine qu'il changea d'expression, quand je lui racontai ma petite histoire. Il poussa un grand cri et se lança dans une de ses gymnastiques habituelles. Une fois attablés, nous bouillonnions tous deux d'enthousiasme et de folle surexcitation. Une fanfare nous rappela dans la salle. Après cette inoubliable soirée, tués par l'émotion, nous sommes allés nous coucher sans avoir échangé une parole.

Tôt, le lendemain matin, avant de rentrer à Karlsbad, Joseph alla en ville et se mit en chasse de billets pour la prochaine représentation de Parsifal. Cette fois, il ne trouva pas moins de trois bonnes places.

- Il faut que Paul vienne avec nous, dit-il.

De retour dans notre ville d'eaux, nous ne pouvions nous arrêter de parler de notre expérience. Rien de plus contagieux. Tout le monde rêvait d'aller à Bayreuth. Même Paul, qui marquait plutôt de la froideur pour Wagner, finit par être intéressé. La nouvelle de notre euphorie atteignit Marienbad, la ville d'eau voisine, où Mme Magdalena, accompagnée de Basia, suivait sa propre cure. Les deux dames vinrent à Karlsbad nous faire visite. Je pris le thé en leur compagnie au Pupp. La conversation, naturellement, tourna autour de Bayreuth et de Parsifal.

- Maman a un billet, dit Basia. Elle l'a acheté à un monsieur qui a décidé soudain de ne pas interrompre sa cure. Mais, et moi ? Que vais-je devenir ? ajouta-t-elle, en y mettant tout son charme.

- Il n'y a rien, absolument rien que vous puissiez faire, répondis-je, impassible.

- Mais vous avez un billet, vous, n'est-ce pas ? insista-t-elle.
Je haïssais l'idée de me départir de ma place.

[371]

- Accompagnez-nous à Bayreuth, et je ferai ce que je pourrai, dis-je.
Au pire, pensais-je, il faudra que je lui sacrifie un acte.

Le jour où nous arrivâmes à Bayreuth, Paul nous persuada d'aller faire un petit tour en ville. Nous déjeunâmes dans un charmant ratskeller, servis par des dirndls bavaroises, et où nous goûtâmes tant la nourriture et l'ambiance que nous en oubliâmes de regarder l'heure. A trois heures, ma conscience me taquina en pensant à Basia. Je n'avais rien fait pour lui trouver un ticket et je détestais l'idée de rater tout un acte à cause d'elle. La seule solution, si tard, était de retourner au guichet de location, avec de bien maigres chances mais avec la pensée rassurante, cette fois, d'avoir pour ma part un billet en poche. Il y avait environ douze hommes et femmes qui attendaient devant moi, quand je pris position. J'attendais tranquillement, sans le moindre espoir, quand un homme d'allure respectable s'avança vers moi, se pencha à mon oreille et chuchota ;

- Demandez le billet d'Otto Schultz au contrôle.

Et il s'éloigna. J'étais stupéfait. Je ne savais que penser. C'était peut-être un piège, songeai-je, me rappelant le billet volé de ma visite précédente. Tout de même, l'offre était trop tentante. Je décidai de suivre les instructions de l'homme.

La scène de la semaine précédente se renouvela: même progression lente des gens devant moi, qui entendaient tomber la sentence fatale : « Pas de billets rendus aujourd'hui. » Je commençais à avoir peur et j'étais prêt à m'enfuir. Trop tard ! J'avais déjà atteint le comptoir où trois hommes en vêtements sombres présidaient, telle la Cour d'un tribunal. Je bégayai à mi-voix:

- Le b-b-illet pour O-t-t-o Sch-ch-ulz...

Sur quoi l'un des hommes me tendit une enveloppe, sans dire un mot. Je demandai en tremblant :

- Combien ?

- Rien à payer, me fut-il répondu.

Je m'en allai, absolument abasourdi. L'enveloppe contenait un billet pour une place dans la loge d'honneur à côté de Cosima Wagner.

Je donnai ma propre place à une Basia enchantée, et gardai l'autre pour moi, pour ne pas la compromettre en cas d'ennuis.

Le silence se fit dans le théâtre, les lumières s'éteignirent, et les premières notes majestueuses de l'ouverture résonnèrent, montant de la fosse d'orchestre.

[372]

De nouveau, la musique puissante m'emplit d'une émotion indescriptible. Je n'oublierai jamais la magnificence de Karl Muck dirigeant cette œuvre. Le premier acte fut encore mieux chanté que la fois précédente, mais mon attention était troublée par le mystère du billet et de l'étrange personnage à qui je le devais. La représentation fut, elle aussi, troublée par un incident comique qui survint parmi le public. Une dame, assise dans l'une des rangées du fond, portait un énorme chapeau, sorte de pièce montée surmontée de plumes d'autruche, bouchant la vue des gens qui étaient assis derrière elle. En forme de protestation, ils commencèrent par chuchoter: «*Hut ab* » (enlevez le chapeau), puis soufflèrent plus fort: «*Hut ab* », puis crièrent presque: «*Hut ab! Hut ab!* » La dame essaya de feindre d'ignorer ces protestations, tout d'abord, quoiqu'elle eût parfaitement compris ce qu'on lui demandait. Il devint bientôt évident qu'elle eût mieux aimé mourir que d'enlever son chapeau. Soudain, elle

ne put plus y tenir. Le visage déformé par la rage, pleurant et criant hystériquement: « Tas de chameaux, tas de chameaux ! » elle sortit en courant du théâtre. Basia m'expliqua ensuite que « cette sacrée Française » portait une coiffure compliquée et que ses cheveux avaient été fixés au chapeau, la mettant dans l'impossibilité de l'enlever sans démolir tout l'édifice.

Pendant le long entracte, au lieu de rejoindre les autres pour dîner, je parcourus l'endroit, à la recherche de mon mystérieux inconnu. Je fus ravi de le découvrir debout à côté du guichet de location, en conversation avec le contrôleur qui m'avait remis l'enveloppe. D'évidence, il n'y avait rien à craindre de sa part. Quand je m'approchai, il me héla :

- Alors jeune homme, comment avez-vous trouvé l'exécution ? Vous êtes vous-même musicien, n'est-ce pas ?

- Oui, c'est exact. Je ne sais qui remercier pour cette excellente place, dis-je. Mais j'aimerais beaucoup savoir ce qu'il est advenu de M. Otto Schulz. Les deux hommes se mirent à rire.

- Ne vous inquiétez pas de cela, dit mon homme. Il n'y a pas d'Otto Schulz. Nous gardons toujours au contrôle une ou deux places, en cas de besoin à la dernière minute, ou pour un invité ou un ami de Frau Cosima Wagner. Nous ne pouvions tout simplement pas supporter de revoir la tête de catastrophe que vous faisiez la semaine dernière.

Je rougis de honte d'avoir inspiré la pitié, mais j'éprouvais une vraie reconnaissance pour cette réaction pleine de discrétion et de sensibilité. Et ils étaient tout contents d'apprendre qu'ils avaient fait ce geste en faveur d'un musicien passionné de Wagner.

[373]

Je me sentais gêné d'avoir à avouer la véritable histoire du billet à mes amis : ils étaient capables de se moquer de moi, j'en avais peur. C'est ce qu'ils firent.

- Toi et tes grimaces ! s'esclaffa Paul. Le diable en enfer te laisserait repartir si tu les lui servais !

Nous retournâmes tous à Karlsbad, d'humeur magnifique. Une fois dans notre mansarde, Paul et moi, nous nous lançâmes dans notre conversation du soir. Nous parlâmes de Parsifal.

- Je suis complètement écrabouillé par le génie de Wagner, confessa Paul. Et, par une étrange association d'idées, il ajouta :

- Toi comme moi, nous ne donnerons jamais rien. Nous sommes trop paresseux, et nous ne sommes pas assez bons.

Son pessimisme était contagieux.

- Je suis absolument d'accord avec toi, répondis-je.

Un matin où nous répétions, Paul et moi, une sonate pour piano et violon, au Kursaal, l'administrateur, qui nous écoutait, nous interrompit :

- Quel dommage que vous ne puissiez donner un concert dans ma salle !

- Pourquoi? demandai-je. Est-ce interdit dans cette ville ?

- Non, bien sûr que non, répondit-il. Mais nous en avons donné un l'an dernier, et cela a été un désastre. Nous n'avons pu rassembler plus de vingt personnes. Les curistes se retirent trop tôt, le soir, et les gens de la ville n'iront pas dépenser leur argent pour des places de concert coûteuses.

- Laissez-moi y penser. Il se pourrait que j'aie une idée, dis-je.

Je ressentais soudain le besoin dévorant de donner un concert. Cela faisait un temps fou que je n'avais pas joué devant un public. Je fis venir Joseph et Paul pour tenir conférence, et Paul imagina rapidement un plan fort intelligent : faire payer vingt-cinq couronnes (cinq dollars environ) par place pour les cinq premiers rangs.

- La plupart de nos amis et des amis de nos amis sont très riches, dit-il. Ils viendront sûrement, et ils ne peuvent se permettre de prendre des places moins chères. Quant au reste de la salle, on peut le louer à un prix plus réduit. Cela pourrait attirer un peu de gens de la ville, par pure curiosité.

Nous adoptâmes son idée sur-le-champ, rejoints en cela par l'administrateur qui offrit sa salle gratuitement.

[374]

Les frais de publicité étaient couverts par le contrat annuel que le Kursaal passait avec le journal local et avec la société disposant des panneaux d'affichage dans les rues. Nous avions seulement à charge l'impression des programmes, que nous avons le droit de vendre, en revanche. Il nous fut facile d'établir un bon programme : une sonate pour piano et violon, interprétée par Paul et moi, et quatre groupes d'œuvres jouées en soliste par chacun d'entre nous à tour de rôle. Joseph accepta avec fierté de tenir l'accompagnement pour Paul ; il l'avait fait souvent et s'en tirait à merveille.

Notre concert eut lieu un jour à dix-neuf heures, et ce fut un succès total. Paul avait eu raison : les cinq premiers rangs furent vendus en une matinée ; les six ou sept rangs qui suivaient demeurèrent presque vides. Mais le reste de la salle, vendu à un prix insignifiant, était bondé d'une foule bruyante et enthousiaste. Nous ramassâmes net, plus de trois mille couronnes, somme importante à l'époque. L'administrateur nous remercia avec effusion.

- Vous avez sauvé l'honneur de notre *Kursaal!* dit-il d'une voix pathétique. Maintenant, nous pouvons envisager un avenir meilleur.

Le temps était venu pour nous de quitter cette bizarre ville d'eaux. La plupart de nos amis avaient terminé leur cure et rentraient chez eux. Jaroszynski, qui était resté plus longtemps qu'il n'en avait eu l'intention, était rappelé par ses multiples obligations d'affaires ; il promit de nous rejoindre un peu plus tard à Varsovie. Paul allait voir sa famille à Leipzig, avant de rentrer en Pologne. Quant à moi ? En incurable fanatique de Wagner que j'étais devenu, je décidai d'aller à Munich, pour l'ouverture du Festival Wagner au *Prinzregenten* (théâtre spécialement construit pour représenter les drames musicaux de Wagner), afin d'y entendre le grand Felix Mottl diriger l'Anneau des Nibelungen et, par-dessus tout, Tristan et Isolde.

48

Munich, capitale du royaume de Bavière, était très différente, en 1908, de la ville que nous avons appris à connaître comme le berceau de l'avènement de Hitler au pouvoir et comme le décor du honteux traité de Munich.

[375]

Ma première impression de la cité fut des plus plaisantes. A la gare, je trouvai un cocher de fiacre amical et bavard, qui me conduisit à l'hôtel *Vier*

Jahreszeinten. En chemin, il me donna quelques indications pratiques pour mon séjour, qui se révélèrent très utiles. Grâce à lui, j'obtins des billets pour les différentes représentations, sans avoir à les payer trop cher, et je découvris un Keller peu coûteux et où la nourriture était simple, mais excellente. Poussé par l'aiguillon de mon insatiable curiosité, je fis le tour officiel de la ville en une seule journée. Je visitai longuement la pinacothèque et vis trois belles églises, ainsi que l'intérieur de l'adorable théâtre baroque *Residenz*, où l'on donnait les opéras de Mozart.

Quoi qu'il en fût, mon imagination était pleine du récent passé romantique de la ville, si étroitement lié à Wagner - le jeune et beau roi Louis, dont la passion pour le Maître avait conduit le royaume au bord de la ruine et de la révolution ; la danseuse espagnole Lola Montez, sa maîtresse, qui plus tard s'était enfuie avec Liszt; et Hans von Bülow et son mariage dramatique, le cas le plus pathétique de tous. Ce remarquable musicien, admirateur fanatique de Wagner, avait eu le courage de diriger à Munich la première mondiale de *Tristan et Isolde*, bien que - alors qu'il se consacrait entièrement aux répétitions, mois après mois, de cette œuvre difficile - sa femme, Cosima, la fille de Liszt, se fût enfuie avec Wagner à Lucerne. L'affaire avait fait terriblement scandale : la presse avait couvert de ridicule le pauvre Bülow, tout en attaquant violemment le couple heureux.

Mais tout cela était de l'histoire ancienne, par rapport au Munich que je venais visiter. En 1908, la ville était toute baignée de la gloire du compositeur de *Tristan*. On avait construit à grand frais le *Prinzregenten Theater*, pour concurrencer Bayreuth, à quoi il était supérieur à bien des égards : meilleure acoustique, sièges plus confortables et noble architecture.

L'Or du Rhin fut pour moi une révélation. Je l'avais déjà vu, mais sans jamais en mesurer les véritables sonorités. Tout était parfait, et Felix Mottl était suprême.

Durant les jours qui suivirent, je me plongeai si bien dans ce bain de musique que j'étais incapable de penser à autre chose que Wagner. Au lieu de travailler mon piano, je jouais les partitions de *Siegfried*, de *Tristan*, de tout ce qui me tombait sous la main. Par chance, le premier soir, j'avais rencontré deux chanteurs, qui avaient collaboré avec moi à la représentation de *Salomé* à Paris.

[376]

Touchés par ma ferveur, ils se débrouillèrent pour me permettre de pénétrer dans la salle de répétitions du Festival. J'eus ainsi le privilège d'assister à deux répétitions complètes, avec Mottl, de *Tristan* - expérience inoubliable. Mes deux chanteurs, bavarois l'un et l'autre, étaient infatigables dans leur désir de me montrer toutes les séductions de leur ville. Après les magnifiques représentations du *Ring* et de *Tristan*, nous échangeons nos impressions, très tard dans la nuit, tout en mangeant des saucisses et buvant la seule bière que j'aimasse, la Löwenbräu brune. Je leur rendais la pareille, en les invitant à mon hôtel après le déjeuner.

Un soir où j'étais libre, alors qu'ils étaient eux-mêmes occupés, l'envie me prit de jeter un coup d'œil sur l'aspect plus élégant de la vie de la capitale. Mon hôtelier me recommanda un restaurant, censément le meilleur de la ville, où la bonne société munichoise avait coutume de dîner.

- Il y a, me dit-il, un orchestre de tziganes hongrois qui joue pendant le dîner.

Je passai mes meilleurs vêtements et me rendis à cet endroit, me régaland d'avance à la pensée de mets plus raffinés que les soupes épaisses, les Knödels et les saucisses qui avaient constitué jusqu'ici mon menu quotidien. Le restaurant se révéla à la hauteur de mes espérances : les garçons portaient l'habit et la cravate blanche, la clientèle était distinguée et la nourriture avait l'air prometteuse. Les tziganes, en veste rouge soutachée d'or, trônaient sur une estrade et jouaient des airs hongrois.

Comme le maître d'hôtel me conduisait à une petite table, juste devant l'orchestre, le pianiste cessa brusquement de jouer, se leva et sortit précipitamment par une petite porte. Les autres membres de l'orchestre avaient l'air ahuri. L'un d'eux sortit pour voir ce qui s'était passé. A son retour, il vint me trouver et me dit :

- Notre camarade refuse de revenir jouer, tant que vous serez dans la salle.

Le sang me monta au visage et je pensai : « Encore un antisémite ! »

- C'est ridicule, répliquai-je à cet homme, furieusement. Personne n'a le droit de me forcer à quitter cet endroit.

- Vous n'y êtes pas du tout, Mein Herr, répondit l'homme. Il a tout simplement peur de vous.

J'étais intrigué. A qui diable pouvais-je faire peur, et pourquoi ?

[377]

- Permettez que je parle à votre pianiste, dis-je. J'ai besoin de savoir de quoi il s'agit.

Il me conduisit dans une petite pièce où les musiciens changeaient de vêtements. A ma vue, le pianiste se leva d'un bond de sa chaise. Je le dévisageai attentivement et m'écriai :

- Fritz ! Fritz Müller!

Car c'était bien lui, c'était bien le Fritz Müller de notre passé berlinois, mon ami et rival, le compositeur plein de promesses, le protégé de Joachim.

- Pour l'amour du ciel, pourquoi te fais-je peur ? lui demandai-je.

- Ce n'est pas de la peur, c'est de la honte, répondit-il en se mettant à pleurer.

Je ne pouvais supporter ce spectacle et j'étais moi-même sur le point de fondre en larmes.

- Si ma présence ici te gêne, je ne resterai pas une seconde de plus. Mais il faut que tu me promettes de passer me voir, demain, à mon hôtel.

Ce qu'il fit. Sur quoi je retournai à mon Keller et à mon jambon aux choux accompagné de Knödels.

Le lendemain, Fritz se présenta tôt et nous prîmes le petit déjeuner ensemble. En vêtements de ville, il ressemblait exactement au Fritz que j'avais connu naguère ; il n'avait même pas beaucoup grandi. Je ne lui demandai pas pourquoi il jouait dans un orchestre tzigane ; il allait trop de soi qu'il avait besoin de cet argent, pour pouvoir composer sa musique sans crever de faim.

- As-tu écrit beaucoup de choses, récemment, Fritz ? lui demandai-je.

- Non, me répondit-il. Je me suis retrouvé sans le sou à Berlin ; j'ai donc galopé jusqu'à Hambourg, où j'ai accepté un emploi de musicien dans un café.

J'étais populaire dans cet endroit, mais cela m'a ouvert la voie vers cette nouvelle carrière. J'ai fini par adorer jouer de la musique légère ; et maintenant, ici, à Munich, je suis bien placé dans cet orchestre et je gagne bien ma vie.

J'étais vraiment bouleversé.

- Mais, Fritz, insistai-je, tu ne peux pas abandonner comme ça le grand talent que tu as, ni renoncer à une belle carrière de pianiste de concert et de compositeur.

- La musique sérieuse ne m'attire plus, me dit-il. Elle m'écoeure et j'en ai plein le dos. Ma folle attitude d'hier soir était uniquement due au fait » que tu es la seule personne au monde devant laquelle je puisse me sentir honteux de ce déguisement et des trucs que je joue.

[378]

Je m'offris à l'aider, à l'emmener avec moi à Varsovie. Peine perdue. Tout ce que je pus faire fut de lui souhaiter bonne chance dans sa nouvelle carrière.

La représentation de *Tristan et Isolde* était la dernière du festival et marquait mon dernier jour à Munich. L'orchestre et Mottl furent superbes, à tel point que les chanteurs en furent rejetés dans l'ombre. J'en ai même oublié leur nom ; mais, bien des années plus tard, j'ai entendu le ténor danois Melchior et la soprano norvégienne Flagstad, et ce furent les meilleurs Tristan et Isolde de ma vie.

Le lendemain, je partais pour Varsovie. Ma « wagnérite » était à bout de course.

Le bon vieux Victoria Hotel, chaud comme un foyer en dépit de ses odeurs et de son côté minable, était devenu un refuge de musiciens. Gregor Fitelberg, Karol Szymanowski et Paul Kochansky y habitaient toujours ; s'était joint à eux tout récemment le frère cadet de Paul, Eli, brillant violoncelliste lui aussi. Des hourras accueillirent mon retour ; on m'informa sans attendre des changements révolutionnaires apportés à la structure de *l'orchestre de la Filharmonja*. Au cours des une ou deux dernières années, depuis qu'Emil Mlynarski avait renoncé à son poste de directeur et de chef d'orchestre, on avait noté un fort déclin dans l'assiduité du public. La qualité de l'orchestre s'était détériorée par la faute de chefs d'orchestre de passage, de second rang, et de programmes choisis au hasard. L'ensemble de l'institution était au bord de la faillite.

La générosité d'un grand mécène, en la personne du prince Ladislav Lubormiski, avait sauvé la situation. Il avait garanti le financement de l'orchestre durant les huit mois de la saison de concerts et s'était engagé à couvrir le déficit probable. Néanmoins, son engagement comportait deux clauses: que Gregor Fitelberg, son protégé, soit nommé directeur général et chef d'orchestre du *Filharmonja*, et que celui-ci changeât de nom et s'appelât désormais « Orchestre du prince Ladislav Lubormiski ». Le conseil d'administration avait accepté l'offre avec les conditions.

Les choses en étaient là à mon arrivée.

Fitelberg était, sans nul doute, un bon musicien et un chef de talent ; mais c'était aussi un personnage sans scrupule.

[379]

Il ne respectait rien ; il aurait marché sur des cadavres pour parvenir à ses fins. Professionnellement, c'était un excellent interprète de Richard Strauss, de Gustav Mahler et de Max Reger. Sa très grande amitié avec Szymanowski, sur qui il exerçait une grosse influence, musicalement autant qu'humainement, reposait sur une foi sincère dans le génie de Karol, en même temps que sur la pleine conscience de l'avantage d'être considéré comme le seul interprète autorisé du compositeur polonais. Szymanowski, avec sa nature délicate, sensible et bourrée de complexes, représentait une cible facile pour la puissante personnalité de cet homme.

Je n'avais pas fini de défaire mes bagages et de faire un brin de toilette, que Fitelberg frappait à ma porte.

- Arthur, me dit-il aussitôt, avec un sourire enjôleur, j'ai de bonnes nouvelles pour vous. Je vous ai choisi avec Paul comme solistes pour mon concert inaugural. Vous pouvez jouer votre Saint-Saëns, et Paul, son Tchaïkovski.

- Merci, Ficio, lui répondis-je. Ce sera là, certes, un merveilleux début de saison. Et je suis ravi à l'idée de jouer le concerto de Saint-Saëns ; c'est mon vieux cheval de bataille.

Il s'apprêtait à partir en riant, quand je repris :

- Une minute, s'il vous plaît. Vous n'avez pas parlé de cachet.

Il me regarda d'un air désapprobateur.

- Je ne m'attendais pas à une pareille question de votre part, Arthur, dit-il. Prendre de l'argent pour jouer avec notre orchestre serait d'une ingratitude grossière envers le prince Ladislas. Paul a accepté sans même une allusion à ce sujet.

Je n'avais d'autre choix que d'accepter moi aussi, bien que cela me troublât beaucoup. J'ai toujours été profondément convaincu que tout travail professionnel doit recevoir sa rémunération, sauf si l'on en fait don à une œuvre de charité. Paul était du même avis. Un engagement pour trois concerts en province me pacifia quelque peu. C'étaient de petits cachets - n'importe, on me paierait.

Frederic téléphona pour me dire que sa mère m'invitait à dîner. J'acceptai, le cœur battant d'émotion. J'étais toujours sous le charme de ces deux êtres et jamais, pensais-je, je ne m'en libérerais.

A mon grand étonnement, et à mon ravissement, Pola se trouvait là. A peine l'avais-je aperçue, que je ne pouvais contenir mes sentiments. Mon amour était toujours vivant. Je n'en avais jamais douté un seul instant : à travers tous les événements de ces derniers mois, il n'avait cessé de couvrir en moi.

[380]

Et maintenant, en une seconde, il s'enflammait de nouveau.

Le dîner fut animé, comme d'habitude. Il y avait deux convives amusants à table, et l'histoire de mon aventure de Bayreuth connut un grand succès. Après le dîner, comme on passait au salon, Pola me retint près de la porte un quart de seconde et me chuchota nerveusement :

- Demain, onze heures, à la poste centrale.

J'étais là un quart d'heure avant. La poste était déjà pleine d'une foule de gens entrant et sortant, et j'avais peur de la manquer.

Soudain une main frôla la mienne. C'était Pola. Elle était arrivée avant moi. Nous allâmes nous installer dans un coin, assis l'un en face de l'autre, à l'une de ces petites tables où l'on rédige ses télégrammes. Je lui dis :

- Je vous aime.

Elle répondit :

- Je vous aime.

Tout un moment, nous fûmes incapables de parler. Elle avait les larmes aux yeux.

- Arthur, murmura-t-elle à la fin, je ne peux continuer à vivre ainsi. Je veux être avec vous. Pouvez-vous vous arranger pour que je vienne vous voir dans votre chambre, sans qu'on s'en aperçoive ?

Je lui jurai que je ferais mon possible pour y arriver, et elle sourit à travers ses larmes.

- Demain, même endroit même heure. Vous me direz comment m'y prendre.

Et, pressant ma main dans la sienne, elle s'enfuit.

De retour à l'hôtel, je m'efforçai de résoudre ce difficile problème. Elle ne pouvait absolument pas passer par la grande entrée. Il n'y avait pas d'ascenseur. L'escalier représentait le plus grand risque de tous. Il ne restait qu'une solution, pas très commode. L'hôtel avait une grande porte latérale permettant aux voitures à cheval de pénétrer dans la cour, pour y décharger les marchandises. Peut-être servait-elle aussi d'entrée de service. Quoi qu'il en fût, elle offrait un sérieux inconvénient : elle était toujours fermée, et il fallait sonner le gardien pour qu'elle s'ouvrît. Il fallait donc me mettre en rapport avec cet homme - en d'autres mots, le suborner. C'est exactement ce que je fis.

Le lendemain matin, nous étions tous les deux à l'heure dite à la poste. Je donnai mes instructions à Pola :

- Tout ce que vous aurez à faire, mon amour, sera de pousser doucement cette grande porte et de vous glisser à l'intérieur.

[381]

Elle sera ouverte entre quatre et cinq heures ; vous n'aurez pas besoin de sonner. A l'intérieur, vous verrez un escalier qui n'est utilisé pour le service que le matin et la nuit tombée. Au premier étage, ma chambre est juste en face, dans le couloir.

Elle rougit et me répondit doucement :

- J'y serai à quatre heures. Je meurs d'impatience.

Cette journée reste gravée dans ma mémoire. Elle marqua le début de notre belle histoire d'amour. Deux ou trois fois par semaine, j'attendais dans ma chambre, tendant l'oreille au faible grincement de la grande porte cochère. L'instant d'après, ma chère Pola était dans mes bras. Nous faisons l'amour et bavardions sans fin, puis nous nous aimions encore. C'était le paradis.

Le concert inaugural de « l'Orchestre du prince Ladislas Lubormiski », sous la direction de Fitelberg, fut un triomphe pour tous les intéressés - on pourrait dire que ce fut un gala. D'abord, la salle était comble. L'aristocratie polonaise, que l'on voyait rarement au concert, vint en masse : le nouveau nom de l'orchestre était en soi une attraction pour elle. Le reste de l'assistance - les vrais amateurs de musique - fut ravi d'entendre deux solistes, au lieu d'un seul, sans parler de la curiosité bien naturelle touchant le nouveau chef d'orchestre.

Les éloges furent unanimes, tant dans le public que dans la presse. La saison débutait sous de merveilleux auspices. Le prince Lubormiski semblait particulièrement enchanté de mon jeu. Nous eûmes une longue conversation, où il fut surtout question de Wagner. Lui aussi passait par sa crise de « wagnérite ». A l'exemple du pauvre roi Louis II de Bavière, il contraignait Fitelberg à diriger pour lui certains extraits de *Parsifal*, le matin, alors qu'il était assis seul dans la grande salle vide.

Aiguillonné par l'amour, je me lançai dans une vie musicale intense. Paul, son frère Eli et moi, nous finîmes par constituer un très beau trio. Nous jouions toutes les partitions de Beethoven, de Schubert, de Schumann et de Brahms que l'on pouvait trouver, et nous fûmes bientôt prêts à paraître en public. La chambre de Zosia Kohn était notre lieu favori de répétitions, lesquelles duraient parfois jusqu'à minuit largement passé et étaient suivies d'un souper, préparé par Zuzia. Les petites villes me procuraient l'occasion de mettre au point mon répertoire, ce dont j'avais besoin pour mes fréquentes apparitions à Varsovie.

[382]

Au cours de cette seule saison, je donnai quelque vingt et un ou vingt-trois concerts à Varsovie seule, et personne n'a encore égalé mon record du plus grand nombre de concerts dans la même ville en une seule année.

Un matin, mon beau-frère, Maurycy Landau, fit irruption dans ma chambre, le visage courroucé. Sans même ôter son chapeau, il me cria du seuil :

- Je suppose que ma femme a de quoi être fière de son jeune frère, hein? C'est un scandale, de penser qu'elle a engagé ses bijoux pour toi ! Et pourquoi ? Pour que tu dépenses ton argent dans les boîtes de nuit et que tu tires ta flemme, des mois durant, à Berlin ! Ta sœur a eu la bonté d'essayer de me cacher cela, mais j'ai fini par le découvrir. Tu ferais mieux de me remettre de suite les billets de gage. J'espère au moins que tu ne les as pas perdus, ni jetés à la poubelle.

J'étais blessé et furieux. Cet homme avait bon cœur et pouvait être très généreux ; mais toutes ces qualités étaient ruinées par une grossièreté inouïe. Sans un mot, j'ouvris mon sac de voyage, y pris les précieux bijoux et les lui tendis, en disant :

- J'aurais aimé les rendre moi-même à Jadzia ; tu me privas de cette petite satisfaction. Et maintenant, va-t'en. J'ai du travail.

Faute de trouver une réplique, il fourra les bijoux dans sa poche et s'en fut.

Il y a une très belle suite à cette histoire. Après sa charmante visite, mon beau-frère entra dans un bar pour un déjeuner rapide arrosé de vodka. En rentrant à l'hôtel, il s'aperçut que sa poche était vide : les bijoux s'étaient envolés. Je dois avouer, à ma honte, que j'ai trouvé que c'était bien fait.

Fitelberg m'invita à jouer trois autres fois à ses concerts par abonnement, en m'approchant de la même façon sournoise que la première fois. Tout bonnement, il ne donnait jamais un sou à ses solistes. Néanmoins, j'en profitai pour y gagner de l'expérience dans la manière de jouer avec un orchestre, et pour essayer de nouveaux concertos qui m'étaient peu familiers.

Paul et moi, nous devions commencer à songer sérieusement au service militaire, qui pouvait nous tomber dessus d'un jour à l'autre. Le colonel Stremoukhov promettait de nous aider ; mais nous devions le payer d'avance par d'interminables exécutions de sonates. Un médecin juif, membre de la

commission médicale militaire, nous obtint une année de sursis et, grâce à notre ennuyeux colonel, nous n'eûmes pas à comparaître devant la commission de recrutement.

[383]

Cependant, il nous était interdit de quitter le pays : on invalida nos passeports. Et il va de soi que le médecin reçut une grosse somme d'argent, en échange de ses services.

Ce fut vers cette époque que l'on me proposa un concert à Krakow et un autre à Lwow, les deux grandes villes les plus importantes de Pologne après Varsovie et Lodz. J'étais très désireux d'accepter, mais, paradoxalement, ces deux villes étaient à l'étranger: Lwow était la capitale de la province autrichienne de Galicie, ce qui signifiait que je ne pouvais m'y rendre sans passeport. Toutefois, le médecin dont j'ai déjà parlé résolut le dilemme.

- Soyez à midi au café Bristol, me dit-il. A côté de la première fenêtre, vous y trouverez un petit homme complètement chauve et portant une cravate rouge. Il vous aidera.

Je suivis ces indications et reconnus le petit homme.

- Asseyez-vous et prenez un café, me dit celui-ci. Et écoutez-moi bien.

Vous ne pouvez prendre le train régulier de nuit pour Krakow : je n'y ai pas de relations. Au lieu de cela, prenez le train de jour jusqu'à Czestochowa. Vous y arriverez le soir, et un inspecteur de police sera à la gare pour vous conduire à un hôtel. Invitez-le à souper dans votre chambre et abreuvez-le de vodka. Le lendemain matin, à la première heure, il vous fera franchir personnellement la frontière jusqu'en territoire allemand, où vous trouverez un express pour Krakow. Tout compte fait, nous n'aurez que trois heures de retard sur le train régulier de Varsovie.

C'était une étrange proposition, mais je n'avais pas le choix. L'homme me prit vingt-cinq roubles, qu'il devait probablement partager avec le médecin.

Le plan se déroula comme prévu. Un haut fonctionnaire de la police, en uniforme, m'attendait à la gare et m'escorta jusqu'à un hôtel de l'autre côté de la rue. Le plus naturellement du monde, il accepta mon invitation, s'installa dans ma chambre et appela un garçon. Nous commandâmes des harengs fumés, de l'oignon et une bouteille de vodka. Il s'ensuivit une incroyable beuverie. Mon fonctionnaire de la police engloutit un litre et demi de vodka. Quant à moi, j'en fis durer trois petits verres pendant des heures. En guise de nourriture, il ne dévora que du hareng et des masses d'oignon. Je pris une omelette, et du café pour rester éveillé. L'orgie dura jusqu'à six heures du matin. Il me chanta des romances tziganes en m'appelant « Artour », et, de mon côté, je dus l'appeler par son petit nom, Vassia.

[384]

Chose stupéfiante, il n'était pas du tout ivre. Finalement, il consulta sa montre et déclara:

- Artour, c'est l'heure; il faut y aller.

Nous descendîmes. Je payai la note, et nous voilà partis pour la frontière allemande. Nous franchîmes le contrôle des passeports sans difficulté et je me retrouvai sur le sol allemand. J'étais mort de fatigue. J'eus du mal à dormir dans

le train, en plein jour, avec des passagers qui ne cessaient de monter ou de descendre à chaque halte. Au bout de cinq heures, je débarquai finalement à Krakow et décidai de me mettre au lit immédiatement, pour me reposer en attendant le moment de m'habiller pour le concert.

Dans le fiacre qui me conduisait au Grand Hôtel, je remarquai que les affiches annonçant mes concerts étaient barrées de curieux bandeaux rouges en travers, qui m'intriguèrent. J'arrêtai mon fiacre pour lire ce qui y était écrit. A mon horreur, c'était: « *Le concert de Rubinstein est différé, en raison de difficultés à la frontière russe.* » Je filai droit au bureau de l'organisateur, pour découvrir ce qui s'était passé. En me voyant, il ne put en croire ses yeux.

- Comment diable êtes-vous arrivé jusqu'ici ? s'écria-t-il. On m'avait dit qu'on vous avait arrêté à la frontière.

- Qui a inventé une histoire pareille ? demandai-je, indigné.

- Votre ami Szymanowski, répondit-il.

- Comment? Karol Szymanowski ? Jamais il n'aurait fait une sottise pareille!

Quand nous fûmes un peu calmés, tout s'expliqua. Il s'agissait d'un autre Szymanowski, Alexandre, sans aucun lien avec le compositeur. C'était un de mes admirateurs fanatiques, qui me suivait tout le temps et partout, au point de devenir une véritable peste. Il avait pris le train régulier de nuit de Varsovie, pour assister à mon premier concert à Krakow. Au courant de mes histoires de passeport, naturellement il avait été pris de panique en s'apercevant que je n'étais pas arrivé, et son premier soin avait été d'annoncer à l'organisateur mon arrestation. A son avis, il ne pouvait y avoir d'autre raison à mon absence à la gare.

Le concert, ce soir-là, fut définitivement annulé ; mais, par bonheur, la salle était libre le lendemain soir. Cependant, le concert de Lwow dut être remis au printemps. Le seul avantage de ce retard fut que je pus me payer une bonne nuit de repos. Néanmoins, j'avais les nerfs en pelote, avant le concert. Le public de Krakow passait pour extrêmement difficile.

[385]

Et puis, un autre détail me tracassait : c'était la première fois que j'interprétais les *Variations sur un thème polonais* de Karol Szymanowski, et j'en concevais un fort sentiment de responsabilité. J'étais résolu à faire tout mon possible pour cette œuvre.

Le concert commença par une Sonate de Beethoven, que je jouai avec raideur, à cause de ma tension nerveuse. L'assistance réagit froidement ; il n'y eut que très peu d'applaudissements. Quand j'en vins aux Variations, je ne sais ce qui se passa en moi. Inspiration, ou volonté de victoire, peu importe la raison, jamais je n'ai joué cette œuvre avec autant d'élan et de passion que ce soir-là. Le succès fut immédiat. Le public cria « Bravo ! » et je dus revenir saluer une demi-douzaine de fois.

Comme je me retirais dans la loge des artistes, la porte se rouvrit derrière moi sur Alexandre Szymanowski. Hagard et tout tremblant, il se jeta sur un sofa et piqua une véritable crise de nerfs, sanglotant spasmodiquement sans pouvoir s'arrêter, semblait-il. Le pauvre diable était au supplice d'avoir causé tous les ennuis que j'ai dits. Et le beau succès que je venais de remporter avait

provoqué en lui une crise nerveuse où la joie se mêlait au remords. Il fallut appeler un médecin pour le calmer.

Ce concert mémorable marqua le début de ma popularité dans cette partie « étrangère » de la Pologne, et cette popularité ne s'est jamais relâchée. Je regagnai Varsovie, nanti d'un laissez-passer, signé par le maire de Krakow et portant un autre nom que le mien. Je découvris du même coup l'existence, dans les trois secteurs de la Pologne nés du partage, d'un vaste réseau qui fournissait de faux documents à qui en avait besoin pour franchir la frontière russe.

A Varsovie, la vie coula sans incident durant toute la saison. Nos concerts gardaient leur attrait, en raison de leur diversité. Nous nous prodiguâmes avec orchestre, en trio, à deux, sans compter, bien entendu, un certain nombre de récitals en solistes. En outre, on me demandait beaucoup à Lodz et dans beaucoup de villes plus petites. On payait peu, mais cela eût suffi à mes besoins, si j'avais eu le sens de l'économie (je ne l'ai jamais eu).

Notre hôtel bouillonnait d'activité, entre les cinq musiciens que nous étions, tous logés là. Nuit et jour, le téléphone sonnait pour l'un de nous, et il n'y avait qu'un appareil dans tout l'hôtel, dans une petite cabine, près du bureau de la réception.

[386]

Pendant nos soirées libres, nous allions, ensemble ou séparément, au concert, au théâtre, à des dîners, au cabaret. Je ne me couchais jamais avant deux ou trois heures du matin.

Un soir, vers dix heures environ, complètement épuisé, je décidai de me coucher tôt et de m'accorder enfin une honnête nuit de repos. Pénétrant dans l'hôtel, qui vois-je ? Mon ami Paul, qui m'arrête sur le seuil pour m'adresser le sévère discours suivant :

- Arthur, si nous ne renonçons pas à ce genre d'existence, il y a des chances que nous finissions à l'hôpital avec une crise de dépression nerveuse. Il faut y mettre fin tout de suite. J'y suis résolu et je te prie instamment d'en faire autant. Cela dit, comme il est encore tôt, nous pouvons nous offrir une petite partie de piquet, en attendant onze heures du soir.

Je le suivis dans sa chambre, ravi de le trouver d'humeur assez semblable à la mienne, et nous voilà jouant au piquet avec grand plaisir et pour de petites sommes. Mais notre volonté de gagner était insatiable ; nous prétendions tous deux être passés maîtres dans toutes les finesses de cet antique jeu. Paul gagna la première partie.

- Doublons les mises, dis-je sèchement.

Il accepte et gagne de nouveau. Intolérable ! Nous jouons à quitte ou double. Cette fois, je le bats. A Paul d'exiger à son tour la revanche. Il est déjà minuit, mais comment refuser ? Ce ne serait pas juste. Nous continuons à jouer. Paul tenait le compte des gains et des pertes sur une feuille de papier ; ni l'un ni l'autre nous ne voulions arrêter le jeu. Nous continuons donc, refusant de regarder l'heure, jusqu'à ce que l'irruption soudaine du soleil dans la chambre, jointe à une faim de loup, nous ramène à nos sens : il était sept heures du matin !

Paul avait perdu la somme stupéfiante de treize cents roubles (six cent cinquante dollars d'alors), sur l'honneur, bien entendu, et sur le papier, que

nous avons déchiré en petits morceaux. Aucun de nous deux n'eût jamais envisagé de payer une telle dette - à peine avions-nous de quoi nous offrir un petit déjeuner. Pas plus que nous n'eussions jamais osé parler de notre fameuse résolution de changer de vie.

[387]

49

Un coup de téléphone urgent me réveilla un matin. C'était la bonne de Pola.

- Madame est en grand danger! Le maître et la mère de Madame menacent de la tuer. Ils la battent, elle appelle au secours !

Je lâchai le téléphone, remontai en courant dans ma chambre, m'habillai en hâte et me précipitai dehors à la recherche d'un fiacre. Lorsque j'arrivai à l'appartement de Pola, la bonne m'ouvrit la porte.

- Ils sont partis en emmenant les enfants, me dit-elle. Madame est dans sa chambre.

Je trouvai ma douce et adorable Pola sanglotant sur son lit. Elle me montra les bleus dont elle était couverte. Elle avait le visage gonflé.

- Ils m'ont volé mes petits! s'écria-t-elle, désespérée. Ils veulent me faire enfermer dans une maison de fous. Arthur, il faut que tu me sauves, il faut !

Je devais agir sans perdre une minute. Je lui dis :

- Tu vas quitter le pays par le prochain train. Mes sœurs, Jadzia et Hela, sont à Bad Reinerz; c'est une station estivale en Pologne allemande, juste de l'autre côté de la frontière. Je vais télégraphier pour les prier de prendre soin de toi quelque temps. Habille-toi ; dis à la bonne de faire tes bagages; je repasse te prendre dans une heure.

Je l'embrassai tendrement et courus envoyer un télégramme urgent à Jadzia, puis raconter toute l'affaire à Zosia, en la suppliant de m'aider à faciliter le départ de Pola.

Après y avoir réfléchi, elle s'offrit spontanément à conduire Pola à la gare. Alexandre Szymanowski, mon infatigable et toujours serviable ami, suivrait dans un autre fiacre avec les bagages, de façon que toute l'opération passât aussi inaperçue que possible. Moi-même, j'attendrais Pola dans le train. Notre plan fut exécuté avec succès dans le moindre détail. Pola avait son passeport, son billet et un peu d'argent ; tout était en ordre. Le train se mit en marche. Nous restâmes assis en silence, les yeux dans les yeux, dans la désolation, jusqu'au moment où il nous fallut nous séparer, à la dernière gare avant la frontière.

[388]

Après un long et triste baiser, je dus descendre du train et restai debout sur le quai, le cœur brisé. Certes, mes sœurs m'avaient téléphoné en me disant de ne pas m'inquiéter : elles veilleraient sur Pola. De cela, je ne doutais pas, connaissant leur grand cœur à toutes deux. Mais, moralement, je me sentais terriblement responsable, d'avoir poussé Pola à franchir un pas si fatalement dangereux, sans projets ni grand espoir dans l'avenir immédiat. Pendant le trajet du retour, mes nerfs craquèrent. Je dus me précipiter aux toilettes, où je vomis et pleurai pendant une bonne demi-heure.

Rentré à Varsovie, je m'efforçai le plus possible de retrouver le calme et décidai d'aller au concert, pour y entendre Ainsi parlait Zarathoustra, de Richard Strauss, dirigé par Fitelberg. Je ne m'attendais à tirer ni émotion ni consolation de cette musique ; je me disais seulement qu'il était important de me montrer en public ce soir-là.

Karol et Paul avaient des places dans une loge. Je me joignis donc à eux. Tout semblait normal ; personne n'avait l'air d'être au courant des événements. Après le concert, au vestiaire, je remarquai M. et Mme Harman, qui paraissaient attendre près de la sortie. A ma vue, M. Harman leva sa canne et se mit à me crier de grossières insultes. Furieux de ce geste, j'allai droit à lui, lui arrachai sa canne, la brisai en deux et jetai les morceaux à ses pieds, sans un mot, puis sortis, tandis que Karol et Paul regardaient, médusés. Lorsque je les mis au courant de toute l'affaire, ils marquèrent une grave inquiétude, et Paul me dit :

- Quel effroyable gâchis ! Tu auras de la peine à t'en sortir. As-tu vraiment l'intention de l'inciter à divorcer, pour l'épouser ?

- Certainement pas, répondis-je. Et cela va sans dire. D'abord, elle est catholique; elle ne peut donc obtenir le divorce. Deuxièmement, il me serait impossible de faire vivre une femme, à ce stade de ma carrière. Et puis, je dois l'avouer franchement, il n'est pas dans ma nature d'épouser une femme plus âgée que moi, et qui a des enfants d'un autre.

- Alors, c'est que tu ne l'aimes pas vraiment? répliqua Karol, profondément scandalisé.

- Comment peux-tu dire une chose pareille ? me récriai-je, indigné. Je l'aime plus que jamais, je l'adore ! C'est un noble cœur ; elle est adorable, intelligente et musicienne. Son amour m'a sauvé du charme diabolique que sa famille exerçait sur moi, de cette irrésistible attraction qui a failli me plonger dans les turpitudes morales. Mon unique souci pour le moment est que Pola soit en sécurité. Pour le reste, on verra.

[389]

Paul ne s'était pas trompé sur l'« affreux gâchis ». Cela commença le lendemain. Brusquement, on eût dit que tout le monde, à Varsovie, était au courant de toute ma vie et de mes aventures avec cette famille. Des couplets sarcastiques sur la mère, la fille, le frère, la sœur, firent leur apparition dans les chroniques scandaleuses de la presse. Dans certains journaux, on me traitait de gigolo, courant après l'argent d'une riche fille de famille. Le père était souvent la cible de brocards.

L'opinion publique se divisa. Mes amis, les fidèles de mes concerts, prenaient ma défense, parfois trop agressivement à mon goût. Mais je remarquais aussi des indices de désapprobation et de sévère critique, parmi le clan des gens dits respectables.

Naturellement, la disparition de Pola donnait lieu à maintes spéculations, nombre de gens prétendant savoir où elle était, mais le secret était bien gardé, et ma présence à Varsovie demeurait une énigme.

La réaction de Frederic fut ce qui me blessa le plus, au cours de cette période difficile. Je ne prêtais guère attention à ce que les autres membres de la famille avaient à dire. Le père, dans sa fureur aveugle, prétendait que j'essayais de lui extorquer de l'argent ; la mère me traitait de diable fait homme. Basia était à Berlin, préparant ses débuts à l'Opéra. Mais Frederic? Je m'étais

confié à lui pour ce qui nous concernait, Pola et moi, et il m'avait accordé sa bénédiction fraternelle. Mais maintenant, bien entendu, son père le menaçait de lui couper les vivres si jamais il osait m'adresser encore la parole, et je savais parfaitement qu'il n'aurait pas le courage de désobéir. Toutefois, il aurait pu me faire parvenir un message ou tenter de me rencontrer en secret, ne fût-ce que par souci de sa sœur.

Je ne l'ai revu qu'une seule fois, des années plus tard, après la Première Guerre mondiale. C'était à l'issue de l'un de mes concerts, à Varsovie. Il surgit dans la loge des artistes, avec cet enthousiasme que je connaissais si bien, et, sans crier gare, me demanda de sortir avec lui pour que nous puissions bavarder. J'aurais été content de le faire, mais j'étais lié par la promesse d'assister à un souper en mon honneur et ne pouvais m'en dédire. Trois années après, assis à la terrasse d'un café de Pernambouc, au Brésil, je lus dans un journal du pays que Frederic avait succombé à une crise cardiaque alors qu'il dirigeait l'ouverture des Maîtres Chanteurs, à un concert de l'Orchestre Philharmonique de Varsovie.

[390]

Ce fut un coup terrible pour moi. Des jours durant, je ne pensai qu'à cela. Pauvre Frederic! Il avait connu une mort glorieuse, en pleine extase musicale. J'appris par la suite que c'était juste comme il parvenait au sommet de l'ouverture, qu'il avait toujours aimée, que son cœur avait cédé. Sa mère écoutait le concert à la radio, et c'est par la radio qu'elle apprit sa fin tragique.

50

Je reçus une lettre de Pola, remplie d'éloges de mes sœurs, qui lui avaient déniché une charmante chambre et se montraient pleines de bonté et d'une remarquable discrétion. Le reste de la lettre était pathétique ; il n'y était question que des enfants, de notre amour, de la terrible matinée de Varsovie, de notre situation en général. Elle était entrée en rapport avec Basia, sa sœur, qui lui avait vivement conseillé de venir à Berlin, ajoutant qu'elle s'efforcera d'organiser une rencontre entre Pola et leur père. Qu'en pensais-je ? Devait-elle accepter de le voir ? Ma réponse fut : « Oui, à tout prix. » J'espérais, contre tout, qu'il l'aiderait peut-être à obtenir le retour de ses enfants et à considérer notre amour sous un meilleur jour. Après tout, la rage aveugle et la vindicte de sa mère n'étaient qu'une explosion de folle jalousie, genre de sentiment que le père ne pouvait certainement pas partager.

Pola partit pour Berlin. J'attendis, suspendu au résultat de cette rencontre importante entre toutes. Quelques jours plus tard, je reçus d'elle un rapport complet. Son père lui avait parlé calmement, presque avec bonté, en promettant de l'aider à retrouver ses enfants et à bénéficier d'une mensualité. Mais ce, à une condition : qu'elle entrât dans un sanatorium, pour y prendre le repos dont elle avait grand besoin et qui lui permettrait de calmer ses nerfs et de voir plus clairement l'ensemble de la situation. Il s'agissait d'un sanatorium aux alentours immédiats de Berlin, où elle était censée passer un mois entier, en promettant formellement de ne communiquer avec personne, surtout avec moi. « De cette façon, mon enfant, peut-être recouvreras-tu tes esprits », lui avait-il dit pour finir.

[391]

Cette lettre, loin de me donner espoir, me bouleversa. Je suis, je l'avoue, de nature soupçonneuse. L'allure paternelle que cet homme avait adoptée ne seyait guère à sa personnalité, et j'avais peur qu'il n'essayât de tricher avec Pola. Mais il était trop tard pour l'avertir : elle avait accepté les conditions et se préparait déjà à entrer au sanatorium.

La suite prouva que mon instinct ne s'était pas trompé. La même semaine, je reçus d'Allemagne une enveloppe à mes nom et adresse. L'écriture était inconnue. A l'intérieur, un mot très court de Pola, déclarant en substance : « Attends-moi dans un fiacre, vendredi prochain, à onze heures du soir, près de la grille du sanatorium. » Suivait l'adresse de celui-ci.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Paul me prêta trois cents roubles en cas de crise. Je me procurai un passeport valide, auprès de mon petit bonhomme du Café Bristol, et sautai dans le train de Berlin, le soir même. A Berlin, je descendis dans un hôtel obscur, dans une rue tranquille, où je m'inscrivis en annonçant au réceptionniste que ma femme devait me rejoindre dans la soirée. A dix heures du soir, je choisis un fiacre avec un bon cheval, et nous partîmes pour le sanatorium, à une vingtaine de minutes de là.

La rue était plongée dans le noir. J'arrêtai le fiacre à quelque distance de l'endroit et attendis. Vers onze heures et quart, j'entendis la grille grincer brièvement et je vis Pola arriver en courant, un sac à chaque main. Elle sauta dans le fiacre et tomba dans mes bras. Sur le chemin du retour à l'hôtel, incapable de parler ou presque, elle s'accrochait à moi pleurant et riant. Je la tenais serrée dans mes bras, couvrant de baisers ses yeux, ses lèvres et ses mains. Ces retrouvailles étaient divines.

Enfin elle me raconta ce qui était arrivé :

- Chéri, ce sanatorium n'était rien d'autre qu'une clinique pour malades mentaux, une vraie maison de fous. Père m'y a amenée et s'est entretenu avec un gentil docteur souriant, qui m'a assurée que je serais très heureuse ici et que je m'y reposerais bien. Quand mon père fut reparti et que l'on m'eut accompagnée à ma chambre, j'ai remarqué des barreaux de fer à ma fenêtre. Un peu plus tard, dans le couloir, j'ai vu les faces sinistres et pâles de quelques pensionnaires, et j'ai compris tout d'un coup dans quel endroit je me trouvais. Heureusement, comme mon cas était considéré comme très bénin, on me permettait d'aller me promener dans le jardin, sans être accompagnée. L'homme qui garde la grille avait le visage plein de bonté.

[392]

J'ai instinctivement senti qu'il avait envie de m'aider. C'est lui qui t'a envoyé mon mot et qui a préparé ma fuite, ce qui était très dangereux pour lui comme pour moi. Il a même refusé d'accepter de l'argent.

Nous débarquâmes à l'hôtel comme mari et femme. C'était la première nuit que nous passions ensemble. Notre amour nous fit oublier tous nos soucis.

A notre retour à Varsovie, Pola se fit conduire tout droit à une pension de famille modeste, mais confortable, où elle trouva une chambre agréable, et je retournai à mon bon vieil hôtel Victoria.

La nouvelle de l'évasion de Pola du « sanatorium » porta un fameux coup à M. Harman. Il s'était senti fort content de lui-même, d'avoir si radicalement disposé de sa fille pour le présent.

Le résultat fut de consacrer la rupture définitive. A partir de ce moment, Pola n'eut plus accès à son foyer ni à ses enfants. Au moins lui servit-on une petite pension mensuelle, car sa grand-mère avait laissé par testament une certaine somme d'argent à ses petits-enfants.

Les conditions de ma vie à Varsovie avaient considérablement changé. Ils étaient loin, les jours insouciantes, les nuits passées au restaurant ou dans les cabarets, les coups de téléphone au Victoria ! Commérages et calomnies avaient le champ libre. Le scandale, loin d'être étouffé, devint *l'affaire*. Il me revenait des échos des insinuations de M. Harman, disant que j'avais enlevé sa fille à seule fin de le faire chanter. C'en était trop pour moi. J'élaborai un document, dans lequel je jurais sur l'honneur que *jamaïs* je ne toucherais un sou de l'argent de Pola, ni de celui de sa famille. Un chanoine catholique, que j'avais rencontré chez les Harman et qui m'aimait bien, contresigna ma déclaration et promit de la remettre personnellement à M. Harman. Dès lors, il n'y eut plus d'insinuations diffamatoires.

Heureusement, j'avais encore des engagements pour des concerts ; mais la saison était presque terminée et je commençai à frissonner en voyant les nuages noirs d'un long été vide s'accumuler de nouveau lentement mais sûrement, au-dessus de ma tête. Ce qui me rendait particulièrement malheureux, c'était que notre amour fût gâté et souillé par cet horrible scandale.

La douce retraite, l'intimité et le secret de nos rencontres n'existaient plus. Il me devenait impossible de rendre visite à Pola dans sa chambre plus de quelques minutes; quant à elle, de son côté, elle détestait venir à mon hôtel.

[393]

Si bien que nous ne pouvions être ensemble que chez Zosia, ou en nous rencontrant furtivement dans quelque café, bar ou salon de thé à l'écart de tout.

Pour les besoins de l'indispensable contraste, il faut toujours qu'il y ait un de ces « envers comiques » si chers aux cinéastes, et je ferais aussi bien de placer ici la petite histoire d'un dénommé Kapnik.

Au début de la saison des concerts, à la salle du Philharmonique, un doux jeune homme m'avait arrêté au foyer, pendant un entracte. Il était petit, avec des cheveux blondasses assez indéfinis, des traits effacés et une paire de grands yeux tristes.

- Le colonel Stremoukhov m'a dit de m'adresser à vous pour un conseil, susurra-t-il, presque dans un souffle.

- Vous êtes pianiste ? demandai-je.

- Non, chanteur, répondit-il.

- Oh, alors, erreur d'adresse ! Je ne connais rien au chant.

- Mais le colonel m'a assuré que vous êtes le seul à pouvoir me conseiller, insista-t-il.

Je savais que je ne pouvais me permettre de ne pas me plier aux désirs du colonel.

- Très bien, dis-je, venez me voir demain, à dix heures, à mon hôtel. Et amenez de la musique.

Le lendemain, je l'avais complètement oublié et je dormais encore, quand il frappa à la porte. Je sautai hors du lit, enfilai une robe de chambre et le fis entrer.

Sans un mot, je saisis la feuille de musique qu'il tenait à la main, me dirigeai vers le piano, posai la partition sur le pupitre et attendis qu'il commençât à chanter. Il demeura muet.

- Qu'attendez-vous ? dis-je. Je vous accompagne, allez-y ! Chantez !

- Je ne chante pas encore, je ne connais pas d'air. Mais j'ai une jolie voix, dit-il.

- Alors, pourquoi diable amener cette partition ?

- C'est vous qui me l'avez ordonné.

- C'est une histoire de fou ! (Je commençais à être en colère.) Je ne suis pas expert en matière de voix. Mais, bon ! donnez-moi un échantillon !

Il poussa une longue et forte note, sans vibrato ; on eût dit un mugissement de trombone. Cela me suffisait. Je me dirigeai vers mon bureau et rédigeai un court billet.

- Voici une lettre d'introduction pour la grande basse Edouard de Reszke, qui vit à Varsovie. Lui pourra vous dire si vous avez ou non une voix.

[394]

Et, sans plus m'occuper de lui, j'ôtai ma robe de chambre et me remis au lit. Il ouvrit la porte et s'arrêta sur le seuil.

- Je souffre terriblement de l'estomac, dit-il, en me regardant de ses yeux gris pâle et larmoyants. Il n'y a qu'un médicament qui puisse me guérir, mais il coûte cinq roubles et je suis très pauvre. Pouvez-vous m'aider ?

Je possédais, l'un dans l'autre, trente roubles. Je lui donnai les cinq qu'il demandait, non par pitié pour sa souffrance, non, pas du tout - simplement pour me débarrasser de lui et, en même temps, faire plaisir au colonel.

Je ne savais pas, alors, quel geste fatidique je venais de commettre. J'étais tombé dans un piège mortel. Cet homme était une sangsue, un vampire, un démon incarné - il ne me lâcha plus. Il savait toujours quand j'avais de l'argent, et je le retrouvais infailliblement à côté de moi, avec ses sacrés yeux pleins de larmes. Quand j'essayais de me cacher de lui, il s'asseyait sur un banc du square et y restait quatre, six, huit heures, surveillant l'entrée de l'hôtel et me saisissant au vol chaque fois. Cela dura deux ou trois ans. Je devins un sujet de moquerie pour mes amis. Paul se gaussait :

- Pourquoi ne l'épouses-tu pas?... Pourquoi n'appelles-tu pas la police ?

Tout cela ne servait à rien. Je n'avais pas la force de lui résister et je continuais à lui servir mon argent. Il ne devint jamais chanteur; Reszke ne prit même pas la peine de répondre à mon billet ; et quant au colonel, je découvris qu'il ne m'avait jamais envoyé ce type.

L'histoire à un épilogue assez drôle : des années plus tard, à Saint-Pétersbourg (aujourd'hui Leningrad), je devais donner un concert dans la grande salle de la Noblesse, qui était immédiatement en face de mon hôtel. Quand j'arrivai devant l'entrée des artistes (il faisait 10° au-dessous de zéro), je fus arrêté par un jeune homme qui me demanda un billet.

- Je n'ai pas de billets, et il fait froid. Laissez-moi passer, dis-je avec colère.

- Mais vous êtes un grand ami de mon frère, dit-il.

- Qui est votre frère?

- Kapnik, répondit-il.

Je laissai échapper un glapissement d'horreur, me précipitai à l'intérieur et claquai la porte derrière moi. J'avais le cœur battant, comme si j'avais été attaqué par un serpent.

Si je raconte cet épisode en détail, c'est en guise d'avertissement à mes lecteurs. Il y a pas mal d'hommes du genre de Kapnik qui se promènent en liberté. Les juifs ont un nom pour eux: ils les appellent des « shnorrers ». Eh bien, je me fais un devoir de concéder à mon Kapnik le titre de « Roi des shnorrers »

[395]

51

Pauline Narbut était la veuve d'un général russe en retraite, de trente ans son aîné, qui lui avait laissé sa fortune et une grosse ferme, avec une spacieuse maison d'habitation. Grande et blonde, la quarantaine environ, dotée d'une silhouette séduisante, de pommettes saillantes et d'yeux bleu clair, elle était douée d'une vitalité et d'une intelligence peu communes. Cette juive polonaise, d'origine mystérieuse (elle ne révéla jamais son nom de jeune fille, ni l'endroit d'où elle était originaire), devint le centre vital de la société intellectuelle et artistique de Varsovie. Ma maigre tentative en vue de décrire sa personnalité est l'expression de la profonde gratitude que je garde à cette femme. Je lui dois l'une des périodes les plus heureuses de ma jeunesse. « Partisan » passionnée de mes intérêts contre ceux des Harman, elle nous invita, Pola et moi, à passer quelques semaines avec elle à la campagne. Vraie bénédiction ! Cela signifiait non seulement un soulagement substantiel pour mes soucis financiers, mais la promesse d'une merveilleuse lune de miel pour deux amants.

Pani Pauline était l'hôtesse idéale: on ne sentait jamais le poids de sa présence. Nous pouvions bien être en retard pour le déjeuner ou le dîner, partir un jour entier sans donner d'explication, et je pouvais bien jouer du piano la nuit entière - elle ne s'en préoccupait ni n'intervenait.

Notre chambre était vaste et ensoleillée, avec des fenêtres donnant sur le jardin. Le mobilier rustique et confortable, les murs blanchis à la chaux, les rayons pleins de livres de qualité, les fleurs fraîches tous les jours, nous donnaient envie de rester perpétuellement à l'intérieur.

En dehors de nous, notre hôtesse avait deux autres invités : le poète et auteur dramatique Tadeusz Micinski, et le fabuleux et légendaire Franc Fiszer.

Micinski, un mystique, écrivait des drames et de la poésie du plus haut niveau intellectuel. Les milieux littéraires polonais le tenaient en haute estime, mais son style difficile ne le rendait guère accessible à la masse des gens.

[396]

En pensant aujourd'hui à son œuvre, je lui découvre une certaine affinité avec le poète français Paul Claudel.

L'autre personnage, Fiszer, était l'une des personnalités les plus hautes en couleur que j'aie jamais connues. Grand, très gros, blond grisonnant, avec une barbe noble et des moustaches d'hidalgo de Vélasquez, il avait de petits yeux

malicieux et pétillants, un nez fort et droit, et de longues oreilles. Il me frappa comme étant sans âge. Sorte de Falstaff pour l'apparence, avec l'esprit et l'intelligence d'un Voltaire. Si on avait dû le juger sur la façon dont il vivait, on eût pu le qualifier d'existentialiste pré-sartrien.

Pola et moi, nous adorions la compagnie de ces hommes. Nos discussions et nos querelles, nos cris et nos rires nous incitaient à nous attarder à table, des heures durant. La voix de stentor et de déclamateur de Fiszer dominait invariablement : personne ne parvenait à le vaincre sur le terrain du discours.

Il faudrait être un grand écrivain pour tracer un véritable portrait d'une personnalité aussi pittoresque. Tout ce que je puis faire, c'est de fournir quelques brèves anecdotes qui pourront éclairer et définir son caractère.

Franc était le descendant d'un héros de la révolution polonaise ; il possédait des terres à côté de Varsovie, mais la campagne l'ennuyait. Sa vaste érudition et son amour pour la littérature et les arts l'avaient conduit irrésistiblement à Varsovie, où il s'était joint à un groupe de jeunes et brillants écrivains et poètes. Chaque soir, une grande table d'angle leur était réservée dans un café populaire.

Fiszer était un panier percé invétéré - il traitait ses jeunes amis au caviar et au Champagne, les emmenait dîner dans des endroits coûteux et répandait son argent sans contrainte sur qui le demandait. Le groupe n'avait admis qu'un seul « étranger » : un employé de banque, timide, célibataire et dans la force de l'âge, qui avait un amour passionné de la poésie. Tard, une nuit, Fiszer demanda à cet homme :

- Auriez-vous par chance un canapé dans votre appartement, sur lequel je puisse dormir ? Il est trop tard pour rentrer en voiture à la campagne, et il ne me reste pas un sou.

- Oui, bien sûr, vous êtes le bienvenu, dit l'homme.

A dater de cette nuit, Fiszer demeura chez lui le restant de sa vie. Il avait dû vendre son domaine pour payer ses dettes et était maintenant heureux d'être libéré du « sale Mammon ».

[397]

Son hôte improvisé n'était que trop fier de l'héberger, et Franc était entretenu, fourni en argent de poche, abreuvé de vin et invité à dîner par tous ceux qui entraient en rapport avec lui. Ce moderne Diogène était un philosophe selon mon cœur. Il ne jeta jamais sur le papier, ni ne publia, ses brillantes pensées, car, comme il l'expliquait, chaque jour nouveau apportait ses idées nouvelles et modifiait sa conception de la vie.

Un matin, au petit déjeuner, Franc demanda :

- Arthur, as-tu lu Spengler ?

- Non, dis-je avec indifférence.

- Oh, mais il faut ! Il faut absolument le lire, tout de suite. Je vais te donner son dernier livre. C'est un grand génie, le plus grand cerveau de notre époque ! s'exclama-t-il avec enthousiasme.

Pola et moi, nous lûmes et étudiâmes ce Spengler, avec infiniment d'attention, puis nous en discutâmes. Je découvris dans son œuvre des idées très originales, quelques exemples frappants ; mais ses théories ne me convainquirent pas plus que Pola.

Quand je rendis le livre à Fiszer et que je lui fis ce commentaire plutôt timide : « C'est une œuvre très captivante, Franc, et qui avance beaucoup d'idées nouvelles », il jeta le livre sur la table d'un geste dédaigneux.

- Spengler n'est qu'un parfait imbécile. On devrait brûler cette idiotie !
Reviens à Nietzsche, Arthur ; il était fou aussi ; mais lui, au moins, était poète !

Je dois avouer que, depuis les jours anciens de mon vieil Altmann, j'ai lu tous les philosophes qui me sont tombés sous la main. J'ai admiré la logique de Kant. J'ai aimé l'esprit élevé et exalté de Nietzsche et la sérénité tombant des phrases précises de Bergson ; les jugements pessimistes de Schopenhauer sur les femmes m'ont troublé ; mais aucun de ces hommes ne m'a jamais influencé sérieusement, en aucune manière. J'ai toujours été déterminé à considérer la vie de mes propres yeux et à trouver le courage d'y faire face.

Cet été chez Pauline fut une merveilleuse et inoubliable idylle. Mon cœur se gonflait au spectacle des blés ondulant au doux rythme du vent et des saules se penchant sur l'étang. Notre amour s'épanouissait dans cette ambiance purement polonaise.

Venu septembre, pourtant, je commençai à m'inquiéter de mes concerts à venir. Je n'avais eu le temps de rien préparer. Il était impératif pour moi de retourner à Varsovie. Pola décida de rester à la campagne pour le moment.

[398]

La ville sommeillait encore dans le *dolce farniente* de l'été. La plupart de mes amis étaient à l'étranger. Paul, chez les Mlynarski à Slgow, leur domaine de Lituanie ; Karol, reparti dans sa famille, en Ukraine. Seul, Fitelberg était resté en ville. Mais non ! j'oublie: Kapnik était là aussi.

M. Dropiowski, imprésario plein de ressources, m'engagea pour un concert à Krakow et m'obtint une bonne date et une occasion spéciale pour mes débuts tardifs à Lwow. D'autres dates, incluant le concert de Varsovie, furent confirmées. Mais la saison était encore loin et je n'avais pas assez d'argent pour tenir jusque-là. Le problème des repas devenait alarmant. Le jeune directeur et propriétaire du Victoria, grand amateur de musique, se montra plein d'égards pour ma note d'hôtel, qui s'allongeait démesurément. Quand je touchais un cachet, je payais une partie de ma dette. Mais je ne pouvais me permettre de rendre ma chambre pendant l'été, de peur d'échouer dans la rue. Sa bonté me mettait cependant mal à l'aise pour prendre mes repas à crédit. Ce fut ainsi que mon épingle de cravate à perle et ma montre en or prirent le chemin du prêteur sur gages. Une fois, Kapnik, pour tenter de m'arracher une nouvelle aumône, me convainquit de l'accompagner dans le ghetto juif et d'y vendre l'un de mes meilleurs costumes.

Mais - gloire soit rendue à Dieu ! comme disent les Irlandais - un nouveau de us ex machina, en la personne du prince Ladislas Lubomirski surgit de ce néant, exactement au bon moment. J'avais remarqué, en lisant la presse, qu'il s'app préparait à venir à Varsovie pour y conférer avec son frère Stanislas, le banquier, et mon instinct infallible me suggéra qu'il était de la plus grande importance pour moi de le voir.

Comme j'entrais au restaurant de l'hôtel de l'Europe, à l'heure du déjeuner, de l'air de quelqu'un qui est attendu par des amis, une voix forte me héla :

- *Pan Arturze!* Que faites-vous à Varsovie?

C'était le prince, assis à une table avec son frère et un autre homme. Je le saluai, feignant d'être fort surpris.

- J'attends l'ouverture des concerts du Philharmonique, dis-je.

- Vous devriez vous faire entendre dans les grandes villes : Berlin, Vienne, Rome, Paris. Rester à Varsovie ne suffit pas à votre talent.

- J'aimerais infiniment pouvoir suivre votre conseil, Prince. Mais cela m'est impossible, dis-je.

[399]

Puis, je lui donnai une idée de ce que cela coûtait de donner des concerts dans ces villes, quand on n'y était pas très connu.

- A moins que vous ne veuillez bien devenir mon manager, Prince? ajoutai-je, en badinant.

- Et pourquoi pas ? répondit-il très sérieusement. Je vais déposer dix mille roubles (cinq mille dollars) à la banque de mon frère. Et vous pourrez tirer sur cette somme pour couvrir les dépenses de ces concerts.

Sans perdre de temps, il consigna cet accord sur le papier, signa et tendit le feuillet au troisième homme assis à leur table, un M. Gintovt, directeur de la Banque Lubomirski.

- A votre succès!

Ils levèrent leur verre, burent les dernières gouttes qui restaient et, sans écouter mes remerciements, quittèrent leur table et s'en furent.

J'étais au septième ciel. C'était le plus beau moment de ma vie ! Plus de soucis ! Pola allait être folle de joie !... Cependant, aussi étrange que cela paraisse, j'avais toujours su, dans un recoin perdu de mon subconscient, que cela arriverait. Depuis la toute première fois où le prince m'avait entendu jouer, j'avais senti qu'il existait entre nous des « atomes crochus » secrets.

Quand j'eus raconté à Fitelberg ce que le prince avait fait pour moi, il en verdit d'envie.

- Pourquoi a-t-il fait une chose pareille? Pourquoi gâcher de l'argent pour un projet aussi inutile ? marmonna-t-il.

En revanche, lorsque Karol apprit la bonne nouvelle, il télégraphia : « Félicitations. Viens passer une semaine ou deux avec nous si tu le peux. »

J'acceptai son invitation avec plaisir. M. Gintovt me remit deux cents roubles pour mes premiers frais, et je partis le jour même pour Tymosovka, où j'arrivai le lendemain matin. Le frère aîné de Karol, Félix, et sa plus jeune sœur, Sophie, m'attendaient avec une britchka à Kamenka, gare située à des kilomètres de leur demeure. Nous roulâmes au milieu des immenses champs fertiles de ce garde-manger de la Russie avant d'atteindre le domaine des Szymanowski : une vaste maison sans prétention, où la famille de Karol me reçut très chaleureusement. Sa mère était une grande femme distinguée aux yeux bleu clair, au nez noblement arqué et aux mains très belles. Nula, sa fille aînée, était une personne nerveuse et malheureuse, et Felix, le fils aîné, était le chef de famille et menait le domaine. Les Szymanowski offraient un exemple typique des vieilles familles de la noblesse terrienne polonaise; hautement cultivés, ils représentaient le meilleur de l'héritage de leur pays, par contraste avec l'aristocratie qui préférait vivre à l'étranger et épater Paris, Vienne et Rome, avec son importance et sa fortune.

[400]

Karol et moi, nous partagions une petite maison d'invités. Après le petit déjeuner, nous aimions à jouer à quatre mains sur son piano droit, surtout les quatuors de Beethoven, et il me fit entendre également des extraits de sa nouvelle sonate, qui m'enchantèrent. Souvent, sa plus jeune sœur, Zioka, garçon manqué, mais poète très doué aussi, sellait deux beaux chevaux et m'emmenait en promenade à travers champs. Déjeuners et dîners étaient amusants, à la mesure de cette grande famille qui comprenait en outre une tante et un cousin et formait une tablée de plus de dix personnes.

Je passai dix jours délicieux à Tymosovka et fus très ému par la dévotion de Karol pour sa famille, par l'amour et les petits soins dont il ne se départit jamais envers elle, jusqu'à sa mort.

Je rentrai à Varsovie, enrichi d'une expérience merveilleuse.

Le lendemain de mon retour, mauvaise surprise: M. Gintovt m'informa par une lettre polie que, pour le moment, il n'était pas autorisé à me laisser prélever un sou sur le fonds qui avait été mis à ma disposition. Je ne tardai pas à découvrir qui était derrière l'affaire: Fitelberg, pendant mon absence, avait entamé une série d'intrigues contre moi. Ilago n'eût rien inventé de plus retors.

Il était allé raconter au prince qu'il estimait de son devoir de le prévenir que j'étais trop jeune et trop inexpérimenté pour que l'on m'allouât pareille somme d'argent ; que lui, Fitelberg, accepterait volontiers de m'aider à organiser un concert à Berlin, qu'il irait même jusqu'à accepter de diriger l'orchestre à cette occasion. L'affreux hypocrite ! Son offre de prendre la baguette n'était rien d'autre qu'une façon de tenter de se servir de mon concert pour se pousser dans sa propre carrière.

Et le prince l'avait cru, tenant ce geste pour pure sollicitude d'un ami à mon égard. (Il me l'avoua par la suite à Krakow.) Il ne me restait plus qu'à « faire contre mauvaise fortune bon cœur ».

La saison des concerts était prête à commencer ; mais l'orchestre avait subi de profonds changements. Le prince Lubomirski avait renoncé à son rôle d'unique responsable, l'expérience s'étant révélée trop coûteuse, même pour lui. Les membres de l'orchestre, après bien des réunions, avaient décidé de continuer comme formation autonome.

[401]

Ils avaient créé leur propre administration et pris un directeur, qui avait pouvoir d'engager chefs d'orchestres et solistes, et qui devait élaborer les programmes pour la saison. J'étais heureux de ce changement, car, dès lors, on commença à nous verser de vrais cachets. L'exploitation à laquelle s'était livrée Fitelberg était maintenant lettre morte.

Mes concerts débutèrent sous d'heureux auspices. J'en donnai bon nombre à Varsovie, un avec accompagnement d'orchestre, un autre en soliste, une troisième soirée, consacrée aux sonates avec Paul, ainsi que deux grands concerts de charité, qui contribuèrent à créer une meilleure image de moi, après *l'affaire*.

Quand je jouais dans d'autres villes que Varsovie, Pola m'accompagnait ; c'était notre seule chance d'être ensemble. Je l'emmenai même à Lodz, où elle rencontra mes parents, qui l'invitèrent, après le concert, à l'un de leurs fameux

soupers Rubinstein, avec brochet, pâtes et tout le grand jeu. Je fus heureux de remarquer que Pola appréciait la chaude atmosphère de ma nombreuse famille, si différente de la sienne.

A cause de mon crédit bloqué à la banque, la situation financière devenait de nouveau alarmante - surtout par ma faute, naturellement. Dès l'instant où je touchais mon cachet, il fallait payer de vieilles dettes et quelques acomptes sur ma note d'hôtel ; et je ne pouvais m'empêcher d'acheter quelques vêtements neufs, ou une nouvelle cravate et des fleurs pour Pola. A mes moments d'extravagance les plus échevelés, j'aimais à lui offrir un grand dîner de luxe, dans un salon particulier de grand restaurant : caviar, vodka, écrevisses au pilaf, bons vins - rien n'était trop coûteux. Sans parler de Kapnik!...

Après notre concert de sonates, nous fûmes invités, Paul et moi, par un banquier juif et sa femme. Nous nous y rendîmes sans changer de vêtements, chacun de nous ayant en poche son cachet de trois cents roubles. L'excellente nourriture, quelques vodkas et un troisième invité plein d'histoires amusantes, nous mirent d'heureuse humeur. Après le souper, sur la suggestion de nos hôtes, nous prîmes place pour une partie de poker à fortes mises - idée fatale et désastreuse ! Il se trouva que le banquier et son amusant convive étaient de véritables champions. A quatre heures du matin, Paul et moi, nous repartions sans un sou, ruinés. Dehors, dans le froid nocturne, nous nous aperçûmes que nous n'avions même plus de monnaie pour prendre un fiacre.

[402]

Tant et si bien que, toujours en habit de concert et en chaussures vernies basses, les pauvres bougres que nous étions durent patauger dans l'épaisse couche de neige jusqu'à l'hôtel, qui était loin. Souvenir dont il n'y a pas lieu d'être très fier.

52

Le concert de Berlin avait lieu à la fin de l'année. Mes pressentiments furent entièrement confirmés. En fait, j'avais été trop optimiste. Fitelberg avait loué la salle la plus grande de la ville, celle de la Philharmonie, et s'était assuré à haut prix le formidable Orchestre Philharmonique de Berlin.

Il insista pour que je joue le Beethoven en sol majeur et le Brahms en si bémol, écartant au profit de ces deux concertos ma propre préférence pour ceux de Chopin ou de Saint-Saëns. Il refusait de diriger rien qu'il n'eût choisi lui-même. Je perçai aussitôt les raisons de son entêtement. Le concerto de Beethoven comme celui de Brahms sont essentiellement des œuvres orchestrales et symphoniques, laissant au pianiste peu de chances de briller par sa virtuosité et de déchaîner l'enthousiasme - chose dont tous les chefs d'orchestre ont peur.

Notre concert incluait la *Quatrième Symphonie* de Mahler, nouveauté pour l'époque, que Fitelberg annonçait à grand tam-tam comme le principal attrait du programme. Cette œuvre ambitieuse exige une soliste, une soprano de première classe. Le coût de l'opération engloutissait presque la moitié du fonds, avec peu d'espoir de grosses rentrées de location. Et ce ne fut pas tout ; ce qui suivit était pire. Je devais répéter le matin du concert, de dix à treize heures. Lorsque j'arrivai ponctuellement à la salle, Fitelberg répétait le Mahler, et il continua sans interruption, jusqu'à la pause de onze heures trente.

Assis au piano, j'attendais. L'orchestre avait repris place et j'étais prêt à jouer, quand Fitelberg décida soudain de continuer avec Mahler. C'en était trop. Fou de colère, je m'écriai :

- Qu'est-ce qui te prend ? Et mes concertos ? A peine aurons-nous le temps de les jouer jusqu'au bout ! C'est cela que tu appelles une répétition ? Il se tourna vers moi en souriant et répondit :

- Ne t'énerve pas. Cette symphonie est le morceau le plus important du programme, et nous avons déjà joué tes concertos. L'orchestre les connaît par cœur.

[403]

Je l'aurais tué. Je lui hurlai en allemand, devant tout l'orchestre :

- *Du verfluchtes Schwein!* (espèce de sale cochon).

Il feignit de ne pas entendre, se tourna vers les musiciens et dit simplement :

- Beethoven.

Il leva sa baguette et nous commençâmes à jouer.

Etrange répétition : nous ne nous adressâmes pas la parole. Quand je voulais un changement de tempo ou d'expression, je m'adressais directement à tel ou tel membre de l'orchestre.

Ce concert de Berlin demeure dans ma mémoire comme l'une des plus dures épreuves pour mes nerfs et mon endurance. La conscience d'avoir à interpréter cette musique divine, accompagné par un homme que je détestais, me maintint dans un état voisin de la rage folle. J'eusse annulé le concert, si je n'avais été le vrai musicien professionnel que j'étais. Je ne sais comment, étant donné les circonstances, le concert se passa fort bien. Les premières mesures du Beethoven me mirent littéralement en transe ; je les jouai les yeux fermés et me donnai de tout cœur à l'exécution du concerto. C'était dans cette même salle que je l'avais entendu pour la première fois, divinement joué par Eugène d'Albert.

Quoi qu'il en soit, la salle était à demi vide, et la plupart de ceux qui étaient là étaient entrés gratuitement. Les détenteurs de billets gratuits sont d'ordinaire des critiques sévères : les gens ne montrent de l'enthousiasme que s'ils ont dû payer. Ce soir-là, cependant, le public fut très réceptif. J'eus trois rappels pour moi seul. Je tournai le dos à Fitelberg, mais me fis un solide point d'honneur de serrer la main du premier violon et du premier violoncelle pour leur solo dans le concerto de Brahms.

Après le concert, je nourrissais l'espoir secret de revoir des amis des jours anciens, mais personne ne se montra. Ainsi que je le découvris par la suite, Fitelberg avait donné l'ordre d'interdire à quiconque l'accès des coulisses. Pourtant le professeur Barth était venu. Je reçus une lettre de lui, que le directeur du Philharmonique me fit suivre à Varsovie. Il s'adressait à moi en m'appelant : « Cher Monsieur Rubinstein... » J'ai perdu cette lettre pendant la Première Guerre mondiale, mais je me souviens encore de ce qu'il écrivait. Il avait beaucoup aimé le premier et le second mouvement du Beethoven, mais avait trouvé le reste « raté ».

[404]

Il avait été impressionné par ma « puissance » et « mon énergie rythmique » dans le Brahms, mais: « Vous devriez faire plus attention aux détails et moins utiliser la pédale », disait-il. Je fus touché par le grand effort moral qu'il avait dû lui en coûter pour m'écrire, et décidai de lui faire une visite à mon retour à Berlin.

Quant aux critiques, ils trouvèrent plus à louer qu'à blâmer. L'un dans l'autre, ce ne fut pas un grand succès, mais ce fut « honorable ».

Après un agréable réveillon de Noël chez Pauline Narbut, en compagnie de Pola, de Fiszer et de quelques autres amis de Pauline, et une nuit agitée pour le Premier de l'An, avec Paul, Jaroszynski, les deux frères Moszkowski (je reparlerai d'eux) et leurs fiancées, je fus prêt à affronter les préparatifs de Krakow et de Lwow. M. Dropiowski m'assurait que les deux villes se passionnaient pour ma venue. Lwow m'intéressait tout particulièrement.

L'année 1910 marquait le centenaire de la naissance de Chopin. Lwow se proposait d'inaugurer les célébrations par un récital Chopin, en gala à l'Opéra. Deux pianistes devaient se partager le programme: Ignaz Friedman, le virtuose polonais bien connu, et moi-même. Friedman devait se charger de la première partie, y compris la sonate dite de la *Marche Funèbre*, et moi, de la seconde, avec la Sonate en si mineur. En milieu de programme, nous devons joindre nos forces dans le Rondo pour deux pianos. Combinaison très originale, même si elle avait un peu l'air de nous mettre en concurrence.

A ma surprise, la salle était presque entièrement louée pour le concert de Krakow - événement rare dans cette ville. Ce fut un tel triomphe, du commencement jusqu'à la fin, que les gens refusèrent de partir et que je dus jouer quatre « bis ». Et que l'on juge de ma satisfaction en apprenant que le prince Ladislas Lubomirski était présent dans l'assistance, particulièrement dans des circonstances aussi brillantes. Il vint me voir dans les coulisses, rayonnant de fierté et sincèrement ému par mon jeu.

- Bravo, bravissimo, pan Arturze! s'exclama-t-il. Quelle chance que je sois à Krakow en ce moment ! Venez déjeuner demain ; je voudrais discuter beaucoup de choses avec vous.

Je n'aurais pu rêver mieux.

Le prince vivait en famille à Rajcza, son vaste domaine de Galicie ; mais il passait la plupart de son temps à Vienne, où il faisait courir durant la saison.

[405]

La famille Lubomirski se trouvait à Krakow pour le Carnaval, d'où la présence du prince à mon concert. Le déjeuner prit place dans son grand appartement du centre de la ville. La princesse, Viennoise bien née et grande femme au coeur tendre, me présenta à ses quatre enfants, deux garçons et deux filles, tous encore adolescents et formant un quatuor charmant de simplicité et de gaieté. Pendant tout le repas, le prince, en s'adressant à moi, se donna avec ravissement de grands airs d'imprésario :

- Et comment était Berlin ? Quelles sont les prochaines villes ? Quand devez-vous jouer à Vienne ?

Je répondais évasivement, sans m'engager, attendant le bon moment pour dire ce que j'avais à dire.

- A propos, poursuivit-il, la comtesse Betka. Potocka m'a téléphoné. Elle aimerait que vous jouiez dans son palais de Lwow, la veille de votre concert. Je lui ai promis une réponse pour cet après-midi.

- Décidez pour moi, prince, je vous prie ; il en sera selon votre désir, répondez-je.

(Je m'adressais à lui en usant de la troisième personne ; autrement dit, le texte exact de ma réponse serait : « Si le prince veut avoir la bonté de décider pour moi, il en sera fait selon son gracieux désir. »

Après le déjeuner, il m'entraîna dans son bureau, saisit le téléphone et, ayant obtenu la communication avec Lwow, eut la comtesse au bout du fil. Je me rappelle parfaitement sa conversation :

- Allô, Betka ? Oui, il est ici et il accepte votre invitation à dîner et à jouer pour vos invités... Non, il se moque des présents, c'est de l'argent qu'il veut... Son cachet pour les récitals privés est de trois mille couronnes (six cents dollars d'alors)... Comment ? C'est trop ? Vous pouvez payer dix fois cette somme!... Non, non, non! Il viendra dîner, mais il ne jouera pas.

Sur quoi il reposa violemment le téléphone, furieux, et s'écria :

- Cette femme, avec tout son argent !... Elle possède le plus beau château d'Europe, avec cinquante domestiques en livrée, elle vit comme une reine à Vienne et à Rome, mais elle est trop pingre pour payer un honnête cachet à un artiste! N'importe, je lui ai donné une leçon, hein ?

Et il riait, tout content de lui.

C'était le bon moment pour moi. Calmement, diplomatiquement, je lui racontai toute l'affaire Fitelberg - pas de vaines accusations, rien que les faits.

[406]

Le prince m'écouta en silence, sans montrer la moindre contrariété ni la moindre surprise.

- Je sais depuis toujours que cet homme est un grand égoïste et que rien ne l'empêchera d'obtenir ce qu'il veut. Mais cette fois, je crois que ses intentions étaient sincères.

Ce fut alors que le prince me rapporta, *verbatim*, les paroles à la ligo de Fitelberg, à Varsovie.

- Bref, conclut-il, je l'empêcherai de s'entremettre, pour ce qui vous concerne, et je prendrai en main vos affaires moi-même. Tout d'abord, j'aimerais que vous fassiez des débuts à Vienne en grand style, avec orchestre et chef d'orchestre viennois. Saurez-vous vous y prendre?

C'était facile: mon manager, Dropiowski, m'offrait ses services pour les concerts à l'étranger, et notamment à Vienne où il avait de bonnes introductions. Le prince Ladislas me chargea de prendre les dispositions, lui-même garantissant les dépenses, et Dropiowski eut la chance d'obtenir la meilleure salle de Vienne, la *Musikvereinssaal*, ainsi que l'excellent orchestre Tonkiinstler et son chef, Oscar Nedbal, pour une date en février. Le prince était content.

- J'y serai, déclara-t-il.

La veille de mon départ pour Lwow, les Lubomirski donnèrent un dîner intime en mon honneur. Nous étions dix ou douze à table. L'un des invités était un jeune homme de fort bonne apparence, du type « grand beau brun » par excellence: le comte Alexandre Skrzyński, Polonais de Galicie, et attaché à

l'ambassade d'Autriche auprès du Vatican. Très riche (il était propriétaire de puits de pétrole en Bukovine), intelligent et musicien, il comptait parmi les célibataires les plus populaires d'Europe (c'est la princesse Lubomirski qui me fournit tous ces détails).

Après un exquis dîner, j'ouvris le couvercle du piano et jouai quelques extraits d'opéras wagnériens, à l'enchantement de mes hôtes, et quelques morceaux de Chopin à la satisfaction générale. Le comte Skrzynski était particulièrement impressionné. Il me dit, d'une voix douce et mélodieuse, effaçant les « r » de façon très inhabituelle et charmante :

- C'était *méveilleux!* Vous êtes un *gand artiste*. Il faut absolument que vous veniez à l'ome, vous *fe'ez l'ado'ation* de ces dames.

Le prince bondit en entendant ces mots et s'écria, s'amusant follement de son nouveau rôle de manager:

- *Pan Aleksandrze*, si vous garantissez à Rubinstein cinq mille liras (mille dollars), il est votre homme à Rome!

[407]

- Je ne *se'ai* que *t'op* enchanté de le *fai'e*, répondit le comte. Mais je suis *sû'* qu'il *gagne'a* beaucoup plus *d'a'gent* que cela.

- Peu importe, rétorqua le prince. Tout ce que nous voulons, c'est votre garantie.

- J'en fais *se'ment*, répondit le cher homme, totalement ignorant des affaires de concert. Le *meilleu'* moment *se'ait en ma's*. De *'etou'* à l'ome, je *p'end'ai* les contacts *nécessai'es* et vous *communique ai* les *'ésultats*.

Le prince était tout fier de son marché. J'avais un peu honte.

53

Un petit homme au visage plein de tristesse me saisit par le bras, à ma descente du train en gare de Lwow.

- Mon nom est Türk, c'est moi qui ai la responsabilité de votre concert, m'expliqua-t-il.

Et, sans un sourire, il ajouta :

- Toutes les places sont vendues pour demain.

Il me conduisit en voiture à l'hôtel Georges, où le concierge me remit une lettre contenant un carton d'invitation à dîner au palais Potocki. Ainsi donc, la comtesse Betka m'invitait, après tout ? Ou bien était-ce simplement façon de donner une leçon au prince Lubomirski, en réponse à sa grossièreté ? Je décidai d'accepter pour en avoir le cœur net. Et cette soirée mérite qu'on la décrive.

La comtesse Betka et son mari, le comte Roman Potocki, recevaient leurs invités dans la grande salle de bal. Nous étions soixante à dîner, et une centaine d'autres nous rejoignirent plus tard. La comtesse, tout sourire, me complimenta de mon succès à Krakow et ajouta gracieusement :

- Toute la ville sera à votre concert, demain, et nous sommes tous impatients de vous entendre.

Pas la moindre allusion au prince Ladislav, ni à leur conversation téléphonique.

On dîna par petites tables. J'étais assis entre deux ravissantes jeunes femmes : l'une était une princesse Radziwill et une nièce de l'hôtesse, l'autre, une comtesse Tarnowska et la sœur d'Alexandre Skrzynski.

[408]

Toutes deux me tinrent dans l'enchantement de leur charme polonais et je passai des moments merveilleux. Elles me flattaient de leurs attentions, riaient de mes histoires ; bref, nous devînmes très amis. Quand j'y pense, je me demande encore si elles étaient sincères, ou si ce n'étaient là que comédie et coup bien monté pour m'amener à jouer malgré tout. Quand nous rejoignîmes les autres invités, mes deux adorables compagnes de table m'attaquèrent sans tarder :

- S'il vous plaît, je vous en prie, jouez-nous quelque chose, rien que pour nous, nous mourons d'envie de vous entendre.

Et la jeune princesse Radziwill d'enchaîner:

- Surtout, je vous en supplie, pas un mot à ma tante ; elle serait furieuse contre moi.

Comment résister à deux enchanteresses à la voix de sirène ?

La comtesse Betka accueillit d'un gracieux signe de tête mon offre de jouer. Frappant dans ses mains, elle obtint le silence et annonça :

- *Pan* Rubinstein a la bonté de jouer pour nous. Je vous en prie, prenez tous place autour du piano, approchez vos sièges.

Je jouai trois ou quatre morceaux courts, qui me valurent d'être dûment applaudi et embrassé par mes jeunes séductrices. Les autres prononcèrent quelques phrases d'estime.

- Pouvez-vous venir à notre grand dîner d'avant le concert, demain soir à huit heures ? me demanda la comtesse. Comme vous jouez après l'entracte, il y a tout le temps.

Je répondis poliment que je ne mangeais jamais avant un concert et quittai le palais avec un léger remords, en pensant au prince Lubomirski.

Ignaz Friedman était un pianiste originaire de Krakow, de dix ans mon aîné. Il appartenait à la fameuse école Leschetitzky de virtuoses brillants et élégants, fort en vogue à l'époque. Compagnon gai, spirituel, bon vivant et charmant collègue, il était aussi formidablement fort au poker. Condamné à être comparé à ce favori solidement établi à Lwow, je craignais un peu d'être complètement éclipsé par lui.

Les choses tournèrent de telle sorte que le hasard et quelques circonstances inattendues changèrent tout l'aspect de cette soirée redoutée. Je déjeunai avec Friedman et, plus tard dans l'après-midi, tout habillés, nous nous rendîmes à l'Opéra pour répéter le Rondo pour deux pianos.

[409]

Le concert devait commencer à huit heures trente ; nous eûmes donc amplement le temps de siroter un café et de nous reposer à fond chacun dans notre loge. Comme Friedman s'appêtait à entrer en scène, M. Türk surgit, une expression d'inquiétude sur son visage perpétuellement triste.

- J'ai peur qu'il ne faille attendre quelques minutes, dit-il. La presse a dû se tromper sur l'heure, j'imagine; car, la salle a beau être entièrement louée, pour l'instant elle est encore à demi vide.

Nous attendîmes cinq, puis dix, puis quinze minutes, avant que les gens commencent à entrer au compte-gouttes ; mais la salle était toujours loin d'être pleine. Le public finit par s'agiter et par taper des pieds, et Friedman décida d'entamer le concert. Je n'entendis pas sa partie du programme - j'étais bien trop nerveux. Mais j'entendis de formidables applaudissements après la sonate de la Marche Funèbre. C'était le signal de mon entrée pour le dernier morceau avant l'entracte, le Rondo pour deux pianos. Nous jouâmes ce morceau (qui n'est pas du meilleur Chopin) en l'enlevant avec brio, et l'accueil fut bon.

Après le long entracte, une extraordinaire surprise m'attendait. Quand je reparus sur scène, je remarquai que la salle avait totalement changé d'aspect : elle était bondée. Et ce nouvel auditoire faisait penser à celui que l'on voit aux galas d'ouverture d'un Opéra, plutôt qu'à un public de concert. La fleur du beau monde de Lwow se pressait dans les loges, et les Potocki et leurs invités présidaient, au centre.

Quand on eut baissé les lumières et que le silence complet fut tombé, je sentis passer ce courant très spécial, entre le public et moi, qui m'inspire en pareil cas. Mon succès, ce soir-là, fut l'un des plus importants de ma carrière. A dater de ce jour et jusqu'à la Première Guerre mondiale, Lwow fut la seule grande ville où je pouvais compter sur des salles complètement louées d'avance.

Je me sentais indirectement responsable de l'impardonnable conduite du public à l'égard de Friedman, mais je pouvais deviner la raison de ce manque de courtoisie. Friedman était un pianiste très connu, fréquent visiteur de Lwow, tandis que, en l'occurrence, on m'avait annoncé comme le grand nouveau venu plein de promesses. Les journaux parlaient du prince Lubomirski, de mon succès à Krakow, rapportaient les potins de Varsovie et faisaient allusion à la soirée chez les Potocki. Rien d'étonnant que l'on ait eu envie de me voir et de m'entendre.

[410]

Bref, afin d'avoir le temps de s'habiller, d'achever tranquillement dîner et cigare, les gens avaient décidé de ne se rendre à l'Opéra que pour la seconde moitié du programme. Je m'empresse d'ajouter que Friedman se montra d'une élégance parfaite, en effaçant d'un sourire indulgent tout l'incident.

La comtesse Betka ne m'envoya pas un seul mot de remerciement, ne fit pas la moindre allusion à de l'argent ou à des présents. J'ai connu des aventures identiques, par la suite, en Amérique. Mme W.K. Vanderbilt (« Birdie » pour les intimes), qui m'invitait souvent chez elle, me pria de jouer « professionnellement » (ce fut le mot qu'elle employa) à l'une de ses grandes soirées ; mais elle ne m'a jamais payé. Une de ses parentes, Mme Cornelius Vanderbilt (« Gracie ») fit de même, et plus crûment encore. Elle me demanda quel était mon cachet, sur quoi je l'adressai à mon manager. Cette fois aussi, je jouai ; mais elle n'entra pas en rapport avec moi ensuite, ni ne m'envoya d'argent. Les femmes, ai-je remarqué, ont la main moins large que les hommes, surtout si la fortune ne leur appartient pas.

Pour en revenir à mon histoire, je m'arrêtai à Krakow en rentrant à Varsovie, afin de prendre les dernières dispositions pour mon concert imminent de Vienne. Mon programme était ambitieux : le Quatrième Concerto de Beethoven, le Deuxième de Brahms, et celui de Saint-Saëns en sol mineur.

- Le plus important, dis-je à Dropiowski, est qu'il me faut un bon Bechstein pour le concert. C'est le seul instrument sur lequel je puisse jouer.

Rentré à Varsovie, je me vantai de mes aventures à Krakow et à Lwow, sur quoi Pola me déclara, tout enfiévrée :

- Il faut que je sois avec toi à Vienne. Tant pis si le prince est scandalisé de nous voir ensemble.

C'était merveilleux de l'avoir avec moi.

Nous débarquâmes dans la capitale de l'empire austro-hongrois un samedi matin, de bonne heure. Je m'en souviens, car mon concert et ma seconde répétition avaient lieu le jour suivant, dimanche, la première répétition étant fixée au samedi après-midi.

C'était un matin splendide, froid et venteux, mais où le soleil perçait à travers un ciel bleu-gris. L'air était vivifiant. M. Kugel directeur de la *Musikvereinssaal* et correspondant de M. Dropiowski, nous attendait dans le hall de notre hôtel.

[411]

C'était un homme gentil, d'une politesse suave - le genre d'homme qu'on est incapable de reconnaître la seconde fois où on le voit. Il nous fournit un compte rendu complet de ses préparatifs en vue du concert, en se distribuant abondamment les éloges.

- J'ai fait miracle pour vous obtenir une belle salle, expliqua-t-il. Le dimanche est un mauvais jour pour un concert, et même pour la critique ; mais ma publicité les forcera à venir. Votre seconde répétition est prévue pour demain matin, neuf heures, avec le chef d'orchestre en second, car M. Nedbal est invité à diriger un concert à l'étranger.

Devant ma déception, il se hâta d'ajouter :

- Ne vous inquiétez pas ; je suis là et j'ai veillé à ce que tout soit en ordre.

Après son départ, j'emmenai Pola faire un tour en ville.

En ce temps-là, Vienne était encore la Vienne de Haydn, de Mozart, de Beethoven, de Schubert et de ces génies plus récents : Brahms et Bruckner. Les valse de Johann Strauss flottaient toujours dans l'air, et les successeurs de ce compositeur, Lehar et Falla, étaient les coqueluches de la ville. Le vieil empereur François-Joseph continuait à régner en monarque absolu sur son vaste empire et à être l'idole des citoyens. La ville grouillait de Tchèques, de Polonais, de Hongrois, de Croates, d'Italiens ; les grandes familles de Bohême (la Tchécoslovaquie d'aujourd'hui), de Hongrie et de Pologne y avaient de magnifiques palais, dont certains étaient les fleurons de la capitale.

Nous prîmes un fiacre pour notre tour de ville. Le cocher, très chic dans son manteau court doublé de fourrure, chapeau melon, œillet à la boutonnière, nous charma par la douceur de son accent viennois et par son ardeur à nous montrer et à nous détailler les beautés de la ville.

Nous achetâmes des fleurs, avant de nous rendre au cimetière pour rendre hommage aux gloires de la musique. Un guide nous conduisit jusqu'à l'emplacement fameux de l'endroit, et là, dans un recueillement religieux, nous

restâmes un long moment, retenant notre souffle, parmi les tombes de Haydn et de Beethoven, de Schubert et de Brahms, et même de Hugo Wolf et de Johann Strauss. Il y avait aussi la tombe de Mozart, mais ce n'était qu'un symbole - ces Viennois sans cœur avaient permis qu'on l'enterrât dans la fosse commune. Nous étions incapables de prononcer un mot, tant nous débordions d'émotion, de gratitude et d'amour pour ces génies immortels. Sur le chemin du retour, je jurai secrètement de faire de mon mieux pour ne pas les décevoir avec mon concert.

[412]

Cet après-midi-là, dans la salle, le jeune chef d'orchestre, dont j'ai oublié le nom, vint me chercher dans ma loge pour me conduire sur scène et me présenter, en quelques mots pleins de gentillesse, aux musiciens déjà assemblés. Je le remerciai et dis aux musiciens tout l'honneur que c'était pour moi, de jouer avec eux dans cette même salle qui avait vu Brahms jouer lui aussi et diriger l'orchestre. Ils répondirent par un accueil chaleureux, frappant de l'archet le dos de leurs instruments. Mais quand je soulevai le couvercle de mon piano, je découvris à ma consternation qu'il s'agissait d'un Bösendorfer, de fabrication viennoise, et non du Bechstein que j'attendais. Lorsque je protestai, le directeur m'assura que tous ses efforts pour complaire à mon désir avaient été vains. J'étais horriblement ennuyé et je dis :

- Mais c'est absurde ! Les Bechstein m'ont toujours fourni un piano. J'y veillerai moi-même, après la répétition.

Pour l'heure, la seule solution était de jouer sur cet instrument viennois. Et il se révéla, ma foi, excellent.

Ma répétition marcha bien ; l'orchestre jouait avec un plaisir manifeste et son chef était évidemment très bon accompagnateur: en moins de trois heures, nous en avons terminé.

A peine était-ce fini que je me précipitai au magasin Bechstein, pour arriver avant la fermeture. Par chance, il était encore ouvert. Deux employés s'affairaient dans la boutique ; je demandai à voir le directeur. Au bout d'un moment, un grand et fort gaillard entra, l'air du Prussien type, visage rond et dur portant la cicatrice caractéristique de cette barbare coutume germanique : les duels entre étudiants.

- Que puis-je faire pour vous ? s'enquit-il, avec une impatience visible, à cause de l'heure tardive.

Je lui expliquai en deux mots mon affaire.

- Je n'ai pas reçu d'instructions de Berlin à ce sujet, me répondit-il froidement. Avez-vous une lettre de M. Bechstein à mon intention ?

- Non, répliquai-je, un peu irrité. Je n'ai jamais eu besoin de lettre. Les Bechstein et leurs agents ont toujours été ravis de me rendre service.

- C'est possible, rétorqua-t-il. Mais ici, nous avons besoin d'instructions formelles de Berlin.

La rage me prit.

- Eh bien ! on entendra parler de cette histoire à Berlin, dis-je sèchement. Votre attitude est scandaleuse.

[413]

Votre propre intérêt est qu'on se serve de vos pianos dans les concerts de cette importance et dans une salle aussi fameuse que la Musik-vereinssaal. Pour vous dire la vérité, je ne suis pas du tout mécontent de devoir employer un Bösendorfer; c'est un bel instrument.

Et je sortis, claquant la porte derrière moi.

A l'hôtel, Pola m'attendait pour aller dîner en ville. Elle rit de ma rencontre avec l'affreux Prussien.

- Tu lui as certainement donné une leçon, me dit-elle. Mais es-tu vraiment satisfait de ton piano ?

Je la rassurai, puis demandai :

- Il n'y a pas eu de message du prince Lubomirski ?

- Non. Rien jusqu'ici.

En secret, j'étais un peu inquiet. A Krakow, le prince m'avait promis de venir à ce concert, et j'étais sans nouvelles de lui, depuis. Je téléphonai à l'hôtel Sacher, où le concierge me fit cette réponse équivoque :

- Le prince est parti.

Ce qui pouvait signifier : de la ville comme de l'hôtel. Je ne rappelai pas. J'ai horreur d'importuner mon monde.

Le dimanche matin, la répétition fut des plus satisfaisantes, et la sonorité du piano semblait toujours aussi excellente.

Juste avant le concert, il y eut un léger contretemps. Comme j'arrivais à l'entrée des artistes, à huit heures moins vingt (à Vienne, les concerts commencent à huit heures) pour me donner le temps de me réchauffer les mains, de me brosser, de rectifier ma cravate et de me peigner un peu, le directeur, en pleine panique, m'empoigna par le bras, s'empara de mon chapeau et de mon manteau et me poussa vers la scène en criant :

- Vite, vite, vous êtes en retard ! Voilà dix minutes que le public attend !

Les concerts du dimanche commençaient une demi-heure plus tôt, et personne ne s'était soucié de m'en informer.

L'accueil du public fut tiède, et les musiciens de l'orchestre me jetaient des coups d'œil donnant à entendre que j'avais dû m'amuser en compagnie d'une femme et oublier complètement notre concert.

Tout cela prit fin dès le majestueux début du concerto de Beethoven en sol majeur. La salle remplie de souvenirs grandioses et l'émotion de ma visite au cimetière m'inspiraient. L'orchestre et son chef étaient en parfaite harmonie avec moi. A la fin, les applaudissements furent spontanés, et ceux-là sont les seuls vrais. Après un bref entracte, nous attaquâmes le Brahms.

[414]

Là, j'étais dans mon élément. Depuis la première fois où je l'avais entendu, je considérais que c'était mon concerto. Ce soir-là, j'avais le sentiment que Brahms était dans l'assistance et que je jouais pour lui seul. Nous reçûmes une ovation. Je saluai je ne sais combien de fois avec le chef, le premier violon et le premier violoncelle, qui avait joué magnifiquement son grand solo.

Pendant l'entracte, dans les coulisses, je remarquai un très vieux monsieur en manteau de fourrure court, cache-nez autour du cou et chapeau sur la tête. Il s'avança lentement vers moi, légèrement voûté, et se présenta :

- Mon nom est Ludwig Bösendorfer. J'ai quatre-vingt-six ans et ne sors plus le soir. Mais il fallait absolument que je voie et que j'entende ce jeune

Rubinstein qui refusait de jouer sur un de mes pianos, alors que le grand Anton Rubinstein préférait mes instruments à tous autres.

J'étais rouge de honte à la pensée d'avoir blessé les sentiments de cet excellent vieux monsieur, et ce, d'autant plus que son piano avait puissamment contribué à mon succès. Je voulus me lancer dans des explications, mais il m'interrompit d'une légère tape sur l'épaule.

- Ne le prenez pas tant à cœur, jeune homme, me dit-il. Je sais parfaitement à quoi m'en tenir et je suis très heureux que vous ayez découvert mes instruments. Venez me voir demain à midi à mon magasin ; j'ai deux ou trois idées susceptibles de vous intéresser.

Je le remerciai, et il s'en alla à petits pas vers la sortie.

Le Saint-Saëns fit son devoir : énorme ovation, accompagnée de cris dans la salle et d'un bis. Pola me rejoignit, les larmes aux yeux. C'était une magnifique soirée pour nous, avec une seule dissonance : l'absence du prince Lubomirski. Pas un mot, pas le moindre signe. Était-ce Fitelberg une fois de plus ? Ou avais-je fait quelque chose de travers ? Pola voulait à tout prix que sa présence à Vienne en fût la cause, mais j'étais sûr que le prince ne s'en fût pas formalisé - cela ne lui eût pas ressemblé. Pola décida pourtant de regagner Varsovie le lendemain, ayant le sentiment qu'elle m'était une gêne.

[415]

54

M. Ludwig Bösendorfer me reçut dans son bureau personnel, dans son grand magasin de la Herrengasse.

- Asseyez-vous tout près de moi ; j'entends moins bien qu'autrefois, me dit-il. Voyez-vous, la fabrique ne m'appartient plus ; je l'ai vendue à mon ami Hutterstrasser, qui est plus jeune et qui est un excellent homme d'affaires. Mais j'ai gardé ma salle de concert, la Bösendorfer Saal. Pouvez-vous prolonger votre séjour d'une semaine ?

- Ma foi, oui, je pense, dis-je.

- Eh bien, alors, jeune homme, j'ai l'intention de vous faire connaître de la bonne façon au public viennois. Ma salle est prise pour toute la saison ; mais je peux remettre un chanteur jusqu'à l'automne prochain et vous donner, à vous, sa date : vendredi prochain, pour un récital. J'aimerais en faire une chose exceptionnelle. J'enverrai des invitations personnelles à tout ce qui compte dans les cercles artistiques de Vienne, et naturellement à tous les musiciens. Cette idée vous plaît-elle ?

J'étais si ému par la gentillesse de ce vieil homme que je pus tout juste faire oui de la tête. Il sourit.

- Voyez-vous, mon petit, dit-il, si je fais cela, c'est simplement parce que, sous vos doigts, mon piano avait des sonorités très belles.

Je me précipitai jusqu'à l'hôtel pour raconter la chose à Pola. La réception avait un message téléphonique pour moi : « Le prince Lubomirski invite M. Rubinstein à souper, ce soir, à l'hôtel Sacher, dix heures et tenue de ville. »

Enfin j'étais soulagé. Il n'y avait pas eu d'intrigues de Fitelberg. L'absence du prince n'en restait pas moins une énigme.

Pola partit tard dans l'après-midi. Cela me faisait mal de la voir me quitter, mais je sentais qu'elle avait raison.

Au vieil hôtel Sacher, le plus chic de Vienne, on me conduisit à un cabinet particulier, où je trouvai le prince et deux invités assis à une table dressée pour le souper.

- *Pan Arturze*, je suis heureux de vous revoir, me dit-il d'un ton jovial, mais avec un soupçon de gêne.

[416]

Il me présenta à ses compagnons, un homme gros et rougeaud (« Il a les meilleurs chevaux de courses d'Autriche »), et une très jolie jeune femme, qu'il prénomma « *Rosi* ». Puis il sonna le maître d'hôtel.

- Vous pouvez servir maintenant et mettre le champagne à la glace.

Ensuite, éclatant soudain de rire, il reprit :

- Croyez-moi si vous le voulez, *pan Arturze* ; mais, depuis deux semaines, j'avais des billets pour votre concert dans ma poche, et comme un imbécile j'avais oublié que c'était hier, ha, ha, ha !

Je ne ris pas, ne souris pas, mais dis :

- Votre absence m'a beaucoup attristé. Mon concert d'hier soir était un hommage à tout ce que vous avez fait pour moi.

Il reprit aussitôt son sérieux.

- Je sais bien, je sais bien, et je suis moi-même plein de regrets. Je mourais d'impatience d'y assister. Allons, racontez-moi comment cela s'est passé.

Ce que je lui dis du concert et du projet de *Bösendorfer* l'enchantait.

- Quand je vous disais que Vienne est l'endroit rêvé pour vous ! s'écria-t-il.

Cependant, le garçon servait le caviar et le Champagne. Le prince leva son verre :

- A votre succès en ce monde ! Embrassez-le, *Rosi* !

Rosi s'exécuta.

Mon bref séjour à Vienne se passa agréablement. Les matins étaient consacrés à l'étude de mon programme, en vue du concert imminent. *Bösendorfer* avait mis à ma disposition une salle spéciale de son magasin. Puis, léger déjeuner à l'*Opernkeller*, consistant essentiellement en cette fameuse spécialité, le *Wiener Wurstel*, accompagné de moutarde et de pommes de terre froides en salade, et suivi d'un café et d'une pâtisserie, dans l'un des vieux cafés où l'on vous montre la table sur laquelle *Schubert* écrivit, ou n'écrivit pas, certains de ses *lieder*. L'après-midi, je visitais le grand musée d'art impérial, ou l'une ou l'autre des magnifiques collections privées, celle des *Liechtenstein*, des *Harrach* ou des *Czernin*. Ensuite, il était temps d'aller au théâtre. J'eus la chance de voir ainsi le grand acteur comique *Max Pallenberg*, une opérette de *Lehar* et une ou deux pièces remarquables.

[417]

A la sortie, chaque soir, le prince *Ladislas* m'attendait dans son cabinet particulier du *Sacher*, désormais familier. *Rosi* était toujours présente avec, parfois, l'un ou l'autre des turfistes du prince. Aux murs du cabinet, pendaient bon nombre de gravures de chevaux célèbres et de scènes de chasse.

Le prince ne savait comment me combler. Ces soupers étaient de véritables orgies gastronomiques. Chaque fois, c'étaient caviar et Champagne, suivis d'une spécialité viennoise et de l'inévitable *Sacher Torte*. *Dame Sacher*,

la célébrité mondiale qui dirigeait l'hôtel et le restaurant de sa main de fer, venait souvent voir si tout était à notre goût.

Un soir, à l'un de ces soupers, le prince me dit :

- J'ai arrangé pour vous un concert à Berlin. Cette fois, vous jouerez seul, à la *Beethoven Saal*. Je veux que vous montriez au public berlinois ce que vous savez faire.

De fait, il s'était mis de lui-même en rapport avec l'agence Hermann Wolff, et il était tout heureux d'avoir réussi à m'accorder cette nouvelle chance, après mes pénibles aventures avec Fitelberg.

Un ou deux jours plus tard, il me téléphona au magasin Bösendorfer:

- Venez immédiatement au Sacher. J'ai reçu un télégramme de Skrzynski.

En moins de dix minutes, j'étais à l'hôtel. Vêtu d'un peignoir de bain, le prince me reçut dans sa chambre à coucher.

- Dites-moi ce que vous en pensez.

Il me tendait le télégramme, dont je me rappelle encore aujourd'hui le texte mot à mot: «*Organisateurs de concerts refusent engager Rubinstein sous prétexte il est inconnu en Italie stop - s'il a toujours intention venir Rome prière fixer date arrivée tiendrai naturellement ma promesse salutations S. »*

Un peu consterné, je dis:

- Cela ne me surprend pas ; je m'y attendais, dès l'instant où l'idée a pris corps à Krakow. Naturellement, il est hors de question que j'aille à Rome.

- Sottises ! s'écria le prince. Au contraire, vous devez y aller. J'insiste. Rien ne vous empêche de donner un concert à Rome sans l'aide de personne. Et ne vous inquiétez pas au sujet de Skrzynski; il est riche et sera enchanté de vous avoir là-bas. Je vous fais prendre un billet pour la semaine prochaine et je l'avertis de votre arrivée par télégramme.

Et sans attendre mon accord, il me congédia:

[418]

- Il faut que je m'habille maintenant. Ne soyez pas en retard pour le souper.

Je le quittai, mal à l'aise, mais, quand même très excité à la perspective de voir Rome.

Mon récital à la Bösendorfer Saal tourna finalement au gala. L'élite de la capitale répondit en masse à l'invitation de M. Bösendorfer et bon nombre de musiciens très connus étaient présents. Le professeur Leschetitzky vint, avec sa femme polonaise - la cinquième; le pianiste Moriz Rosenthal, de renommée mondiale, le non moins célèbre Emil Sauer, le violoniste Arnold Rosé (du quatuor du même nom), Franz Schalk, principal chef d'orchestre de l'Opéra de Vienne, était assis dans les premiers rangs, avec les critiques les plus importants. La colonie polonaise, y compris deux ministres d'Etat, était largement représentée, et le prince Ladislas avait amené la princesse Maria Lubomirska, ses filles et ses parentes.

On l'imaginera sans peine : j'étais horriblement nerveux, face à une assistance aussi intimidante. Toutefois, l'acoustique idéale de la salle et mon piano vraiment merveilleux me donnèrent du cœur, de même que la présence de tant de musiciens finit par me stimuler. Seule gêne : le professeur Leschetitzky qui, durant tout le concert, garda braqué une énorme paire de jumelles sur mes doigts. En résumé, je jouai fort bien et l'on m'applaudit

beaucoup et chaleureusement. Mes «bis» soulevèrent des cris d'approbation, genre de démonstrations rare de La part d'un public d'invités. Beaucoup de gens vinrent me complimenter dans les coulisses, entre autres Rosenthal, fameux pour son esprit et sa méchante langue. A ma surprise, il n'eut pour moi que des mots de bonté et d'encouragement.

Le vieux M. Bösendorfer n'était pas là et me manqua ; mais c'était une heure trop tardive pour lui. Il m'avait fait parvenir, d'ailleurs, un message plein de chaleur.

Le prince Ladislas donna un souper en mon honneur, avec la princesse Maria et ses filles et quelques autres invités distingués. Rosi n'en était pas.

J'avais pris pied à Vienne. La critique débordait d'éloges et l'on commençait à faire attention à moi. Chose infiniment plus importante : deux directeurs me firent des offres pour la saison suivante. A notre souper d'adieu, le prince me remit un billet aller et retour en première classe, pour Rome, avec une place de single.

[419]

J'écrivis une longue lettre à Pola pour lui raconter toutes ces nouvelles remarquables et la supplier de se rendre à Berlin lors de mon récital, à la fin de mars. C'était une longue séparation. Pola me manquait beaucoup.

55

Voyager en *single*, à bord d'un train de luxe, pour la première fois, était une expérience voluptueuse. Je me sentais trop bien, trop heureux ; j'étais incapable de fermer les yeux. C'était sans doute dû à l'émotion que faisait naître en moi la pensée de Rome. Le long voyage fut une joie continue. Les haltes à Venise, Bologne, Florence me faisaient chaque fois battre le cœur ; le seul nom de ces villes résonnait comme une musique à mes oreilles.

Avant d'arriver à Rome, l'inquiétude me prit. Comment le comte Skrzynski allait-il m'accueillir? Tenterait-il de se débarrasser de moi en me donnant de l'argent et me renvoyant immédiatement ? (Je ne m'étais jamais senti très à l'aise dans toute cette histoire ; je restais sous l'impression que le prince avait abusé de la candeur du comte et que, malgré moi, je me trouvais associé à une transaction douteuse.)

En même temps que le train s'arrêtait, je m'efforçais de me préparer à toute éventualité. Comme je mettais le pied sur le quai, j'aperçus le comte Skrzynski qui m'attendait, tout sourire.

J'épargnerai au lecteur sa façon de moduler les « r ».

- Quelle merveille, que vous ayez décidé de venir en dépit de ces imbéciles qui ignorent tout de vous ! me dit-il, en me prenant par le bras. J'ai veillé à ce que vous descendiez à l'Excelsior ; le Grand Hôtel, où je loge, est bourré pour toute la saison.

Pendant le trajet, il me fit part de ses plans.

- J'ai organisé pour vous un concert dans la salle de bal du Grand Hôtel, après-demain. Ne craignez rien, c'est un très beau cadre ; la salle sert souvent à des conférences et à des concerts. Vous jouerez devant l'assistance la plus choisie. J'ai invité le Tout-Rome. Avant votre récital, je donnerai un dîner de vingt personnes, parmi lesquelles quatre ambassadeurs et leurs épouses. Que vous en semble?

[420]

- Je trouve que c'est admirable de votre part de prendre toute cette peine, répondis-je sans grande conviction.

Toute l'idée me rappelait l'initiative de Bösendorfer moins la présence de musiciens. Comme je l'interrogeais à ce propos, il me dit :

- A Rome, qui dit musique dit opéra. C'est pourquoi je n'ai pu trouver personne capable de vous organiser un concert public. Cependant, il existe un homme, le comte San Martino, qui est le président de l'Académie de Santa Cecilia; il a rassemblé un bon orchestre symphonique et fait construire une salle splendide, au-dessus du mausolée de l'empereur romain Auguste. C'est avec lui que je suis entré en rapport ; et il m'a répondu qu'il n'avait pas de date possible pour vous et que, n'importe comment, il n'était pas prêt à engager un artiste totalement inconnu. Mais il vous connaîtra après vous avoir entendu demain. Je l'ai invité au dîner et au concert à la fois.

Nous arrivions à l'hôtel. Dans le hall, il me recommanda à la réception, m'invita à dîner et s'en fut.

Dans ma jolie chambre avec salle de bains, je défis mes bagages et me hâtai de sortir mon Baedeker italien, pour y étudier attentivement les sites marqués de quatre étoiles, que je désirais visiter en premier dans la Ville éternelle. Je m'y appliquai aussi méticuleusement qu'un érudit allemand.

Je consacrai cette première journée aux ruines de l'ancien Empire romain. Un fiacre me conduisit au Forum Bomanum, et tout mon amour de l'histoire se réveilla. J'explorai tout, sans omettre une seule pierre, et j'eus la fierté de pouvoir déchiffrer quelques inscriptions latines. L'arc de triomphe érigé en l'honneur de Titus, en commémoration de sa victoire sur les Hébreux et de la destruction du temple de Salomon, m'inspira du chagrin. Après avoir rapidement mangé un morceau dans une trattoria, je poursuivis mon pèlerinage à travers le passé glorieux de Rome. Dans l'immense et terrifiant Colisée, j'imaginai les cruels combats de gladiateurs et les premiers chrétiens livrés aux lions. Le temple de Vesta, la Via Appia Antica, les Catacombes, avec les tombes des martyrs, me rappelaient les leçons d'Altmann - soudain il me manquait.

J'étais si bien pris sous le charme de la ville que je faillis en oublier le dîner. Je me dépêchai de faire un brin de toilette et de me changer et fus à l'heure au Grand Hôtel. Prévenu dans son appartement, le comte Skrzyński descendit et m'entraîna aussitôt vers la salle à manger.

[421]

Au cours de notre long dîner tête à tête, il me montra la liste de ses invités au concert - masse impressionnante de titres aristocratiques, allant du duc au baron: le genre de foule le plus « improbable », pour un concert, que l'on puisse imaginer. Il m'esquissa aussi un tableau de la situation politique, sociale et artistique en Italie. C'était une fort brillante analyse, dans la bouche d'un homme remarquablement intelligent (il devint, après la Première Guerre mondiale, ministre des Affaires étrangères de la Pologne libérée). Ses préparatifs en vue de sa réception et du concert témoignaient d'une efficacité toute professionnelle.

- L'acoustique est parfaite, me dit-il en me faisant visiter la salle. Et voici l'adresse de Mme Bretschneider, l'agent des Bechstein à Rome. Elle s'occupera de votre piano et se tiendra à votre service.

J'avais le moral considérablement remonté en regagnant à pied mon hôtel de la Via Veneto. Sans doute cela amusera-t-il le lecteur de savoir que cette Via Veneto - si fameuse aujourd'hui en tant que rendez-vous de la *dolce vita* et du monde du cinéma, avec ses terrasses de cafés bondées, de l'Excelsior jusqu'aux grilles du Pincio - était en ce temps-là une rue tranquille et distinguée, ayant pour centre le palazzo Margherita, résidence de la reine mère.

Tôt le lendemain matin, je me rendis à l'adresse de la Via Condotti où se tenait le représentant des Bechstein, pour m'occuper du piano. Mme Bretschneider, une charmante vieille dame, me fit voir l'instrument, qui était en bonne condition, et me promit de m'envoyer le meilleur accordeur de la ville. Quel contraste avec mon Prussien de Vienne!

Le temps de boire un café au Café Greco, vieux de quatre ou cinq siècles et où Byron et Shelley, Chateaubriand et Stendhal, Mickiewicz et Stowacki avaient chacun leur table, et je courus visiter le Vatican.

Impossible de passer sous silence la profonde émotion que j'éprouvai en voyant, pour la première fois, le chef-d'œuvre de Michel-Ange : les fresques du plafond de la Sixtine. Allongé par terre, je contemplai longtemps en silence cette œuvre monumentale, m'émerveillant de sa conception et de son exécution. Les admirables peintures de Botticelli, de Ghirlandajo et d'autres, accrochées aux murs de la chapelle, sont écrasées à mes yeux par le génie de Michel-Ange ; cependant, les fresques et les loges de Raphaël, ce Mozart de la peinture, m'enchantèrent par leur simplicité et la tendresse des expressions.

[422]

Un peu plus tard dans l'après-midi, au Museo delle Terme, je vis une grandiose collection de sculptures. Le monotone alignement des bustes d'empereurs romains commençait à me lasser, quand je remarquai, dans une niche, une merveilleuse statue d'une Vénus Callipyge, récemment découverte en Cyrénaïque. La croupe était d'une telle perfection que je ne pus m'empêcher de caresser doucement les fesses de marbre, comme si elles avaient été vivantes.

Le soir, après le dîner, je me rendis à un spectacle de variétés, au Salone Margherita. La grande attraction était le populaire chanteur napolitain Pasquariello. La salle était pleine. Ce qui me frappa surtout, c'était le comportement d'un bon nombre d'hommes. Tout le temps que durèrent les premiers numéros, ils restèrent assis, chapeau sur la tête, parcourant d'énormes journaux du soir, sans prêter la moindre attention à ce qui se passait sur scène ; mais, dès l'instant où Pasquariello parut, les chapeaux furent escamotés, les journaux aussi, et les mêmes personnages se transformèrent soudain en le public le plus bruyant et le plus enthousiaste que j'aie jamais connu. Et j'étais moi-même parmi les plus bruyants. La voix chaude et les jolies chansons de Pasquariello m'enchantèrent. Je me souviens encore de deux d'entre elles, et il m'arrive, quand je suis seul, de les jouer nostalgiquement.

Le concert, ou mieux, la soirée, fut un triomphe pour le comte Skrzynski. Son savoir-faire en fit la sorte d'événement dont on parle encore longtemps après. Le dîner, me dit-on, avait été superbe ; je n'y étais pas, mon habitude étant de ne pas prendre de repas avant de jouer.

Lorsque, ensuite, les invités commencèrent à pénétrer dans la grande salle de bal, ce ne furent que « ah ! » et « oh ! » d'admiration devant ce qu'il avait tiré de cet endroit banal. L'arrangement des bouquets et la façon dont avaient été disposés les sièges rouge et or changeaient la grande salle en élégant salon. L'auditoire était assis non pas en rangs stricts comme au concert, mais autour de moi, en groupes sans cérémonie. Jamais je n'avais joué dans de meilleures conditions.

[423]

Les plus grands noms d'Italie étaient présents. Rome était représentée par les princes Colonna, Doria, Aldobrandini, Buoncompagni, Rospigliosi, parmi bien d'autres. De Venise, étaient venues la belle comtesse Annina Morosini et ses deux adorables sœurs : la princesse Potenziani et la comtesse Arri-vabene. Le duc et la duchesse Trabia représentaient l'élite de la Sicile.

En Italie, plus que partout ailleurs, la société titrée demeurait le facteur prédominant dans la vie d'un artiste.

Je jouai sans arrêt, pendant plus d'une heure. La toccata de Bach reçut de timides applaudissements. Le vrai succès vint avec Chopin, et le dernier morceau, la paraphrase de Liszt sur le *Liebestod de Tristan et Isolde*, fut acclamé. Skrzynski me présenta à beaucoup de gens, qui me complimentèrent, et je reçus plusieurs invitations. Le comte San Martino exprima le vœu de m'avoir comme soliste, lors d'un de ses concerts symphoniques à l'Augusteo.

- Il n'a pas manqué de découvrir qui vous étiez, n'est-ce pas ? dit Skrzynski, avec une lueur de malice dans l'œil, quand je lui en fis part. Pas plus tard que demain, je lui rappellerai son offre et ne lui permettrai pas de se défilier.

Cette belle soirée eut une autre conséquence, plus immédiate. La marquise Rudini, belle et riche jeune femme, m'invita à donner un concert pour sa pendaison de crémaillère. Elle avait loué toute une aile de l'immense palazzo Barberini, qui comptait une grande chapelle vide, idéale pour un concert, estimait-elle. Skrzynski, qu'elle consulta sur mon cachet, se hâta de demander deux mille lires (quatre cents dollars de 1910), ce qu'elle accepta d'enthousiasme.

Du jour au lendemain, j'étais devenu très populaire à Rome.

Les quelques jours qui précédèrent la réception Rudini furent une série de mondantés : déjeuners par-ci, dîners par-là, thés entre les deux - tel était mon programme quotidien. Je me demande encore comment je parvins à continuer ma visite de la ville et à travailler un peu chez Mme Bretschneider.

Le comte Skrzynski était ravi de m'avoir obtenu une date pour mes débuts à l'Augusteo, au cours de la saison d'hiver.

- Ces espèces de ladres, me dit-il, se refusent à payer plus de six cents lires, ce qui couvre à peine vos frais de voyage. Toutefois, je vous conseille d'accepter, à cause de l'importance de la chose. Mais quel dommage que Luisa ne soit pas à Rome !

- Qui est Luisa ? m'enquis-je.

- La marquise Casati, répondit-il. La femme la plus intéressante et la plus charmante de la ville. Mon seul espoir est qu'elle ne tardera pas à rentrer.

[424]

Une invitation de l'ambassade des Etats-Unis me prouva que l'ambassadeur n'était autre que le M. Leishmann que j'avais connu à Paris. Sa femme et lui me reçurent comme un vieil ami. Leur fille, la comtesse de Gontaut Biron, me donna des nouvelles d'Armand, que je n'avais pas vu depuis longtemps. Mme Leishmann me pria de me considérer comme chez moi à l'ambassade.

La pendaison de crémaillère de la marquise Rudini fut une magnificence, le clou de la saison. Une suite de cinq ou six pièces de réception en enfilade, aux murs et aux plafonds couverts d'admirables fresques, menait à la chapelle transformée en salle de concert, avec estrade et rangées de sièges. Hormis quoi, pour seule décoration, de belles tapisseries.

Une brillante assistance pénétra dans la chapelle, en lente procession, et prit place. De ma vie je n'ai vu foule plus élégante. Les invités de Skrzynski, de nouveau présents, ne représentaient pas le tiers de l'assemblée.

Je jouai un programme complet de récital, annonçant chaque morceau au fur et à mesure. Et cet auditoire de luxe écouta attentivement et me donna tout son cœur, témoignant d'un amour inné de la musique, trait italien par excellence, et constatation qui me remplit de bonheur.

On me fit une ovation, après ma sonate de Beethoven ; les morceaux de Schumann, de Chopin et de Liszt qui suivirent arrachèrent des salves d'applaudissements, dans un enthousiasme croissant.

Après le concert, un souper debout fut servi dans trois des pièces. Dora Rudini, notre belle hôtesse au visage pâle et aux cheveux sombres, rayonnait. Elle me présenta à nombre de personnalités intéressantes, entre autres le maestro Sgambati, ce pianiste et compositeur fameux à qui Liszt et Wagner avaient donné leur amitié, et Modest Tchaïkovski, frère du compositeur russe. Ces deux personnages me fascinèrent et parurent en retour m'aimer bien. Nous restâmes tard dans la nuit, Tchaïkovski me parlant de la musique russe et de son frère, et Sgambati racontant d'amusantes anecdotes sur Liszt et Wagner. Dans l'ensemble, ce fut une date mémorable, et pleine d'importance, dans mon existence.

[425]

57

Dans mon courrier du lendemain matin, je trouvai mon cachet pour la soirée Rudini. A peine en possession de cet argent, je décidai d'aller à Naples: mon Baedeker me brûlait les doigts. « Voir Naples et mourir », dit-on. Je le paraphrasai en : « Meurs si tu ne vois pas Naples ». Quand j'y fis allusion devant Skrzynski, à déjeuner, il me dit en riant :

- Pourquoi cette hâte de tout voir d'un coup ? Vous aurez bien le temps de visiter tranquillement l'Italie, dans l'avenir.

Je rougis d'impatience et répliquai :

- Je ne suis pas pour différer les choses, dans la vie. Quand on désire vivement quelque chose et que l'on a une chance de l'obtenir, mieux vaut

l'accomplir immédiatement. Ces instants de chance sont des présents uniques du ciel et ne reviennent jamais à volonté.

Il eut un sourire indulgent pour le jeune artiste un peu fou que je devais être à ses yeux.

- En tout cas, ne vous attardez pas trop à Naples et faites-moi savoir quand vous reviendrez. Ma grande amie Luisa Casati ne va plus tarder à rentrer et je désire vous la faire rencontrer.

Je partis le soir même. Il ne fallait que six heures de chemin de fer pour parvenir à Naples, mais je n'avais nulle envie de gâcher une journée précieuse dans le train. J'arrivai à sept heures du matin. Mon français et mon anglais, qui suffisaient à Rome, se révélèrent inutiles ici et j'eus beaucoup de peine à comprendre le dialecte napolitain. Mes gesticulations et mes grimaces devaient y suppléer et parler pour moi.

J'indiquai à mon fiacre, tiré par un cheval fatigué, un hôtel à bon marché, marqué d'une étoile dans mon livre. Par bonheur, la fenêtre de ma chambre me donnait vue sur toute la beauté de la baie, avec l'impressionnant Vésuve à gauche. Je descendis prendre un petit déjeuner en attendant neuf heures, heure à laquelle ouvrait le Musée National, qui contient la plus belle collection de statues et de bustes de bronze découverts dans les ruines de Pompéi et d'Herculanum.

[426]

Le moment venu, je choisis un fiacre au cheval plus vigoureux et dis au cocher: « *Museo Nazionale, Museo Nazionale!* » tout en lui signifiant par gestes : « Allez, allez ! » Le cocher opina de la tête en souriant: « Si signor », et sa bête partit gaiement au petit trot. J'avais dû plaire à ce cocher, car il tint à m'expliquer tous les sites et les monuments devant lesquels nous passions - surtout ceux qui ne m'intéressaient pas. « Garibaldi, Garibaldi! » vociférait-il, ou bien, me montrant un grand magasin : « Grande magazzino! »

Dans une rue étroite, il s'arrêta soudain pour m'indiquer d'un doigt agité une maison et me forcer à descendre. M'attendant à découvrir que quelque personnage important (à ses yeux) était né ou mort en ce lieu, je le suivis dans l'entrée de la demeure. Au pied de l'escalier, se tenait une petite fille, de dix ans au plus, qui me sourit.

- *Bella ragazza, bella ragazza!* psalmodiait le cocher, roulant des yeux extasiés.

Sur quoi, une grosse femme surgit comme par enchantement et poussa vers moi la fillette, tout en répétant :

- *Mia figlia, mia figlia!*

Devant mon manque de réaction, elle déboutonna la blouse de l'enfant, dévoilant les petits seins ronds, me prit la main et me força à les toucher. Ils étaient durs comme de la pierre. Et tout cela à neuf heures du matin ! Chère Naples ! En 1910, c'était la plus immorale des villes, mais quel attrait !

Je sortis en courant dans la rue et criai furieusement à mon cocher :

- *Museo Nazionale!*

Il se résigna à regret.

Les bronzes de Pompéi et d'Herculanum me parurent de sublimes œuvres d'art. La maîtrise de ces sculpteurs de l'Antiquité reste sans égale. Tout en admirant la beauté équestre de César (?), l'idée s'imposa à moi que la sculpture

moderne, comparée à la musique et à la peinture, avait fait bien peu de progrès depuis ces siècles anciens. Au premier étage du musée, se trouvait la collection de peintures et de tapisseries - d'innombrables salles - mais je n'eus d'yeux que pour une seule peinture : la Danaé du Titien ; elle a éclipsé toutes les autres dans ma mémoire. Si j'avais le bonheur de posséder cette seule peinture, ma vie en serait cent fois enrichie.

Je consacrai le reste de la journée à la visite de Pompéi, où je me plongeai ardemment dans le passé glorieux, avec l'impression pour quelques heures, d'être un noble patricien de ce temps-là.

[427]

Les nombreux vestiges obscènes et pornographiques que l'on vous montre à Herculaneum et à Pompéi tendaient à prouver que la Naples que j'avais visitée devait à ces deux villes disparues une part de ses coutumes ancestrales. Le soir, la grande ville ressemblait à un énorme bordel. Des maquereaux vous arrêtaient à chaque coin de rue ; les cochers de fiacre proposaient de vous conduire à de sensationnelles maisons closes et, à beaucoup de fenêtres, on voyait des jeunes femmes qui vous faisaient signe de la main et vous invitaient à « monter ». J'échappai à ces pièges dangereux et sortis de là indemne, grâce aux paternels avertissements de mon très cher Baedeker: son guide me conseillait, au contraire, d'escalader le Vésuve et de ne pas quitter Naples sans avoir vu l'île de Capri. Je fis confiance à son jugement et m'y soumis.

Le matin, un car me conduisit à Torre del Greco, le village d'où l'on commence l'ascension du volcan. A première vue, grimper à pied semblait une entreprise formidable. J'allais renoncer, quand survint un homme avec une proposition séduisante : il s'offrait à me fournir un cheval de selle et à m'amener au bord du cratère. Le prix ne semblant pas exorbitant, j'acceptai. Je suis bon cavalier et je commençai par savourer cette promenade à cheval, en dépit de sa lenteur. Ma monture était placide et je devais l'encourager en la tapotant légèrement de ma canne Paderewski, que j'avais emportée. Au bout d'un moment, cependant, mon guide finit par m'ennuyer avec sa façon de s'accrocher à la queue de l'animal, au lieu de marcher devant ou de conduire la bête par les rênes ; autrement dit, il se faisait traîner par le malheureux animal sur le sentier escarpé. Comme j'essayais de l'en empêcher, il me répondit furieusement, par gestes, qu'il n'en ferait rien, sauf si je lui permettais de disposer de son côté d'un cheval. Je cédai à contrecœur. Il redescendit en courant jusqu'au village, me faisant attendre une demi-heure, et revint, chevauchant une mule.

- Même prix, me dit-il d'un air moqueur.

Vers le milieu de l'ascension, il me montra du doigt une cabane et m'incita à descendre de cheval, puis fit de même à son tour.

- Lacrima-christi, me dit-il solennellement.

Je m'attendais à trouver une chapelle en pénétrant dans ce lieu. C'était une taverne avec un comptoir. Le barman - appelons-le ainsi - parlait le français et m'expliqua que lacrima-christi était le nom du vin de l'endroit et que c'était la coutume d'en boire, en montant au volcan. Mon gaillard approuvait vigoureusement de la tête.

[428]

Le barman ouvrit une bouteille et remplit trois grands verres pour notre trio. C'était un vin lourd et sucré. Quand je voulus payer, il dit, en regardant mon compagnon :

- Il paiera pour vous.

Mon guide termina la bouteille et nous reprîmes notre ascension. En route, il y eut une autre baraque, et une autre bouteille de lacrima-christi.

Finalement, nous arrivâmes à proximité du sommet ; il ne restait plus qu'à escalader à pied une courte grimpe, très raide. Comme j'avais le pied, je m'aperçus que le sol n'était qu'un monceau de cendre molle ; j'y enfonçais jusqu'au genou. Je fis tout ce que je pus pour avancer, mais sans résultat. Mon homme savait s'y prendre avec les cendres, car il ne tarda pas à me dominer de haut et à me tendre une corde pour me hisser.

- Vingt lires, me dit-il, balançant la corde hors de ma portée.

Je bouillais de rage.

- Sûrement pas! criai-je, en proie au supplice de Tantale.

Finalement, à bout de forces, je cédai une fois de plus et empoignai la sacrée corde.

- Tu me paieras ça, espèce de salaud! marmonnai-je.

Mais il ne comprit rien à la menace et se contenta de rire.

J'avançai donc prudemment jusqu'à l'extrême bord du cratère et plongeai mon regard dans le vide. Soudain, il y eut un bruit de tonnerre, d'énormes pierres jaillirent des profondeurs du volcan ; de gigantesques flammes s'élevèrent, menaçant de m'envelopper, et je sentis trembler le sol sous mes pieds. Je poussai un grand cri, ma canne Paderewski m'échappa et tomba dans les flammes, et je dévalai la pente cendreuse, terrorisé. Le cheval et la mule attendaient paisiblement, manifestement habitués à ce spectacle. Mon tortionnaire, image du calme même, me donna à entendre que le Vésuve était toujours en activité et qu'il n'y avait pas là de quoi s'effrayer.

Nous revînmes, chevauchant nos bêtes en silence. A Torre del Greco, il m'invita à entrer dans son bureau pour payer la note. Le bureau était une sorte de tanière, où cinq ou six hommes, ayant tout l'air de bandits sortis droit d'un western, buvaient du vin à une table. C'étaient les bons amis de mon bougre, et je ne leur inspirais guère de tendresse, je le sentais. Quand mon compagnon me présenta la note, je fus horrifié par le montant. Il avait multiplié les détails et me réclamait le prix, par exemple, de quatre bouteilles de leur écœurant lacrima-christi. Comme j'élevais une protestation indignée, ses amis ne parurent pas du tout d'accord et je me dis que mieux valait payer tout de suite, ce que je me hâtai de faire.

[429]

De retour à l'hôtel, j'eus un regard de mépris pour mon Baedeker. Pourtant, impossible de me résigner à le renier pour ce qui était de Capri. Mon hôtel del Vesuvio (était-ce un signe?) avait un guichet d'agence d'excursions à bon marché - notamment une excursion d'une journée à Capri. Le prix comprenait l'aller et retour en bateau, le déjeuner dans un hôtel-restaurant du port de Capri, la visite de la fameuse Grotte d'Azur, le tour de la ville et la visite des ruines de la villa de l'empereur Tibère. L'horaire stipulait : départ à neuf

heures du matin, retour à dix-neuf heures. Tant de belles choses à voir. On m'avait dit merveilles de cette île paradisiaque.

Le bateau, de gabarit moyen, ressemblait à ceux qui font la navette entre Douvres et Calais. La matinée était claire et ensoleillée ; la mer, calme ; l'air, frais, mais non pas froid. Je me joignis à un joyeux groupe de touristes sur le pont supérieur.

Un homme vêtu comme un yachtman, de grande taille et coiffé d'une casquette, debout à l'écart du groupe, s'adressa soudain à moi en anglais :

- C'est votre première visite à Capri?

Je fis oui de la tête.

- Vous avez l'air d'un artiste. Est-ce que je me trompe ?

Comme je lui répondais que j'étais musicien, il répliqua :

- Curieux, curieux. Je l'avais deviné tout de suite.

Il ne devait pas avoir plus de quarante-cinq ans et, s'il était un peu trop liant et volubile pour un Anglais, manifestement c'était un gentleman.

- Je vis en Angleterre, me dit-il. Je suis écrivain ; mais, chaque année, je passe deux mois à Capri, pour fuir l'abominable climat de mon pays. Et vous ? Parlez-moi de vous.

Je lui fis un bon récit de ma peu glorieuse ascension du Vésuve.

- Ces voyous de Napolitains ! dit-il en riant. Il faut se méfier d'eux ; c'est une dangereuse bande.

Notre conversation se tourna vers la littérature, qui est mon sujet favori. Il témoignait d'une vaste connaissance des auteurs français et russes. De mon côté, j'exprimai mon admiration pour Dickens et Oscar Wilde. Nous poursuivîmes notre conversation animée et, en arrivant au port, il me chuchota :

- Ne visitez pas la Grotte d'Azur avec cette horde, cela vous gênerait tout. J'aimerais vous y emmener, sur un canoë qui permette de pénétrer jusque dans la grotte. Eux, verront cela de l'extérieur.

[430]

J'acceptai avec reconnaissance. Il était midi. Un guide rassemblait les touristes.

- Le mieux est que nous déjeunions pendant qu'ils seront partis, et que nous les laissions tomber à leur retour, dit mon nouvel ami.

Son autorité et sa connaissance de l'île m'impressionnaient et m'incitaient à lui faire implicitement confiance.

La visite de la grotte fut un pur ravissement. Notre canoë, manipulé par un rameur expérimenté, pénétra dans la grotte par une étroite ouverture et fit doucement le tour de l'eau, d'un bleu de saphir. Au retour, mon guide bénévole prit un fiacre et me fit admirer la poésie des rues, des petites places et des fontaines de l'adorable petite ville.

Dans un café où nous prenions une glace, je reconnus Maksim Gorki, le grand écrivain russe, assis à une table et absorbé dans un livre, tout en sirotant du thé au citron dans un grand verre. L'indiscrétion de ma curiosité et de mes yeux écarquillés ne le troubla pas le moins du monde. Je n'eus pas le courage de l'approcher.

Il se faisait tard - six heures moins le quart - et je m'apprêtais à rejoindre le port, lorsque mon cicérone m'arrêta :

- Vous ne pouvez pas partir sans avoir vu Anacapri au coucher du soleil, ni contemplé Naples et Ischia étincelantes comme des diamants. Cette seule promenade vous paiera de toute la visite. D'ailleurs, vous avez tout le temps pour le bateau.

J'étais forcé d'accepter. Nous roulâmes donc en voiture ouverte jusqu'à la route taillée dans le roc, très haut au-dessus de la mer. C'était une vraie magnificence.

Nous roulons paisiblement et confortablement, lorsque, soudain, je sentis que l'homme pesait de tout son corps contre moi. J'essayai de m'écartier, mais il devenait de plus en plus pressant, se conduisant exactement comme il eût fait avec une femme.

Affreusement gêné, et horrifié, je lui déclarai que je ne me sentais pas très bien et que j'avais envie de rentrer sans tarder. Il comprit, cessa ses manoeuvres et dit au conducteur de nous ramener au port.

La nuit tombait ; nous avançons lentement. En arrivant, la plus désagréable des surprises m'attendait - mon bateau était parti «! Tout devenait clair: il me l'avait fait rater exprès.

[431]

- Ne vous tourmentez pas, me dit-il. Vous avez un autre bateau à neuf heures du matin. L'hôtel est complet, mais vous pouvez passer la nuit dans mon appartement. J'ai deux chambres. Allons faire un brin de toilette, puis dîner... j'ai terriblement faim.

Et, devant ma détresse, il ajouta :

- Ne faites pas cette tête ; vous serez à Naples demain, avant midi.

Je ne répondis rien, mais j'avais peur.

Une courte volée de marches menait à l'appartement. Il me fit entrer dans une grande pièce et ouvrit la porte d'une autre, plus petite.

- Voici votre chambre, me dit-il avec un sourire engageant.

J'étais pris de panique : il n'y avait d'autre porte que celle communiquant avec sa chambre, et je ne voyais pas de clé. Mais je ne dis rien. Après nous être lavé les mains, nous descendîmes dîner. J'étais incapable de déterminer s'il était bien le gentleman qu'il semblait être - m'ayant pris d'abord pour un homosexuel, puis comprenant son erreur - ou bien un maniaque sexuel, qui allait peut-être m'assaillir en me menaçant d'un couteau.

Je résolus de filer. Prétendant une violente migraine, au milieu du repas, je grimpai dans ma chambre. Il ne broncha pas et, sans se départir de sa politesse, continua son repas. A l'étage, j'organisai ma fuite. Tout d'abord, je barricadai la porte avec une énorme commode, surmontée de deux sièges et de tout ce que je pus trouver dans la pièce. Puis, j'examinai la fenêtre, ma seule issue de secours. Cela ne représentait pas un saut trop haut, car la chambre était située à un premier étage assez bas. N'empêche, il y avait un risque. Mais il y avait un balcon au bout du couloir. Je pouvais l'atteindre du bras droit et me hisser jusqu'à lui. Cela demandait un peu d'agilité, mais c'était faisable. Je m'allongeai sur le lit, sans me déshabiller. Il était hors de question de dormir. Au bout d'une heure, je vis le bec-de-cane bouger doucement. Puis on frappa brièvement et on poussa. Sentant la résistance, mon hôte dut comprendre qu'il était inutile d'insister, sous peine de scandale. Je n'osais ni remuer ni dormir. Ce fut l'une des plus longues nuits de ma vie.

A cinq heures du matin, j'entendis les premiers bruits du port. J'allai à la fenêtre sur la pointe des pieds et vis deux grands bateaux, prêts à lever l'ancre et appelant leurs passagers à petits coups de sirène. Il n'y avait pas une minute à perdre.

[432]

Je rampai hors de la fenêtre aussi loin que possible me cramponnant d'une main tout en essayant d'atteindre, de l'autre, la balustrade du balcon. Etant parvenu à agripper solidement celle-ci, je trouvai dans le mur une prise étroite pour le pied et, d'un rapide balancement dans le vide, j'empoignai la balustrade. En quelques secondes j'étais en sécurité sur le balcon. J'ouvris la porte du couloir et dévalai l'escalier jusqu'à l'entrée. Je réveillai le concierge de nuit, qui dormait, et lui demandai quelle était la destination des deux navires.

- Napoli, Napoli, répondit-il.

- Hourra!

Le capitaine de l'un des bateaux de pêche m'accepta comme passager pour une poignée de liras. Quatre heures plus tard, j'étais à Naples.

A mon hôtel del Vesuvio, je découvris qu'il y avait un train pour Rome dans une heure. Je le pris, sans oser consulter de nouveau mon Baedeker, tant je craignais de m'apercevoir que j'avais manqué d'autres merveilles à quatre étoiles.

58

Rentré à Rome, je déménageai de l'hôtel Excelsior pour m'installer au Bertolini Splendid, sur le Corso Umberto I. C'était beaucoup moins cher, et le Corso était la rue la plus vivante de la ville. Lorsque je téléphonai pour faire part de mon retour et de ma nouvelle adresse au comte Skrzynski, il se montra charmé.

- Vous rentrez juste à temps, me dit-il. Luisa est en ville et m'attend pour le thé. Il faut que vous veniez avec moi. Je lui ai énormément parlé de vous et elle a envie de vous connaître.

Nous nous fîmes conduire à une vaste villa moderne où un butler nous ouvrit la porte.

- *La Signora Marchesa* si trava in la sua camera, dit-il, en s'effaçant pour nous laisser entrer.

A la façon dont Skrzynski m'avait parlé d'elle, je m'apprêtais à voir une beauté blonde ou brune, dotée d'un irrésistible charme. Mais, en pénétrant dans le salon, j'eus du mal à réprimer une exclamation; je reconnaissais, dans la dame assise sur le canapé, le fantôme qui m'avait fait une peur épouvantable dans le salon de lecture de l'hôtel Vier Jahreszeiten à Munich.

[433]

Même chevelure mauve, mêmes yeux au lourd maquillage inquiétant, mêmes longues dents jaunes.

Luisa Casati avait une bonne mémoire. Elle me dit en souriant :

- N'ayez pas peur. Je me souviens de votre exclamation de Munich, et je vous promets de ne pas vous faire de mal.

Elle dit cela avec tant de gentillesse que je fus aussitôt sous le charme. Je racontai à Skrzynski la façon dont elle m'était apparue comme un fantôme, dans la pénombre de la pièce, et la panique qui en avait résulté pour moi. Il en rit beaucoup avec nous. Elle avait le genre de personnalité que l'on n'oublie pas (cela dit sans sarcasme), et une intelligence remarquable,

Cet après-midi-là nous devînmes bons amis, et nous le sommes restés bien des années.

- Je voudrais donner une soirée en votre honneur, me dit-elle, et j'espère que vous jouerez pour nous ?

Skrzynski lui chuchota quelque chose à l'oreille, et elle répondit que oui, bien sûr, comment pouvait-il en douter ?

Plus tard, dans la rue, Skrzynski me déclara :

- Cela vous fait encore un cachet dans la poche.

Il apprenait vite ; il avait l'étoffe d'un bon imprésario.

Peu après la soirée Casati, j'étais censé partir pour Berlin, où Pola devait me rejoindre. Il ne me restait que cinq jours à passer à Rome, et un pianiste plus consciencieux que moi les eût employés à travailler en prévision de ce prochain concert - mais moi, non ! Mon programme berlinois était difficile, mais je l'avais joué très souvent et je répugnais à un excès de préparation. Aussi, cédant à ma légèreté innée, décidai-je de poursuivre mon exploration de l'Italie.

Je pris un train matinal pour Florence et, muni de mon billet de retour pour Vienne, je m'installai près de la vitre d'un compartiment de première. En face de moi, j'avais un vieux monsieur français, fort distingué, qui m'avait entendu à la soirée Rudini. Il se présenta, me dit quelques paroles de louanges, et m'entraîna dans une conversation amicale. Un couple polonais d'âge mûr s'installa dans le compartiment, sur les deux sièges proches de la porte. Et à la dernière minute, un Allemand rougeaud et haletant, accompagné de sa femme, s'adjugea les deux sièges du milieu qui restaient.

Le train roulait sans problème, quand survint un amusant quiproquo. Le Français et moi, nous nous étions lancés dans une chaude discussion sur l'art.

[434]

Pour souligner ma pensée, je levai les bras en l'air et m'écriai :

- Mais, monsieur, Michel-Ange est le plus grand de tous !

La dame polonaise me jeta un regard désapprobateur.

- *Patrz jak ten smarkacz sobie pozwala z tym starszym Panem* (regarde comme ce petit insolent ose parler à ce vieux monsieur), dit-elle à son mari.

Puis elle renchérit :

- Ces gamins français sont sans éducation. Ils ont perdu tout sens du respect. Si mon fils s'avisait de se conduire ainsi, je lui administrerais une fessée, pour lui apprendre !

Et encore :

- Il a l'air bien mal élevé, Dieu sait qui sont ses parents !

Cela me réjouissait et je restais parfaitement impassible.

Mais il y eut encore plus drôle. Jouant à Rome, je m'étais blessé au doigt et je continuais à le soigner avec une petite fiole d'alcool ; sur quoi, la femme de l'Allemand, m'observant, me demanda dans sa langue :

- *Was haben Sie? Tut der Finger sehr weh?*

Je lui expliquai en allemand de quoi il retournait, et elle me dit :

- Mon mari est pharmacien. Il peut vous aider.

L'homme sortit une boîte de son sac de voyage, examina mon doigt et mit je ne sais quoi dessus. Je les remerciai poliment en allemand.

Dès l'instant où les Allemands m'avaient adressé la parole, la dame polonaise avait fait preuve d'une vive agitation.

- J'en étais sûre, absolument sûre ! dit-elle avec un rire sardonique. *To jest ordynarne szwabisko!* (l'équivalent de: ce n'est qu'un vulgaire boche). Comment ai-je pu le prendre pour un jeune Français, il n'y a que les Allemands pour être si arrogants.

Je m'amusais de plus en plus. Je prenais mon temps. Je savais à leur langage que ces Polonais étaient de Krakow. Je poursuivis ma conversation avec le Français, glissant de temps à autre une phrase en allemand à nos deux voisins. Peu après l'arrivée à Florence, je sortis une boîte d'excellents chocolats et en offris à mes compagnons de voyage. Le Français en prit, les Allemands aussi ; mais, quand je tendis poliment la boîte aux Polonais, la femme refusa d'un geste dédaigneux.

- Ils ont l'air délicieux, mais pour rien au monde je ne toucherais à quelque chose venant de cet insolent, dit-elle en polonais à son mari.

[435]

Comme le train s'arrêtait et que nous nous apprêtions à descendre, je m'adressai à elle dans mon meilleur polonais:

- Quoi de neuf à Krakow, madame?

Elle me regarda d'un air complètement ébahi et laissa échapper un long « Ooooooh ». Son mari lui jeta un regard meurtrier et se hâta de l'entraîner. J'expliquai la chose au Français, et nous en rîmes aux larmes.

Florence m'enchantait. Avant de visiter scrupuleusement toutes les merveilles à quatre étoiles, je me promenai pendant des heures dans les rues, sur le Lungarno, piazza della Signoria, Ponte Vecchio, et m'imprégnai du charme de cette ville romantique.

J'adorai la tendresse des Botticelli de la Galerie des Offices, le raffinement des Donatello du Bargello, la délicatesse des terres cuites émaillées de Della Robbia. L'élégance du Persée de Benvenuto Cellini me toucha d'autant plus que je me rappelais son récit passionné des progrès de sa statue, dans ses Mémoires. Les fresques de Fra Angelico, en revanche, me laissèrent froid. Je n'ai jamais pu goûter l'art des primitifs; parmi eux, Giotto est le seul dont j'ai pu mesurer la grandeur. Mais, de toutes les impressions que me laissa cette splendide journée, la plus forte que j'éprouvai, et qui dure encore, fut devant le monumental David de Michel-Ange.

Débordant de gratitude pour avoir eu le privilège d'admirer tant de trésors incomparables et la révélation de cette ville joyau, je poursuivis ma route jusqu'à Venise.

Tranquillement assis dans mon coin de compartiment (incognito cette fois), je tentais de rafraîchir mes souvenirs sur l'histoire de la Cité des Doges. Le long paragraphe que lui consacrait M. Baedeker ne me satisfaisait pas. C'était bien mon tour de lui en remontrer sur un ou deux points. Je remarquai non sans joie que mes propres connaissances étaient plus profondes que les siennes.

Venise, pour moi, c'était presque une patrie. J'adorais cette ville comme on adore une femme. J'avais étudié passionnément son histoire. Je savais tout ce

qu'on devait savoir d'elle. Ses grands peintres étaient mes préférés. Vieilles chroniques, romans, nouvelles la concernant, tout était sujet constant d'intérêt pour moi - même les interminables Mémoires de Casanova.

Comme le train entraient lentement en gare, je sautai sur le quai, puis dans une gondole, pour me hâter vers le Grand Canal.

[436]

- A l'albergo Luna, ordonnai-je au gondolier.

Mon italien avait fini par s'améliorer quelque peu. D'emblée je dus entamer une discussion avec cet homme sur le trajet à suivre. Il voulait prendre le raccourci habituel, par les petits canaux, tandis que je tenais absolument à faire mon entrée dans la ville de mes rêves par le seul trajet supportable : le majestueux Grand Canal, même si cela prenait plus de temps. Quelques lires de plus convainquirent mon obstiné batelier, et la gondole fendit vivement l'eau de la fameuse voie liquide.

- *Ecco il ponte del Rialto!*

Je saluai le célèbre pont, d'un large geste du chapeau. Pendant toute la durée du trajet, je ne cessai de nommer, d'une voix surexcitée, les palais, comme s'il s'était agi de retrouvailles avec de vieux amis.

- *Il Vendramin, dove e morto Wagner! criais-je. La Bella Ca' d'Oro! Il palazzo Mocenigo! Il palazzo Papadopoli! il Desdemona! Il Dario!*

Et ainsi de suite, jusqu'à l'hôtel. En une minute, j'avais signé le registre et déposé mon sac de voyage, et je me précipitais vers la Piazza - la Piazza San Marco, la plus belle de toutes. Je fus si ému en voyant qu'elle ressemblait exactement aux vieilles peintures que je connaissais, à la mesure des visions les plus exaltées que j'en avais, que je me dirigeai droit sur la terrasse du Café Florian et m'assis à une table pour admirer l'auréole d'or des coupoles de la cathédrale Saint-Marc, toutes vibrantes de lumière dans la splendeur du coucher de soleil.

Je vécus ainsi un instant d'éternité - et ce sont là des mots que j'emploie uniquement à ces moments où le temps perd toute importance : qu'ils durent une heure, un jour, une année, rien ne saurait grandir ou diminuer la perfection de leur beauté.

Deux jours pleins, je me promenai, flânai, galopai dans les rues étroites et sur les ponts de ce paradis pour qui aime marcher (je déteste le mot de « piéton »). Parfois, quand je m'égarais, je questionnais un passant qui répondait invariablement :

- *Sempre diritto, passa il ponte e dopo domanda* (toujours tout droit et, passé le pont, vous demanderez).

Je suivais le conseil, pour me perdre encore mieux. Mais mystérieusement, je retrouvais toujours le chemin de la Piazza.

[437]

Trop vite vint le moment de regagner Rome pour la soirée Casati et de songer à mon concert berlinois. J'avais écrit une longue lettre à Pola pour lui parler de Venise, lui dire combien elle me manquait dans cette cité de l'amour, et la supplier encore de me rejoindre à Berlin.

Quitter Venise, c'était quitter un ami cher. Nulle part au monde, je ne joue avec plus de joie et ne me sens mieux chez moi.

De retour à Rome, je n'avais pas de temps à perdre. Je passai quelques heures fiévreuses à travailler chez Mme Bretschneider - ces quelques jours sans piano avaient laissé des traces.

La soirée de Luisa Casati fut, à certains égards, plus intéressante que les précédentes. A part un semis de noms illustres, elle avait rassemblé la véritable intelligentsia, les vrais amateurs de musique, ceux qui font réellement partie du public des concerts. Si bien que je jouai comme s'il s'était agi de la répétition générale de mon concert berlinois. Skrzynski me pria à déjeuner au Grand Hôtel, le jour de mon départ, et me remit les deux mille liras du concert, ainsi que les mille qui restaient sur sa garantie. Il me fit aussi cadeau d'un fort joli étui à cigarettes en argent, portant mes initiales en or.

- J'ai écrit au prince Lubomirski pour lui faire part de votre succès à Rome... et pour me faire valoir un tout petit peu, moi aussi, me dit-il. Je crois qu'il ne l'a pas volé pour la façon cavalière dont il m'a traité. Soit dit en passant, poursuivit-il, quel dommage que vous deviez partir ! C'est encore la pleine saison et je suis certain que vous auriez pu continuer à jouer « dans le monde ».

Il me souhaita chaleureusement au revoir, et je le remerciai du fond du cœur.

Un train de nuit m'amena à Berlin, le matin même du concert. A l'hôtel, Pola, arrivée une heure plus tôt, m'attendait dans notre chambre. Nous nous étreignîmes un long moment en nous couvrant mutuellement de baisers. Beaucoup de temps avait passé depuis notre dernière réunion à Vienne, et nous avons tant de choses à nous dire, tous deux, que ce fut elle qui dut me rappeler, à la fin, que j'avais un concert. Après un rapide petit déjeuner, elle m'envoya examiner la salle de concert et le piano, tout en disant :

- Je vais appeler le professeur Barth et lui demander s'il peut te recevoir, cet après-midi. Tu avais promis de lui rendre visite, tu ne l'as pas oublié ?

[438]

C'était un ange de sagesse.

Le nouveau directeur de l'agence Hermann Wolff, M. Fernow, sorte de géant bâti en force, avec une courte barbe et un cou débordant de deux bourrelets de graisse, m'attendait dans la salle.

- Nous avons des ennuis à propos de votre concert, me dit-il sévèrement. Le propriétaire de l'hôtel Bellevue a déposé plainte contre vous, pour une note impayée. Il menace de faire saisir les recettes aux guichets. Que comptez-vous faire ?

Le cœur me manqua, mais je répondis gaiement et en souriant :

- Ce n'est rien, ce sera réglé dans un instant. Procurez-moi six bonnes places pour ce soir. Toute sa famille et lui-même adorent la musique.

En moins d'une demi-heure, j'avais essayé mon piano et ajusté le tabouret. En me rendant au Bellevue, j'eus un accès de dépression. Le cauchemar recommençait-il ?

M. Metzger me reçut dans son bureau. Il était déterminé à rentrer dans son argent ; l'annonce de mon concert à la *Beethoven Saal* lui avait donné à penser que je roulais sur l'or. J'eus énormément de mal à lui expliquer que le

concert était sous la garantie du prince Lubomirski et que toutes les recettes des guichets entraient seulement en déduction du déficit. Metzger téléphona à Fernow pour obtenir confirmation de mes paroles et accepta finalement un petit acompte ainsi que les six billets pour le concert. Quand je trouvai Pola pour le déjeuner, je me sentais vieilli de dix ans.

Le professeur Barth m'attendait au début de l'après-midi. C'était une visite difficile. Franchement, j'étais terrorisé à la pensée de me retrouver en face de lui. Il avait déménagé dans un autre appartement, ce qui facilita les choses, car j'aurais détesté le revoir dans le même décor. Une servante me fit entrer dans une petite pièce de séjour, où il était assis dans son fauteuil tournant.

- *Wie geht es Ihnen, Herr Rubinstein?* me demanda-t-il poliment, comme si j'avais été une nouvelle connaissance.

Je bégayai quelques paroles inintelligibles. Il reprit :

- Je viendrai vous entendre ce soir. Qu'allez-vous jouer ?

- La Beethoven, opus 53, dis-je.

Il opina de la tête.

- Les Etudes symphoniques de Schumann.

Même réaction.

- Une ballade et deux études de Chopin.

Autre hochement de tête.

[439]

- Et pour finir, deux morceaux de Debussy.

Là-dessus, brusquement, il abattit les deux poings sur la table.

- *Diese Schweinerei! Wie können Sie so eine Schweinerei spielen!* hurla-t-il.

Et que n'entendis-je pas sur le fait que je pouvais jouer cette « cochonnerie de musique » ! Je retrouvais bien mon vieux Barth. Je tentai de lui répliquer que peut-être finirait-il par aimer ces deux morceaux en particulier. Mais il refusait de m'écouter, tout comme autrefois. Comme je prenais congé, il s'adoucit un peu et me souhaita bonne chance.

J'avais l'air si pâle et si fatigué que la pauvre Pola en fut toute bouleversée.

- Crois-tu être capable de jouer vraiment, après une telle tension nerveuse ? me demanda-t-elle.

Je m'efforçai de la rassurer, malgré toute ma propre appréhension. Nous partîmes pour la salle comme pour un enterrement. Lorsque M. Fernow m'annonça que l'heure était venue, je fus pris de panique. Mais, dès que j'eus salué une première fois, ma confiance me revint. La présence de beaucoup de visages amis dans l'assistance m'était d'un grand secours. M. Metzger et sa famille étaient assis au premier rang. C'était un plaisir de lui montrer que j'étais capable de jouer, et non d'être simplement son débiteur. De toute façon, je jouai infiniment mieux que la fois précédente, avec Fitelberg, et mon succès fut sincère et mérité. Même les morceaux de Debussy furent applaudis, à ma grande satisfaction. *Frau* Emma Engelmann et son fils Hans vinrent me voir dans les coulisses, ainsi que le professeur Max Friedländer et sa femme, et quelques vieux amis. Pleins de la même chaleur et de la même bonté, ils me traitaient comme si je n'avais jamais quitté la ville. Pola était dûment présentée comme « une vieille amie de Varsovie se rendant à Paris ».

Dans la rue, près de l'entrée des artistes, j'aperçus Henny qui m'attendait. Elle était un peu gênée de me voir avec Pola, mais me prit néanmoins la main en me disant quelques paroles gentilles sur mon jeu, et en ajoutant que j'avais grandi (!) ; puis elle s'enfuit. Elle avait dû venir secrètement au concert. Cette fois, je ne reçus pas de lettre du professeur Barth, mais j'appris ensuite d'un de ses élèves qu'il avait été impressionné et avait tout de même dit : « *Der Kerl hat doch ein wenig gearbeitet.* » (Ce garçon a tout de même dû travailler un peu.)

[440]

J'emmenai Pola au Dressel pour souper, et nous y célébrâmes notre réunion et la réussite du concert. Elle me parla de son espoir de recouvrer ses enfants.

- Nous devons être plus prudents que jamais, mon chéri, me dit-elle. Moins on nous verra ensemble à Varsovie, mieux ce sera.

L'idée de la voir repartir si tôt m'était insupportable, et j'avançai une idée que je caressais depuis quelque temps :

- Pourquoi ne viendrais-tu pas avec moi à Rome ?

Je lui expliquai qu'il y avait la perspective d'autres récitals privés et la possibilité de faire encore de l'argent dans cette ville divine, où nous pourrions être heureux. Elle recommença à s'inquiéter, à la pensée de me gêner, mais je la rassurai. Berlin n'avait à nous offrir que de mauvais souvenirs.

Le lendemain matin, au petit déjeuner, nous parcourûmes les journaux. La plupart d'entre eux faisaient l'éloge de mon talent ; tous marquaient une préférence pour mon Chopin et mon Debussy. Un critique estimait que ma sonate de Beethoven manquait de « profondeur », terme dont les Allemands usent profusément, mais que j'avoue être incapable de comprendre. Si c'était de « profondeur de sentiment » qu'il parlait, alors oui, cela voulait dire quelque chose ; mais cela ne pouvait s'appliquer à moi, car, en dépit de toutes mes erreurs techniques et de mes autres défauts, la « profondeur de sentiment » était l'essence même de mon talent.

M. Metzger m'envoya une lettre de remerciement et de félicitations. J'espérais trouver dans l'enveloppe la quittance de ma dette - mais non ; l'élégance du geste était chose inconnue de cet aubergiste allemand.

Quoi qu'il en fût, j'avais été à la hauteur de ma devise : « *Nie dam sie* » - je n'abdiquerai pas.

59

A Rome, au Bertolini Splendid, je pris cette fois deux chambres, et Pola signa le registre sous son propre nom. Mais elle avait beau devoir maintenir l'incognito, ce genre de petits inconvénients ne diminuaient en rien notre enchantement d'être ensemble.

Mon premier devoir était de téléphoner au comte Skrzynski.

[441]

Ce fut pour découvrir qu'il était parti pour Vienne. Nouvelle des plus décevantes. J'avais compté sur ce don qu'il avait d'obtenir des engagements pour des récitals privés. Et voilà que contre toute attente, je me retrouvais seul. Tout ce que je pus faire, ce fut de déposer ma carte de visite (c'était la coutume

alors) aux palais d'un certain nombre de personnalités importantes que j'avais rencontrées.

En retour, Luisa Casati et Dora Rudini me prièrent à déjeuner, ce que je dus accepter tout en détestant laisser Pola déjeuner seule. Mais je refusai l'invitation à un bal de la comtesse Arrivabene. Les Leishmann eurent la bonté de nous inviter tous deux à prendre le thé ; je présentai Pola comme une vieille amie d'enfance.

En attendant, pas d'engagements en vue. Il me restait encore de l'argent, mais qui fondait vite - réalité que, imprévoyant comme toujours, je feignais d'ignorer.

Nous passâmes une semaine heureuse, Pola et moi. La main dans la main, bouche bée comme un couple d'enfants, nous admirions les trésors de Rome, savourions la nourriture italienne, jetions superstitieusement des pièces de monnaie dans la fontaine de Trevi, afin d'être sûrs de revenir à Rome. Nous allâmes écouter Pasquariello, qui arracha des larmes à Pola. Ce que nous adorions entre tout, c'était de flâner dans les rues, de prendre un café au Greco et de regarder les vitrines. Piazza de Spagna, j'achetai à Pola une robe que je l'avais vue admirer par deux fois.

Ce même soir, après le dîner, il fallut bien lui dire la vérité.

- Ma chérie, j'ai peur que tu ne doives rentrer à Varsovie. Je n'ai plus beaucoup d'argent et je ne vois guère d'espoir d'un engagement. La saison est presque terminée.

Pola écouta en silence, mais ne tarda pas à être bouleversée.

- Pourquoi ne m'avoir pas prévenue à Berlin, Arthur ? me demanda-t-elle, d'un ton de reproche. J'étais prête à partir alors...

Je l'interrompis :

- Non, ma chérie, pour rien au monde je n'aurais renoncé à une seule heure de cette merveilleuse semaine, dussé-je aller en prison pour cela. Chaque minute que nous vivons est unique et ne reviendra jamais, tandis que l'argent peut se gagner, au travail, au jeu ; on peut en hériter, en trouver, voire en voler !

Elle hochait la tête d'un air triste et résigné, mais je la sentais inquiète pour moi.

[442]

- Ne te tourmente pas, ma chérie, dis-je. J'ai écrit à M. Türk d'annoncer un concert à Lwow, où je suis certain de faire salle comble.

Je l'accompagnai à la gare, le lendemain soir, non sans un soupir de soulagement. Je ne pouvais supporter la pensée qu'elle pût être victime de mon imprévoyance.

Dans l'habitude des ennuis d'argent, je m'apprêtais à faire face tout seul. Ma lettre à M. Türk le pria de m'expédier quelques centaines de liras, en avance sur les recettes. Türk répondit par télégramme: « *Concert à déconseiller pour l'instant mieux vaut attendre hiver stop Paderewski vient juste jouer deux fois à prix exorbitants gens ont les poches vides.* »

C'était une nouvelle décourageante ; mais, de toute façon, il fallait bien que je quitte Rome, et même une salle demi pleine m'y aiderait. Je télégraphiai en retour: « *Urgent annoncez immédiatement concert je garantis frais stop prière envoyer date et argent.* »

Je vécus dans l'attente. Mon régime quotidien se composait de spaghetti, de fruits et de café.

Mme Leishmann m'écrivit une lettre pour m'inviter à dîner, et où elle disait en passant : « *Sans doute cela vous intéressera-t-il de savoir que M. John Pierpont Morgan, le grand banquier, sera notre invité d'honneur. Nous espérons que vous aurez la bonté de jouer pour nous après le dîner.* »

Certes, il me faudrait jouer, je n'en doutais pas, et gratuitement - c'étaient de trop grands amis -, mais quel pouvait bien être l'intérêt, pour moi, de rencontrer M. Morgan? Cela me laissait rêveur. Il n'allait sûrement pas me dire: « Arthur, votre jeu me plaît. Tenez, voilà un million de lires, et amusez-vous bien ! » Bref, ruminais-je, moi, pianiste sans le sou, je vais lui faire cadeau de ce que j'ai de plus cher, en jouant pour lui, et cet homme, l'un des plus riches du monde, aura droit à tout cela pour rien?

Je me rendis au dîner, plein de colère et de préjuges à l'égard de ce potentat. C'était une soirée intime, et nous étions tous là à attendre l'invité d'honneur, qui était en retard. En le voyant entrer dans la pièce, j'eus un choc. C'était un homme grand, à cheveux gris, fortement charpenté, et qui aurait pu passer parfaitement inaperçu, sans son nez - si l'on pouvait appeler cela un nez. C'était une espèce d'énorme tubercule bleu marron et mauve, avec des humeurs qui perçaient en certains endroits. Brusquement, je me sentis plein de tristesse pour cet homme : rencontrer des gens devait être un martyre pour lui. Il fit des excuses très polies pour son retard, et nous pénétrâmes dans la salle à manger, où il s'assit au haut bout de la table, entre Mme Leishmann et une autre dame.

[443]

Deux fois au cours du dîner, on le demanda au téléphone: il attendait d'importantes nouvelles de Londres.

Un peu plus tard, au café, comme on me présentait à lui, il me demanda si j'avais joué en Amérique et si cela m'avait plu. Mais moi, jouant les jeunes curieux et naïfs, je rétorquai:

- Monsieur Morgan, est-il vrai que vous pourriez entretenir votre propre marine personnelle et attaquer n'importe quel pays au monde ? Et que vous pourriez vivre mille ans confortablement, sans avoir à travailler? Je lisais justement ce genre de chose dans un journal du matin.

Il fronça les sourcils et répondit:

- Vous ne devriez pas lire ce genre de sottise. Je suis un homme qui travaille dur.

Il le prouva en se levant pour prendre congé, après que j'eus joué mon second morceau.

- Le pauvre M. Morgan est à son bureau à sept heures, tous les matins, dit l'ambassadeur, pour expliquer ce départ rapide.

De retour à l'hôtel, et bien au chaud dans mon lit, je songeai que le pianiste sans le sou était mille fois plus heureux que le multimillionnaire, qui devait se lever à sept heures du matin, afin de prendre grand soin et de faire le ménage de l'énorme montagne d'or qu'il croyait lui appartenir, mais qu'il ne pourrait même pas emporter dans sa tombe.

Türk me télégraphia une date et m'envoya cinq cents lires. J'étais sauvé une fois de plus.

Le voyage jusqu'à Lwow fut infiniment long, en seconde classe et sans couchette. De plus, j'étais tendu à l'extrême - et si jamais le concert tournait au désastre financier ! Quelle insouciance de ma part de m'être engagé à couvrir les

Sale et complètement épuisé après deux nuits sans sommeil, ou presque, je débarquai à Lwow, m'attendant au pire. Sur le quai, M. Türk était planté, avec l'air d'assister à l'enterrement de toute sa famille disparue dans un accident. Le coeur me manqua. Nous nous serrâmes la main. Je demandai timidement:

- Est-ce que cela va si mal que ça ? Vous n'avez pas vendu un seul billet?
Il répondit en secouant tristement la tête :

[444]

- Il n'y a plus une place.

- Quoi? m'écriai-je. Vous plaisantez?

- Non, répondit-il. Tout était vendu en deux jours et, avec votre accord, je vais annoncer un second concert.

Je l'aurais étranglé.

- Pourquoi diable faites-vous cette tête d'enterrement ? Lui criai-je. Vous m'avez fait la peur de ma vie!

Il eut l'air ahuri.

- Comment voulez-vous que j'aie l'air heureux, du moment que je n'ai plus rien à vendre?

Quel personnage, ce *pan* Türk! Toujours est-il que je donnai deux récitals devant des salles combles, avec les gens qui demandaient des *bis* en criant. Dieu bénisse Lwow et son fidèle public.

Mon voyage de retour à Varsovie fut plutôt agité. Le visa du faux passeport, qui m'avait servi pour me rendre à Krakow, n'était plus valide. Pan Türk dut donc me fournir un laissez-passer autrichien, signé par le maire d'un vague village - document assez peu rassurant. Mais, faute d'alternative, je courus le risque.

A minuit, à la frontière, le gendarme russe prit mon passeport et disparut avec lui. Tandis que j'attendais, on permit aux autres voyageurs de continuer leur trajet. Au bout d'une longue heure, le gendarme revint, me conduisit dans la salle d'attente des premières, où il m'enferma à clef. J'étais arrêté ! Mon esprit travaillait vite: le colonel Stremoukhov! - lui, il pourrait m'aider ! - lorsqu'un agent de police entra avec du thé et des biscuits secs, puis ressortit sans un mot, en me bouclant de nouveau. A bout de forces, je somnolais par intermittence dans un fauteuil, quand deux gendarmes me réveillèrent, à six heures du matin, me rendirent mon laissez-passer en déclarant sévèrement que ce document était insuffisant (!) et qu'on allait me remettre dans un train pour l'Autriche. Ouf! En me retrouvant sur un sol libre, je repartis derechef, par un autre train, pour la frontière russo-allemande, où j'eus l'impudence de représenter aux Russes le même torchon de papier peu digne de foi. Et, cette fois, je franchis la frontière sans ennuis. J'arrivai à Varsovie les nerfs ébranlés, mais heureux.

[445]

Au Victoria, les retrouvailles avec Karol et Paul furent joyeuses. Mon apparition les avaient pris par surprise, et nous passâmes la soirée et la moitié de la nuit ensemble. Je les invitai à dîner à l'Europejski, le meilleur restaurant de la ville, où je leur contai mon odyssee dans tous les détails. Les épisodes du Vésuve et de Capri furent ceux qui leur plurent le plus, ce qui prouve ma théorie selon laquelle les incidents désagréables et les aventures dangereuses sont ceux qui font, par la suite, les histoires les plus drôles.

Pola, à qui j'avais immédiatement téléphoné, fut ravie d'apprendre que Lwow m'avait sauvé. Nous fixâmes un rendez-vous pour le lendemain matin.

Le printemps de Varsovie nous prodiguait ses charmes incomparables. Impossible d'y résister ; ma Pola reprit ses visites à ma chambre, avec précaution, mais en empruntant cette fois l'entrée principale de l'hôtel.

Grâce à Paul, je me fis de nouveaux et merveilleux amis : la famille Moszkowski. Le père, agent de change, était le cousin du compositeur Moritz Moszkowski. C'était un vieux monsieur débonnaire et plein d'esprit, ressemblant beaucoup en cela à son célèbre parent. La mère était une femme remarquable, de cinquante-cinq ans environ, mais avec la vitalité d'une jeune fille. Fervente lectrice des meilleures œuvres littéraires (elle lisait couramment trois langues), c'était une épouse et une mère idéales. Les trois fils, que Paul connaissait depuis l'enfance, étaient un peu plus âgés que nous - sur les trois, il y avait un ingénieur et un architecte -, mais toute la famille avait la religion passionnée de la musique, ne manquait jamais un concert, et, Paul et moi, nous étions ses favoris. Je ne tardai pas à devenir un hôte, aussi privilégié que Paul, de cette maison stimulante. De temps à autre, nous jouions des passages du programme que nous répétions pour un concert à deux (celui que nous avons décidé de donner à Varsovie et à Lodz), pour voir comment les oreilles musiciennes de la famille Moszkowski réagissaient, et pour écouter ses commentaires.

[446]

Un soir, Antek, le fils aîné, revint avec un journal russe, qu'il me tendit.

- Lis donc ça, me dit-il. Cela pourrait t'intéresser.

C'était le compte rendu détaillé du prochain concours « Anton Rubinstein », pour pianistes et compositeurs, qui devait se tenir à Saint-Pétersbourg dans le courant de l'été (j'ai oublié la date exacte). Aleksander Glazunov devait présider le jury. La limite d'âge était fixée à vingt-cinq ans. Les prix étaient de deux mille roubles (mille dollars) chacun, pour le pianiste et le compositeur gagnants.

Mon célèbre homonyme faisait les choses noblement, et cela me rendait fier de porter ce nom. C'était lui le fondateur de ce premier concours international sans distinction de race, de religion ni de couleur. Afin d'en assurer l'impartialité, il avait édicté que le concours aurait lieu tous les cinq ans, tour à tour à Saint-Pétersbourg, Berlin, Vienne et Paris, et que, dans chacune de ces capitales, la présidence en serait confiée au directeur en place du conservatoire d'Etat.

- Alors, qu'en penses-tu, Arthur ? me demanda Antek.

- Je trouve que c'est une chose formidable pour les jeunes pianistes de talent, répondis-je.

- Tu n'y es pas du tout, insista-t-il. Ce que je voudrais, c'est que toi, tu ailles à Saint-Pétersbourg, pour emporter ce prix.

- C'est très réconfortant de t'entendre manifester tant de foi en moi, dis-je en souriant, et rien ne me plairait plus, à cela près que je n'y suis pas du tout préparé. Tu sais parfaitement que je n'ai jamais été capable d'apprendre un morceau jusqu'à lui donner le poli final ; il reste toujours un brin d'improvisation. Et puis, le programme imposé aux concurrents est extrêmement difficile ; il me faudrait des mois pour l'apprendre.

L'argument ne convainquait pas Antek, et Paul se mit de la partie :

- Tu sous-estimes ton talent, Arthur, me dit-il.

- Il ne suffit pas de talent pour gagner des prix, rétorquai-je. On exige beaucoup plus que cela.

Ils renoncèrent, et la discussion en resta là. Mais, dans mon for intérieur, j'étais troublé. Franchement, j'enviais les jeunes pianistes qui avaient la force de travailler huit heures par jour et de jouer leurs morceaux à la perfection. Et je m'efforçai de ne plus penser à ce concours.

[447]

Les concerts avec Paul marchèrent merveilleusement : nous nous inspirions mutuellement dans les sonates de Franck et de Brahms, et le public en avait conscience.

La Sirène, emblème de Varsovie, recommençait à opérer. Je retombais sous son charme avec plus de raisons que je n'en avais jamais eues. L'amour, la tendresse et le charme de Pola m'emplissaient d'une vitalité et d'une force nouvelles. Son courage m'avait libéré à jamais du sordide envoûtement de sa famille. Grâce à elle, je pouvais donc goûter pleinement l'enchantement de l'atmosphère de Varsovie : amitiés, théâtres, rues, cafés, peuple pétillant d'humour - tout ! Au plus profond de moi-même, j'étais également flatté du fait que les échos de mes succès à l'étranger fussent parvenus jusqu'à Varsovie et à Lodz.

Cet heureux roman d'amour avec la Sirène de Varsovie connut une fin brutale, un matin.

La presse publia un article qui me fit bouillir le sang. Il s'agissait du prix Rubinstein, précisément. Glazunov et le jury avaient signé une pétition au tsar, pour demander une dérogation à la loi qui interdisait aux Juifs russes de séjourner plus de vingt-quatre heures dans la capitale, et la permission pour les concurrents d'origine juive de pouvoir y demeurer pendant la durée du concours.

Le tsar n'avait pas répondu ; mais son Premier ministre, Stolypine, s'en était chargé, avec un refus grossier et catégorique.

Cette injustice, scandaleuse d'insolence, était plus que je n'en pouvais supporter. Outre que je me sentais humilié personnellement en tant que juif, je ressentais l'insulte à la mémoire de mon grand homonyme, qui n'eût jamais toléré ce genre de discrimination. Je brûlais de prendre une revanche.

Paul et Antek avaient lu cet article.

- Antek, dis-je en serrant les dents, j'irai à Pétersbourg pour ce concours. Si on essaie de m'en empêcher, j'en ferai une affaire internationale, un véritable scandale.

Paul dit alors :

- J'espère que tu te rends compte que cela commence dans deux semaines. Comment vas-tu te débrouiller pour apprendre le répertoire ?

- Je me fiche de la musique ! répondis-je. Si j'y vais, c'est simplement pour protester contre Stolypine.

- Arthur, dit calmement Antek, je vais rassembler toute la musique de ce programme. Demain matin, tu viendras chez nous et tu la liras entièrement. Ensuite, tu verras ce que tu peux faire.

[448]

J'acceptai l'idée. Le lendemain matin, Mme Moszkowska, toute souriante, me régala d'un second et copieux petit déjeuner - café, œufs, gâteaux et confiture. Puis, elle me dit gaiement :

- Et maintenant, mon garçon, au piano !

Je commençai par déchiffrer le concerto de Rubinstein en *ré* mineur, morceau imposé à tous les concurrents. Entendu en concert, il avait l'air difficile ; mais il se révéla plus facile que je ne le pensais. Le reste du programme du concours représentait un récital complet :

- *Prélude et Fugue à quatre voix*, de Bach,

- l'une des dernières sonates de Beethoven,

- l'un des morceaux importants de Schumann,

- l'une des ballades de Chopin, ainsi qu'un nocturne et une mazurka,

- et une étude de Liszt, au choix parmi quatre désignées.

Tout cela n'avait pas l'air si mal. J'avais étudié avec Barth la sonate de Beethoven opus 90, l'une des plus faciles - elle n'a que deux mouvements. Pour Schumann, j'avais le choix entre le *Carnaval opus 9* ou les *Papillons*. Les morceaux de Chopin m'étaient familiers ; mais je n'avais à mon répertoire ni études de Liszt ni *Fugue à quatre voix*. Cela dit, et je ne le savais que trop, je n'étais prêt pour aucun de ces morceaux, dans la mesure où il s'agissait d'un concours. J'étais toujours à même d'en donner une image belle et musicalement juste, mais je négligeais les détails et le fini technique, vice qui m'a poursuivi de nombreuses années.

Antek et le reste de sa famille étaient optimistes et me disaient :

- Tu pourrais apprendre ça en un rien de temps, si tu décidais de travailler vraiment.

- C'est justement l'ennui, dans mon cas. J'adore jouer de la musique toute la journée, mais j'en ai assez d'étudier au bout d'une heure.

- Ecoute, Arthur, reprit Antek, rien que pour t'amuser et nous amuser aussi, apprends le premier mouvement du concerto avant le déjeuner.

Je ne pus résister à ce défi et dis :

- Bon, j'essaierai.

Sur quoi, Antek sortit de la pièce et m'y enferma à clé, l'animal !

Vers deux heures de l'après-midi, je savais deux mouvements par cœur et je m'attaquais au troisième.

- A table ! appela *pani* Moszkowska.

[449]

Après un repas revigorant et plein de gaieté, nous recommençâmes de la même façon.

L'astucieux stratagème d'Antek finit pas réussir pleinement. 11 savait aiguillonner mon ambition et mon esprit sportif. Le fait est que j'étais finalement ravi de me retrouver enfermé à clé et forcé de travailler, dans la fierté et la satisfaction de relever le défi et de gagner. Tant et si bien que, au bout de dix jours de ce régime, j'étais certain de pouvoir faire, à tout le moins, une honnête démonstration lors du concours.

Ce fut Antek qui s'occupa de toutes les formalités, comme d'envoyer tous les détails nécessaires sur ma naissance, ma formation musicale, etc. Le cousin de Zosia, qui était journaliste et vivait à Saint-Pétersbourg, m'offrit de partager sa chambre durant mon séjour.

Quant à Pola, qui avait d'abord tenté de me dissuader de me lancer dans cette aventure risquée, la fermeté de ma résolution finit par l'impressionner, et elle m'accorda toute son aide morale.

Je partis avec la bénédiction de tous mes amis.

61

Stefan Grostern, le cousin de Zosia, avait un visage de gamin amical, avec de blonds cheveux frisés et des yeux papillotants de myope. En m'amenant chez lui, de la gare, il me donna des renseignements précieux.

- Je connais votre situation, dit-il, et je ne crois pas que vous ayez à vous préoccuper de quoi que ce soit. Un de mes bons amis ici, à Pétersbourg, qui est avocat et juif, s'intéresse à votre cas. S'il y a le moindre ennui, il vous défendra gratuitement. Stolypine l'a rendu tellement furieux qu'il était tout prêt à tenter une action contre le gouvernement - ce qui, évidemment ne servirait à rien -, mais il est sûr que vous l'emporterez.

Une fois dans sa chambre et avant que je m'installe, Grostern me demanda mon passeport.

- Je dois le remettre au concierge, expliqua-t-il. Il est responsable devant la police.

[450]

- Que ferai-je, si la police m'ordonne, dès demain, de partir immédiatement ? demandai-je.

- Vous devrez déclarer que vous avez le droit de concourir. On fera une enquête là-dessus. Si la réponse est négative, l'avocat entrera en jeu.

Légèrement, mais non entièrement, rassuré, je lui donnai mon vieux passeport. Après une longue nuit de sommeil et un petit déjeuner, je partis pour le Conservatoire, afin de m'inscrire et de voir M. Glazunov. Tous les participants étaient là ; nous n'étions guère plus de vingt. J'en connaissais bien quatre sur le nombre ; ceux-ci, avec quelques autres, étaient des pianistes de concert déjà très connus. M. Glazunov me reçut dans le bureau directorial. Il était visiblement ennuyé.

- Vous n'auriez pas dû venir, dit-il. Je crains qu'on ne vous permette pas de rester.

- Si tel est le cas, dis-je avec emphase, je créerai un scandale international. De plus, un avocat local est prêt à prendre ma défense.

- Ce qui me préoccupe, répondit-il, est le fait que vous soyez le seul dans cette situation difficile. Les autres Juifs russes sont diplômés de conservatoires

russes, et à ce titre, *Svobodnyie houdojniki* (artistes libres), et les Juifs étrangers, eux, ont des passeports de ressortissants étrangers.

- Quoi qu'il arrive, monsieur, je vous en prie, permettez-moi de concourir, dis-je d'un ton suppliant.

Il accepta ; il n'avait aucun droit de refuser.

En bas, dans la salle de réunion, je rejoignis les autres, pour signer la demande d'inscription et tirer au sort le numéro d'ordre selon lequel nous allions jouer. Je tirai le douze. Un peu plus tard, nous nous réunîmes sans cérémonie autour, d'un buffet, où nous fîmes mieux connaissance. Rapidement, conversations et commérages dans de multiples langues emplirent l'atmosphère. Un Russe montra du doigt un jeune homme qui portait des lunettes :

- C'est Alfred Hoehn, un Allemand, me dit-il. Il gagnera sûrement le prix.

- Comment pouvez-vous en être si sûr ? C'est un génie ?

- Il a une lettre du grand-duc de Hesse pour sa sœur, l'impératrice Alexandra de Russie, dit-il. Et je suis certain que notre jury en sera informé.

Pur commérage, pensais-je. Pourtant j'étais intrigué et j'avais envie de connaître mieux ce pianiste allemand. Après quelques minutes de conversation, il devint évident que, Hoehn et moi, nous avons beaucoup en commun. Ses idées sur la musique et le piano ne différaient guère des miennes ; et nous avons tous deux une passion pour Brahms.

[451]

Les concurrents ayant le droit de choisir leur piano, ma première préoccupation fut de trouver le représentant du Bechstein. Je le découvris en la personne d'André Diederichs, lui-même facteur de pianos, et l'homme le plus gentil qui se puisse imaginer. Il me fit essayer l'instrument qu'il avait préparé pour la compétition, un splendide Bechstein, et écouta intensément mon jeu.

- Vous avez l'étoffe d'un gagnant ! s'exclama-t-il. Je parie que vous et mon piano, vous serez les champions !

Ces paroles encourageantes furent suivies d'une invitation à déjeuner. Au restaurant, apprenant que j'étais venu en protestation contre Stolypine et qu'il pouvait en résulter des ennuis avec la police, il montra son indignation, avec une véhémence telle que je dus le calmer. Je trouvai en lui un ami précieux et digne de confiance. Il me ramena à mes quartiers chez Grostern, en partageant mon anxiété au sujet de la police. Grostern, qui était resté en alerte tout le jour, nous dit qu'il n'y avait pas encore eu d'enquête. Je décidai de suivre tranquillement le cours des événements.

Le concours commença le lendemain matin, à dix heures.

Le numéro un était le pianiste suisse Edwin Fischer, qui joua le premier et le second mouvement du concerto de Rubinstein (le comité avait écarté le troisième). Le jury, présidé par Glazunov, siégeait aux deux premiers rangs. Ils étaient douze, tous professeurs des différents conservatoires impériaux russes. Le plus important d'entre eux était la grande pianiste Annette Essipova (troisième femme de Leschetitzky). L'assistance était maigre en raison de l'heure matinale. Fischer, qui devint célèbre par la suite, fit ce commentaire amer :

- Le premier à passer dans n'importe quel concours est une victime. Ils attendent tous les suivants, afin d'être à même de comparer.

De ce fait, il joua avec une certaine indifférence.

Le concerto de Rubinstein, classique par la forme, contient de très beaux éléments mélodiques. Il vise la grandeur et n'atteint que la grandiloquence. Une bonne interprétation de cette œuvre requiert impétuosité et passion. Les concurrents de cette première journée étaient bien nantis en technique et en puissance ; les deux autres éléments leur faisaient défaut.

Ce soir-là, Diederichs, qui s'était informé, me dit qu'il n'y avait pas le moindre signe de la part de la police.

[452]

- Je pense qu'ils vous ont oublié, dit-il, enjoué.

Nous sortîmes prendre un dîner très joyeux.

L'après-midi du lendemain, c'était mon tour de jouer le concerto. Quelque cinq pianistes l'avaient interprété au cours de la matinée ; mais l'atmosphère générale du concours demeurait toujours aussi dépourvue de couleur, et le public ne réagissait pas. Je ne déjeunai pas, hormis deux tasses de café au buffet. J'avais les nerfs à vif - c'était la première fois de ma vie que je prenais part à une compétition. De plus, j'avais refusé de répéter avec l'orchestre, pensant qu'une interprétation non préparée semblerait plus spontanée.

On m'appela ; mes doigts étaient de glace. Je saluai gracieusement et m'assis, au bord de l'évanouissement. Mais, dès les premiers accords du concerto, je devins un autre homme ; j'entrai en transe. Je jouai comme sous l'impulsion d'une force inconnue. Mon interprétation avait dû être électrisante, car les gens se mirent à crier, avant même que j'aie terminé la cadenza. Sur la dernière note, un tonnerre d'applaudissements éclata. Le public frappait des mains, des pieds, et hurlait. *Le jury se leva et applaudit.* J'avais bien peur que le second mouvement, une charmante *romanza*, ne les calmât, mais leur enthousiasme ne ralentit point. Pendant la pause, tous les membres du jury vinrent dans la loge des artistes pour me féliciter. Glazunov dit :

- J'ai cru entendre Anton Grigorievitch (Rubinstein).

Mme Essipova m'embrasse. J'étais au septième ciel.

Diederichs nous emmena, Grostern et moi, dîner au Cubat, le meilleur restaurant français de la ville. Nous célébrâmes l'événement très tard dans la nuit. Je finissais par oublier la police et Stolypine.

Les journaux du matin publièrent des descriptions enthousiastes de mon interprétation et mentionnèrent tous la façon dont le jury m'avait rendu honneur.

Le reste des pianistes ne fit pas plus honneur au concerto que ceux qui avaient précédé. Hoehn le joua méticuleusement, mais sans éclat. Les compositeurs - ils étaient cinq - devaient présenter leurs œuvres pendant toute une journée, avant que l'on passe aux récitals de piano solo. Nous avons deux jours libres pour travailler sur le piano de notre choix, et nous nous écoutions les uns les autres avec le plus grand intérêt, et sans la moindre trace d'envie. Tous mes collègues étaient des pianistes accomplis ; beaucoup d'entre eux firent de très belles carrières. Deux Russes, Pyshnov et Borovsky, étaient élèves de Mme Essipova et avaient des espoirs de gagner.

[453]

Je continuais à me découvrir des affinités musicales avec Alfred Hoehn, jeune homme cultivé et modeste ; Emil Frey, de nationalité suisse, concourait à la fois comme pianiste et comme compositeur, ce qui nous impressionnait tous.

Le troisième jour, Edwin Fischer fut de nouveau le premier à jouer. Cette fois, la salle était comble. Le public, la presse et la Russie tout entière commençaient à suivre le concours avec passion. A cette phase de la compétition, presque chacun d'entre nous avait ses partisans ; mais, franchement, c'était moi qui en avais le plus. Si j'avais été un cheval de courses, ma cote eût été de dix contre un.

Après Fischer, j'entendis Sirota, Pyshnov, et un Anglais. Ils me déprimèrent ; ils jouaient trop bien. Tous quatre possédaient ce genre de polytechnique que je n'ai jamais eu. Et ils ne rataient jamais une note, les bougres ! « Il vaut mieux que je n'écoute pas les autres, décidai-je, sans quoi je vais prendre la fuite et planter là le concours, police ou pas police. » De fait, je suis affligé d'un complexe d'infériorité, pour ce qui concerne ma manière de jouer : n'importe quel adolescent, capable d'interpréter convenablement une sonate de Scarlatti, me donne l'impression d'être meilleur pianiste que moi. Ce qui, bien entendu, n'empêche pas que - autant en avertir le lecteur - en tant que musicien au sens plein du terme, je n'ai aucun complexe.

Finalement, un jour plus tard, dans l'après-midi, quelqu'un appela : « Numéro douze ! » J'eus l'impression de monter sur l'échafaud. La salle était pleine à craquer. Après avoir entendu onze pianistes, le public avait atteint le stade de l'expectative fiévreuse. Même les membres du jury avaient l'air nerveux. Quant à moi, il eût fallu un bon psychanalyste pour décrire l'état d'esprit qui était le mien.

Assez curieusement, l'atmosphère de tension et d'excitation est favorable à une bonne interprétation.

Mon premier morceau, prélude et fugue de Bach, sonna bien sur le Bechstein ; clarté et dignité y étaient. Le public applaudit chaleureusement ; le jury me gratifia de bon nombre de hochements de tête approbateurs. La sonate de Beethoven qui suivait me préoccupait beaucoup, à cause de sa brièveté et de sa chute sans efficacité et peu concluante. Le premier mouvement est merveilleux et émouvant ; le dernier contient un thème très beau, mais par trop répété et qui meurt à la fin. Le professeur Barth m'avait dit qu'Anton Rubinstein touchait les gens aux larmes avec ce mouvement. Cette pensée en tête, je jouai la sonate de tout mon cœur, donnant chaque fois un sens nouveau et plus fort à chacune des répétitions de la ravissante mélodie.

[454]

Sur la conclusion, le public, déconcerté tout d'abord, me dédia des applaudissements frénétiques, absolument typiques de l'esprit partisan ; tout ce bruit ne m'était pas réellement destiné ; mais il était dirigé contre les autres. Pourtant, je commençais à me dire que j'avais gagné la bataille.

Les *Papillons* de Schumann remportèrent un authentique succès ; les morceaux de Chopin, un triomphe. Avec la mazurka, Mme Essipova essuya des larmes. J'enlevai l'étude de Liszt avec nombre de fausses notes, mais dans un irrésistible élan.

L'accueil qui m'avait été réservé quelques jours auparavant n'était qu'enfantillage en comparaison de celui que l'on me fit après mon récital. Les

Russes sont capables d'être les auditeurs les plus follement enthousiastes du monde. Ils le prouvèrent ce jour-là. Criant et hurlant, ils essayèrent de m'assiéger. J'eus beaucoup de mal à rejoindre la loge des artistes ; le jury lui-même ne put y entrer qu'un à un ; certains d'entre eux arrivèrent légèrement échevelés. Glazunov me dit des paroles émouvantes. Mme Essipova me remercia pour le Chopin - « que je n'oublierai jamais », dit-elle.

Le jury reprit sa place et sa tâche. Un Français joua, bien, mais de manière indifférente.

Les journaux du matin consacrèrent de longs articles à mon sujet. Tous, sans exception, m'appelaient « le gagnant ». Un quotidien « libéral », très lu par les Juifs, alla trop loin. Le gros titre disait : « *Golos naroda, golos bojyi* » (la voix du peuple est la voix de Dieu) et : « Il fallait un Rubinstein pour remporter le Rubinstein ». La presse de Varsovie reproduisit cette proclamation outrancière. Pola, la famille Moszkowski et Paul m'envoyèrent des télégrammes enthousiastes.

Je passai le dernier jour du concours à écouter les cinq ou six pianistes qu'il restait à auditionner ; parmi eux, se trouvaient Borovsky, Hoehn, Isserlis (un Russe) et Emil Frey. Borovsky était un bon pianiste et un musicien solide, mais il manquait de personnalité ; tout ce qu'il joua était trop calculé et manquait, de ce fait, d'inspiration. Mais les nombreux amis de conservatoire qu'il comptait accueillirent chaleureusement son interprétation.

Le récital de Hoehn était très attendu. L'histoire de la lettre à la tsarine circulait parmi l'auditoire ; il n'en fallait pas plus pour répandre la rumeur que Hoehn était un fils naturel du grand-duc de Hesse.

[455]

En réalité, Hoehn était un jeune homme simple et sans prétention. Pour le Bach imposé, il avait choisi une lente et longue fugue, qui nécessite infiniment de nuancé et une variété de sonorités qu'il ne possédait pas ; si bien qu'en dépit de son interprétation musicalement excellente, l'audition fut monotone. Son second morceau était la plus grande de toutes les sonates de Beethoven, la *Hammerklavier* opus 106. Il joua magnifiquement ce chef-d'œuvre, en maître accompli. La musique le possédait ; il joua avec tant de spontanéité qu'on eût dit qu'il venait de composer la sonate. Je fus profondément impressionné par la noble conception du premier mouvement, et ému par l'adagio, si simplement et merveilleusement exécuté. La fugue finale, difficile, fut splendide. Bref, il interpréta toute la sonate de main de maître. Après quoi, il eut droit à une ovation bien méritée. Le reste de son programme était moins intéressant ; il n'était pas assez romantique pour Schumann, pas plus qu'il ne sentait vraiment bien Chopin. Et les morceaux de virtuosité, tels que l'étude de Liszt, n'étaient décidément pas dans sa veine.

Isserlis parut terne, venant après une personnalité du calibre de celle de Hoehn ; mais Frey fut absolument merveilleux. Il avait impressionné le jury avec son trio ; on le considérait comme le seul candidat possible pour le prix de composition. Mais nul ne s'attendait qu'il fût l'excellent pianiste qu'il se révéla être. Son exécution de la *Hammerklavier* fut techniquement plus parfaite que celle de Hoehn, sinon aussi émouvante. Tout le programme qu'il interpréta fut un pur enchantement. Ce musicien suisse semblait être mon rival le plus

dangereux. Le public l'acclama avec enthousiasme, et le jury avait l'air d'être dans l'embarras.

Le concours était terminé. Personne ne bougea. Nous pensions tous que la proclamation du gagnant aurait lieu immédiatement. A la place de quoi, Glazunov décida de remettre la chose au lendemain, deux heures de l'après-midi. C'était de la cruauté, de nous faire imposer vingt-quatre heures d'un pareil supplice. Mon ami André Diederichs donna une petite soirée pour moi dans son appartement. Il avait pensé en faire une célébration de ma victoire - c'était un peu prématuré, ainsi que la suite le montra. De toute façon, le dîner fut excellent ; les invités appartenaient au clan de mes fidèles supporters, et André lui-même, qui ne jurait que par moi, semblait avoir déployé énormément d'activité en ma faveur. Il m'annonça qu'Alexander Siloti, l'un des derniers élèves de Liszt, me voulait comme soliste pour deux de ses concerts symphoniques, très en vogue à Saint-Pétersbourg.

[456]

- Je ne lui ai encore rien promis, dit André. J'espère obtenir pour vous quelque chose d'encore plus substantiel. Mais je ne l'ai pas découragé non plus.

Nous avons bu et bavardé pendant la moitié de la nuit. En rentrant je ne pus faire autrement que de réveiller, à trois heures du matin, le pauvre Stefan Grostern, qui travaillait dur. Quant à moi, je dormis jusqu'à midi. André vint me chercher à une heure, pour aller prendre quelques rapides *zakouski* (hors-d'oeuvre russes fort substantiels). Puis, nous retournâmes à la salle de concert, bondée, du conservatoire. Mon entrée souleva une bruyante démonstration d'enthousiasme qui me réchauffa le cœur. Il était deux heures. Nous attendîmes patiemment une grande heure. Rien. Beaucoup d'entre nous se rendirent au buffet, dressé dans la pièce voisine, pour y prendre une tasse de café. Un appariteur promit de nous appeler quand nous serions requis. Une autre heure s'écoula ; il n'y avait plus de café, et toujours pas de nouvelles. A bout de fatigue nerveuse, nous retournâmes dans la salle.

Ce ne fut qu'après trois heures pleines que Glazunov et le jury firent leur apparition sur la scène. Ils furent accueillis par un silence de mort. Glazunov, pâle et en sueur, s'avança et annonça d'une voix mal assurée :

- Le prix de composition, de deux mille roubles, a été attribué à l'unanimité à M. Emil Frey !

Ovation. Frey monta sur scène et reçut les félicitations du jury et de longs applaudissements de l'auditoire. Glazunov reprit :

- Le prix du meilleur pianiste, de deux milles roubles, a été unanimement attribué à Alfred Hoehn !

Il y eut un moment de stupeur, rapidement suivi de huées entremêlées de bravos et d'applaudissements. Glazunov tenta d'endiguer le tohu-bohu en levant les mains, pour donner à entendre qu'il avait quelque chose à ajouter, mais en vain. Il fallut du temps avant qu'il obtienne le silence. Elevant très haut la voix, criant presque, il annonça :

- Un premier prix spécial... un diplôme d'honneur... a été unanimement attribué à Arthur Rubinstein !

Et, sans transition, il poursuivit :

- Un second prix spécial... un diplôme d'honneur... a été attribué à Alexander Borovsky !

Puis il nous invita - Hoehn, Borovsky et moi - à monter sur scène pour y recevoir les compliments du jury.

[457]

La manœuvre entière était si habilement montée qu'elle déconcerta les gens. Ils comprirent finalement que je partageais le premier prix avec Hoehn, mais que lui seul recevait l'argent. Ils n'approuvaient pas cette solution, mais elle les calmait tout de même. André demeura le seul militant dissident ; il cria : « Honte ! Honte ! » Quant à moi, je passai par un tourbillon d'émotions et de pensées contradictoires. Il serait vain de nier que les acclamations générales m'avaient donné la certitude de gagner, et que le verdict était pour moi une déception amère. Tout au fond de moi, pourtant, je dois le confesser, après avoir entendu l'interprétation que Hoehn avait donnée de la *Hammerklavier* - œuvre tellement plus importante que ma petite sonate en mi mineur -, et après l'excellent récital de Frey, j'étais devenu beaucoup moins sûr de mériter vraiment le prix.

André Diederichs et moi, nous fîmes l'un des dîners les plus sinistres de mon existence. La langue russe est l'une des plus riches en invectives, et mon ami s'adonna à une démonstration complète de sa science tout au long du repas. Il prétendait, entre autres choses, que l'ordre était venu de la tsarine et que le « cochon avait obéi ».

Pareille accusation ne me plut pas.

- André, dis-je, tu sembles oublier que Hoehn est un excellent pianiste et n'a besoin de l'influence de personne. Son mérite l'a emporté.

Il ne voulut rien entendre ; les partisans sont sourds et aveugles aux arguments.

- Assez de cela, André, dis-je, un peu impatiemment. Ton dépit te rend injuste, et je suis trop fatigué.

Il s'inclina et me raccompagna en voiture à mes quartiers. Stefan Grostern m'attendait.

- Devinez qui est venu vous voir ? me demanda-t-il. Sans attendre ma réponse, il reprit :

- La police. Un agent a rapporté votre passeport, avec l'ordre pour vous de partir dans les vingt-quatre heures. Et il a ajouté, sans même sourciller : « Les Juifs n'ayant pas droit à une exemption doivent strictement obéir à cet ordre. » Après son départ, j'ai éclaté de rire.

Je l'imitai, et à gorge déployée. Cet « intermède comique », venant clore une journée emplie pour moi de drame, était absolument parfait.

- Je repartirai demain soir pour Varsovie, dis-je. Et, cher Stefan, je suis heureux de vous délivrer de l'exaspérant compagnon de chambre que j'aurai été.

[458]

Il protesta, naturellement, mais c'est un fait qu'il avait l'air plutôt soulagé. Tôt, le lendemain matin, André entra dans la chambre en claquant la porte.

- Arthur ! cria-t-il. Tu as gagné le concours malgré tout. Il faut que tu partes ce soir pour Kharkov.

En me voyant ahuri et bouche bée, il éclata de rire, puis me raconta toute l'histoire.

- Hier soir, tard, Serge Koussevitzky m'a appelé de Kharkov. Il voulait connaître le résultat du concours. Mon récit de l'injustice que l'on t'a faite l'a rendu absolument furieux. Il a décidé dans la seconde de t'accorder une compensation. Et voici ce qu'il propose : un engagement pour une tournée de concerts en Russie, comprenant deux apparitions à ses concerts symphoniques de Moscou et de Pétersbourg et, comme équivalent du prix Rubinstein, deux mille roubles d'avance sur la tournée.

Rien n'eût pu exprimer ma joie. Je croyais rêver.

- Ce n'est pas tout, reprit André. Koussevitzky t'invite à Diergatchi, sa maison de campagne, à côté de Kharkov. Il veut te rencontrer et discuter avec toi les détails de sa proposition.

Je l'informai au sujet de la police. Il rit :

- Tiens, ces salauds se souviennent soudain de toi, hein ? Eh bien ! il n'y a pas de temps à perdre ; il faut que tu partes ce soir pour Kharkov. Je vais annoncer ton arrivée à Koussevitzky et lui demander de t'envoyer une voiture.

Je l'embrassai ; j'embrassai également Stefan. J'aurais pu embrasser le monde entier !

Koussevitzky était déjà très connu en Europe comme le meilleur contrebassiste de son temps, et comme un virtuose authentique de cet instrument rarement entendu en solo. Nikisch et d'autres grands chefs d'orchestre l'engageaient souvent comme soliste pour leurs concerts. Il avait commencé sa carrière comme premier contrebassiste à l'orchestre de l'Opéra de Moscou. A cette même époque, il avait créé une agence de concerts à Moscou, avec des représentants dans toute la Russie ; Diederichs était son agent à Saint-Pétersbourg.

Telle était la situation en 1910, et tel, Koussevitzky, l'homme qui prit fait et cause pour moi avec tant de noblesse. Tout le monde sait qu'il devint par la suite l'un des plus grands chefs d'orchestre et qu'il fut, pendant vingt-cinq ans, le directeur bien-aimé du glorieux Orchestre Symphonique de Boston.

[459]

62

Diergatchi était un faubourg de Kharkov. Il me fallut moins d'une demi-heure en voiture à cheval pour m'y rendre. Serge Koussevitzky et sa femme me reçurent très aimablement dans leur villa, simple, mais spacieuse. Pendant le dîner, nous parlâmes du concours Rubinstein, et je racontai en détail le rôle que j'y avais joué, du début, à Varsovie, jusqu'à la surprise de la fin. Ce qu'ils apprécièrent le plus fut ma décision de combattre le décret Stolypine et ma victoire secrète.

- Ah, ah ! ils n'ont pas osé vous toucher, hein ? dit Serge, enchanté.

Après une bonne nuit de repos et un délicieux petit déjeuner, il m'emmena dans son bureau et m'expliqua ma tournée de concerts.

- Je veux que vous jouiez le concerto de Rubinstein avec moi, dit-il. Ce sera sensationnel. J'ai entendu dire des merveilles de votre interprétation.

J'aurais franchement préféré jouer un concerto plus important ; mais je dus m'incliner.

- Mon agence organisera des récitals pour vous à Moscou et à Pétersbourg, à Kiev et à Odessa, et peut-être à Kharkov.

- J'ai promis à André de jouer la *Hammerklavier* au cours de mes récitals. Je voudrais commencer à la travailler tout de suite, dis-je.

- C'est parfait pour les deux capitales ; mais je ne vous conseillerais pas de la jouer dans les provinces.

Quand on nous appela pour le déjeuner, il fouilla dans sa poche.

- Voici votre billet pour Varsovie, dit-il. Votre train part à neuf heures ; nous dînerons donc de bonne heure. Ah ! il ne faut pas que j'oublie...

Il ouvrit un tiroir de son bureau, en tira une enveloppe et me la tendit.

- Voici votre prix Rubinstein, dit-il. Sauf que vous devrez rejouer pour le gagner, ajouta-t-il en souriant.

Dans l'après-midi, j'ouvris le piano, un bon Blüthner, pour l'essayer. Comme ils étaient tous deux impatients de m'entendre, je jouai tout un programme de concert.

[460]

Mme Koussevitzky, qui m'avait impressionné par son air très réservé et austère, fit preuve d'une compréhension pleine de chaleur pour la musique et se montra beaucoup plus amicale envers moi. Son mari m'écouta attentivement, et sa réaction ne fut pas éloignée de celle de Diederichs.

- Vous avez l'étoffe pour faire une grande carrière, me dit-il. Si vous persévérez dans votre travail, il ne saurait y avoir le moindre doute à ce sujet.

Il me conduisit à la gare et m'embrassa sur les deux joues en guise d'adieu. Le voyage prit une nuit et une demi-journée.

A Varsovie, mes amis me reçurent avec des compliments mêlés à des explosions d'indignation et de rage. Ils accusaient les Russes de trahison. Le plus virulent de tous était Antek Moszkowsky.

- Les membres du jury devraient être fusillés à vue ! déclara-t-il, avec un rictus féroce.

L'épisode Koussevitzky changea pourtant leur humeur. Je remarquai avec plaisir à quel point le pays tout entier avait pris mon parti pendant la compétition, et combien ma popularité s'en était considérablement accrue.

Je retrouvai une Pola pâle et ne se portant pas trop bien. Elle avait reçu une invitation pour aller à Zakopane avec des amis ; je l'encourageai à accepter, en dépit de la perspective d'une nouvelle séparation. Elle me dissuada d'essayer de l'y rejoindre. La pauvre femme vivait dans l'espoir de récupérer ses enfants et avait toujours peur d'être vue en ma compagnie dans des endroits par trop en vue.

Karol Szymanowski avait prévu de passer le reste de l'été à Tymoszovka et me persuada de l'y accompagner. Nous partîmes quelques jours plus tard. Avant de quitter Varsovie, j'eus cependant la fierté de pouvoir payer ma dette à M. Shaniavsky, propriétaire de l'hôtel Victoria. Et il va sans dire que Kapnik reçut assez d'argent pour acheter des pilules à une famille tout entière.

La mère de Karol et le restant de la famille parurent heureux de me revoir. Le programme était le même que par le passé : matinées occupées à faire de la

musique avec Karol ; puis, promenade à cheval ; puis, travail au piano en solitaire, ou déchiffrage de la sonate ou de la nouvelle symphonie de Karol ; soirées meublées de jeux de cartes ou de jeux de charades, et coucher de bonne heure. Je restai plus de quatre semaines et cela me fit le plus grand bien.

[461]

De retour à Varsovie, au Victoria, reposé et ragaillardi, je commençai à travailler la formidable *Hammerklavier*. La saison des concerts était lente à démarrer, si bien que j'avais du temps libre devant moi. Pola rentra un peu après moi, se sentant beaucoup mieux. Nous reprîmes nos rencontres clandestines ; notre amour était inchangé.

Une lettre de Rome vint me confirmer mon engagement pour un concert symphonique à l'Augusteo. La date en était fixée pour une fin de soirée d'un dimanche de janvier 1911, cinq jours avant mes débuts à Moscou. Le comte San Martino me demandait de jouer deux concertos de mon choix et deux ou trois morceaux de Chopin en solo, entre les deux. Grosse commande que celle-là, et par-dessus le marché pour un prix qui ne couvrait même pas les frais ! N'importe, j'étais fier et heureux de paraître en public dans ma Rome adorée.

Ces perspectives plus brillantes m'encourageaient à élargir mon répertoire. Cette fois, il ne fut pas nécessaire de m'enfermer à clé. J'aimais à travailler mes nouveaux morceaux.

Ma vie mondaine avait pris aussi un meilleur tournant. Grâce à mes succès de Pétersbourg, je retrouvai ma popularité d'avant : « l'affaire » était oubliée.

Sur le plan des concerts, je devenais plus difficile : je refusai un certain nombre d'apparitions maigrement payées en province et n'acceptai de jouer qu'une seule fois à Varsovie et une autre à Lodz. Et, en vue de Rome et de la Russie, je me commandai des costumes neufs.

Je passai donc un automne extrêmement réconfortant, béat d'amour et de travail, et savourant la compagnie de mes amis.

Au milieu de décembre, télégramme de Koussevitzky : « *Sur trajet Berlin changez de train à Varsovie vous prie me rencontrer à la gare avec programmes de récitals.* » Suivaient la date et l'heure.

Le train fut ponctuel. Nous prîmes une voiture jusqu'à l'autre gare, où nous eûmes un agréable entretien au restaurant, en buvant du thé. Mes programmes lui plurent ; il suggéra quelques menus changements et me quitta au bout d'une demi-heure.

[462]

Mon concert de Lodz fut illustré par un incident dramatique. La salle était fournie ; ma famille était assise, pleine d'espoir, dans les premiers rangs, et j'avais joué très bien, lorsque, pendant l'entracte, un de mes oncles, l'air pâle et effrayé, entra dans ma loge et me dit :

- La police est ici. Un policier est venu s'enquérir de ton service militaire. Je l'ai supplié de ne pas interrompre le concert, en promettant de tout arranger

demain matin. J'ai dû lui donner ton adresse et quelques roubles, qu'il a acceptés.

Je terminai mon récital, en faisant des efforts surhumains pour rester maître de moi. Quand nous fûmes de retour à la maison, ma famille entière était en proie à la panique. Le seul moyen de faire face à la situation était d'acheter le policier, ce qui était risqué. Mais, en ce temps-là, il n'y avait pas d'autre façon de s'entendre avec les Russes. Et cela marcha - moyennant cinq cents roubles. Le policier promit d'abandonner l'enquête. Et mon premier souci, à Varsovie, fut d'aller voir l'homme qui s'occupait de mes sursis, pour obtenir une année de plus.

- Inutile de vous tracasser, me déclara-t-il. J'ai le document pour cette année ; mais il me faudrait sept cent cinquante roubles pour obtenir l'équivalent pour l'an prochain.

L'argent de mon « prix » commençait à fondre sérieusement. Le pire restait à venir. Ma pauvre Pola dut subir une opération. C'était urgent, disait-elle, et il lui fallait de l'argent. Il y eut des journées d'angoisse terrible ; mais l'opération se passa bien, la convalescence débuta sous d'heureux auspices.

Noël, avec ses obligations traditionnelles de cadeaux, joint aux célébrations coûteuses du Nouvel An, achevèrent ma déroute financière.

A mesure qu'approchait mon départ pour Rome, puis, aussitôt après, pour Moscou, je me retrouvais de plus en plus pauvre. Il ne me restait plus d'argent pour mon billet, ni pour mes frais de voyages. Je demandai à Paul, à Antek et à son frère, de me prêter la somme nécessaire ; mais leurs poches étaient aussi vides que la mienne. J'obtins à tout le moins un bon passeport, français celui-ci, grâce à un ami de Paul, Jean Styczynski, né par hasard en France. La seule chose dont j'aurais besoin, m'expliqua celui-ci, serait d'obtenir un nouveau visa français pour retourner en Russie. Il ajouta :

- Quand vous serez à Vienne, vous n'aurez qu'à envoyer un chasseur de l'hôtel au consulat, avec un mot disant qu'un ami vous a prié de faire la démarche pour lui.

La veille du jour où il devenait impératif pour moi de partir, le désespoir et la rage me prirent. C'eût été vraiment trop absurde, maugréais-je en moi-même, de laisser passer deux occasions comme Rome et la Russie, uniquement à cause d'une stupidité telle que le prix d'un billet. Et personne pour m'aider !

[463]

J'en étais là quand, soudain, je me souvins d'André Diederichs. L'ami dévoué ! Le représentant de l'agence Koussevitzky ! Lui, il pouvait m'envoyer l'argent tout de suite, quitte à se rembourser sur mon concert de Pétersbourg. Je lui expédiai un télégramme de nuit, le suppliant de m'envoyer par le même canal, et immédiatement, cinq cents roubles d'avance sur le concert de Pétersbourg.

Au plus tôt, je pouvais espérer recevoir l'argent avant midi, le lendemain. Impossible de fermer les yeux de toute la nuit. Inutile d'essayer de dormir, de jouer, de lire ou de manger. J'étais tout juste capable d'attendre, d'attendre, d'attendre.

A midi, rien. Une heure de l'après-midi, deux heures de l'après-midi : rien. J'avais abandonné tout espoir, lorsqu'on frappa à ma porte. J'ouvris. C'était le facteur - ange venu des cieux pour moi.

- Vous êtes bien Arthur Rubinstein ? demanda-t-il en russe.
- Oui, oui, c'est bien moi.
- Vous attendez un mandat télégraphique ?
- Oui, oui ! criai-je.
- De Moscou ? Mille roubles ?

L'espace d'un dixième de seconde, sous l'étonnement, je restai muet. Mais, en un éclair, je rétablis les choses : faute d'argent sous la main, André avait téléphoné à l'agence de Moscou, laquelle avait eu l'élégance de m'expédier le double de la somme demandée.

- Mais oui, oui, bien sûr ! m'écriai-je.

Et le facteur me remit le télégramme et un mandat sur la Banque du Commerce de Varsovie. Je m'habillai en hâte : les banques fermaient à quatre heures.

A partir de cet instant, tout marcha comme sur du velours. L'argent en main, je me sentais de nouveau millionnaire. J'achetai un billet aller et retour pour Rome (deuxième classe) ; j'invitai Pola à un dîner de luxe dans un cabinet particulier du Bristol ; après quoi, au Victoria, j'offris un petit souper d'adieu, avec énormément de vodka, à Paul et aux frères Moszkowski, puis sautai dans le train pour Vienne, à minuit. J'arrivai à midi le lendemain. De la gare j'allai droit en taxi à l'hôtel Impérial, pour déjeuner. Je connaissais la capitale autrichienne par cœur. Je dis au concierge, en lui remettant mon passeport :

[464]

- S'il vous plaît, envoyez un chasseur au consulat de France et faites-lui demander un visa pour la Russie. Mon ami, M. Styezinski est actuellement à la campagne et m'a prié de lui rendre ce service.

J'accompagnai ma demande de quelques solides *gulden*. L'homme promit et j'allai tranquillement déjeuner. J'en étais au café, quand mon émissaire revint.

- Je suis désolé, monsieur, me dit-il en me rendant le passeport. On m'a refusé le visa. D'après ces gens, ce monsieur n'a pas fait son service militaire en France, et on le considère comme déserteur.

Le café me resta dans la gorge. C'était le coup dur. Je n'avais absolument pas le temps, à mon retour de Rome, de me débattre pour obtenir un laissez-passer à Krakov ou à Lwow. Je devais filer droit sur Moscou, après un arrêt d'une demie journée à Varsovie. Pour l'heure, je ne pouvais qu'attendre sombrement le train de Rome, dans un café.

Dans la Cité éternelle, le directeur de l'hôtel Bertolini-Splendid m'accueillit avec un sourire encore plus rayonnant que lors de ma visite précédente. Dans le hall de l'hôtel, une affiche annonçait mon concert à l'Augusteo, avec mon nom en très grosses lettres. Le comte San Martino me fit parvenir un message de bienvenue, me fournissant tous les détails sur le concert : j'aurais droit à trois répétitions, le chef d'orchestre serait M. Molinari, et j'aurais un Bechstein.

J'appris à mon grand regret que le comte Skrzynski se trouvait en Pologne. Ma pensée se tourna alors vers la seule personne capable de me tirer d'affaire avec mon passeport : Modest Tchaïkovski. Prenant mon courage à deux mains, je lui téléphonai. Il répondit en personne, de la façon la plus amicale, et accepta ma timide invitation à déjeuner. Par correction, je chargeai

un chasseur de déposer ma carte chez les Leishmann, les Rudini, les Casati et, naturellement, le comte de San Martino.

Modest Tchaïkovski arriva à l'heure dite, m'embrassa sur les joues à la russe, et je l'emmenai dans un charmant restaurant où j'avais souvent déjeuné avec Pola.

- J'attends impatiemment votre concert, me dit-il. Qu'allez-vous nous jouer ?

- Le *Concerto N° 4* de Beethoven, la *Barcarolle*, un nocturne et la *Polonaise opus 53* de Chopin, ainsi que, pour finir, le *Concerto en sol mineur* de Saint-Saëns.

- Formidable ! dit-il. Puis-je venir à une répétition ?

[465]

- Mais bien sûr, j'en serai très honoré.

Pendant ce temps, j'étais à la torture, à la pensée de devoir lui parler de mes ennuis de passeport. Fallait-il lui dire la vérité ? Comment réagirait-il ? Son intérêt pour mon concert me rassurait quelque peu. Finalement, je lui exposai loyalement les faits, et ce parfait gentleman comprit entièrement ma triste situation.

- Je connais très bien le consul de Russie, me dit-il. Je m'efforcerai de discuter l'affaire, de façon qu'il comprenne. Peut-être pourra-t-il vous en sortir.

D'un geste large, il arrêta mes remerciements et ajouta en souriant :

- Vous aurez tout loisir de me remercier quand vous tiendrez le document. Pour le moment, je file au consulat. Attendez-moi à votre hôtel, je vous ramènerai le verdict.

Je retournai à l'hôtel d'un cœur plus léger. Une aubaine m'y attendait, sous forme d'une lettre de la marquise Rudini, qui acheva de me remonter le moral. « *Cher Rubinstein, écrit la marquise, pouvez-vous venir dîner chez moi demain soir, à neuf heures ? J'espère que vous voudrez bien jouer pour moi, ensuite (professionnellement, bien entendu). Votre, etc.* » Ces deux mille liras étaient les très bien venues, compte tenu du faible cachet du concert.

Tchaïkovski revint une heure plus tard, faisant triste figure. Il me dit :

- Ce méchant homme a refusé. Et, comme si cela n'avait pas suffi, il m'a dit d'un ton sévère que, par égard pour moi, il ne vous dénoncerait pas.

Et voilà ! La situation était désespérée. Tchaïkovski se désolait, mais il me déclara :

- Je vous en prie, tout n'est pas perdu. Il faut absolument que je vous sorte de là, et j'en trouverai le moyen. Je vous verrai ce soir, à la répétition ; j'aurais eu le temps de songer à quelque chose.

Sa sympathie me touchait vivement ; en soi, c'était une consolation.

La répétition, dans la magnifique salle de l'Augusteo, se passa fort bien. Le chef d'orchestre, Bernadino Molinari, était un accompagnateur expert, et l'orchestre fut avec moi dès le début. Le comte San Martino, qui n'entendit que le Beethoven, m'exprima sa satisfaction.

Tchaïkovski déclara que j'étais né pour jouer avec orchestre.

[466]

- J'espère vous entendre un jour dans le concerto de mon frère.

Je promis de l'apprendre. Puis il poursuivit :

- Etes-vous libre, samedi après-midi ?

C'était la veille du concert, et ma dernière répétition était fixée à ce samedi. Je répondis donc affirmativement.

- Voyez-vous, me dit-il, nous avons ici un petit club russe, qui a été fondé par des membres de l'aristocratie de notre pays vivant à Rome. Samedi prochain, à quatre heures, nous sommes invités à une conférence du prince Serge Volkonsky, qui est l'intendant des théâtres impériaux de Pétersbourg. L'ambassadeur et tout son entourage seront présents. Je veux que vous m'accompagniez comme mon invité. Peut-être une chance se présentera-t-elle.

- Et le consul ? demandai-je.

- Il n'est pas membre du club et n'est pas invité.

J'étais sceptique, mais j'aurais accepté n'importe quelle suggestion venant de Modest Tchaïkovski.

La répétition du vendredi matin fut très longue. Molinari travailla minutieusement chaque détail et fit répéter de nombreux passages, surtout du Beethoven. Il m'épuisa, mais cela en valait la peine. L'après-midi, je me reposai, pour être en forme pour le concert chez les Rudini.

En habit, cravate blanche, pardessus noir et haut-de-forme, je me rendis au palazzo Barberini, où j'arrivai à neuf heures juste. Un maître d'hôtel ouvrit, me débarrassa de mon chapeau et de mon manteau et me dit que la marquise serait prête dans quelques minutes. Je crus m'être trompé d'heure et être arrivé en avance. Le maître d'hôtel me conduisit, par la longue enfilade de salons, jusqu'à un petit boudoir, où un jeune homme en smoking était occupé à lire un livre. Je m'inclinai ; il répondit poliment de même, mais continua à lire. Je pris un siège et j'attendis. On se serait cru chez le dentiste.

Au bout d'un moment, nous entamâmes une conversation en français, qu'il parlait avec un fort accent. Il était argentin.

- Je suis ici pour le plaisir, m'expliqua-t-il. La vie à Buenos Aires est d'un morne ! Rome et Paris sont les seules villes où l'on puisse s'amuser un peu.

C'était un jeune homme qui savait ce qu'il voulait. Il était beau, d'ailleurs, avec son type espagnol, ses cheveux noirs, ses favoris et ses forts sourcils. Notre menue conversation fut interrompue par l'entrée de la marquise, belle comme toujours, vêtue d'une robe d'intérieur.

[467]

- Ah, mon cher Rubinstein, je suis si heureuse de vous revoir ! dit-elle en s'avancant, les mains tendues. J'espère que cela vous est égal de dîner sans cérémonie, à trois, avec mon cher ami.

Elle fit les présentations, mais j'ai oublié le nom de l'Argentin.

Ha, ha, me disais-je, la soirée commencera très tard, sans doute aux environs de minuit.

Nous passâmes à la salle à manger où l'on nous servit à dîner - dîner de cérémonie, avec desserts, vins et le reste. Je mangeai à peine et refusai le vin, pensant à la soirée et à mon jeu. Cependant, je commençais à me sentir un peu mal à l'aise. Dora Rudini n'avait pas fait la moindre allusion au concert, pas plus qu'à l'heure, au lieu et aux conditions de son déroulement. Lorsque je m'enquis poliment du marquis, elle répondit avec un sourire :

- Comment, vous ne saviez pas ? Mais nous sommes séparés !

A l'heure du café, elle ordonna au maître d'hôtel de le servir dans la salle de musique. Nous passâmes alors dans l'un des grands salons, où Dora et l'Argentin s'installèrent sur un canapé, tandis que je leur faisais face dans un fauteuil, avec la table à café entre nous. La conversation, durant le repas, avait été sans intérêt. Tous deux avaient parlé de sport, de courses de chevaux, et potiné. Le jeune homme avait fait allusion à des soirées, à des bals, et aux mérites spécifiques du tango ; moi-même j'avais raconté des histoires sur la Russie et la Pologne. Au salon, c'était le silence. Nous sirotions notre café, lorsque Dora dit enfin, avec ce charme tout particulier :

- *Caro Arturo*, jouez pour nous, s'il vous plaît. J'adorerais entendre encore la *Barcarolle* de Chopin, que j'avais tant aimée, l'autre fois.

Alors seulement, je compris : c'était cela, la fameuse soirée promise !

Le piano était derrière moi. Je ne l'avais pas remarqué, tant il était couvert de toutes sortes d'objets, fleurs, photos, livres.

- J'espère que mon piano vous plaira. Je l'ai acheté tout récemment, dit-elle.

Tous les trois, nous débarrassâmes l'instrument de ses encombrements, puis je m'assis pour l'essayer. C'était un bon Blüthner, et bien accordé. Dora et son ami retournèrent à leur canapé, et j'attaquai la *Barcarolle*.

[468]

J'étais censé ne pas les voir, assis qu'ils étaient derrière moi. Mais le couvercle bien astiqué d'un piano est pareil à un miroir. Tant et si bien que, tout en jouant, je pouvais apercevoir Dora, apparemment stimulée par la musique, embrasser passionnément son « beau » et s'accrocher à lui, tandis que l'Argentin, manifestement moins musicien, semblait répondre à ces caresses avec beaucoup moins d'élan. Ma position était des plus embarrassantes. Je ne savais trop que faire. La situation me rappelait le vaudeville français intitulé Chopin. Devais-je me sentir offensé d'être traité en « allumeur » stipendié, ou fier de ce que ma musique était capable d'inspirer l'amour ? N'importe comment, je continuai à jouer, et ce, avec plaisir - la musique me fait oublier tout le reste. Je tiens cependant à rassurer le lecteur : mon « public » n'alla pas trop loin.

Je pris congé vers minuit. Dora Rudini, qui avait retrouvé son maintien calme et charmant, m'embrassa en me souhaitant bonne nuit ; l'Argentin me serra la main avec une dignité d'hidalgo et, dans le grand vestibule d'entrée, le maître d'hôtel m'aida à passer mon manteau, puis me tendit mon chapeau et une enveloppe. Je regagnai mon hôtel Splendid plus riche de deux mille liras.

63

La dernière répétition du samedi matin fut excellente. J'y appris à apprécier la lente et soigneuse préparation d'un concert, grâce, à trois répétitions au lieu de l'unique séance bâclée que j'avais dû si souvent endurer.

Tchaïkovski, que l'exécution avait tenu sous le charme, m'invita à déjeuner.

- J'aimerais vous donner de plus amples renseignements sur notre club russe, me dit-il. Il y a un petit détail qui vous intéressera. Après son dernier concert romain, Anton Rubinstein laissa son piano en cadeau au club. Si la chance veut que la conférence ne soit pas trop longue, peut-être aurez-vous

l'occasion de leur donner un court récital sur leur « piano Rubinstein ». En présence de l'ambassadeur, il pourrait en sortir quelque chose. Pas si mauvaise, mon idée, hein ? conclut-il en riant, très content de lui.

[469]

Le club russe était un bâtiment gris, d'allure sévère, dans une rue tranquille. Du grand hall d'entrée, on passait immédiatement dans une vaste salle de musique. Un auditoire élégant - pas plus d'une centaine de personnes - occupait quelques rangées de sièges confortables. Un haut pupitre était dressé d'un côté de l'estrade. Le piano était placé au centre. Je m'installai avec Tchaïkovski dans les derniers rangs.

Le prince Serge Volkonsky s'approcha du pupitre, y jeta un monceau de feuilles de papier manuscrites, but une longue gorgée d'eau, alluma un petit réflecteur de table et entama sa conférence. Le sujet en était l'histoire du théâtre et de l'art des comédiens. Il avait un débit haletant et une voix monotone, avec un rien de pédanterie dédaigneuse. L'effet était soporifique. Au bout d'une heure, je remarquai bon nombre de têtes inclinées dans une discrète somnolence. La conférence terminée, des applaudissements les récompensèrent l'orateur, et les membres de l'assistance se levèrent. En guise d'exutoire mérité, la salle ne tarda pas à bourdonner de conversations animées et bruyantes.

Tandis que l'on servait le café, Tchaïkovski me conduisit à l'endroit où l'ambassadeur saluait ses amis. Le prince Dolgorouky, était le type même du vieil aristocrate démodé, grand, mince, beau nez en bec d'aigle, courte moustache en brosse, énorme monocle vissé sur l'un de ses yeux bleu clair et profondément enfoncés dans l'orbite. Il portait jaquette noire, pantalon gris à rayes, gilet blanc, col blanc dur et plastron à régates fixée par une épingle à tête de perle noire.

Modest Tchaïkovski me présenta à ce grand seigneur élégant :

- Excellence, permettez-moi de vous présenter un jeune pianiste plein de grand talent. Son nom est Rubinstein.

- Ah, ah, comme c'est intéressant ! Le même nom ? Et pianiste aussi ? Ah, ah...

- S'il plaît à Votre Excellence, et si les autres membres du club sont d'accord, le jeune Rubinstein aimerait beaucoup jouer un peu de musique russe sur ce piano, sacré pour lui, puisque c'est celui de l'inoubliable Anton Grigorievitch.

Tchaïkovski avait prononcé ces phrases avec onctuosité, malgré l'hostilité que lui avait plus ou moins inspirée autrefois, autant qu'à son frère, Anton Rubinstein.

- Ah, ah, mais c'est charmant ! dit en français l'ambassadeur. Mais certainement, nous avons très envie d'entendre ce jeune homme.

[470]

Le piano était un vieux Becker de fabrication russe, qui avait en tout cas le mérite d'être bien accordé. Je jouai toute la musique russe que je pouvais connaître. Deux préludes et une étude de Scriabine, le fameux prélude de Rachmaninov et quelque chose de Medtner.

Après le mortel ennui de la conférence, cette musique eut l'effet le plus revigorant sur l'assistance. Le succès que j'en tirai me rappela Pétersbourg et le fait qu'aucun public au monde ne réagit à la musique comme les Russes.

D'enthousiasme, l'ambassadeur laissa choir son monocle.

- Ah, ah, bravo, bravo ! Comme c'est beau, comme c'est exquis, comme c'est charmant !

Je plantai un doigt dans le dos de Tchaïkovski.

- Excellence, dit celui-ci (c'était le bon moment), ce malheureux jeune homme vient d'essuyer un terrible contretemps : il a perdu son passeport. Il joue demain à l'Augusteo, et lundi, de très bonne heure, il doit partir directement pour Moscou, où sa tournée de concerts débute par un grand gala avec orchestre.

- Comme c'est triste, ah, comme c'est triste ! dit le prince, sur un ton de profonde compassion.

Puis, retrouvant son sourire, il reprit :

- Le consul l'aidera sûrement à se tirer d'affaire, sans nul doute, ah, ah ?

- Le consulat est fermé jusqu'à lundi matin, et le consul lui-même est absent, mentit sans vergogne mon avocat.

- Ah, heu, heu, il doit bien y avoir un moyen. Puisqu'on l'attend à Moscou, il faut absolument qu'il y soit.

Franchement préoccupé et plein de sollicitude, l'ambassadeur fit signe à un de ses jeunes attachés. Tous deux chuchotèrent un moment, le prince interrompant de temps à autre le murmure de l'attaché par de brèves exclamations, comme : « Pourquoi pas ?... Pour un seul passage ! (en français)... Ah, ah, peu importe ! » Après cette brève consultation, l'ambassadeur se tourna vers moi et me dit le plus gracieusement du monde :

- Jeune Rubinstein, ah, ah, je viendrai demain à votre concert et je vous apporterai un joli cadeau, ah, ah, ah, ah !

Ce genre de bonne grâce est l'un des côtés du véritable aristocrate qui vous le rend cher. Je quittai le club avec Tchaïkovski, plein d'espoir comme lui.

- Il vous apportera un petit mot signé de lui, qui vous suffira à la frontière. Cessez donc de vous tracasser, me dit Tchaïkovski.

[471]

Mes débuts publics à Rome furent pour moi un grand événement, qui demeure inoubliable. Ce fut le commencement d'un véritable roman d'amour avec le public italien, qui n'a jamais faibli jusqu'à ce stade tardif de ma vie.

Le concert ouvrit sur le concerto de Beethoven, qui marcha fort bien, tout en manquant de l'inspiration suprême. Molinari et moi, nous fûmes distraits par des bruits, des retardataires et un parterre bourré d'un « Grand Monde » qui était loin d'être musicien à l'extrême. Heureusement, les balcons supérieurs étaient bondés d'étudiants en musique et d'amateurs. Venaient ensuite, en solo pour moi, trois morceaux de Chopin. Le premier, la *Barcarolle*, a toujours été un de mes préférés et n'a jamais cessé de m'inspirer pour le reste d'un programme. En l'occurrence, il ne me fit pas défaut. Tandis que je jouais les dernières notes, le public était avec moi, et je dus saluer trois ou quatre fois avant de pouvoir entamer le nocturne. Dès lors, le succès alla grandissant, pour finir en explosion d'enthousiasme après la *Polonaise en la bémol*. Des balcons, fusaient des cris et des hurlements : « Bravo, *bis, bis*, bravo ! » Je sortis de

scène pour l'entracte, mais l'assistance continua à vociférer « bis ! ». Je dus revenir saluer cinq ou six fois, tandis que croissait la clameur demandant un *bis*, que je réserve habituellement pour la fin du concert.

Soudain, dans les coulisses, surgit un maestro Sgambati hors d'haleine et me criant :

- *Presto, presto*, jouez quelque chose ! Ils deviennent fous de rage ; ils seraient capable de vous malmener !

Il me fit une telle peur que je courus jusqu'au piano et jouai une étude de Chopin qui apaisa le dynamisme du public italien.

Le prince Dolgorouky, escorté de Modest Tchaïkovski, pénétra dans ma loge. Très impressionné par mon succès, l'ambassadeur m'embrassa sur les joues et me dit :

- Ah, ah, vilain garçon, vous m'avez fait pleurer, ah !

Puis, me remettant une grande enveloppe :

- Tenez, voici mon cadeau, mon cher.

Et, appelant le jeune attaché que j'avais déjà vu et qui était resté piqué dans le couloir :

- Demandez à ce jeune homme les précisions nécessaires, et portez le tout sur le document. Je l'ai déjà signé.

Comme j'allais me lancer dans des phrases de remerciement, il m'arrêta d'un large geste de la main :

[472]

- Ah, ah, pas de remerciement, pas de remerciement. Ce n'est rien. Une fois que vous aurez passé la frontière, déchirez seulement ce papier et procurez-vous un autre passeport. Tout cela n'est rien, ah, ah, et n'empêche que vous m'avez fait pleurer, ah, ah...

Sur quoi il s'enfuit, tandis que l'attaché tirait une grande feuille de papier de l'enveloppe et me demandait âge et lieu de naissance, en commentant d'un ton désinvolte :

- Il s'agit d'un passeport diplomatique, et il faut bien que je le remplisse.

Après une seconde d'hésitation, je répondis calmement:

- Né à Varsovie, en 1889.

Ce qu'il transcrivit, pour me tendre ensuite le document. Sur la grande feuille de papier fort, le texte, rédigé en russe et en français, disait : « *Numéro un. - Au nom de Sa Majesté Impériale Nicolas II, Tsar de toutes les Russies, nous prions d'accorder aide et protection à notre sujet Arthur Rubinstein. »* Suivaient les indications que j'avais données. Et c'était en effet signé du prince Dolgorouky lui-même. Incroyable ! Même Tchaïkovski n'en revenait pas.

- Je ne m'attendais pas qu'il fit une chose pareille, me dit-il.

Le concerto de Saint-Saëns passa comme une tornade. Molinari et moi, nous dûmes saluer interminablement et je dus jouer encore deux « bis ». Nombre de nouveaux amis vinrent nous complimenter, et le maestro Sgambati me déclara en souriant :

- Je vous ai sauvé la vie ! L'un de vos fanatiques aurait très bien pu vous tuer.

Le comte San Martino me proposa une date pour la saison prochaine, et je pris congé de Modest Illyitch, le cœur débordant de gratitude. Je n'oublierai jamais la généreuse compréhension que manifesta ce grand monsieur pour un

cas délicat et discutable, si l'on considère qu'il était lui-même un patriote russe, tandis que, de mon côté, foncièrement, j'étais un sujet russe subversif.

Le voyage de retour en Pologne fut long et fastidieux. Mon document miracle me brûlait pourtant la poche. « Trop beau pour être vrai », ainsi va le dicton. « Sera-ce le cas pour mon passeport ? me demandai-je. Va-t-on m'arrêter pour port illégal de document ? » Je fus tourmenté par des pensées de cette espèce jusqu'à l'arrivée à la frontière russe.

[473]

Le cœur battant follement, je remis d'une main tremblante le document fatal. Le gendarme l'ouvrit, le lut attentivement, le replia et me le rendit avec un salut militaire, en claquant des talons. Il m'entraîna vers le buffet, m'invita à m'asseoir et commanda du thé et des *zakouski*, en demandant qu'on me servît immédiatement. Dire que j'étais impressionné serait un euphémisme. En tout cas j'y gagnai un respect considérablement accru pour mon passeport diplomatique, et je décidai de ne pas le déchirer.

A mon retour à Varsovie, la plus grande des énigmes m'attendait. Je trouvai à l'hôtel Victoria un télégramme d'André Diederichs : « *Rentre à l'instant de deux semaines vacances en Finlande et trouve votre télégramme urgent stop si vous avez encore besoin argent télégraphiez l'enverrai immédiatement affectueusement André.* »

In vraisemblable mystère ! Je ne parvenais pas à le débrouiller. Comment diable avais-je pu recevoir de l'argent de Moscou, alors que Diederichs n'avait pas eu en main ma demande ?... Pola et Zosia, comme Paul et les Moszkowski étaient stupéfaits, tant de mon étonnant passeport que de ce dernier mystère. Néanmoins, je devais partir pour Moscou. Tous vinrent m'accompagner à la gare et me souhaiter bonne chance. Pola était inconsolable : cette séparation serait vraiment longue.

Je débarquai dans la vieille capitale russe un matin, par un froid mordant. Dans le train, regardant par la vitre, je n'avais vu que plaines couvertes de neige, campagnes désolées et misérables masures paysannes. Même les villes où nous passions semblaient tristes et froides.

M. Avierino, le directeur de l'agence Koussevitzky, excellent altiste que j'avais connu à Varsovie, m'attendait à la gare. Sur le trajet de l'hôtel Métropole, il dénoua pour moi l'énigme de l'argent - prodigieuse comédie des erreurs, avec l'intervention du plus impossible et du plus invraisemblable *deus ex machina* qui puisse être.

- Vous souvenez-vous d'avoir vu Koussevitzky à Varsovie, alors qu'il se rendait à Berlin ? me demanda Avierino.

- Oui, bien sûr.

- Eh bien ! c'est la clé de l'histoire. Quelques jours après votre rencontre avec lui, j'ai reçu au bureau le télégramme suivant : « *Envoyez par télégramme exprès mille roubles Rubinstein vu à Varsovie tout est en ordre Koussevitzky.* » Il avait simplement oublié un « stop » entre « roubles » et « Rubinstein ».

[474]

Vous y êtes ? Et moi, imbécile que je suis, après avoir lu superficiellement le télégramme, je vous ai envoyé l'argent au lieu de l'envoyer à lui. Quand j'ai relu le télégramme plus attentivement, il était trop tard.

L'affaire eut une conséquence désagréable : je dus rembourser les mille roubles à Avierino. Je lui remis un acompte de cinq cents roubles, qui me vida presque les poches, le reste étant à venir sur mes futurs concerts en Russie.

Koussevitzky me présenta dans les termes les plus flatteurs du monde à son orchestre. En répétant le concerto de Rubinstein, je découvris à mon grand regret qu'il n'était cependant pas si bon accompagnateur que je l'avais cru. Après la répétition, il m'emmena déjeuner chez lui, où sa femme me reçut avec infiniment de grâce.

Le concert, dans la grande Salle de la Noblesse, eut lieu le lendemain soir. La salle était pleine. Le concerto connut un grand succès, notamment le premier mouvement ; mais j'avais le sentiment qu'un Beethoven, un Chopin ou un Saint-Saëns eussent été de meilleures introductions. Au concours Rubinstein, j'avais senti la présence d'un élément sentimental qui faisait défaut dans un concert public, dans une ville pourtant aussi musicienne que Moscou.

Les critiques aimèrent bien mon interprétation, tout en réservant leur jugement définitif sur mon récital.

Notre programme fut répété, deux jours plus tard, à Saint-Pétersbourg, à la très belle *Dvorjanskoïe Sobranje* - la Salle de la Noblesse. Là, je fus reçu avec une chaleureuse bienvenue de mes fanatiques, avant même d'avoir joué. La séance elle-même reçut plus ou moins le même accueil qu'à Moscou. Le concerto de Rubinstein ne s'accorde définitivement pas avec ma sensibilité musicale : il y manque l'inspiration ; ce n'est qu'un simple véhicule pour bons interprètes. Quoi qu'il en soit, mon jeu lui fit honneur, et mon succès fut parfaitement légitime.

André Diederichs était enchanté, Koussevitzky aussi. Nous soupâmes tous trois après le concert, et la conversation roula surtout sur l'histoire des mille roubles.

Mes deux récitals, dans l'une et l'autre capitales, furent de loin plus intéressants. L'inclusion de la *Hammerklavier* fut vivement commentée. Tous les critiques comparèrent trop évidemment ma conception de cette œuvre à l'idée qu'en donnait Hoehn. Certains me trouvaient trop romantique ; d'autres jugeaient Hoehn moins excitant. La vérité est que nous avons l'un et l'autre raison, Hoehn et moi.

[475]

- Comment est-ce possible ? me demanda André Diederichs, partisan inconditionnel de mon jeu.

- Je peux le prouver, répondis-je. Si vous demandiez à dix grands peintres de faire votre portrait, André, votre visage serait *différent* sur chacun de ces tableaux ; mais chaque peintre affirmerait avoir *interprété* votre visage, exactement comme il vous voit.

- Fort bien, et d'accord, répliqua André. Mais où est le rapport avec la musique ?

- C'est l'évidence même, dis-je. Voyez-vous, André, toute œuvre créatrice devient partie de l'univers, tout comme une fleur ou un être humain. En conséquence, une sonate rend un son *différent* pour tout interprète doué. Telle

est la vraie mission des talents individuels. Dans son livre *Naissance de la tragédie*, Nietzsche qualifie la musique de « dionysienne », et tous les autres arts, d' « apolliniens », en expliquant que, tandis que ceux-ci *interprètent* la nature, ou la vision et l'idée qu'on s'en fait, la musique, elle, est une force créatrice métaphysique et indépendante. J'aime cette métaphore. Et, avec le manque de modestie qui me caractérise, je considère les grands musiciens créateurs comme étant les « dionysiens », et nous, leurs interprètes, comme les « apolliniens ».

Là-dessus je souris, un peu honteux de ce petit cours prétentieux.

André, lui, avait l'air frappé. Il n'en revint pas moins sur le fait que ma conception de la sonate en question était la seule juste.

- Je vous comprends très bien, André, dis-je. Et votre point de vue est intéressant dans la mesure où, pour nous, le plus important est d'être à même de *persuader* notre public, ce que nous essayons de toutes nos forces d'accomplir.

A Moscou où je revins, la sonate eut un succès beaucoup plus grand - les gens n'avaient pas entendu Hoehn.

Dans les deux grandes villes, mes récitals marchèrent très bien, le public manifestant une chaude estime, même de l'enthousiasme à certains moments. Mais mon succès ne fut pas ce que j'appellerais sensationnel. Il y avait à cela une raison. Pour une fois, mon nom me faisait plus de tort que de bien. En ce temps-là, Josef Hofmann monopolisait le piano en Russie, parce qu'il avait été l'élève d'Anton Rubinstein, idole légendaire du pays, et qu'on l'acceptait en général comme le successeur légitime du grand homme - fait qui me donnait l'apparence d'un faux prétendant à un nom sacré.

[476]

Néanmoins, mon succès était reconnu, et mon retour, assuré. Je restai à Moscou plus d'une semaine.

La première impression que j'eus de cette ancienne capitale de la Russie fut déconcertante. Au lieu de la métropole brillante, assez semblable à Londres, que je m'attendais à voir, je découvrais une ville qui avait l'air d'une sorte d'amalgame de petites bourgades et de villages, bâtis autour d'une forteresse et d'un château médiévaux, le *Krem* (Kremlin), protégé par une muraille inaccessible. Saint-Pétersbourg la moderne, magnifiquement conçue, et Moscou l'informe, tant soit peu asiatique, paraissaient appartenir à deux pays distincts.

Et pourtant, la laideur extérieure de Moscou était compensée par l'intense vie intérieure et le caractère de ses habitants. La ville appartenait aux marchands. On en voyait partout, vêtus du traditionnel habillement des *muzhiki*, pantalon serré dans le haut des bottes, chemise à galon de couleur, col boutonnant sur le côté. Leurs lourds manteaux étaient doublés de fourrure à bon marché et puante. Pour la plupart, ils portaient de longues barbes et les cheveux avec la raie au milieu. Même les plus riches d'entre eux ne dédaignaient pas cet accoutrement, à cela près que, pour eux, le long manteau de fourrure était en zibeline, en astrakan ou en phoque. En même temps, certains d'entre eux avaient un sens aigu de la beauté. Les marchands Morosoff et Shtchoukine achetèrent à eux seuls, et d'un coup, des expositions entières d'impressionnistes français, au moment où les Français étaient encore

bien lents à goûter ces maîtres. Un musée, bâti par les soins de ces deux personnages, contenait l'une des plus belles collections de Cézanne, de Renoir, de Monnet, de Manet, de Degas, de Pissarro, de Gauguin, de Van Gogh qui soit, ainsi que, déjà, des œuvres de Picasso et de Matisse.

Moscou était fière de son Opéra Bolchoï, dont Chaliapine et le ténor Sobinov étaient les formidables vedettes. Le Conservatoire Impérial, fondé par Nicolas Rubinstein, avec Tchaïkovski comme professeur de composition, continuait la grande tradition de ces deux maîtres. Mais c'est au Théâtre d'Art de Stanislavski et de Nemirovitch-Dantchenko qu'allait mon admiration sans limites. Ils l'avaient créé en l'honneur de Tchekhov, qui avait écrit pour l'inauguration *la Mouette*, dont ils avaient fait l'emblème de leur théâtre. J'ai vu là plusieurs pièces, entre autres *la Cerisaie* qui reste gravée dans ma mémoire.

[477]

Il n'y avait pas de vedettes : chaque acteur, chaque actrice devaient jouer les rôles, petits ou grands, les mieux adaptés à leur personnalité individuelle.

Quand je pense à ce temps-là, je me souviens d'un amusant exemple des coutumes culinaires de cette fascinante ville. Un ami de Koussevitzky m'avait invité à déjeuner avec lui dans l'un des meilleurs restaurants. Arrivés à une heure de l'après-midi, nous allâmes droit au buffet-bar, qui alignait une bonne trentaine de délicieux hors-d'œuvre chauds et froids, autour de plusieurs rangées de plateaux avec de petits verres de vodka, fort séduisants pour les Moscovites assoiffés. Après avoir longuement goûté ces amuse-gueule, nous passâmes dans la grande salle de restaurant.

- Que recommandez-vous ? demanda mon hôte au maître d'hôtel.

- Nous avons un beau choix de poissons, répondit celui-ci en nous montrant un vaste vivier, où il choisit une fort belle pièce, bien vive. Ce sera prêt dans une heure, ajouta-t-il.

- Allons faire une partie de billard, en attendant, déclara là-dessus mon compagnon.

La partie dura plus d'une heure. Sur quoi, finalement :

- Votre poisson est prêt, vint annoncer un garçon.

Nous retournâmes à table, où nous nous régalâmes. La même cérémonie se reproduisit pour le mets suivant : une viande. Après avoir choisi un énorme morceau de bœuf cru, nous retournâmes passer une autre heure à la table de billard. Puis, la préparation d'un dessert compliqué nous permit de faire deux longues parties de piquet. Nous arrosâmes tout le repas à grand renfort de vin de Bourgogne français. En tout, le déjeuner dura jusqu'à neuf heures du soir et dut coûter une fortune.

Ma tournée me conduisit à Kharkov et à Rostov, sur le fleuve Don. J'avais été engagé dans ces deux villes par la Société Impériale de Musique de Russie. Dans l'une et l'autre, je fus reçu avec un franc enthousiasme. Au reste, peu de chose à en dire. Les hôtels étaient primitifs et inconfortables ; les gens dans la rue et dans la salle de concert avaient l'air sales et peu attrayants. L'étape suivante, la dernière de ma tournée, était Kiev, dont je me souvenais depuis ma visite précédente. Le concert avait été arrangé par l'agence moscovite de Koussevitzky et organisé par un Polonais, M. Idzikowski, propriétaire d'un vaste magasin de livres et de musique.

[478]

J'arrivai dans la capitale de l'Ukraine le matin même du concert. Il faisait affreusement froid. Après un bain chaud et un petit déjeuner, j'allai voir M. Idzikowski, petit homme déjà âgé, au visage intelligent, qui me reçut dans son bureau personnel.

- Nous sommes infiniment heureux que vous veniez jouer à Kiev, me dit-il. Mais quel dommage que vous n'ayez rien de Szymanowski au programme ! Il y a ici un fort élément polonais, qui manifeste beaucoup d'intérêt pour notre jeune compositeur.

- Mais c'est merveilleux ! m'exclamai-je. On a l'air d'en savoir plus long à Kiev qu'à Varsovie sur Szymanowski. Je vous en prie, remplacez au programme le Schumann par les *Variations* de Szymanowski.

Il sourit, puis me dit :

- Je crains fort que vous n'ayez une piètre salle ce soir. Voyez-vous, le public ne vous connaît pas. Cependant, je suis certain que le changement de programme y fera quelque chose. Je vous ai entendu à Varsovie et je prédis un grand succès.

Il me conduisit à la salle, qui appartenait au Club des Marchands de Kiev. Située dans le grand jardin public de la ville, elle était de belles proportions, avait une acoustique parfaite et un aspect des plus engageants. Le piano, un bon Bechstein, était parfaitement à point. Je travaillai une heure ou deux, déjeunai légèrement et m'accordai un long repos. Jouer les *Variations* de Karol pour un public averti était un plaisir que je brûlais de connaître.

Le soir, à l'heure dite, je trouvai la salle presque vide. A part quelques jeunes gens au promenoir, il n'y avait guère plus de cinquante personnes éparpillées çà et là. Je me sentais assez déprimé, mais d'autant plus résolu à faire de mon mieux. Par contraste avec beaucoup de mes collègues, qui jouent les « offensés » devant une petite assistance, j'ai toujours considéré les rares personnes présentes, en pareil cas, comme représentant l'élite d'une salle comble.

Bref, je jouai ma sonate de Beethoven, en ouverture du programme, avec soin et amour. Mon petit public se révéla bien être une élite musicienne en témoignant de sa parfaite compréhension de la musique que je jouais. Après la sonate, les portes se rouvrirent, et huit ou neuf personnes, en tenue de soirée, entrèrent et s'installèrent au premier rang. Elles paraissaient un peu intimidées de leur retard, mais je leur souris pour les mettre à l'aise.

[479]

Le morceau suivant était le Szymanowski. J'adorais cette œuvre et y mis tout mon cœur. L'accueil fut respectueux, mais sans chaleur. Seuls, les nouveaux venus applaudissaient avec enthousiasme et, durant l'entracte, l'un d'eux pénétra dans la loge des artistes et se présenta : « Je suis le comte Pruszyński et je suis polonais », dit-il. Il parlait le français mieux que le polonais, et me fit des excuses, au nom de lui-même et de ses compagnons, pour avoir manqué le début du concert.

- A Kiev, les concerts commencent trop tôt, continua-t-il. Il faut bien dîner, n'est-ce pas ? Nous sommes venus pour vous entendre, mais surtout pour la

musique de Szymanowsky. Dmitry Lvovitch Davydov et sa femme sont ses voisins et de grands amis à lui ; ils m'ont chargé de vous inviter à souper avec nous, après le concert.

J'acceptai avec joie : ces amis m'intriguaient ; ils semblaient séduisants et intéressants.

La fin du programme eut un grand succès. Mon jeune public quitta le promenoir pour venir jusqu'en bas de l'estrade, en réclamant des *bis*. Il ne se calma qu'au quatrième morceau.

Le compte Pruszynski était indigné.

- Quelles mauvaises manières ! Vous forcer à jouer et rester là, plantés devant nous, comme si l'endroit leur appartenait !

Je ris.

- Ne leur en veuillez pas trop, comte ; il se trouve que j'aime que l'on agisse ainsi pendant mes concerts.

Il m'emmena au restaurant du Grand Hôtel, où nous retrouvâmes ses compagnons qui nous attendaient, avec une surprise en réserve pour moi : Dmitry Davydov était le neveu du compositeur Tchaïkovski et, par conséquent, de mon ami Modest Tchaïkovski, à qui je devais tant. Je fus immédiatement captivé par sa femme Nathalie, qui était un de ces êtres rares, dont l'intelligence rayonnante et l'élévation de cœur me laissèrent le souvenir d'une impérissable lumière. Les autres étaient intéressants et vivants, et ce souper au Grand Hôtel marqua le début d'une amitié que je chéris dans ma mémoire. De plus, tous s'unirent pour insister sur le fait que je ne pouvais quitter Kiev sans donner au public une autre occasion de m'entendre. Lorsque je leur demandai, non sans pessimisme, ce qui pouvait les inciter à croire qu'il viendrait du monde, cette fois, on me répondit :

[480]

- Dmitry Davydov est le président de la noblesse ukrainienne et son beau-frère, Goudim-Levkovitch, est le gendre du général Trepov, gouverneur de l'Ukraine. A eux deux, ils sont capables de remplir dix salles à Kiev.

Cela mit un terme à mon scepticisme, et je promis de voir Idzikowski à propos d'un second concert.

Le pauvre homme me reçut avec une longue figure, en me disant :

- L'agence Koussevitzky a perdu hier un peu d'argent. J'espère que vous aurez plus de chance l'année prochaine.

Quand je lui fis part de mes projets et que je lui donnai les noms de ceux qui me patronnaient, il frappa des mains, en poussant l'exclamation polonaise qui signifie qu'on a de la chance : « *Pan sie w czepku urodzil !* » (vous êtes né coiffé).

Il annonça le concert pour la fin de la semaine, ce qui me laissait cinq jours pour préparer mon programme. Les Davydov m'adoptèrent pour la durée de mon séjour à Kiev. Je passai mes journées chez eux, travaillai sur leur piano, pris mes repas avec eux. Ils donnèrent une grande réception, où ils me présentèrent à la bonne société de Kiev.

Le jour du concert, il n'y avait pas un siège libre. Ce fut une brillante soirée, avec le gouverneur, en uniforme et constellé de médailles, assis au premier rang, entouré de ses aides de camp, de leurs épouses et de tous les notables de la ville. Je jouai beaucoup de Chopin, avec énormément de succès.

Vladimir Horowitz, qui n'était alors qu'un petit garçon, se trouvait dans la salle où on l'avait amené pour m'entendre - c'est lui-même qui me l'apprit bien plus tard. Et Dmitry Lvovitch et sa femme offrirent une grande soirée au Grand Hôtel.

Idzikowski exultait :

- Il faut absolument annoncer immédiatement un nouveau concert ! s'écria-t-il. Un récital Chopin, uniquement.

En tout, je donnai quatre concerts à Kiev, les deux derniers tout aussi réussis que le second. La capitale de l'Ukraine fut ma seule vraie conquête russe.

Pendant, lorsque je réglai les comptes avec Idzikowski, en m'attendant à recevoir une grosse somme, le bilan qu'il étala se soldait par moins d'un millier de roubles.

- Est-ce vraiment tout ce qui me revient, pour trois salles pleines ? lui demandai-je.

- Je représente ici l'agence Koussevitzky, répliqua-t-il, et l'on m'a envoyé une longue note à votre débit. J'ai dû déduire le déficit du premier concert et les cinq cents roubles reçus par vous à Varsovie. De plus, les frais de ces quatre concerts à Kiev étaient très lourds.

[481]

J'étais bien forcé de le croire et de prendre l'argent, malgré que j'en eusse. Mais je me promis de surveiller de plus près les recettes, à l'avenir.

Les Davydov insistèrent pour que je passe l'été, ou tout au moins une partie de cette saison, dans leur maison de campagne de Verbovka, et, naturellement, je le promis : notre amitié grandissait de jour en jour.

Le comte Pruszyński était un excellent guide. Il me fit visiter la ville qui, sans être belle, était très intéressante. Il y avait un énorme monastère souterrain, le « Lavra », où les moines gardaient des millions et des millions de roubles-or ; quand depuis toujours, un tsar avait besoin d'argent, il ne lui restait qu'à supplier les moines de le lui fournir. La ville était bâtie sur une colline dominant le Dnieper dans sa majesté. Le Sobor de Saint-Michel était également un magnifique exemple d'architecture, à l'intérieur enrichi de vitraux, d'œuvres d'art sacré en or et en pierres précieuses, et de très belles mosaïques.

Un matin, le comte Pruszyński, gai et détendu, m'invita à lui tenir compagnie dans un *banya*, ou bain de vapeur russe.

- Le *banya* russe est la plus célèbre institution de Kiev, m'expliqua-t-il sur un ton de moquerie. C'est tout simplement merveilleux, ajouta-t-il en français.

Curieux comme je le suis, j'acceptai, bien que je déteste la transpiration.

Ce bain russe occupait un charmant bâtiment de la rue principale. Nous pénétrâmes dans un grand vestibule de marbre, où un grand gaillard athlétique en tablier blanc nous accueillit, pour nous conduire dans une petite pièce et nous demander si nous désirions suer, ou si nous avions une préférence pour une autre sorte de bain, de douche et de massage.

Dans son mauvais russe, le comte Pruszyński répondit :

- *Krassivoyou jenshtchinou dlia nievo e maltchika dlia menia.* (Une jolie femme pour monsieur, et un jeune garçon pour moi.)

Aha ! Soudain je comprenais sa prédilection pour ce genre de lieu, et son « choix » ne me surprenait pas : on m'avait parlé de ses habitudes

homosexuelles. Ce qui me choquait, c'était plutôt sa désinvolture. Toutefois, j'étais curieux de voir la jeune femme que l'on devait me procurer à sa prière. On lui désigna pour lui-même une autre pièce, tandis que je restais là, à attendre.

[482]

Au bout d'un moment, une grande femme, fortement charpentée, pénétra dans la pénombre de la pièce. En la regardant d'un peu plus près, je m'aperçus à mon horreur qu'elle était dans les derniers mois d'une grossesse. Un peu remis du coup, je lui expliquai le plus gentiment possible que mieux valait pour moi résister à la tentation et, pour elle, renoncer à tous exercices violents pour le moment. Elle sourit avec gratitude quand je lui glissai quelques roubles pour son temps perdu.

Quand je racontai cette mésaventure à Pruszyński, il rougit de fureur :

- Ces bandits, ces voleurs ! jura-t-il en français. Ils ne me reverront jamais.

Voulez-vous tâter d'un autre *banya* ?

- Non, merci, me hâtai-je de répondre.

Ma dernière soirée à Kiev fut marquée par une petite fête chez les Davydov, où je jouai fort tard dans la nuit.

- Nous comptons sur vous à Verbovka ! me crièrent-ils au moment du départ.

64

A Varsovie, le matin de mon arrivée, je trouvai Pola à la gare. Un télégramme de Kiev annonçant mon retour constituait les seules nouvelles qu'elle avait reçues de moi depuis Moscou - et ce, entièrement par ma faute. Ma répugnance invétérée pour toute forme épistolaire avait fini par devenir une méchante habitude : je différais *ad infinitum* ma correspondance la plus urgente. Après cela, on ne s'étonnera pas si Pola me reprocha amèrement mon manque de cœur, ce qui ne l'empêchait pas d'être heureuse de me retrouver tel que j'étais avant notre séparation. D'ailleurs, elle savait tout sur mon compte : Joseph Jaroszyński l'avait tenue pleinement au courant de mes succès à Kiev.

Mon programme habituel commença aussitôt : concerts en province, un ou deux autres à Varsovie, dont l'un avec orchestre et le second en récital avec Paul.

Karol et Joseph étaient en ville : le premier des deux, ravi de mon amitié avec Mme Davydov, qu'il appréciait infiniment, et le deuxième fier de mon succès dans sa ville.

[483]

Le printemps de Varsovie était, comme toujours, irrésistible, et j'en savourais la moindre minute. Je fis la tournée des théâtres, et il y eut une série de dîners charmants et de joyeux soupers avec des amis, sans compter, bien entendu, les longues séances de musique en compagnie de Paul et de son frère.

Un après-midi, où nous jouions au billard chez Lourse, Paul me dit, avec sa désinvolture habituelle :

- Ne ris pas, Arthur. J'ai une bonne surprise pour toi. Je vais me marier.

Je le regardai d'un air incrédule.

- Et avec qui, s'il te plaît ?

- Avec notre Zosia, cela va de soi, répondit-il. C'est officiel.

Je pouvais à peine en croire mes oreilles. Au cours de toutes ces années, jamais je n'avais remarqué en lui le moindre signe d'amour, ni même d'attrait, pour Zosia. Il n'avait jamais changé de manières avec elle, la traitant toujours en bonne et utile camarade. Quant à Zosia, j'étais certain qu'elle n'était pas amoureuse de Paul ; j'avais de bonnes raisons pour cela, car elle m'avait confié son amour passionné pour Kazio, l'aîné des quatre frères Barylski.

- Paul, dis-je prudemment, réfléchis bien et fais très attention. A mon avis, tu es en train de commettre une lourde erreur.

- Ne sois pas si pessimiste, rétorqua-t-il. Zosia m'a déclaré qu'elle se sent fière de devenir ma femme, et toute sa famille en est très heureuse. Son père m'a fait présent d'un merveilleux Stradivarius, acheté par lui en Russie.

L'idée me traversa l'esprit que ce beau cadeau pouvait bien être le facteur déterminant dans la décision de Paul. Je ne dis mot, tout en restant catégoriquement hostile à cette union. Et je refusai d'assister au mariage. Paul avala la couleuvre et vint, *le jour même de son mariage*, se joindre comme d'habitude à notre partie de billard.

Ma passion pour la vie n'a jamais été plus forte que durant ce printemps-là. J'étais un homme heureux. Et je dois dire que je n'ai encore jamais rencontré d'homme plus heureux que moi.

Une déclaration d'une telle prétention appelle malgré tout quelques explications. Mon idée du bonheur est née ce triste jour à Berlin où je tentai de me suicider - ou peu après. Ce fut comme une révélation soudaine et, depuis lors, je n'avais jamais cessé d'apprendre à aimer l'existence *inconditionnellement*.

[484]

La plupart des gens, à mon avis, ont une façon aussi peu réaliste que possible d'aborder le problème du bonheur, parce que, invariablement, ils posent la condition de la fatale conjonction de subordination « si ». On les entend répéter : « Je serais heureux, *si j'étais riche*, ou *si j'étais aimé* de cette jeune fille, ou *si j'avais du talent* » - ou encore, le plus souvent : « *Si j'avais une bonne santé*. » Ils ont beau le plus souvent atteindre leur but, ils ne tardent pas à s'inventer d'autres « si ».

Le monde où nous naissons est insondable, invraisemblable, illogique, absurde et dangereux, marqué par une question qui reste sans réponse : par qui, par quoi a-t-il été créé, et à quelles fins cette création ?

Pour ma part, j'aime la vie pour le meilleur ou pour le pire, et sans condition, parce que, à mes yeux, c'est le seul *modus vivendi*. Cela me rappelle la charmante fable de l'empereur à qui son astrologue conseilla de porter une chemise appartenant à un homme heureux. Après une longue quête d'un tel homme, on finit par découvrir un paysan qui se déclare parfaitement heureux, mais... n'a pas de chemise !

Loin de moi de me prétendre doté d'une constitution et d'un courage exceptionnels, ou du pouvoir de « sourire en face de l'adversité ». Au contraire, je suis autant que quiconque la proie de crises de dépression nerveuse, d'explosions de colère ou d'impatience, à cette seule différence près que mon

inconscient s'en accommode comme d'un *contraste* nécessaire, par rapport à l'état d'euphorie.

La vie peut nous priver de liberté, de santé, de fortune, d'amis, de famille, de succès. Elle ne peut nous ôter ni la pensée ni l'imagination, et il reste toujours l'amour, la musique, l'art, les fleurs et les livres. Sans compter *l'intérêt* passionné pour toutes choses.

Il peut sembler paradoxal que mon amour lucide de la vie soit vraiment né à Berlin, ce fameux jour-là, le plus malheureux de mon existence. Telle est pourtant la vérité.

Antek et Wacek Moszkowski m'invitèrent à rendre visite à un grand ami de leur famille, le docteur Goldflam, qui était désireux de faire ma connaissance. C'était un homme d'une qualité exceptionnelle : médecin renommé, riche par héritage, et qui pratiquait son art sans rémunération, réservant de préférence ses soins aux gens les moins privilégiés par l'existence.

[485]

Un soir, après le dîner, nous nous rendîmes à son appartement, dans la belle vieille maison qui lui appartenait. Il ouvrit la porte lui-même, m'accueillit avec beaucoup de chaleur, et je remarquai aussitôt que ses yeux sombres, comme tout son visage, reflétaient les signes de la sagesse et de la bonté.

- Ah, me dit-il, enfin j'ai le plaisir de vous rencontrer ! J'ai si souvent entendu parler de vous, particulièrement par Antek !

Je me sentis aussitôt à mon aise avec lui. C'était un homme alerte et de grande taille, dans la cinquantaine, l'air plus jeune que son âge sous ses cheveux gris. Dans sa spacieuse bibliothèque, où il nous servit le café et des gâteaux, il me montra sa fort belle collection de petits bronzes, dont un adorable Rodin.

- Ces bronzes sont toute ma passion, me dit-il. Ce sont mes compagnons de solitude. Je suis célibataire, voyez-vous ; je n'ai jamais eu le temps de me marier ; mes patients m'occupent bien trop pour cela.

La vaste bibliothèque et la qualité des livres, sur les rayons, témoignaient assez de la science et de l'érudition du docteur Goldflam. Converser avec lui était intéressant au plus haut point. Nous effleurâmes je ne sais combien de sujets imaginables, ravis d'y trouver des points de discussion. Il paraissait omniscient ; ses arguments étaient ceux du professionnel.

A un moment, Antek souleva la question de l'antisémitisme en général, et en Pologne en particulier - sujet fréquent de conversation entre Juifs. Mon point de vue personnel était que l'antisémitisme se justifiait à bien des égards.

- Quand je vois ces riches Juifs et leurs femmes se conduire comme ils le font en public, étalant leur fortune, leurs bijoux, leurs fourrures, se poussant au premier rang partout où ils vont, j'en arrive à comprendre l'indignation des gens, dis-je.

Le docteur Goldflam répondit d'une voix douce :

- Vous avez l'air d'oublier que les Juifs auxquels vous faites allusion ne représentent qu'une petite minorité. Votre critique ne saurait s'appliquer à l'ensemble de la race juive.

Peut-être les années passées au milieu de protestants onctueux et de catholiques distingués affectaient-elles mon jugement. Toujours est-il que, m'échauffant, je répliquai :

- Bien, bien, docteur, mais qu'avons-nous de l'autre côté ? Les ghettos ? Ces masses de petits bonshommes craintifs, avec leur barbe et leurs boucles pendantes, qui ont peur de tout et de tout le monde ? Que ne se servent-ils de leurs dons et de leur intelligence innée pour faire mieux que d'acheter et de revendre de vieux vêtements usés ?

[486]

Rien ne me met plus en rage que d'entendre les Polonais antisémites nous calomnier en nous traitant, nous autres Juifs, d'usuriers et de voleurs. Je sais parfaitement que, fort heureusement, nous comptons parmi nous une élite hautement cultivée, et si j'avais voix au chapitre, je vous élirais son président, docteur ; mais c'est une élite trop infime, et incapable de compenser le mauvais effet du reste.

Le docteur devint grave et triste. Après un silence, il répondit, à voix presque basse :

- Et moi, rien ne m'afflige plus que de vous entendre exprimer une opinion aussi pessimiste sur notre race. Il y a beaucoup d'observations vraies dans vos paroles ; mais avez-vous jamais essayé de réfléchir aux causes de tous ces phénomènes que vous critiquez si durement ?

Je dus avouer que je n'étais conscient que des effets.

- Alors, reprit-il, il faut que vous me promettiez de lire attentivement les quelques livres que je vous enverrai. Rendez-les-moi ensuite, rapportez-les-moi, et nous continuerons cette discussion.

- J'adore plus que tout les bons livres, docteur, dis-je, et je vous promets de les lire en en prenant grand soin.

De retour à la maison, je regrettai de m'être laissé entraîner par mon discours devant cet homme que j'avais appris à respecter et à admirer.

Il m'envoya les quatre volumes en allemand de l'*Histoire des Juifs* de Heinrich Graetz. Je passai une semaine entière, ou plus, à les lire, surtout dans mon lit. Les origines de notre race et l'époque biblique ne m'apprirent rien de neuf : j'étais très bien informé sur ce sujet, les principales fêtes juives commémorant toujours les grands faits historiques ; par-dessus le marché, je me rappelais l'essentiel de mes cours de religion à Berlin. Quoi qu'il en fût, lorsque j'abordai la description de la terrible guerre avec Rome, sous l'empereur Titus, avec l'héroïque défense des Juifs, la destruction du temple de Salomon et le début de la diaspora, mon intérêt ne cessa d'aller croissant, de chapitre en chapitre, et se changea en impatience fiévreuse d'en savoir plus long. Je détestais d'avoir à me séparer de cet ouvrage.

Quand enfin j'eus terminé les quatre volumes, un grand changement s'était fait dans ma façon de juger la question juive. J'avais conscience, de façon aiguë, de ma fierté d'être juif. Et je n'aurai jamais assez de gratitude envers le docteur Goldflam, pour m'avoir ouvert les yeux sur le caractère véritable et fondamental de la race juive.

[487]

Après deux mille ans d'une existence d'exilés, les Juifs ont conservé héroïquement leur identité raciale et religieuse. L'ostracisme, les persécutions, l'inquisition, les tortures, les massacres, les expulsions - rien n'a pu briser leur résistance obstinée, ni leur foi en leur destinée.

Je rapportai les livres au docteur Goldflam, qui était pris par ses patients, mais qui m'invita à dîner avec lui le soir même. Cette fois, notre conversation fut un heureux échange d'idées et d'observations. Il me déclara :

- Ce qui caractérise tous les antisémites du monde, c'est le plaisir qu'ils mettent à tolérer les Juifs du genre de ceux que vous critiquiez l'autre jour ; ils vont même jusqu'à les estimer. Ils sont impressionnés par les Juifs riches : l'argent a un pouvoir immense. Les héritiers des familles chrétiennes les meilleures et les plus nobles épousent souvent les filles de Juifs riches. Ils vont même jusqu'à ne pas élever d'objection à ceux que l'on traite d'usuriers, aux banquiers qui leur prêtent de l'argent : ils ont besoin d'eux. Quant aux autres, les Juifs du ghetto, eh bien ! on les considère comme étant d'une race humaine inférieure ; les antisémites se plaisent à les traiter avec gentillesse et avec des airs protecteurs, comme ils feraient pour des domestiques ou des esclaves.

- C'est de la sorte que, à y regarder de plus près, dis-je, leur véritable haine se cristallise sur les Juifs qui relèvent du plus haut niveau moral, ceux qui ont le plus d'intelligence ou de talent, ceux qui, dès qu'on leur permet d'entrer en compétition, prennent des places éminentes dans tous les domaines possibles, tels que la science, l'art ou l'économie. On les hait pour leur refus de se laisser absorber par les nations où ils vivent, pour leur dévouement à leur famille, pour leur sobriété, leur esprit de charité. Tous ces traits caractéristiques sont tout bonnement inacceptables aux yeux du véritable antisémite.

Goldflam souriait.

- Docteur, lui demandai-je, ne croyez-vous pas que, derrière tout cela, il y a beaucoup d'envie ?

- Oui, naturellement, répondit-il. L'envie est un poison de l'esprit qui peut mener au crime, et non seulement à la calomnie et à l'injustice.

Je dois avouer que je suis humblement reconnaissant d'être encore en vie, en ces années 1970 où j'écris ce livre, puisqu'il m'a été donné de voir miraculeusement renaître l'Etat d'Israël.

[488]

Mon père, autant qu'il m'en souvienne, parlait et rêvait du retour de notre peuple à Jérusalem. J'ai l'impression, en un sens et au fond du cœur, de le représenter à cette heure de gloire.

Revenus dans leur antique patrie, après deux mille années de diaspora, les Juifs montrent au monde leur vrai caractère. D'un désert, ils ont tiré en moins d'un quart de siècle, une terre fertile et belle. Ils ont développé des industries, créé des centres scientifiques, fait s'épanouir les beaux-arts. Ils parlent un hébreu sobre, sans l'accent chantant du jargon, et ont démontré leur courage indomptable et leur art militaire consommé, en combattant avec succès un ennemi mille fois plus fort en nombre. Hé, oui ! les humbles Juifs des ghettos sont devenus d'indomptables guerriers.

Pola était de plus en plus déprimée d'être séparée de ses enfants, et elle redoutait de se montrer avec moi en ville. Nous recommençâmes donc à nous voir chez Zosia, et nous passâmes une semaine plutôt mélancolique chez Paulina Narbut.

A mesure qu'avanzait l'été, je décidai d'accepter l'invitation chaleureusement réitérée des Davydov. Ils étaient desservis par la même gare de chemin de fer que les Szyrnanowski, de sorte que le voyage m'était familier. Verbovka, lieu de leur domaine, était à environ dix verstes de Kamenka, où se trouvait Karol ; mais leur résidence était très différente de la vieille demeure polonaise qu'était « Tymoszovka ». Elle avait l'apparence d'une villa de banlieue, avec sa façade blanche et son élégance spacieuse, mais dénuée de caractère. Le jardin aurait pu être le parc d'une petite ville. L'intérieur était de style anglais, avec un mobilier très moderne pour l'époque. Les pièces n'étaient pas immenses, mais elles avaient du confort et l'on s'y sentait chez soi.

Je reçus un accueil des plus cordiaux de la famille, y compris des trois jeunes fils, qui paraissaient enchantés de me revoir. Dmitry Lvovitch m'annonça :

[489]

- Vous aurez la chambre et le lit qui servaient à mon oncle Piotr Ilitch Tchaïkovski, quand il passait l'été avec nous. C'est là qu'il a composé certaines de ses plus belles œuvres.

On imagine aisément à quel point j'étais ému. Parfois, la nuit, le célèbre compositeur hantait mes rêves - mais toujours de façon agréable.

Dans l'ensemble, l'existence à Verbovka était délicieuse pour moi. Personne ne me demandait de faire quoi que ce soit ; on me laissait discrètement seul ; même les repas n'étaient pas servis à heures fixes.

Karol arriva un jour, en compagnie de son cousin, Harry Neuhàus, jeune pianiste et compositeur de grand talent, et fils d'un professeur de piano allemand marié avec une cousine de Mme Szymanowski. Karol avait terminé sa sonate et m'en apportait le manuscrit. C'était une œuvre très complexe et difficile, mais maîtresse, pleine d'idées nouvelles, d'élan et de passion irrésistibles. Nous en étions tous très émus, et j'étais impatient de l'étudier tout de suite. Il me laissa le manuscrit et je me mis aussitôt au travail. J'avais deviné en Karol un profond attachement pour Natalya Michailovna (prénom du père de Mme Davydov). Peut-être même était-il amoureux d'elle. En tout cas, Natalya Michailovna était toujours présente dans la pièce, lorsque j'étudiais la magnifique sonate.

Un soir, les Davydov m'emmenèrent à un bal du voisinage, donné par une certaine princesse Yashvill, une Russe. L'atmosphère entière, la décoration, les invités - tout me rappela le fameux bal de l'opéra *Eugène Onéguine* de Tchaïkovski ; seule, la musique faisait défaut ; mais les danses étaient les mêmes - polonaises proprement dites et vraies *Mazur* de mon pays. C'était enchanteur ; nous ne sommes pas rentrés à la maison avant six heures du matin.

Les jours semblaient trop courts, entre nos longues conversations avec la captivante maîtresse de maison et la quantité de musique que nous faisons. Je jouais tout ce dont je pouvais me souvenir de Tchaïkovski ; mais mes matinées étaient consacrées à la sonate de Karol, que je commençais à savoir par cœur.

Un après-midi, Mme Natalya et moi, nous allâmes rendre visite aux Szymanowski, et il arriva un incident assez drôle. La vieille tante - celle qui demeurait en permanence avec eux - venait de recevoir le nouveau roman de l'écrivain polonais le plus populaire de l'époque, Stefan Zeromski. Ce roman, *Popioły* (Cendres), était en deux volumes. La tante venait de terminer le premier et fut assez aimable pour me le prêter.

[490]

De retour à Verbovka, je me plongeai dans la lecture et terminai à sept heures du matin. Le livre décrivait la Pologne à l'époque napoléonienne et était passionnant. J'étais follement désireux d'avoir le second volume. Je priai donc les jeunes Davydov de faire seller un cheval pour moi. Je galopai jusqu'à « Tymoszoŭka », me jetai aux pieds de la tante et l'implorai de me prêter ce précieux second tome. La sainte femme me le remit, et je repartis au galop, tout heureux, le trésor en ma possession. J'en fus quitte pour une seconde nuit d'insomnie, incapable de m'arracher au livre avant de l'avoir fini. Par la suite, ce roman inspira à Karol un long passage de sa seconde symphonie.

Mon séjour à Verbovka touchait à sa fin. Je partis plein de tristesse, après avoir dû promettre de revenir l'été suivant.

Rentré à Varsovie, je retrouvai Pola qui n'avait pas quitté la ville et n'avait que de mauvaises nouvelles pour moi. Sa famille avait coupé toutes relations avec elle, la rejetant dans l'ostracisme complet.

- Pourquoi ne pas forcer leur porte et faire un scandale ? suggérai-je. Après tout, une mère a toujours le droit de voir ses enfants.

Mais elle refusait de m'écouter, trop effrayée après ce qu'on lui avait fait. La malheureuse souffrait un vrai martyre, et je ne lui étais d'aucun secours. Mon seul espoir était de pouvoir voyager avec elle à l'étranger ; mais, pour le moment, tous mes concerts avaient lieu en Pologne et en Russie, où il m'était impossible de l'emmener. Elle redoutait la Pologne, et mes cachets russes étaient trop minces pour supporter les frais de voyage de deux personnes. L'amour était notre unique consolation.

La saison de concerts de Varsovie débuta brillamment. Eugène Ysaye, le grand violoniste belge, et le pianiste français Raoul Pugno donnèrent deux récitals de sonates à la salle du Philharmonique, qui furent des événements mémorables. Avec Fitelberg, Szymanowski et Paul, je passai beaucoup de temps en leur compagnie. Après chaque concert, nous soupions et restions tard dans la nuit, à raconter des histoires tout en mangeant et buvant ferme. Ysaye s'était entiché de Paul et de moi.

[491]

- Pourquoi ne pas venir, demain après-midi, nous voir à l'hôtel ? Il y a un piano dans notre chambre ; vous nous joueriez une sonate, me dit-il un soir.

Nous acceptâmes allègrement, tout en étant morts de peur à la pensée de jouer pour ces deux grands artistes. Mais enfin, pendant la matinée, nous répétâmes la *Sonate à Kreutzer* et une sonate de Brahms, puis nous partîmes bravement pour l'audition.

Les deux maîtres suivirent attentivement notre jeu. Quand ce fut fini, Pugno, très spontanément, embrassa Paul sur les joues en s'écriant :
- On ne saurait jouer mieux que cela !
Et Ysaye se précipita pour me prendre dans ses bras, en clamant :
Je n'ai jamais entendu la *Kreutzer* jouée ainsi ! Vous êtes un poète !
Nous nous amusâmes beaucoup, Paul et moi, de cette petite manifestation de déloyauté mutuelle de la part de ces deux grands musiciens.
Autre visiteur célèbre durant cette saison : Chaliapine.

Les circonstances de son arrivée furent typiquement insolites. Un riche marchand de caviar d'Astrakan, qui avait une véritable adoration pour la célèbre basse, l'avaient engagée à prix d'or pour une brève tournée de concerts en Russie et à Varsovie, à seule fin de pouvoir voyager en sa compagnie. Ils arrivèrent, formant un quatuor compact : Zhizhine, le marchand, Chaliapine et son accompagnateur Koenneman, ainsi qu'Avierino, mon vieil ami aux mille roubles, qui participait au programme avec quelques morceaux pour alto.

Le récital fut un triomphe. Feodor Chaliapine, dont le répertoire, dans ce domaine, avait des limites, avait inventé un habile stratagème pour dissimuler ses faiblesses. Au lieu d'un programme imprimé, il distribuait de petites brochures contenant environ cinq cents chansons, toutes numérotées. Si bien qu'il se contentait d'annoncer à ses auditoires le numéro de la chanson suivante, que les gens devaient chercher dans la brochure. Pour ma part, je devinais chaque fois le numéro : c'était invariablement les *Deux Grenadiers* de Schumann, *La Pure* de Moussorgski, deux chansons d'Anton Rubinstein, et deux ou trois autres airs d'opéra - un point c'était tout. Mais, dans son innocence, le public était stupéfait de l'immense répertoire de cet habile homme.

Après le concert, le marchand de caviar organisa un souper dans un cabinet particulier du Bristol.

[492]

Ses autres invités étaient deux adorables ballerines de l'Opéra et un chanteur russe, ami de Feodor. Le souper ne tarda pas à tourner à l'orgie, tout le monde buvant d'énormes quantités de vodka. Les jeunes ballerines avaient fort à faire avec l'enthousiasme de Feodor pour leur jolie silhouette, pendant que je jouais toutes sortes de choses sur un abominable piano et que Zhizhine, l'homme au caviar, me serrait dans ses bras, m'embrassait et vociférait en sanglotant :

- *Artoucha*, jure-moi que tu viendras donner un concert à Astrakan ! Je te rendrai célèbre dans toute la ville et je t'offrirai un *vrai* souper. Celui-ci n'est qu'une plaisanterie.

Comment résister à de tels arguments ? Naturellement, je jurai de venir (et je tins parole). Cela dit, je mis plusieurs jours à me remettre de cette nuit-là.

Un jour, Karol me demanda de jouer sa sonate pour quelques-uns de ses amis, dans la demeure d'une vieille dame qui adorait la musique - une certaine Mme Spiess, veuve d'un riche industriel en produits chimiques. Cette bonne dame réunit un petit groupe d'admirateurs de Szymanowski (son fils, Stefan, était l'ami intime et serviable de Karol). Parmi ceux-ci, il y avait Fitelberg, qui devait donner quelques extraits de la deuxième symphonie de Karol.

La sonate fit grosse impression, surtout sur Mme Spiess.

- C'est un chef-d'œuvre ! s'écria-t-elle. On devrait la révéler au monde entier.

Après que Fitelberg et Karol eurent joué à quatre mains des passages du premier mouvement de la symphonie et, en entier, le second mouvement, qui est fort beau, la vieille dame fondit en larmes.

- Ces deux œuvres coulent de la même source d'inspiration et se complètent, dit-elle, profondément émue.

Sur quoi, Fitelberg, avec son opportunisme, sauta sur la perche que tendait cette remarque et s'exclama :

- Madame, avec quelle merveilleuse sagacité vous avez percé le rapport intime entre, cette sonate et cette symphonie ! Si j'étais riche, je n'hésiterais pas à donner en concert ces deux œuvres, toutes seules, à Berlin, à Vienne et à Leipzig. Je suis certain qu'Arthur est de mon avis, ajouta-t-il, se tournant vers moi pour faire appel à mon aide.

- C'est incontestablement une brillante idée, dis-je, mais qui coûterait très cher.

Mme Spiess resta un moment perplexe, puis, d'un air de soudaine détermination, elle déclara :

[493]

- Si Ficio promet de diriger la symphonie, et Arthur, de jouer la sonate, je suis prête à financer tout le projet.

D'accord pour une fois, Fitelberg et moi, nous jouâmes à la perfection la stupeur muette, devant une offre totalement « inattendue » et « dont on n'eût jamais rêvé ». Puis, Karol se joignant à nous, nous déversâmes une avalanche de gratitude sur la généreuse et enthousiaste vieille dame. Ficio, comme on pouvait s'y attendre, prit en main toute l'organisation, y compris, bien entendu, la manipulation de l'argent pour ces concerts Szymanowski.

Quant à moi, j'étais plein de fierté à la pensée de révéler au monde le chef-d'œuvre de Karol. En même temps, je ne pouvais m'empêcher d'être inquiet de cette nouvelle collaboration avec Fitelberg, me souvenant de mes précédentes expériences.

Nous projetâmes les deux manifestations pour janvier ou février 1912, ce qui me donnait le temps de mener à bien quelques concerts en Pologne et cinq ou six en Russie, y compris celui que j'avais promis de donner à Astrakan.

Pola vint à Krakow. Elle prit grand soin de se cacher à l'hôtel, mais ne s'en rendit pas moins au concert, en feignant de se trouver « par hasard » en ville. En plus de Krakow et de Lwow, je jouai dans d'autres villes de la Pologne autrichienne, avec un rare sentiment de sécurité à cause de mon passeport miracle.

En Russie, je jouai à Moscou, à Kharkov, à Rostov et à Saratov, dans les petites salles de la Société Impériale de Musique - le tout pour des cachets absurdement bas.

Un train primitif, sans électricité et uniquement éclairé à la chandelle, me déposa à Astrakan après vingt-quatre heures de trajet. Etrange voyage le long de la Volga et jusqu'à son delta. Tartares, Kalmouks et autres Mongols à visage jaune emplissaient les wagons ; au wagon-restaurant, empuanti de relents, ces visages, caressés par la lueur vacillante des bougies, n'avaient pas l'air

d'appartenir à ce monde. Fort heureusement, le cauchemar prit fin à mon arrivée dans la ville du caviar.

M. Zhizhine, mon mécène, m'accueillit avec des cris de ravissement et de grandes embrassades, et me conduisit à l'unique hôtel décent de la ville. Sur le chemin, il me rassura pour ce qui concernait le concert.

- J'ai rempli la salle de mes amis, m'expliqua-t-il, et ils m'ont promis d'applaudir comme si vous étiez Chaliapine en personne.

[494]

Etant de fort bonne humeur, je commençai à savourer la nouveauté insolite de l'aventure.

Le concert fut du délire. Les amis de Zhizhine (mon public) tinrent promesse et applaudirent frénétiquement chaque fois que je m'arrêtais de jouer, même au milieu d'un morceau.

Après le concert, Zhizhine m'invita à souper.

- J'ai une petite surprise pour vous, me dit-il.

Rien qu'à voir l'expression de son visage, je devinais que la surprise devait être formidable. Je ne fus pas déçu. Il m'emmena dans une vaste salle de l'hôtel où j'étais descendu. Là, une énorme table était dressée, pour une bonne trentaine de gens, et chargée, au centre, d'un gigantesque bloc de glace creusé à l'intérieur et bourré de caviar frais et non salé. Je n'ai jamais goûté de caviar plus délicieux. Avant même de m'en rendre compte, j'avais avalé d'emblée deux ou trois vodkas.

Un chœur tartare, surgi on ne savait d'où, se mit à chanter *a capella* la polonaise dite « militaire », en *la* majeur, de Chopin. Tout le temps que cela dura, les invités restèrent debout au garde-à-vous, s'imaginant qu'il s'agissait de l'hymne polonais. Après quoi, on attaqua le souper.

Mon hôte me présenta à sa maîtresse, qui trônait entre nous deux, belle grande brune à la peau d'une blancheur stupéfiante, avec de très grands yeux aux longs cils, mais un visage sans vie. Elle portait un magnifique costume persan et était couverte de diamants.

Quant au caviar, on le mangeait avec de grandes cuillers à soupe, en le faisant descendre à renfort de vodka.

Le souper n'en finissait pas : poisson, chachlik caucasien flambé au riz, cascade de desserts sucrés, halva turc, rahatloukoums, gâteaux, glaces, fruits de toutes sortes, dattes et noix, débordant de grands présentoirs en argent. Il devait être quatre ou cinq heures du matin quand je m'aperçus que tout le monde était ivre, sauf moi. Mais je dus payer cet avantage d'une violente crise de nausées. Une bonne âme me conduisit aux toilettes des hommes, où je rendis tout le souper. Un peu plus tard, remis et rafraîchi, je regagnai l'assemblée, où l'orgie continuait.

Il y avait un spectacle en cours : danses du ventre turques ou iraniennes, les danseuses agitant leurs chairs nues en soubresauts rapides et lents mouvements de rotation. De temps à autre, elles faisaient demi-tour et, par souci de diversité, agitaient la croupe de même, à la grande joie des spectateurs.

J'étais absorbé par ce spectacle, lorsque mon hôte cria soudain à sa bien-aimée :

[495]

- Ne reste pas piquée là comme une momie ! Lève-toi, et donne un peu de plaisir à notre invité.

La pauvre jeune femme, qui n'avait cessé de manger et de boire sans dire un mot, se leva pour venir s'installer confortablement sur mes genoux, en me passant un bras autour du cou. Ce geste inattendu me plongea dans l'embarras et dans la crainte que mon homme, complètement ivre à ce stade, ne retrouvât peut-être soudain ses sens et, me voyant dans cette posture, n'eût envie de me couper la gorge. Mon angoisse fut pourtant bientôt soulagée par l'assurance qu'il me donna que tout cela n'était qu'une démonstration de la traditionnelle hospitalité orientale.

Autant j'aurais aimé retrouver cette jeune femme dans ma chambre, autant son offre, faite de façon aussi publique, ne m'enchantait guère. Si bien que je réagis aux caresses de la fille comme si j'avais été vierge.

Le petit matin ranima la vie dans l'assemblée. Un petit déjeuner royal fut servi, commençant par une nouvelle abondance de caviar, avec l'inévitable accompagnement de vodka, et continuant par des œufs, des viandes froides, des saucisses, des fromages, pour se terminer par du café brûlant et une énorme diversité de pains, de petits pains, de gâteaux, de miel et de toutes sortes de confitures - le tout durant jusqu'à midi, où j'eus tout juste le temps de faire mes bagages pour attraper le train. Zhizhine et sa dame de cœur trouvèrent la force de m'accompagner à la gare et de me faire des adieux pleins de larmes, d'embrassades et de baisers.

« Pour une orgie, c'était une vraie orgie ! » soupirai-je, en m'installant enfin dans mon compartiment, complètement épuisé.

66

Les premiers concerts Szymanowski eurent lieu à Berlin, peu de jours après le 1^{er} janvier 1912. Une fois de plus, Fitelberg avait choisi la grande salle de la Philharmonie et l'Orchestre Philharmonique. Mais, cette fois, Dieu merci, j'étais libre de mes mouvements. Le programme se composait de la *Symphonie N° 2*, puis, après un long entracte, de la *Sonate N° 2*.

[496]

En un sens, cela signifiait deux concerts séparés. Karol avait insisté pour que l'on jouât la sonate en dernier, en affirmant que « c'était cela le parfait équilibre musical ». Le concert fut pour nous un grand événement. Fitelberg avait obtenu d'excellents résultats au cours de ses deux répétitions à plein temps, en donnant conscience à l'orchestre de l'importance et de la beauté de la symphonie. Pour ce qui était de la sonate, j'avais choisi le meilleur piano disponible chez Bechstein et m'étais exercé fiévreusement dessus.

Natalya Michaïlovna Davydov arriva de Kiev pour le concert. Quant au cousin de Karol, Harry Neuhaus, il était à Berlin à ce moment-là, où il était l'élève du professeur Barth (!).

Le concert fut un véritable succès. L'assistance, composée en majeure partie de bénéficiaires de « billets de faveur », n'en comprenait pas moins des musiciens très connus - entre autres, Busoni - et de sincères amateurs de musique. Les journaux avaient envoyé leurs principaux critiques, et toute

l'affaire se déroula dans l'atmosphère d'attente électrique que l'on sent toujours dans les événements musicaux d'une importance véritable.

Les deux œuvres furent accueillies avec grand respect, même si les avis furent divisés. On admira Fitelberg pour sa maîtrise dans la direction de l'orchestre, tandis qu'on me loua pour l'excellence de la conception, ainsi que pour ma mémoire et mon tempérament.

Mme Natalya nous offrit à tous quatre (Harry s'était joint à nous) à souper au Dressel, où nous levâmes le verre à chacun d'entre nous, l'éloquence encouragée par un excellent Champagne. Nous sortîmes du restaurant très tard et, tandis que nous échangeions des bonsoirs, Karol pria Harry à déjeuner avec nous le lendemain, à une heure de l'après-midi.

Après avoir dormi jusqu'à midi et nous être abstenus de petit déjeuner, nous attendîmes que Harry se montrât pour le repas. Au bout d'une heure d'attente, nous décidâmes finalement de commencer à manger, bien que Karol fût inquiet à propos de son cousin.

- Cela ne lui ressemble pas de manquer un rendez-vous, nous dit-il. Et il est difficile de le joindre, car il n'a pas le téléphone.

Karol et moi, nous mangeâmes rapidement quelque chose, puis sautâmes dans un taxi jusqu'à la pension de famille de Harry, dont nous trouvâmes le propriétaire très inquiet. Il nous dit :

- Sa conduite est étrange. Il n'a pas défait son lit et est parti très tôt, d'un air pressé. Il y a, sur sa table, une lettre pour un certain M. Szymanowski.

[497]

Karol déchira l'enveloppe ; ses mains tremblaient et il devint couleur de cendres après avoir lu le mot. Incapable de prononcer une parole, il me tendit seulement la feuille de papier.

Je me souviens clairement du contenu de la lettre, à défaut de son texte exact. Harry y disait que le concert lui avait donné clairement à comprendre qu'il ne serait jamais un compositeur ni un pianiste et que, incapable de continuer à vivre dans la certitude de n'être qu'un raté, il avait décidé de partir pour Florence, qu'il adorait, et de s'y donner la mort.

- Il n'y a pas une minute à perdre, dis-je à Karol. Il faut que tu partes immédiatement pour Florence et que tu l'empêches de commettre l'irréparable.

- Oui, balbutia Karol. Il est sujet à de terribles crises de dépression. Mais je t'en supplie, accompagne-moi, Arthur ; je serais incapable de l'affronter seul.

Nous nous précipitâmes à l'hôtel, nous enquîmes des trains et partîmes le même soir pour Florence, où nous arrivâmes au début de l'après-midi du lendemain.

Karol se rendit droit, de la gare, à un bar, Via Tornabuoni, pour m'y attendre, tandis que je courais jusqu'au commissariat de police le plus proche, pour y demander si l'on avait entendu parler d'un jeune homme dont le signalement correspondît à celui de Harry. Après quelques coups de téléphone, on me déclara qu'un jeune Russe, du nom de Nicolsky, s'était ouvert les poignets dans la salle de bains d'un hôtel, mais que, frappé de panique, il avait appelé à l'aide et était maintenant hors de danger et se remettait à l'hôpital. D'instinct, je pensai que ce Nicolsky ne pouvait être que Harry.

De retour au bar, j'y trouvai Karol sombrement penché sur un verre. Je l'entraînai hors de là et nous courûmes jusqu'à l'hôpital, où toutes nos

appréhensions se virent confirmées. Nous y trouvâmes le pauvre Harry couché, blême, les yeux mi-clos et un bras bandé en écharpe.

Notre apparition le fit sursauter. Il tenta de parler, mais Karol l'en empêcha en le serrant fraternellement dans ses bras, et le cauchemar s'évanouit au milieu des larmes de joie de notre trio.

Heureusement, le médecin le déclara capable de supporter le train, de sorte que nous le mîmes dans un wagon-lit pour Berlin. Karol et moi, nous montâmes la garde toute la nuit, veillant tour à tour sur lui.

[498]

Le poignet de Harry mit longtemps à guérir. Toujours est-il que, après la Première Guerre mondiale, il resta en Russie, où il fit une magnifique carrière. Il devint directeur du célèbre Conservatoire de Moscou, où il enseigna également, tout en donnant de remarquables concerts. Quelques-uns des meilleurs pianistes russes eurent l'honneur et le plaisir d'être guidés par lui, et inspirés par sa culture universelle et sa compréhension comme sa connaissance profonde de la musique.

Fort curieusement, durant mon séjour à Berlin, aucun de mes vieux amis ni de mes anciennes connaissances ne s'était montré ni n'était entré en rapport avec moi ; on eût dit que le concert avait eu lieu dans une autre ville. Lorsque je rentrai de Florence, il était trop tard pour faire des visites. Nous devions partir pour Leipzig.

Notre concert dans cette ville saxonne, de grande renommée musicale, se révéla moins satisfaisant que celui de Berlin. Le beau *Gewandhaus* - la salle de concert qu'avait illustrée Félix Mendelssohn - n'étant pas disponible, nous avons dû nous contenter d'un vaste endroit, circulaire et peu populaire, et où l'acoustique était mauvaise. L'orchestre, improvisé et composé d'éléments hétéroclites, ne répondait pas aux fortes exigences de la symphonie. Quant à l'auditoire, il n'était certainement pas représentatif de l'élite musicienne de Leipzig.

En tout cas, l'orchestre, à quelques exceptions près, demeura indifférent à la musique. Cependant, le public nous applaudit chaleureusement, Ficio et moi. Quand nous demandâmes à Karol de venir saluer aussi, les applaudissements devinrent à peine polis. Les critiques trouvèrent abondante matière à louanges, tout en faisant quelques réserves sur la densité de l'orchestration. La sonate, elle, leur plut par sa progression dynamique et son originalité ; elle eut, en général, des comptes rendus plus favorables.

Par une curieuse coïncidence, Paul et Zosia se trouvaient à Leipzig, en visite auprès de la famille de Paul. Leur présence à notre concert fut une merveilleuse surprise. Le lendemain soir, je dînai à l'appartement des parents, où je fis la connaissance de toute la famille de Paul.

Sa mère me conquist aussitôt ; elle avait les mêmes yeux de velours noir et presque autant de vitalité que son fils. Le père était moins intéressant ; il me frappa comme un exemple typique du Juif russe orthodoxe, à cela près qu'il était taciturne et peu communicatif.

[499]

Les deux sœurs étaient pleines de vie et d'hospitalité, ce qui compensait leur manque de beauté ; mais un frère cadet, pianiste et frais émoulu du conservatoire, me déplut par ses manières et son absence de sincérité. Il y avait une autre invitée, une jolie jeune Anglaise, Sylvia Sparrow, violoniste, qui avait fait ses études avec Paul à Bruxelles. Elle devait bientôt devenir pour moi, et pour la vie, une amie très chère.

Zosia était visiblement mal à l'aise en cette compagnie. Ces gens simples n'étaient pas assez « raffinés » pour son goût ; mais elle faisait de son mieux pour dissimuler sa gêne, en souriant de façon engageante à tout le monde, en louant à l'excès les mets et en s'offrant à aider la mère. Grâce à la chaude présentation que Paul avait faite de moi, on me reçut à bras ouverts.

Notre petite caravane partit pour passer à Vienne quelques jours. Nous nous installâmes à l'hôtel Kranz, endroit sympathique et distingué. Le propriétaire, M. Kranz, adorait la musique et nous exprima son plaisir de nous avoir.

J'attendais impatiemment le concert dans cette ville, après mes débuts prometteurs. La presse s'y intéressait, le considérait comme un événement et publiait des articles sur nous. Fitelberg se débrouilla pour obtenir la belle *Musikvereinssaal* et l'orchestre Tonkünstler, avec trois répétitions. Pour ce qui était de la sonate, je n'hésitai pas, cette fois : je choisis un Bösendorfer. L'organisateur nous annonça fièrement que la demande de billets était très forte. Le prince Lubomirski était en ville et donna un splendide dîner au Sacher.

Ce concert viennois fut un triomphe total. Le public nous acclama, et Karol dut revenir s'incliner plusieurs fois. La presse fut unanime dans son éloge des deux œuvres, les qualifiant de « grands chefs-d'œuvre enrichissant notre héritage musical ». Et Léopold Godowsky, qui était le directeur de la *Meisterklasse* du Conservatoire de Vienne, vint nous complimenter et nous invita chez lui.

Notre concert finit par apparaître comme l'un des événements de la saison musicale. Le résultat fut que Szymanowski se vit offrir un contrat à long terme par l'*Universal Edition*, très importante maison d'édition musicale - ce qui représentait pour lui un grand pas vers la reconnaissance générale de sa musique. Quelques jours plus tard, Karol nous montra avec une profonde satisfaction, que nous partageâmes avec lui de tout cœur, le contrat signé.

Peu après, le prince Lubomirski, au cours d'un déjeuner au Sacher, annonça avec fierté que, grâce à sa recommandation, on venait d'offrir à Fitelberg le poste de chef d'orchestre du fameux Opéra de Vienne, avec le titre de *Kaiserlicher und Königlicher Hofkapelmeister* - chef d'orchestre de la cour impériale et royale.

[500]

Cette nouvelle sensationnelle ne fut une grosse surprise que pour moi. Les autres étaient au courant, mais avaient gardé le secret jusqu'à la proclamation officielle. Nous bûmes d'abondants verres de vin à la santé du prince et de Ficio.

J'eus, moi aussi, ma petite part du large intérêt que l'on manifestait pour notre trio. Godowsky me proposa de prendre en main la classe préparatoire de piano de sa *Meisterschule*, au Conservatoire Impérial et Royal, avec le titre de

Kaiserlicher und Königlicher Professor. Offre tentante et flatteuse, certes, mais que je n'étais absolument pas préparé à assumer, à ce stade de ma vie. J'avais appris à chérir ma liberté, malgré toutes les épreuves que j'avais dû endurer afin de la préserver. Dans mon inconscient, je vivais dans un perpétuel état d'attente de l'imprévisible, du miracle, du changement soudain.

Tous trois, Ficio, Karol et moi, nous savourions notre succès viennois. Nous étions les coqueluches de nombre de gens influents, et les musiciens de la capitale faisaient pleuvoir sur nous les invitations à des concerts, au théâtre, à des soirées. Un jeune critique du nom de Hans Effenberger, beau jeune homme à barbe noire et aux yeux sombres et pensifs, nous suivait constamment comme un chien. Il se disait fils naturel d'un aristocrate polonais et d'une comtesse polonaise, affirmant que son vrai nom était Sliwinski. Enfant trouvé - on l'avait recueilli sur les marches d'une église - il avait été adopté par un couple autrichien sans progéniture, les Effenberger, qui vivaient à Prague. Il avait cueilli ses diplômes à l'université de Prague et était devenu critique de musique et de littérature et l'un des bibliothécaires du Hofburg impérial - le palais de l'empereur.

C'était une belle histoire romantique, que nous acceptions avec un rien de scepticisme. Mais nous l'aimions bien, à cause de son charme suave et de son enthousiasme pour la musique de Karol.

La famille Godowsky devint pour nous un second foyer. Le grand maître adorait nous faire entendre ses dernières compositions, de sa manière inimitable, en se jouant de leurs effroyables difficultés avec la plus grande nonchalance. Sa femme, brime pleine de vivacité, nous traitait comme si nous avions été de la famille ; leurs quatre enfants, deux garçons et deux filles, tous encore adolescents, en faisaient autant.

[501]

La fille cadette, Dagmar, était d'une grande beauté : à treize ans, elle faisait penser à une miniature persane et me rappelait beaucoup Mania Szer, de Lodz. Ses lourdes nattes noires, ses yeux en amande, son joli nez et l'arc de sa bouche, aux lèvres pleines et rouges, la faisaient paraître plus vieille que son âge. Karol et moi, nous ne tardâmes pas à être sensuellement conscients de sa présence ; de son côté, elle se conduisait avec nous en coquette provocante. Elle aimait à nous parler de son « amitié » avec Franz Lehar, le fameux compositeur d'opérettes, et Josef Hofmann, le grand pianiste ; elle les appelait : « Oncle Franz et Oncle Josef ». Oui, c'était quelqu'un, cette petite Dagmar !

Un matin, je lus dans le journal que Pablo Casais devait débiter à Vienne dans quelques jours - nouvelle passionnante pour moi. Son nom était déjà réputé, et, le jour venu, la *Musikvereinssaal* était bondée en son honneur. A notre stupéfaction, il avait choisi, pour son apparition avec orchestre, un concerto d'un compositeur suisse, Emmanuel Moore, uniquement connu comme l'inventeur d'un piano à double clavier. Le concerto se révéla insignifiant ; mais Casais le joua avec les sonorités qui n'étaient qu'à lui, et avec tant de concentration qu'il était impossible d'y résister à l'heure des « bis » ; Vienne était complètement conquise. Un peu plus tard, dans la loge des artistes où nous étions tous allés le féliciter, il me présenta à son manager anglais, qui l'avait accompagné pour cet important événement. M. Montague Chester était à

la tête de l'agence de concerts Vert, vieille firme londonienne, m'expliqua Casais, qui poursuivit :

- Il désire nous avoir tous les deux à déjeuner, demain. Il a une proposition intéressante à vous faire.

Il va de soi que j'acceptai, et nous déjeunâmes au Bristol.

- Je suis au courant de votre succès à Vienne, me déclara d'emblée Chester, et Casais m'a dit beaucoup de bien de vous. Il a suggéré que je vous organise quelques concerts à Londres, durant la grande saison, en mai et juin prochains. Qu'en pensez-vous ?

- Voulez-vous dire que vous entendez m'engager avec cachet ? demandai-je, plein d'espoir.

- Non, répliqua-t-il. Ma firme ne sert que d'agent, mais Je suis prêt à prendre en main vos concerts, moyennant un petit pourcentage sur les recettes brutes.

[502]

Je propose que vous donniez trois récitals au Bechstein Hall et, comme je suis sûr de votre succès, vous décrocherez aussitôt un certain nombre d'engagements bien payés.

Je souris tristement et répondis :

- Monsieur Chester, je n'ai pas d'argent pour donner des concerts qui, je le sais, représenteraient des pertes sèches, et dont je sais aussi tout ce qu'ils coûteraient.

- Comment alors avez-vous pu vous offrir vos premiers concerts, à Vienne et à Berlin ?

- Grâce au patronage de quelqu'un qui avait foi en mon talent.

- Ah ! s'exclama Chester. Dans ce cas, laissez-moi parler à cette personne ; peut-être recommencerait-elle pour Londres.

Casais intervint dans la conversation :

- Je dois donner un concert à Londres, au Queen's Hall, tout au début de la saison. Si vous acceptez de jouer des sonates avec moi, ce serait peut-être une introduction utile pour vos récitals.

Chester frappa dans ses mains :

- Pablo, vous êtes vraiment sorcier ! Vous offrez à Rubinstein le succès sur un plateau d'argent !

Puis, se tournant vers moi, il reprit :

- Comme vous vous en doutez sûrement, Casais va faire salle comble, et tout Londres vous entendrait. Bien. Donnez-moi le nom et l'adresse de la personne qui vous patronne ; je suis certain qu'elle garantira vos récitals.

Il se passionnait au fur et à mesure.

- Je vais lui téléphoner tout de suite, poursuivit-il, et la prier de me recevoir.

Quelques heures plus tard, le prince me téléphonait :

- Cet Anglais qui est venu me voir, est-ce une personne de confiance ? me demanda-t-il.

- Oui. C'est le manager du célèbre violoncelliste Pablo Casais.

- Alors, dites-lui que je suis d'accord sur sa proposition.

Il raccrocha, sans même écouter mes remerciements.

Chester et Casais furent si ravis de la nouvelle que nous traçâmes nos plans pour Londres sur-le-champ, et que je convins de jouer une sonate de Brahms et une autre de Grieg, avec Casais, pour mes débuts. Je promis également d'envoyer trois programmes différents pour mes récitals.

[503]

Karol voulait que sa sœur Stanislava, excellente chanteuse, parût dans un récital de mélodies à lui, et il me pria de l'accompagner et de jouer en plus, en soliste, quelques-uns de ses morceaux. Ce n'était pas ce qu'on pouvait rêver de mieux pour faire progresser ma carrière ; mais j'acceptai, par amitié pour lui et par admiration pour son œuvre. Le concert eut lieu deux semaines plus tard, dans la grande salle d'un club. Stasia chanta fort bien, je jouai les *Variations* et quelques études et préludes de Karol, devant une assistance réduite, mais pleine de goût.

Entre-temps, la vie continuait pour moi de façon tout aussi vivante, à Vienne. Un certain M. von Oberleithner, propriétaire d'un grand magasin, qui avait la passion de composer des opéras, m'invitait souvent à déjeuner ou à dîner. On venait juste de donner la première de son dernier opéra en date, *Aphrodite*, au magnifique Opéra de Vienne, avec la jeune, belle et brillante Maria Jeritza, dans le rôle principal. Jeritza chantait magnifiquement ; mais la musique était dénuée de vrai talent et d'originalité et, franchement, j'étais un peu choqué de penser que l'Opéra de Vienne avait pu monter cette œuvre.

Après la première, M. von Oberleithner avait offert un splendide souper aux chanteurs, au chef d'orchestre et à quelques notabilités viennoises dans un salon privé du Sacher. Il y avait dans la salle un bon piano. A peine étions-nous levés de table que l'on me demanda de jouer. Je me fis un plaisir de complaire : l'assistance était juste ce qu'il fallait.

Fitelberg, Karol et moi, nous prenions d'ordinaire nos repas à l'hôtel. Ficio tenait les cordons de la bourse et réglait les frais de l'hôtel, si bien que je ne pensais guère à l'argent. Pourtant, j'étais obligé de puiser pas mal dans mes ressources personnelles pour les menus achats, les transports, les timbres, le coiffeur, les pourboires, et, une fois de plus, je voyais venir l'instant où mes ressources toucheraient à leur fin. Un matin, je décidai de demander à Fitelberg une petite somme pour mon argent de poche. Ne trouvant ni Karol ni lui dans leur appartement, je descendis au bureau pour demander s'ils m'avaient laissé un message. L'employé me répondit que « ces deux messieurs » étaient partis, la nuit précédente, pour Venise.

J'en eus le souffle coupé. Les monstres sans cœur ! Ils m'avaient abandonné à mon sort ! Naturellement, ce ne pouvait être le fait que de Fitelberg. Karol était une sorte d'enfant irresponsable, complètement dominé par lui. Mais Fitelberg !... Il avait recommencé !

[504]

Ce soir-là, heureusement, je dînais avec le prince, qui voulait connaître tous les détails de ma tournée londonienne.

Ma foi, je ne pus y résister : je lui contai l'histoire de Venise. Le prince savait que j'avais renoncé à quelques engagements importants, pour cette

tournée Szymanowski au cours de laquelle je devais jouer sans aucun cachet, et qu'il s'agissait là d'un sacrifice, du point de vue de ma carrière. Si bien que, lorsqu'il apprit ce que Fitelberg m'avait fait, il s'écria :

- C'est un gremlin ! Je vais rompre son engagement à l'Opéra ! Je vais leur dire quel genre d'homme c'est !

J'eus beaucoup de mal à le calmer, et le suppliai de ne rien faire de la sorte, en lui expliquant que cela créerait un trop gros scandale, auquel nous serions tous mêlés. Le prince Ladislas promit, retrouva son sourire et, finalement, au moment où je prenais congé, me fit don d'un billet de mille couronnes et déclara :

- Je refuse d'admettre que vous soyez victime de ce gremlin. Quelques jours plus tard, les deux « gremlins » revinrent de Venise, et Fitelberg se contenta de me dire, en guise d'explication :

- Nous en avons eu tout à coup tellement assez de Vienne que nous avons décidé de prendre des vacances.

Je ne répondis pas ; en fait, je cessai dès lors de lui adresser la parole. Mais j'avais tout de même deux mots à dire à Karol. Au lieu de s'excuser, il m'attaqua brusquement au sujet de Dagmar Godowsky. Je voyais de la haine et de la jalousie dans ses yeux.

- Tu devenais trop agaçant, à la regarder sans arrêt en essayant de l'impressionner. Et tu faisais cela uniquement pour m'ennuyer. Si jamais tu poses encore une fois les yeux sur elle, tu peux me rayer du nombre de tes amis.

Je bouillais de rage.

- Très bien ! m'écriai-je. De ce pas, je vais commencer à flirter pour de bon avec elle !

Là-dessus, je sortis en claquant la porte derrière moi.

A la première occasion où nous dînâmes chez les Godowsky, j'invitai Dagmar à aller visiter avec moi le musée des Beaux-Arts. Elle accepta d'emblée et ses parents ne s'y opposèrent pas. De ce jour, Karol et moi, nous cessâmes de nous parler, et ce, pendant toute une année, avant que Dagmar elle-même nous raccommode tous les deux. Toute l'affaire fut pour moi une expérience amère.

Notas de Rodapé

Nota 1 *Pani* marque, en polonais, la façon de s'adresser à une femme mariée et équivaut à « Madame », comme *Pan* à « Monsieur », et *Panna* à « Mademoiselle ». [Voltar nota 1](#)